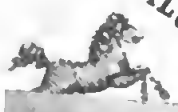
FONDO PIZZOFALCONE



NAZIONALE
B. Prov.
IX
280
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM III

OTECA PROVINCIALE

Armadio

Palchetto

Num.° d' ordine 19536

15. Oct.
IX
250

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE.

L'on souscrit à Paris, chez Fr. Dufart père, Editeur-Libraire, rue et maison des Mathurins Saint-Jacques. Le prix de chaque volume ou livraison, de 500 pages d'impression, et au moins 6 planches ou cartes géographiques, est de 6 francs, et 7 fr. 50 c., franc de port, pour toute la France, jusqu'au 1er. novembre. Passé cette époque, le vol. ou livr. sera porté à 7 fr., et 8 fr. 50 c., franc de port, pour ceux qui n'auront pas souscrit.

Le 1er. volume a paru le 1er. mai 1808, les autres paroissent successivement de deux en deux mois.

L'on souscrit également,

Villes.	Libraires.	Villes.	Libraires.
à *Rouen*,	chez Vallée frères.	à *Clermont*,	Rousset.
Idem,	Renault.	*Tours*,	Pescheard et Mame.
Lyon,	Maire.	*Bruxelles*,	De Mat.
Idem,	Yvernault et Cabin.	*Idem*,	Le Charlier.
Bordeaux,	Melon.	*Liége*,	Colardin.
Idem,	Bergeret.	*Idem*,	Desoer.
Toulouse,	Bonnefoi et Prunet.	*Cologne*,	Keil.
Idem,	Douladoure, *aîné*.	*Mons*,	Hoyois.
Agen,	Noubel.	*Douai*,	Tarlier.
Bayonne,	Bouzom.	*Mayence*,	Simon Müller.
Idem,	Gosse.	*Cambray*,	Hurez.
Nismes,	Melquiond.	*Strasbourg*,	Levrault.
Lille,	Wanakere.	*Idem*,	Treutel et Wurtz.
Dunkerque,	Frémaux.	*Perpignan*,	Alzine.
Montargis,	Gille.	*Toulon*,	Curet (Alex.)
Genève,	Manget.	*Brest*,	Egasse frères.
Saint-Malo,	Hovius.	*Amiens*,	Wallois.
Limoges,	Bargeas.	*Idem*,	Carron Brunelle.
Angers,	Fourrier-Mame.		

Pour l'Etranger,

à *Hambourg*,	Perthès frères.	à *Berlin*,	Umlang.
Idem,	Hoffmann.	*Stockolm*,	Ulrich.
Londres,	De Boffe.	*Copenhague*,	Brummer.
Idem,	Deconchy.	*Milan*,	Margaillan.
Idem,	Dulau et Compag.	*Idem*,	Giegler.
S.-Pétersbourg,	Klostermann.	*Gênes*,	Gravier.
Moscou,	Bo[illegible]at.	*Naples*,	Romilly.
Leipsick,	Besson.	*Florence*,	Faure frères.
Idem,	Grieshammer.	*Lisbonne*,	Borel frères.
Turin,	Bocca.	*Idem*,	Angelotty.
Madrid,	v°. Ramos de Agullera.	*Barcelone*,	au Bur. du Journ.
Idem,	De Sancha.	*Idem*,	Girard.
Valence,	Mallen.	*Vienne*,	Schalbaker.
Breslau,	Korn.	*Francfort-sur-Mein*,	Eslinger.

Et chez tous les autres principaux Libraires de l'Europe.

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

642384

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE;

Avec des extraits des autres Voyageurs les plus célèbres et les plus récens ; contenant des détails exacts sur les mœurs, les usages et les productions les plus remarquables des différens peuples de la terre; enrichie de cartes, figures et des portraits des principaux Navigateurs.

RÉDIGÉE PAR F. B******L.

TOME TROISIÈME.

PARIS.

Fr. DUFART, père, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1808.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

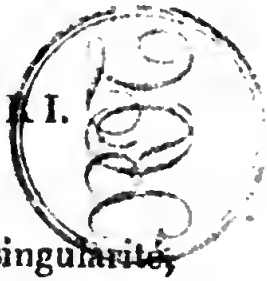
VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES.

VOYAGE

DE

GEMELLI CARRERI.



Ce voyage est intéressant par sa singularité, l'abondance et la variété de ses descriptions. Nous l'abrégerons dans les parties qui ont été vues et décrites avec plus de soin par des voyageurs modernes, et nous donnerons dans des notes des détails plus récens sur l'Egypte, la Grèce, la Géorgie, la Mingrelie, l'Arménie, la Perse, l'Inde et la Chine. Laissons parler notre voyageur.

Des désagrémens éprouvés dans ma famille, joints à une inclination naturelle pour les voyages, me firent quitter ma patrie, malgré les sollicitations de mes amis et la

foiblesse de ma constitution. Je m'embarquai sur une felouque napolitaine, le 13 juin 1693, pour me rendre dans le Levant. Après une navigation d'environ seize lieues, nous mouillâmes dans la rade d'Amalfei, ville bâtie en 829, par des familles romaines qu'une tempête y jeta. Elle est située sur des rocs escarpés qui leur servirent d'asyle contre les barbares; elle fut d'abord une république; aujourd'hui elle dépend de la couronne; l'air y est très-sain, ce qui la rend le séjour de plusieurs nobles, et y a fait élever de beaux édifices. C'est là que naquit Flavio Gioia, inventeur de la boussole, et le premier fondateur de l'ordre de Malte : il vivoit vers l'an 1300. De cette ville, nous vînmes aborder à la pointe de Licosa, autrefois Leucosia, et le lendemain à Palinure, qui doit son nom au pilote d'Énée; nous y fûmes fort mal logés et très-bien volés. Scalea, située sur un rocher, au pied de hautes montagnes, est à treize lieues de là; nous y touchâmes, ainsi qu'à Paola, berceau du fondateur des Minimes, et théâtre de ses premiers miracles: un château la commande. Nous vînmes ensuite à Pizzo, bourg, dans une petite plaine qui est au sommet d'un roc, d'où l'on découvre les fertiles champs de la Calabre et la vaste

mer. Tropéa est dans la même situation ; les nobles en sont les seuls magistrats. Après être sorti de la plage de Gioia, je me rendis chez mon frère à Redicina. Je m'y délassai à la chasse dans des campagnes abondantes en gibier; j'y fis mon testament et les préparatifs de mon voyage; mon frère me vit partir avec douleur : il craignoit de ne plus me revoir, et cependant il croyoit que mon voyage se borneroit à parcourir la terre sainte.

Je m'embarquai à Palmi, d'où je me rendis à Messine, ville qu'on nomma autrefois *Zancle*, du nom de son fondateur. Les montagnes qui la commandent, la rendent étroite et longue; son port est un des plus beaux du monde par son étendue et sa sûreté; son rivage est bordé de palais embellis de beaux balcons de pierre; l'ancrage y est bon, et les vaisseaux des diverses nations de l'Europe le fréquentent. Elle a un archevêché, une académie, et un hôtel des monnoies; les églises y sont belles, les rues larges, les faubourgs grands. Les dames y sont belles et spirituelles. Le climat y est tempéré, le terroir fertile, et la mer abondante en poissons.

Je fis prix avec une tartane pour passer dans l'île de Malte; elle étoit prête à mettre à la voile : je me hâtai d'y faire embarquer

mes hardes, et de finir une affaire importante. Lorsque je l'eus terminée, je courus sur le rivage; la tartane étoit partie avec mes valises, et je ne savois ni le nom du patron, ni celui du bâtiment. Je m'embarquai sur une felouque qui se rendoit à Agouste, espérant y apprendre des nouvelles de la tartane. Mon inquiétude ne m'empêcha pas de remarquer les charmans jardins de Catone et de Reggio, et le faubourg de Drommo qui présente de jolies maisons de plaisance dans une étendue de plusieurs milles. Je vis le monastère de Saint-Placide, bâti sur une éminence; mes yeux s'attachoient au rivage pour y chercher ma tartane : je crus la voir dans la rade d'Ali, mais on me soutint que ce n'étoit pas la mienne, et on passa au-delà. Je vis Taormina, située sur une colline, à dix lieues de Messine; puis les restes de Catane, détruite par une éruption du mont Etna : ce qui échappa de ses habitans demeure dans de petites cabanes à la porte de Jaci. Nous arrivâmes au port d'Agouste. Cette ville fut d'abord nommée *Xiphona*. Frédéric II la mit en état de défense. Elle a eu le même sort que Catane, et on n'y voit plus que des espèces de huttes ; son château, qui avoit deux ponts vers la terre et quatre portes sur

la mer, a été fort endommagé; son port est grand, commode: il étoit défendu par quatre forts. De là, j'allai sur une autre barque à Syracuse, ébranlée par la même secousse: sa situation est avantageuse. Là, une chaloupe d'un vaisseau que nous voyions en mer nous fit fuir, parce que nous le croyions un pirate africain : c'étoit un bâtiment de Trapani. Nous arrivâmes au cap Passaro, où l'on pêche des thons; nous nous y régalâmes de sardines; mais on ne m'y apprit rien de ma tartane. Je vins aux Scoglietti, dans le comté de Modica, d'où je partis pour Malte. La crainte des corsaires nous tourmenta dans le passage, et la vue d'un vaisseau de Malte nous fit jeter avec précipitation dans un esquif; mais ne nous voyant point poursuivis, nous revînmes dans notre barque. Un bon vent qui se leva durant la nuit, nous conduisit vis-à-vis du port de Malte avant le jour; mais pour y entrer il nous fallut attendre, selon la coutume, jusqu'à deux heures après le lever du soleil. Cette île a la figure d'une tortue, et est longue de sept lieues, large de quatre; elle en a vingt de tour : le climat y est bon. Le port de Malte est fort grand, et forme plusieurs grandes baies, au fond desquelles sont des

bourgs; son entrée est bien gardée; le fort Saint-Elme, la Vieille-Baraque, et la porte d'Italie, le défendent d'un côté; le nouveau fort de l'île, le château Saint-Auge du Bourg, et le château Recasoli, le protègent de l'autre : ces ouvrages rendent le port inaccessible à l'ennemi; et la ville, située sur un haut rocher qui ne présente que des précipices vers la mer, et qui est fortifiée avec soin vers la terre, bordée de canons dans un espace d'une lieue qui forme son enceinte, est presque imprenable; ses murs offrent une promenade agréable. Le port du Lazaret, destiné pour les navires du Levant, est très-profond; l'île en a d'autres encore, et tous protégés par des forts. La ville est belle : elle offre une perspective charmante depuis la mer, et de la terre elle est agréable dans tous les tems: la chaleur de l'été y est seule incommode; son plan a la forme d'une main; le sol en est inégal; ses rues sont droites, bien pavées et toujours propres. Elle a trois portes; la plus fréquentée est celle du Môle, dans le fossé de laquelle est un grand jardin rempli d'orangers et de limoniers. La vieille ville n'a pas aujourd'hui plus de deux mille habitans.

Près de l'île de Malte sont celles de Comona, qui a trois lieues de tour et un fort;

et celle de Gozo, la plus fertile de toutes, défendue aussi par un bon fort. Ces trois îles peuvent renfermer soixante mille ames, réunies en une trentaine de villages. Les hommes y sont guerriers, et ont encore des coutumes qui annoncent leur origine africaine.

J'entendis chanter beaucoup d'eunuques dans les églises; je vis le grand-maître assister à la messe dans l'église de Saint-Jean : il étoit assis à droite de l'autel, dans la balustrade, sur un trône couvert de velours violet bordé de franges d'or; vis-à-vis étoient seize de ses pages, sur des bancs couverts de drap rouge avec des galons d'argent : deux autres étoient, derrière lui, assis sur le pavé de l'église; les grands-croix sont sur des bancs couverts de cuir: devant eux étoient des pupitres couverts de tapis; sur les côtés et dans le vide on voyoit dix anciens; au-dessous étoient répandus les autres chevaliers.

On dit que le grand-maître a six mille écus pour sa table, que son revenu est de vingt mille, et qu'il peut aller à soixante mille, par le revenu des douanes et des commanderies vacantes. L'église de St-Jean est très-belle; elle a trois nefs; l'or brille sur les murs; le marbre forme son pavé. On y voit les mausolées des grands-maîtres Cottonier et Ca-

raffa; elle a des chapelains pour toutes les nations, qui chantent tous les jours au chœur. Le palais du grand-maître est orné au dehors de deux balcons de fer : devant deux de ses faces sont deux grandes places ornées d'une très-belle fontaine : l'intérieur en est magnifique. Les auberges des différentes langues, sont de beaux bâtimens : mais les chevaliers que leur pauvreté oblige de s'y nourrir, y font maigre chère. L'hôpital est un des plus fameux de l'Europe, par le grand nombre de malades, par le bon ordre qu'on y observe, et par une ostentation peu convenable à de tels établissemens : les malades y sont servis en vaisselle d'argent.

Les femmes de Malte portent un voile à la moresque, avec une longue pointe de carton qui s'étend en forme de couvercle sur le front ; les femmes distinguées portent ce voile orné de dentelles. En général, elles sont agréables, et ont le teint aussi beau qu'aucune femme d'Europe.

Enfin ma tartane arriva, mes valises rentrèrent sous mon pouvoir, et je pus profiter de la protection que trois vaisseaux français donnoient au commerce, pour partir sans crainte et me rendre à Alexandrie.

Un vent favorable nous fit avancer peu-

dant quelques jours ; mais un calme ennuyeux lui succéda ; ce désagrément ne fut pas le seul : notre pilote étoit jeune et ignorant, et il dirigea la tartane non vers Alexandrie, mais à Rosette ; il fallut franchir l'espace qui sépare ces deux villes, à force de rames et par un vent contraire. Nous jetâmes l'ancre à Bichier, petit château gardé par deux cents Turcs, et environné de cabanes d'Arabes pauvres, fainéans et sales ; on n'y trouve que du poisson. Nous arrivâmes enfin au port d'Alexandrie, et pour y échapper à l'avidité des douaniers turcs, je me soumis à celle d'un juif chez qui j'allai vivre. Je parvins à la ville, après avoir parcouru un espace de quatre cents lieues depuis Malte.

Alexandrie ou Scanderie est située au bord de la Méditerranée, sur un sol sablonneux : la vieille ville, bâtie par Alexandre, sur le plan de Dinocrate, est aujourd'hui inhabitée ; la nouvelle est mal peuplée : elle s'étend l'espace de deux milles le long du rivage : son mauvais air l'auroit fait abandonner, si la commodité de son port et la liberté du commerce n'y attiroient les négocians qui y trouvent encore l'avantage d'un transport facile des marchandises de l'Inde et de l'Egypte par la mer Rouge et le Nil. Elle a eu près de

cinq lieues de tour, et fut célèbre par ses richesses, ses obélisques et ses savans. Aujourd'hui on n'y trouve rien de grand : son bazar (1) n'est formé que de deux rues étroites, bordées de boutiques misérables et mal couvertes. On y compte quinze mille habi-

(1) Un bazar est un lieu de marché. Un caravenserai est un bâtiment destiné dans tout l'Orient aux voyageurs et aux marchands : il faut y porter ses vivres. Les pélerins n'y payent pas ordinairement leur loyer ; il n'en est pas de même des marchands. Dans les grandes villes de l'Orient, chaque nation a un caravenserai ; dans l'Indostan, on nomme ces batimens *chauderies*.

Depuis Bude jusqu'à Constantinople, on en trouve quelques-uns de rentés, où l'étranger est reçu charitablement comme dans nos hôpitaux, et où on lui sert même assez honnêtement à manger. En sortant il n'a rien à débourser, il n'a que des remercimens à donner au concierge. Depuis Constantinople jusqu'en Perse, on n'offre que des chambres toutes nues.

Les caravenserais d'Ispahan, d'Agra et de Constantinople sont célèbres par leur nombre et leur magnificence. Ils consistent ordinairement dans un vaste bâtiment carré, au milieu duquel se trouve une cour très-spacieuse avec des arcades sous lesquelles les voyageurs en caravane se logent comme ils peuvent avec leurs bêtes de somme. Ceux qui veulent avoir leur chambre la louent très-cher. Ce sont des auberges d'Europe, avec cette différence qu'il faut tout porter pour vivre, et faire manger les animaux.

tans. Le port est circulaire : une mauvaise tour en défend l'entrée au levant, un château le protège au couchant; près de celui-ci est une mosquée que je voulus visiter; mais les enfans mores m'en chassèrent à coups de pierres; je ne pus même échapper à leurs couteaux qu'avec de l'argent dont ils sont très-avides. J'y perdis en fuyant la perruque que je portois. Vers le nord, on voit encore un bon port, formé par une langue de terre qui est entre la ville et la mer.

Pour visiter la colonne de Pompée, je me fis accompagner par un janissaire : elle est située sur une hauteur et n'est que d'un seul morceau de marbre rouge, excepté le chapiteau, le piédestal et la base sur lesquels on a tracé quelques hiéroglyphes égyptiens; sa hauteur est de cent pieds, et sa circonférence de quatre-vingt-cinq. Les colonnes de Cléopâtre sont auprès du port; l'une est debout, l'autre est renversée; le marbre en est mélangé, les hiéroglyphes en couvrent les faces. Beaucoup d'autres monumens sont répandus dans les environs.

Le consul de France m'obligea de venir loger chez lui; il m'y régala splendidement. On servit le soir jusqu'à cent oiseaux de

Chypre (1), espèces de bec-figues; on en mange tout, excepté les plumes; c'est un

(1) Chypre, sur la Méditerranée, au nord-est d'Alexandrie et au couchant d'Alep, est un ile de 70 lieues de longueur sur 18 ou 20 de largeur. Son sol est extrêmement fertile pourvu qu'il y ait de l'humidité. Cette ile conquise par les Egyptiens, ensuite par les Romains du tems de Caton le censeur, a appartenu ensuite à Louis de Lusignan, aux Vénitiens et aux Turcs; ces derniers en retirent encore 39,000 louis par an. Elle est mal cultivée, comme toutes les propriétés de l'empire ottoman; et les sauterelles y font beaucoup de tort à la récolte des bleds. Les reptiles venimeux, tels que l'aspic, y abondent; on y voit des caméléons, et la tarentule, dont le corps et les pattes sont noirs. Le seul remède contre la morsure de l'aspic, est de couper la partie mordue. Les femmes de Chypre peuvent être comparées encore aux plus belles de l'ancienne Grèce, mais suivant M. Drummont, qui y étoit en 1744, il n'en est aucune qui refusât ses faveurs à celui qui voudroit y mettre un certain prix. Nicosie est sa capitale et la résidence d'un archevêque grec. Il y a aussi plusieurs autres villes, entr'autres Famagouste, jadis Constantia, et Lernica qui est la résidence d'un évêque; mais elles ont moins de célébrité que la fameuse Paphos, où l'on voyoit un temple consacré à Vénus, à l'endroit même où cette déesse aborda quand elle sortit des eaux de la mer. Ses autels n'étoient jamais souillés de sang, on n'y offroit que du feu pur que l'eau ne pouvoit éteindre. Ce temple existoit encore du tems de Vespasien; à

mets délicat. Les Français me firent jouir de leurs priviléges, et facilitèrent mes observations; sur leurs avis, je m'habillai à la mode du pays, pour n'être pas insulté des Arabes Bedoins, peuple pasteur qui habite sous des tentes. Je résolus de remonter le Nil sous la protection d'un capigi, qui craignit cependant de pénétrer dans l'embouchure de ce fleuve, redoutable pour les Arabes et les Turcs qui disent que, qui ne le craint pas, ne craint pas Dieu. Je n'en fus pas moins sur le point de faire naufrage à la bouche du Media, golfe formé par la mer, jusqu'à sept lieues

---

son retour de Corinthe, il y vint consulter l'oracle; le législateur Solon y est venu aussi et y a resté assez long-tems. On ne voit plus que des ruines de ce temple; on apperçoit encore des colonnes brisées et dispersées de toute part; et on a bâti auprès de l'ancienne Paphos, une nouvelle ville nommée *Baffo*. M. Olivier ne porte la population de l'île qu'à 60,000 habitans, dont 30,000 Turcs et autant de Grecs. On y prend dans les mois de septembre et d'octobre beaucoup de becfigues qu'on confit au vin de Chypre. Ces oiseaux ainsi préparés, se conservent toute une année dans la liqueur. On les place avec soin dans des pots de terre, et on les envoie à Venise, Marseille, etc., où ils sont très-recherchés.

Idalie, Amathonte et Paphos étoient trois villes consacrées à Vénus, dans cette île.

dans les terres. Nous parvînmes à Etcho, où nous prîmes les voitures du pays : le chemin jusqu'à Rosette est couvert de sable, on n'y voit point d'herbe, et les palmiers y sont les seuls arbres qui peuvent y prospérer : avec leurs feuilles on fait des paniers, avec leurs branches, des cages et des jalousies, avec le tronc, des poutres, et le fruit est un bon aliment. Mon capigi me rendit honnêtement chez le vice-consul de France; mais il se fit bien payer.

Rosette ou Raschid (1) fut le séjour favori

(1) Rozette ou Raschid domine l'île du Delta, formée par les deux bras du Nil. Le Delta n'est qu'un immense jardin très-fertile. On voit près de Rozette le village d'Abou-Mandour où est un couvent, et où, en 1761, on a trouvé plus de vingt colonnes de marbre. Niebuhr a cru que c'étoit là qu'avoit été bâtie Canope ; mais M. Bruce et M. Denon disent que c'est auprès d'Aboukir que cette ville étoit située. M. Denon a vu en effet sur la côte de la mer à l'ouest près d'Aboukir, des fragmens d'une main dont la première phalange avoit quatorze pouces. Il a trouvé aussi une figure d'Isis de granit bien conservée ; plusieurs chapiteaux corinthiens en marbre, que les vagues de la mer frappent depuis des siècles sans pouvoir les détruire. Il a vu un peu plus loin du rivage plusieurs conduits d'eau, en brique, recouverts de ciment, et divers tronçons de colonnes de granit rose canelé. Il n'est plus permis de douter que ce ne

de Cléopâtre, parce qu'elle est située sur la plus belle branche du Nil, près du rivage ; on compte de là jusqu'au Caire environ trois cents villages. Elle est à cinq lieues de la mer ; ses maisons lui donnent l'air d'un village ; son enceinte circulaire a deux lieues d'étendue et n'a point de murailles. On dit qu'elle a quatre-vingt mille habitans ; ses environs sont couverts de jardins remplis d'orangers, de citronniers, de cassiers, de palmiers rangés sans ordre ; son bazar est couvert de vignes qui produisent d'excellens raisins.

Je m'embarquai pour le Caire avec un cordelier allemand, dans une grande barque à trois mâts où l'on trouva des chambres séparées. Un vent frais facilita notre voyage. J'aimois à voir les rives du Nil bordées de belles maisons, d'agréables prairies et de champs féconds en riz, en froment et en fruits. Parmi les villages qui le bordent est Zendigon. On dit que c'est dans cette partie de l'Egypte qu'on tire le meilleur sel ammoniac du monde, à cause de l'humidité du terrein et de l'urine des chameaux. Ce bras sur lequel nous naviguions, n'a qu'environ

---

fussent là les ruines de Canope, qui faisoit les délices de Cléopâtre.

deux cents toises de large; l'eau y coule lentement, et avec deux voiles nous faisions plus de deux lieues par heure; les eaux en sont bourbeuses; mais lorsqu'elles sont reposées, elles sont excellentes à boire; il fait tant de sinuosités que le chemin en est très-alongé: on l'estime de cinquante lieues par terre. Je n'ai vu que deux bras au Nil; mais il en eut davantage autrefois; le limon qu'il dépose sur les champs lorsqu'il les inonde, est si gras qu'on est quelquefois obligé d'y mêler du sable. Sur le soir le vent tomba, le Nil devint calme, nous avançâmes peu, mais ses beaux villages nous occupoient; nous n'y vîmes point de crocodiles, parce qu'ils ne viennent jamais au-dessous du Caire. Des matelots descendirent et tirèrent le bâtiment après eux en suivant le rivage. La terre en ce lieu nous parut dépouillée d'arbres; mais des bœufs et des buffles en cultivoient les champs; çà et là on y voyoit des moutons très-gros, très-gras, d'une chair assez dure, et qui traînent une queue qui pèse plusieurs livres. Plus loin, nous découvrîmes des arbres qui ressemblent au mûrier blanc: ils produisent un fruit d'un goût assez doux, qu'on bat avant qu'il soit mûr, pour lui ôter un mauvais suc: on le nomme *figue de Pharaon.*

raon. Dans le village de Terrana où nous nous arrêtâmes, je remarquai un grand morceau de terre qu'on appelle *natron*, tiré d'une montagne voisine, et qui sert à blanchir le linge et à enlever les taches. Là commence une colline qui continue jusqu'au Caire. Nous mîmes pied à terre à Boulac, bourg où s'arrêtent les barques qui viennent de la haute et de la basse Egypte. Le pays me parut une mer, parce que le Nil le couvroit; je le parcourus sur des ânes jusqu'au Caire. C'étoit alors la fête du Bairam; il y avoit dans les cimetières un nombre infini de personnes qui allumoient des lampes sur les tombeaux des morts; les places étoient remplies de bestiaux, ce n'étoit partout que festins. Je traversai le nouveau Caire pour me rendre dans le vieux. Proche de là habitent les restes des Coptites, anciens possesseurs du pays; ils mènent aujourd'hui une vie misérable, ne se nourrissent que de pain et d'eau, et quelquefois d'un peu de légumes.

Le vieux Caire est presque dépeuplé; une partie de son enceinte est couverte de ruines dispersées : on y montre les greniers de Joseph, entoures d'un mur qui a un mille de tour; les grains y sont à découvert, parce qu'il pleut rarement en Egypte. On me

montra le lieu où Moïse fut trouvé flottant sur les eaux : auprès sont des jardins, des maisons et une mosquée. Je ne pus visiter les fermes où les Arabes font éclore des poulets en quatorze jours par la chaleur du feu ; mais j'entrai dans la maison où la sainte famille demeura pendant sept ans pour fuir la cruauté d'Hérode : elle est supportée par sept colonnes, et l'on y montre un endroit creusé dans le mur où dormoient Marie et l'enfant Jésus ; le lieu où ce dernier s'assit en entrant ; la pierre dont la vierge se servoit pour laver son linge ; la table sur laquelle ils mangeoient. On m'y fit voir aussi une pièce de l'arche de Noé.

Après ces observations importantes pour des moines, je remontai sur mon âne. Je remarquai la vaste étendue que le vieux Caire avoit eue, et ses aqueducs remplis de l'eau du Nil par des machines, ouvrage qui me parut admirable. Je rencontrai le pacha, accompagné de quatre tambours, précédés de deux derviches ornés de leurs bonnets coniques ; parmi eux étoit un santon presque nu, paré d'un bonnet fait de lambeaux d'étoffes ; il fallut les laisser passer en silence. J'étois avec des moines qu'ils insultèrent, et ils me frappèrent d'un bâton, parce que

j'avois gardé mon chapeau sur la tête. Il fallut recevoir en silence ces politesses. Les Arabes étoient montés sur de beaux chevaux, monture interdite aux chrétiens. Ici, je voyois les janissaires parader avec leurs armes, là, des mendians jeter de l'eau de fleur d'orange sur les passans pour en obtenir de l'argent; plus loin passoient des femmes masquées qui heurloient, en allant inviter à un festin les parens d'un nouveau couple.

Le Caire est proche de la rive droite du Nil; son enceinte est triangulaire et peut avoir trois lieues; la peste la dépeuple tous les jours; l'on dit cependant qu'elle renferme cinq millions d'ames, ce que je ne puis croire (1): il est vrai que les rues en sont fort étroites, et que de petites maisons y renferment vingt ou trente personnes. Ses maisons ne sont que de briques cuites et de terre: elles n'ont point d'ornemens; mais cette ville n'en est pas moins le magasin des marchandises les plus précieuses: les commodités de la vie s'y trouvent aussi abondamment que

(1) Le baron de Tott n'y compte que 700,000 ames; et M. Volney, 250,000. Ce dernier ne porte la population de toute l'Egypte qu'à 2,300.000 ames: et il ajoute que le nombre des villes et villages ne passe point 2300.

les nécessités, et on y peut faire un bon repas pour six sols.

Les invitations de M. Maillet, consul du Caire, me déterminèrent à m'établir chez lui. Le premier jour que je m'y fixai, je vis passer un mort sur une bière fort haute; plusieurs prêtres chantoient autour, et des femmes suivoient en pleurant; dans ces circonstances les gens aisés font distribuer des viandes aux pauvres. Un mahométan porta sa charité jusqu'aux oiseaux, auxquels il ordonna en mourant, qu'on distribuât chaque jour une certaine quantité de blé sur le haut d'une tour.

On me conduisit au château, situé dans la partie la plus élevée de la ville; nous vîmes diverses rues assez belles, puis une enceinte fermée de hautes murailles, où l'on me dit qu'autrefois Joseph donnoit ses audiences: ce qui frappe davantage, ce sont trente-huit grosses colonnes de marbre fort élevées qui le décorent. Au-delà est une place unie, terminée par deux portes qui conduisent dans la cour du donjon où l'on tient les deniers publics, dont on paie quarante mille janissaires qui sont dans ce royaume. J'achetai du pacha la liberté de voir le puits de Joseph (1),

(1) Pocoke, évêque d'Ossory, en Egypte, prétend

et je trouvai auprès quatre bœufs, qui, tournant une roue, en tiroient de l'eau par le moyen de très-longues cordes: je descendis avec un flambeau par des degrés taillés dans le roc jusqu'à une enceinte, où je trouvai encore des bœufs qui faisoient monter l'eau dans une citerne, d'où les premiers la tiroient. J'y jetai de l'étoupe enflammée pour en voir le fond, et en mesurai la hauteur totale: elle est de deux cent quatre-vingt-deux pieds; les marches en sont gâtées en plusieurs endroits: elles sont taillées comme le puits même dans le roc vif. Du haut de ce puits on peut contempler la ville entière ornée de ses places et de ses magnifiques mosquées.

Le château est lui-même une ville d'une lieue de tour: il est ceint de vieilles tours et de murs ruinés qui soutiennent à peine quelques pièces de canon. Je visitai aussi le palais d'un des plus grands seigneurs de la ville: ce qui m'en plut davantage fut une galerie, où l'on parvient par un escalier couvert de vignes en pyramide, et qui étoit décorée de sofas, couverte de nattes très-fines, de

---

que ce puits n'a pas été bâti par le patriarche Joseph, mais par un visir de ce nom. Pocoke étoit en Egypte en 1737.

beaux tapis et de coussins : on y jouissoit de la fraîcheur et de la vue d'un jardin rempli de vignes, de cyprès, d'orangers, de palmiers et d'autres arbres. Les chambres du palais sont peintes et dorées ; le plancher en est couvert de riches tapis ; dans la cour paissoient des daims et des chèvres sauvages. Le palais de l'amiral m'offrit une cour plus grande dont le milieu étoit orné d'un grand mûrier blanc, sous lequel étoit un sofa ; j'y vis une chèvre de la Mecque, dont le poil blanc est aussi doux que la soie : celles du Caire ont les oreilles pendantes, et leur poil ressemble à celui des levriers.

Dans un jardin, à quatre lieues du Caire, est un ancien obélisque : c'est près de là qu'étoit Héliopolis : on voit quelques restes de ses antiquités ; tel est cet obélisque qui a cinquante-huit pieds de haut, et est orné d'hiéroglyphes sur toutes ses faces. En revenant de ce lieu, je vis plusieurs bazars dont les boutiques étoient remplies de diverses curiosités et d'étoffes fines de soie fabriquées par d'excellens ouvriers du pays. Il y a de plus beaux obélisques dans la ville de Chak dans la Thébaïde, où l'on voit encore diverses belles colonnades, de grandes idoles, un vaste château, des ruines de temples et

de théâtres, et un petit lac long d'un quart de mille, rempli d'une eau salée et verte, qui augmente quand le Nil diminue, et nettoie sur-le-champ le linge sale qu'on y trempe.

Je partis avec quelques Français curieux, pour visiter les pyramides ; nous étions montés sur des ânes que nous quittâmes à Boulac, pour nous embarquer sur le Nil encore débordé ; nous arrivâmes avant midi vers les objets de notre curiosité. Je grimpai jusqu'au sommet de la première, d'où je vis un vaste désert de sable s'étendre autour de moi. Nous visitâmes aussi un sépulcre voisin où l'on entre par un trou à moitié bouché par les sables (1).

(1) Rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on éprouve à la vue des pyramides. On les découvre dix lieues avant d'arriver. La mémoire des tems qu'elles rappellent, l'idée qu'elles sont l'ouvrage de l'homme si petit et si foible qui rampe à leurs pieds ; tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, d'humiliation, d'admiration, de terreur et de respect.

On peut comparer la grande à l'hôtel des Invalides ; vu du Cours-la-Reine ; sa longueur de 600 pieds égale la base de la grande pyramide. Pour la hauteur, il faut supposer que cette facade s'élève en un triangle dont la pointe excède la hauteur du dôme des $\frac{2}{3}$ de ce même dôme qui a 300 pieds. Répétez ladite façade sur 4 côtés

Le grande pyramide qui est la plus voisine du Caire, a deux cent huit degrés de pierres de différentes hauteurs, qui paroissent avoir été couverts de marbre; sa hauteur perpendiculaire est de cinq cent vingt pieds, la largeur de chaque côté est de cinq cent quatre-vingt-deux pieds; au sommet est une petite place formée de douze pierres, qui font seize pieds et demi en quarré; on monte à la porte par seize degrés; là, on trouve un conduit quarré dans toute son étendue, haut de trois pieds et demi, large de trois pieds trois pou-

---

en quarré; supposez que tout ce massif est plein, et n'offre à l'extérieur qu'un talus disposé par gradins. Elle est à quatre lieues du Caire, dans le désert; on l'appelle, ainsi que les deux qu'on voit à côté, les pyramides de *Gizeh* ou *Geeza*. On y voit un immense Sphinx, dont la tête, quoique de caractère africain, est gracieuse. Hérodote prétend que cette pyramide a été bâtie pour le tombeau de Chéops. La voisine étoit pour inhumer son frère Chephrènes qui lui avoit succédé. Il ajoute qu'on avoit occupé cent mille hommes, pendant vingt ans, pour bâtir ces deux monumens. Les autres pyramides que Gemelli a vues à deux lieues de celles-ci, s'appellent pyramides de *Sakharah*, au midi du Caire. Tout prouve que ce territoire dépendoit de Memphis, ainsi que celui de Gizeh. Ils étoient l'un et l'autre destinés aux inhumations de Memphis.

ces, long de soixante-seize pieds, et qui descend dans une place de dix pieds de large, d'où l'on entre dans un nouveau conduit de la même longueur que le premier, qui aboutit à deux chemins, l'un horizontal, l'autre se dirigeant en haut et long de cent soixante-deux pieds, et aboutissant dans une salle assez vaste où l'on voit un tombeau vide de marbre blanc, rouge et noir. Entre ces deux chemins est un puits qui a soixante-dix-sept pieds de profondeur, il est ouvert par une fenêtre quarrée qui donne entrée dans une petite grotte creusée dans la pierre tendre, car la pyramide est bâtie sur la roche vive; quinze pieds plus bas est un chemin oblique taillé dans la pierre, et qui descend à cent vingt-trois pieds plus bas, où on le trouve bouché par les sables et des rocailles. On dit qu'il communiquoit à la tête creuse d'une grande idole voisine, qui s'élève encore des épaules au sommet de la tête, dans un espace de vingt-six pieds. Les autres pyramides sont moins grandes. Nous allâmes vers celles des Momies, qui en sont à deux lieues, et nous passâmes la nuit auprès d'elles sous des tentes. Elles sont au nombre de onze, la plus grande avoit six cent quarante-trois pieds de large; on y entre au nord vers le

quart de sa hauteur; un chemin long de deux cent soixante-sept pieds conduit en descendant à une salle voûtée, longue de vingt-sept pieds et demi, large de onze. à l'extrémité de laquelle est un chemin parallèle à l'horizon qui conduit dans une salle moins grande que la première, ouverte au couchant par une fenêtre quarrée, où l'on trouve un autre chemin terminé par une salle dont le pavé est la roche même. Les autres pyramides sont d'un travail un peu différent, et quelques-unes sont construites de pierres de taille d'une grandeur prodigieuse; il en est plus de trente éparses dans le désert. Les Arabes disent que ces masses furent élevées pour échapper à un déluge qu'on craignoit. On dit encore que le calife Almamoun ayant pénétré dans l'une d'elles, y trouva des corps morts enveloppés dans de la toile, et de grandes richesses; qu'au sommet étoit une pierre creuse qui renfermoit une statue qui contenoit un homme, portant une plaque d'or sur l'estomac, beaucoup de pierreries, un escarboucle grosse comme un œuf, et une riche épée. Le plus grand nombre croit qu'elles furent bâties pour servir de tombeaux.

On nous conduisit dans les sépulcres ou

puits des momies, que les Arabes cachent, afin qu'on ne puisse se passer d'eux pour les visiter. On dit quelquefois que ce sont les corps de ceux qui furent étouffés dans les sables du désert; mais on se trompe: ce sont les corps des anciens Égyptiens embaumés: on les trouve dans des grottes souterraines, près des ruines de Memphis (1); on y entre

(1) Strabon qui écrivoit sous le règne de Néron, a vu dans cette capitale de l'Egypte, un temple d'Osiris, où l'on adoroit le bœuf Apis. Il y avoit un appartement pour la mère de ce bœuf sacré. Il a vu aussi un magnifique temple de Vulcain; un vaste cirque pour le combat des taureaux; un grand colosse à l'entrée de la ville, qui étoit déjà renversé. On voyoit aussi hors des murs, un temple de Vénus, et un de Sérapis, dans une place très-sablonneuse, qui contenoit en outre un grand nombre de sphinx dont quelques-uns n'avoient que la tête de visible et hors des sables. Memphis étoit vis-à-vis le Caire, sur la rive occidentale du Nil.

On voit dans les environs de Memphis, le lac de Kern, appelé anciennement *Caron*, et très-célèbre chez les poëtes de l'antiquité. Ce lac communique avec le Nil, et n'est pas éloigné du fameux labyrinthe et des tombeaux des anciens rois égyptiens. On a imaginé de-là la barque à Caron, qui transportoit les morts aux enfers. M. Denon a vu, dans une cave de Sackara, plus de 500 momies d'Ibis dans des pots de terre. Il en a ouvert une avec M. Geoffroi. Ces oiseaux délivroient l'Egypte des serpens.

par des puits quarrés, taillés dans une pierre blanche et tendre; les moins profonds ont quarante-deux pieds : au fond on trouve des passages qui conduisent à des chambres quarrées et voûtées, bordées de ces corps embaumés, les uns dans des coffres de mûrier noir, les autres dans des tombeaux creusés dans la pierre même : sous leur langue, on trouve ordinairement une pièce d'or; sur leur tête sont de petites idoles, et à leurs pieds des figures d'oiseaux. Les murailles sont pleines d'hiéroglyphes. Plusieurs chambres communiquent entr'elles à chacun de ces puits qui les éclairent toutes.

De là, nous allâmes dans une espèce de labyrinthe souterrain où les Egyptiens déposoient le corps des oiseaux qu'ils adoroient. Un passage étroit nous conduisit dans une chambre, d'où, en nous traînant sur le ventre, nous entrâmes dans des espèces de rues où l'on peut marcher debout, bordées de chaque côté d'urnes où l'on renfermoit les oiseaux. Ces rues sont taillées dans une terre nitreuse et s'étendent l'espace de plusieurs milles.

Je partis du Caire bientôt après, et rencontrai sur le chemin de Boulac, le convoi d'un Turc distingué : un grand turban étoit sur le

cercueil ; il étoit précédé de prêtres qui chantoient, et suivi de femmes qui pleuroient, montées sur des ânes. Je m'embarquai sur le Nil, et descendant au gré du courant, j'entrai dans le bras qui conduit à Damiette, et qui reçoit moins d'eau que celui sur lequel j'avois navigué en allant au Caire : un grand nombre de maisons assez petites bordent ses rivages ; j'arrivai en moins de trois jours à Damiette, après avoir fait près de trente-cinq lieues.

Cette ville est sur la rive droite du Nil ; l'air malsain qu'on y respire fait qu'elle n'est pas habitée ; mais la commodité de son port la rend très-commerçante ; elle peut avoir un mille de long et autant de large ; sur le sommet d'une montagne voisine est le sépulcre de Pompée, rétabli et orné par les soins d'Adrien.

Je m'embarquai pour Jaffa, après avoir satisfait à l'avidité d'un janissaire, d'un Maure douanier, des bateliers fripons et de leur patron plus fripon encore. Nous cotoyâmes un pays sablonneux et désert, où je n'entendis que les cris confus des barbares qui conduisoient notre navire. Nous parcourûmes quatre-vingts lieues en deux jours.

Jaffa, Joppe ou Artuzo, est le port où ar-

rivent tous les pélerins qui vont visiter les lieux saints à Jérusalem, le lieu où l'on dit qu'Andromède fut exposée, et celui où St. Pierre vit descendre le drap plein d'animaux. J'y étois à peine arrivé, qu'une tempête furieuse brisa les barques qui se trouvoient dans le port. J'en partis sur un âne, accompagné d'une trentaine de chameaux; je vis d'abord un pays plat, planté d'oliviers et en partie inculte; puis la ville de Rama ou Ramla, petite, ouverte, habitée par des Arabes, des juifs, des chrétiens, située dans des campagnes fécondes en froment et en fruits, et qui fut, dit-on, la patrie de Joseph d'Arimathée. A une lieue de là, je vis le lieu où St. George fut mis à mort, une mosquée qui fut une église élevée par Ste. Hélène, et près d'elle la maison de Nicodême. Après avoir fait quatre lieues dans une plaine, et six dans des montagnes ombragées d'oliviers, nous passâmes dans le village où le bon larron étoit né, situé sur un mont, puis dans celui de Jérémie, voisin du hameau où naquit Jean Baptiste. Au-delà est une vallée de térébinthes, théâtre de la victoire de David sur Goliath, et d'où l'on voit le mont sur lequel est placé encore le mont d'Emmaüs.

J'entrai dans Jérusalem par la porte de

Damas, et je fus logé dans le couvent de St. Sauveur, bâtiment plus commode que grand; son église est petite, pavée de marbre blanc et noir, et décorée de cinq autels. Cinquante religieux y font le service.

Jérusalem, nommée autrefois *Salem*, *Solima*, *Capitolina*, est appelée par les Turcs *Cuzumobarech* et *Leucost*, et par les gens du pays *Chute* et *Godtz*. Bâtie entre le Calvaire et le mont des Olives, par Melchisedec, conquise par David, brûlée par Nabuchodonosor, rétablie par Esdras et Nehemie, soumise par Pompée, saccagée par Titus; elle existe encore, mais ne ressemble plus à ce qu'elle étoit. Son circuit est d'une lieue, et renferme vingt mille habitans. Ses murailles sont foibles, sans bastions, sans canon, sans fossé, mais elle a des tourelles. On n'y boit que de l'eau de citerne qui cause la dyssenterie: une source d'eau pure coule dans le palais du cadi, mais il faut l'acheter chèrement. Un sangiac, dépendant de Damas, y commande.

J'allai visiter les saints lieux. Je commençai par le calvaire: on y trouve diverses églises; celle qui fut bâtie au lieu où Abraham voulut immoler son fils Isaac; celle où l'on montre la place où naquirent St. Jean

et St. Jacques; une voûte qui sert de prison, et où St. Pierre fut renfermé; les maisons de St. Marc et de Thomas; l'église de Saint Jacques, bâtie par les Espagnols au lieu où il fut décapité. Dans la petite église des femmes, on fait remarquer trois pierres tachetées, sur l'une desquelles Moïse rompit les tables de la loi.

J'allai ensuite dans l'église des Sts. Apôtres, qui n'a qu'une large nef et sert aujourd'hui de mosquée; au-dessous est une église souterraine plus longue que celle du haut: c'est ici où Jésus célébra la Pâque, où il apparut à ses apôtres après sa résurrection, où le St. Esprit descendit en langues de feu. On y trouve la colonne à laquelle Jésus étoit attaché lorsqu'il fut flagellé; le sépulcre de David long de seize palmes; le lieu où Manassé fut enseveli, et auprès, la citerne d'où les apôtres partirent pour annoncer la foi dans l'Univers.

On voit encore des vestiges du palais de David sur le mont de Sion; c'est là qu'on montre la maison de Caïphe, la cuisine où St. Pierre renia son maître, le lieu où le coq chanta. On a scellé sur l'autel de l'église des Arméniens, la pierre du St. Sépulcre; c'est là que Judas reçut les trente pièces d'argent.

Je

Je sortis de la ville par la porte Sterquilinia, à cause de son voisinage des immondices; c'est celle par où Jésus entra quand on le mena chez Anne; elle est voisine de la caverne où St. Pierre vint pleurer sa faute.

Dans la partie inférieure de la ville, est une mosquée qui fut l'église de la Présentation : la structure en est magnifique; elle est grande et a sept ailes, composée de six ordres, chacun de trois colonnes. Tout est dans cette ville un objet de curiosité : là, disent les moines qui vous conduisent, est l'hôpital de Ste. Hélène; ici la Piscine; c'est par cette porte que Jésus entra au temple disputer avec les docteurs, et qu'on vint le présenter à Siméon : c'est ici que demeuroit le Pharisien, chez lequel Marie-Magdeleine répandit son baume precieux sur les pieds du Sauveur : là naquit la Ste. Vierge; ici elle fut enterrée : vous voyez la citerne où l'on jeta le corps de St. Etienne, lapidé dans le champ voisin : c'est à quelque distance que repose le corps de St. Joseph, non loin du lieu où Jésus sua du sang. Voici le jardin de Gethsémané, dont le fond est presque d'un roc pur, et où l'on recueille d'excellentes figues : cette rue est celle où Jésus porta sa croix; cette maison est celle de Pi-

late; c'est dans cette chambre obscure que Jésus fut couronné d'épines : ici étoit le prétoire. De là on découvre le temple de Salomon : on y voit une grande place quarrée d'environ un mille de tour, où l'on entre par douze portes, et qui est environnée de petites chapelles, de logemens de prêtres et du palais du cadi. Au-delà est une place ronde enfermée de murs, qui ont de belles portes et des colonnes de marbre : c'est dans son centre qu'est le temple, de figure octogone, revêtu d'une espèce de porcelaine jusqu'au dôme qui est couvert de plomb. Auprès est une galerie où l'on montre la pierre sur laquelle les pieds de Jésus reposoient lorsqu'il monta au ciel : c'est plus bas qu'on voit la cour de justice où il fut interrogé, la galerie où Pilate le présenta aux Juifs, le lieu où Sainte Véronique lui essuya le visage, et celui où l'on afficha sa sentence de mort.

Dans une promenade, on me fit voir la vallée du mauvais conseil, parce qu'on y résolut la mort de Jésus : à son extrémité sont des tombeaux de Juifs, et le champ qui fut acheté pour trente pièces d'argent : c'est là qu'on ensevelit les pélerins, dans un souterrain creusé dans le roc.

Près de ce lieu, me dit-on encore, Né-

hémie cacha le feu sacré, et Esaïe fut scié par le milieu du corps ; on a planté un mûrier blanc à la place du cèdre qui s'ouvrit, et cacha le prophète dans son tronc : ici est le lavoir de Siloé, dont l'eau assez mauvaise, se rend à la fontaine où la Sainte Vierge lavoit les linges de l'Enfant Jésus. Nous parvînmes ensuite dans la vallée de Josaphat, où l'on voit la maison des concubines de Salomon : sur le mont qui la domine, est le palais de la fille de Pharaon : au pied d'un autre, où se pendit Judas, sont des tombeaux juifs, près desquels sont ceux de Zacharie (tué entre le temple et l'autel) et d'Absalon ; derrière celui-ci est encore le tombeau du roi Josaphat. Au milieu du Cédron desséché, on voit une pierre sur laquelle Jésus marqua l'empreinte de son pied, lorsqu'on le menoit garrotté. On me montra la porte dorée, par où il entra en triomphe sur un âne ; et sur le chemin de Béthanie, le lieu où étoit le figuier, maudit par le Seigneur. Au-dessus de Béthanie, est le château de Lazare ; sous lequel est un sépulcre creusé dans le roc ; ce fut celui du Messie, et l'on dit la messe sur le même lieu où il ressuscita : auprès sont les restes des maisons de Magdeleine et de Marie. Sur le

mont des Oliviers on voit une seconde empreinte du pied de Jésus lorsqu'il monta au ciel. Cet endroit est enfermé dans une chapelle ronde, dont un santon mahométan tient la clef.

Les courses des Arabes ne me permettant pas de satisfaire ma curiosité en visitant le Jourdain, je me contentai de le voir du haut du mont des Oliviers : de là on voit encore la montagne où Jésus jeûna quarante jours, et une partie de la mer Morte, qui a près de vingt lieues de long et cinq de large. En sortant par la porte de Damas, on visite le sépulcre des trois Rois, où l'on entre, par un passage étroit et bas, dans une chambre commode de quinze pieds en quarré, qui a plusieurs petites portes ; chacune conduit à une chambre plus petite, où l'on trouve diverses portes qui conduisent à autant de sépulcres, dont chacun renferme deux ou trois tombeaux : trois sont des tombeaux de roi ; le marbre qui les couvroit en est peut-être le seul indice. Ceci est peut-être ce qu'on trouve de plus singulier dans Jérusalem.

J'allai à cheval visiter la ville de Bethléem : avant que d'y entrer on me fit remarquer la citerne dont David avoit envie de boire de l'eau, mais de laquelle il se priva, pour ne

point exposer ses capitaines. La ville est médiocrement habitée, elle est située sur une colline agréable, où l'air est sain et la vue belle. Sa principale église est une des meilleures de l'Orient : elle a cinq nefs, formées par quatre rangs de colonnes de marbre ; le pavé en est beau ; la hauteur de l'édifice est dans une belle proportion. C'est hors de son chœur qu'est le lieu où naquit le Sauveur : on y descend par deux escaliers, vis-à-vis l'un de l'autre, et de seize degrés chacun : la crèche est au fond de cette cave, couverte d'une grande table de marbre, sur laquelle on a gravé une étoile ; elle sert d'autel pour y dire la messe. La grotte est noire, pavée de marbre, ornée de colonnes vers le fond ou est la crèche. Les Capucins, les Grecs, ont chacun une petite église qui communique à celle-là.

A deux milles de cette petite ville, on voit sur le haut de la montagne la maison de plaisance de Salomon ; et une fontaine abondante, qui sans doute contribuoit à ses plaisirs : au dessous est un jardin enclos par la Nature, autrefois cultivé et fécond, aujourd'hui abandonné : entre lui et la maison, on trouve trois réservoirs, dont les plus élevés se vident dans celui qui est au bas. La

Fons Signatus les remplissoit autrefois ; elle est sur le chemin d'Hébron, dans un lieu semé de débris de colonnes, qui annoncent un palais détruit.

A mon retour, je passai dans la vallée qu'on nomme le *champ de Sennacherib*, parce que son armée y étoit campée lorsque l'ange la déconfit ; mais elle est petite, et pour contenir une armée aussi nombreuse, il falloit que les hommes y fussent les uns sur les autres. Plus loin est une fontaine excellente, qui fut, dit-on, celle où l'eunuque de Candace fut baptisé. Au-delà est le désert où vécut Jean-Baptiste ; on m'en indiqua la grotte, on me montra l'aubépine dont les fruits le nourrissoient, la maison de son père, devenue un monastère à moitié enfoui, le lieu où il naquit, et sept arcades du tombeau des Machabées. Je vis de loin le champ de Gabaon, où Josué défit cinq rois et arrêta le soleil. L'église du St. Sépulcre n'a rien d'éclatant ; elle est obscure, et ne reçoit de jour que par le haut du dôme qui est ouvert, et pendant l'hiver, il pleut sur la chapelle. Elle est de figure ronde, et ses voûtes sont soutenues par des colonnes et des pilastres fort anciens. Les Grecs ont auprès une très-belle église : les Capucins ont la leur à côté

de celle du St. Sépulcre : un chemin voûté y conduit à différens lieux célèbres par diverses actions de l'homme-Dieu qu'on y adore. La chapelle de l'église du St. Sépulcre a vingt-quatre palmes de circuit ; elle est au milieu de l'église, surmontée d'un petit dôme soutenu par douze petites colonnes : à la clarté de dix-sept lampes, on voit la pierre que l'ange enleva de l'entrée ; on entre dans le sépulcre par une entrée étroite : quarante-sept lampes y brûlent sans cesse, et y répandent une chaleur insupportable, quoiqu'il y ait dans le haut trois ouvertures par où la fumée s'échappe. On y cache avec soin les dons que les princes ont fait au St. Sépulcre, dans la crainte que les Turcs ne les enlèvent. Je vis les ornemens donnés par Philippe II, la lampe d'argent pesant 300 l. qu'y fit porter son fils ; les dons que Louis XIV y envoya, le calice qu'y fit offrir Catherine, reine d'Angleterre, etc. Les Grecs conservent aussi des reliques précieuses. Cette contrée vénérable est sans cesse exposée aux déprédations des Turcs et des Arabes qui la dévastent plus qu'ils ne la possèdent : le chrétien n'ose s'y défendre ; un Mahométan tué allumeroit leur vengeance contre les chrétiens, et ce n'est qu'à force de patience,

de dextérité et d'argent qu'on y passe ses jours en paix.

Je partis de Jérusalem après avoir reçu des bénédictions, des reliques et du chocolat du père gardien, et je montai la montagne de St. Jérémie qui est presque couverte de figuiers, d'oliviers, de grenadiers, de ceps de vigne et autres fruits. J'y fus exposé aux insultes de deux paysans presque nus qui vouloient me dépouiller. Près de la maison du bon larrou, je fus fouillé comme un brigand; et comme on ne me trouva rien, on se contenta de ma promesse de donner une piastre, quand je serois à Rama. Tous les receveurs y sont de hardis voleurs et toujours impunis. Ce peuple est paresseux, et cependant avide et sensuel; ce n'est que par des pilleries qu'il peut se satisfaire. Le paysan y est vexé et pillé par les Arabes, les marchands le sont par eux tous. Souvent ils en viennent aux mains. Les Arabes mêmes, divisés en bannière blanche et en bannière rouge, s'attaquent et se tuent entr'eux. Tous mènent une vie misérable, couchent sur la terre, et ne mangent que de mauvais pain cuit sous la cendre. Pour échapper à leurs vexations, je quittai une robe rouge qui avoit attiré leurs regards et enflammé leur cupi-

dité, et je me revêtis d'une mauvaise robe noire.

Arrivé à Rama, je vis une cavalcade de ces Arabes qui conduisoient au son des flûtes, deux enfans pour être circoncis. La cérémonie finit par un festin d'un grand nombre de plats de pilau, de ragoûts de mouton, de poules, de pigeonneaux bouillis avec du beurre et du riz. Bientôt après, j'arrivai à Jaffa d'où j'étois parti ; la visite des saints lieux me coûta 70 écus.

De Jaffa, je m'embarquai pour Alexandrie : un vent favorable me fit parvenir en un jour à Ptolomaïs ou Saint-Jean-d'Acre, ville aujourd'hui ruinée et presque déserte, aux environs de laquelle sont divers lieux célèbres et des couvens. Après une navigation rapide, j'arrivai au Bogas, proche de l'endroit où St. Louis fit bâtir un fort que l'on voit encore aujourd'hui. Mon activité me fit éviter les avanies du douanier d'Hisba, mais je ne pus échapper aux voleries d'un janissaire qui m'extorqua de l'argent et m'en prit dans ma valise. Arrivé dans la ville, je me flattois qu'une nuit paisible me fortifieroit contre les fatigues du jour précédent, et me feroit supporter plus facilement celles qui alloient suivre ; mais des animaux noc-

turnes, et une femme en travail d'enfant près de moi, éloignèrent le sommeil, et me tourmentèrent plus que les travaux du jour. Un bras du Nil me conduisit à Boulac, où je m'embarquai pour Rosette : la descente fut heureuse et rapide ; en faisant le sourd et s'armant de patience, on peut faire son chemin sans s'exposer à des coups. Près de Rosette nous échouâmes, mais sans danger : nous remîmes la barque à flot en la déchargeant. De Rosette, je vins dans Alexandrie en moins d'un jour. Là j'appris qu'il y avoit au Bichier des bâtimens destinés pour Constantinople ; je cherchai à m'y embarquer et j'y réussis.

Les modernes Egyptiens sont barbares, grossiers, paresseux, menteurs, traîtres, grands voleurs, très-avares ou plutôt avides, ils haïssent les chrétiens ; leurs chiens même les haïssent et les poursuivent. Les Arabes du commun portent un sac par dessus leur chemise en guise de mante, et un morceau d'étoffe entortillé autour de la tête en guise de turban. Les femmes y ont le visage couvert d'un masque de toile ou de soie ; les riches portent aux pieds des mules de bois si hautes, que les plus petites paroissent de longs fantômes ; toutes sont bru-

nes, et leur plus grande beauté est dans la vivacité de leurs regards.

On mange en Egypte des figues et des raisins au commencement de juin ; tous les fruits d'Europe y réussissent, surtout les poires, les pommes, les oranges, les grenades, les dattes. On y voit tous les oiseaux que nous avons, et quelques-uns qui sont particuliers au climat ou au pays. Les bec-figues y sont très-délicats, les tourterelles très-nombreuses et familières, les perdrix sont petites. En général l'air y est malsain (1).

---

(1) Pour se peindre en deux mots l'Egypte, que l'on se représente d'un côté une mer étroite et des rochers ; de l'autre, des plaines immenses de sable sous un ciel avare de pluie, et au milieu le Nil, portant la fécondité dans une vallée longue de 150 lieues, large de 3 à 7 ; lequel parvenu à 30 lieues de la mer, se divise en deux branches, dont les rameaux s'égarent sur un terrain presque sans pente. Le Nil pendant son débordement forme plusieurs petits bras. Six mois de l'année, l'eau du Nil est si bourbeuse qu'il faut la faire déposer pour la boire ; trois mois avant l'inondation elle s'échauffe dans son lit, devient fétide et remplie de vers, de sorte qu'il faut avoir recours à celle que l'on a conservée dans les citernes ; la crue du Nil commence vers le 19 juin, parce que les pluies ont régné dans l'Abyssinie dès le mois de mai ; il augmente de quatre pouces par jour jusqu'aux premiers jours de septembre. Il n'y a que deux

Je m'embarquai le 10 octobre 1693, et le lendemain le vent contraire nous força de

---

saisons en Egypte, le printems et l'été. Les chaleurs y durent depuis mars jusqu'en novembre, et même dès la fin de février, à neuf heures du matin le soleil n'est pas supportable pour un Européen. La neige est un phénomène qu'on n'y voit pas une fois dans cinquante ans. Le thermomètre de Réaumur y descend à peine en février à 8 degrés au-dessus de zéro. Le sol y est inondé trois mois, fangeux et verdoyant pendant trois autres, poudreux et gercé le reste de l'année, mais si fertile qu'il ne repose jamais et produit tous les ans.

Suivant M. Volney, qui a visité ces contrées, en 1783, 84 et 85, ce pays enlevé depuis vingt-trois siècles à ses propriétaires naturels, a vu s'établir tour à tour, dans son sein les Perses, les Romains, les Grecs, les Géorgiens, les Tartares connus sous le nom de Turcs, enfin les Français qui y ont été conduits par l'empereur Bonaparte en 1798. Au milieu de tous ces mélanges et depuis toutes ces invasions, les Cophtes sont les seuls représentans qui nous restent de l'antique Egypte, où sont nées la plupart des opinions qui nous gouvernent. Ils habitent des villages entiers dans le Said ou haute Egypte. Quel sujet de méditation de voir cette même race d'hommes, l'objet aujourd'hui de notre mépris, être la même que celle à qui nous devons nos sciences et nos arts ? Tout le monde en Egypte comme en Syrie, parle maintenant l'arabe ; on n'y entend plus que cette langue.

En 1250, les *Mamlouks*, (mot qui veut dire esclave militaire) nés au pied du Caucase, s'y sont introduits,

revenir sur nos pas. Ce ne fut que le 12 que nous pûmes nous éloigner ; mais bientôt

---

et ont à présent le pouvoir sur l'Egypte. C'est dans leur sein que sont élus les vingt-quatre beys ou gouverneurs des provinces, de sorte que le pacha ou vice-roi envoyé par la Porte ottomane, y est plutôt le prisonnier des mamlouks que le substitut du Sultan. Ils sont, avec les gens de loi et les beys, propriétaires de toutes les terres. Browne, qui a voyagé en Afrique et en Egypte depuis 1792 jusqu'en 1798, dit que ces maîtres de l'Egypte sont fiers, insolents, intrépides. Ils n'ont point de paye, ils sont nourris par les beys. Ils font 3 repas par jour, le premier avant le lever du soleil, le second à 10 heures du matin, le troisième à 5 heures après midi. Un grand pileau entouré de plusieurs plats de viande de boucherie, de poisson et de volaille, compose leur repas. Ils ne boivent que de l'eau en mangeant, mais ils prennent du café après leur repas. Les grands se font servir du sorbet, et boivent du vin d'Europe. A Alexandrie et au Caire, des meubles élégans et précieux ornent les appartemens des femmes. La simplicité et la propreté distinguent ceux des hommes. Les maisons sont commodes, solides, et en pierre, à deux ou trois étages, avec des toits en terrasse. Les fenêtres n'ont pas de vitres, mais un treillage à jour. Intelligens et rusés, les Cophtes font la plupart le métier de courtiers et d'écrivains. Ils ne font point paroître leurs richesses, parce que l'obscurité est leur sureté. Ils ont les cheveux très-noirs, souvent crépus, le nez aquilin et rarement les lèvres épaisses. Leur teint est d'un brun sale. On ne bat monnoie qu'au Caire ; on y frappe en or des

notre patron ignorant et timide tourna la proue vers le Bichier où nous essuyâmes une

---

mahboubs et demi-mahboubs ; le mahboub vaut 6 l. de France.

L'Egypte fournit à l'Hedjas ou Arabie pétrée tous les grains qui s'y consomment. Elle envoie à Constantinople des esclaves noirs, principalement des eunuques, du café et des denrées de l'Inde. Le sel ammoniac du Caire est très-estimé. Dans le Saïd ou haute Egypte, les lentilles y sont un grand objet de consommation ; le riz y est un objet de luxe. On voit à Rozette des magasins de natron pour blanchir les toiles. Une femme qui manque à la chasteté, en Egypte, est soudain punie de mort ; un père, un frère, un mari seroit fui et regardé comme étranger, s'il n'infligeoit pas ce châtiment à sa fille, sa sœur ou son épouse coupable.

Selon Sonnini, qui visitoit ces contrées en 1777 et 1778, rien n'est comparable à la fertilité de l'Egypte ; ses produits en tout genre sont même plus surprenans dans la Thébaïde ou Saïd que dans le Delta. Il en résulte qu'année commune, chaque mesure de semence en donne de vingt-cinq à trente ; quelquefois le produit est de cinquante pour un. Le palmier à éventail ou doum saïdi, l'acacia véritable, produisant la gomme arabique, sont des richesses particulières à l'Egypte. Le lin qu'on cultive à Assiout est très-beau. L'Egypte est bornée à l'est, par la mer Rouge ; au sud, par la Nubie ; à l'ouest, par le désert de Barca ou de Lybie ; au nord, par la Méditérannée. La saison la plus favorable pour y arriver d'Europe est, selon Norden,

tempête et une pluie violente. Je ne partis que la semaine suivante, et en moins de trois

---

l'été. Les vents du nord et de l'Ouest rendent alors le voyage très-prompt ; c'est au printems ou en automne que doit se faire le retour. Ce célèbre voyageur étoit en Egypte en 1737. L'Egyptien, dit-il, éprouve pendant les deux tiers de l'année un degré considérable de chaleur : cette sensation le rend paresseux, grave et patient. Il se lève avec le soleil pour jouir de la fraicheur, il se purifie et fait sa prière. On lui présente ensuite la pipe et le café ; des esclaves, les mains croisées sur la poitrine, se tiennent au fond de l'appartement, les yeux fixés sur leur maître ; ses enfans debout en sa présence, à moins qu'il leur permette de s'asseoir, lui montrent la tendresse et le respect. Il les caresse gravement, les bénit et les renvoie aũ harem. Il est chef, juge et pontife dans sa famille. Le déjeûné fini, il se livre aux soins de son commerce ou de sa place. Vers midi on dresse la table pour le dîner ; les mets y sont abondans plutôt que variés. Après dîné, il se retire dans le harem où il sommeille quelques heures au milieu de ses femmes et de ses enfans. On va promener le soir en bateau sur le Nil, et on soupe une heure après le coucher du soleil. Telle est la vie ordinaire des Egyptiens qui sont riches ou aisés.

Quand un vieillard parle ou entre dans une assemblée, on se lève. Ce peuple, dans son ignorance, a conservé les sentimens délicieux de la nature. Chaque mère donne sa mamelle à l'enfant qu'elle a mis au jour : aussi les épanchemens de lait qui dessèchent la vie de la jeune épouse infidelle à cette loi, sont-ils ignorés dans

jours nous entrâmes dans le port de Rhodes. Cette ville fut autrefois très-florissante;

---

ce pays. Le cercle de la vie des femmes se borne aux occupations domestiques. On leur permet cependant, une ou deux fois par semaine, d'aller au bain, et de visiter leurs parens et leurs amis. Quand un étranger est dans le harem, le maître de la maison ne peut en approcher, ce seroit violer l'hospitalité.

L'Egypte possède des almès ou savantes; une éducation soignée leur a mérité ce nom. Pour être reçue dans cette société, il faut avoir une belle voix, bien posséder sa langue, et chanter des couplets analogues aux circonstances. Il n'est point de fêtes sans elles: on les place dans une tribune, où elles chantent pendant le repas; elles viennent ensuite dans le salon et y forment des danses. On est étonné de la mobilité de leurs traits, et de la souplesse de leur corps, au son de la flûte, des cymbales et des tambours de basque. Des paroles propres à ces sortes de scènes les animent encore; elles paroissent dans l'ivresse, et s'abandonnent quelquefois au désordre de leurs sens. Elles apprennent aux femmes les airs nouveaux, et ont, en général, une conversation très-agréable. Dans les harems, elles donnent des leçons de danse, de volupté, et instruisent les jeunes filles de tout ce qui peut les rendre plus agréables à leurs maris. Elles assistent aux mariages, où elles précèdent la mariée en jouant des instrumens. Dans les enterremens, elles accompagnent le convoi, elles y offrent tous les signes de la douleur: on les paye fort cher, et elles ne vont que chez les riches ou les grands seigneurs. Le peuple a aussi ses almès du second

mais

mais elle déchut en tombant sous le pouvoir de divers princes ; l'empereur Manuel la

---

ordre. M. Dénon nous dit en avoir vu qui avaloient l'eau-de-vie à grands verres, comme la limonade ; la décence ne permet pas de dire jusqu'où elles portent la licence de leurs gestes et de leurs postures.

Tous les quatre ou cinq ans, aux mois de février, mars et avril, la peste désole l'Egypte ; elle y vient souvent de Constantinople ; elle est beaucoup plus rare en Syrie. Quand elle est constatée, on s'enferme, on ne communique plus au dehors que pour les vivres qu'on plonge dans l'eau aussitôt qu'on les a reçus. On évite avec le plus grand soin tout contact de vêtemens et d'haleine. On est réduit à se promener le soir sur les terrasses. La famine y exerce aussi quelquefois ses ravages. J'ai vu, dit M. Volney, au mois de mars 1785, sous les murs de l'ancienne Alexandrie, deux malheureux assis sur le cadavre d'un chameau, et disputant aux chiens ses lambeaux putrides.

Un autre inconvénient de l'Egypte et même de la Syrie, qui mérite d'être rapporté, est la grande quantité de vues perdues et gâtées. En se promenant au Caire, sur cent personnes qu'on rencontre, il y en a souvent vingt aveugles, dix borgnes, et vingt qui ont les yeux rouges, purulens ou tachés. Vers les mois de juin ou juillet, on y éprouve aussi des éruptions cutanées ; mais on croit connoître la cause de cette éruption, et on l'attribue aux mauvaises eaux du fleuve qu'on a été forcé de boire. On est passionné en Egypte pour les bains d'étuve, les femmes ont le même goût. C'est là qu'elles font parade de leur luxe et qu'elles se régalent

céda aux chevaliers de St-Jean de Jérusalem, que les Turcs en chassèrent l'an 1522.

---

de melons, fruits, pâtisseries et autres friandises. Elles croient d'ailleurs que le bain leur donne cet embonpoint, qui passe pour la beauté dans ce climat. *Son visage est comme la pleine lune; ses hanches sont comme des coussins*, disent-ils, pour exprimer le superlatif de la beauté.

Leurs chemises de coton et de soie sont légères et transparentes; des riches ceintures de cachemire serrent leurs robes flottantes; deux croissans de perles fines brillent sur leurs cheveux noirs; des brillans parent les mouchoirs des Indes dont leur tête est couronnée. Elles sont d'une propreté que rien n'égale, et marchent environnées d'un nuage d'odeurs. Si leur luxe ne paroit pas aux yeux du public, il surpasse dans leur intérieur celui des Européennes. M. Volney a observé que les légumes d'Europe, choux-fleurs, carottes, etc., dégénèrent dans ce climat au bout d'un an; on est obligé de renouveler les semences, et d'en faire venir annuellement de Malte. Ce climat a la même influence sur les belles Circassiennes et Géorgiennes que les Mamlouks épousent en Egypte; depuis près de six siècles ils perdent tous leurs enfans dans le premier ou second âge. Les Turcs sont presque dans le même cas, et ne s'en garantissent qu'en épousant des femmes indigènes. On voit en Egypte une secte de Psylles qui remonte à la plus haute antiquité. Ces gens-là font des convulsions qui en imposent à la multitude. Ils portent dans des sacs de cuir, des serpens: pour augmenter leur prestige, ils les manient, ils les déchirent quelquefois avec les dents et les mangent.

Elle est située à l'orient de l'île, a une lieue de tour et des rues larges, droites et pavées

---

Auprès de Benesouet, pas loin des pyramides de Sackara, on voit le mont Kolsun, fameux par les grottes de St. Antoine et St. Paul, les deux patriarches des Cénobites. On y voit encore sur le même sol, deux monastères, de l'un desquels on aperçoit, dit-on, le mont Sinai, au-delà de la mer Rouge. En remontant le Nil, on voit Asiouth ou Assiot, grande ville bâtie sur les ruines de l'ancienne Licopolis, ville du loup. On voit auprès de cette ville, dans des rochers, des grottes destinées à des tombeaux; elles sont décorées d'ornemens exécutés avec un goût et une délicatesse exquise. Plus loin, dans le désert, on voit des carrières dont une partie a été habitée par des pieux solitaires de la Thébaïde. Asiouth renferme 25000 ames. Comment quitter un pays si célèbre sans parler des monumens qu'il renferme: le lecteur connoît déjà ce qu'il y a de plus intéressant dans la basse Egypte; nous allons passer dans la haute; Girgé en est la capitale; moins grande que Asiouth, elle doit son nom au couvent de St. George, plus ancien que la ville, et où il y a des religieux d'Europe. Elle est bâtie sur le Nil, à égale distance du Caire et de Syene. On y vit pour rien; le pain y vaut un sou la livre; douze œufs, deux sous; la paire de pigeons, trois sous... Tintiris ou Tintyra, sur le bord du désert, est célèbre encore par un temple antique qu'ou aperçoit à travers une porte construite de masses énormes de pierres couvertes d'hiéroglyphes. Ces belles ruines ont pénétré d'admiration et de respect l'armée française en 1798. Sous le portique de ce tem-

de belles pierres ; on y reconnoît encore les auberges des chevaliers des différentes lan-

---

ple auguste, on croit être dans le sanctuaire des arts et des sciences ; tout y parle à l'esprit et aux yeux ; la peinture en ajoutant ses charmes à la richesse de la sculpture, ne nuit point à la belle simplicité de l'ensemble.

De la fameuse Thèbes aux cent portes, il ne reste qu'un colosse mutilé, dont la largeur des épaules est de vingt-cinq pieds, et quatre temples immenses qu'on voit dans le désert sur la rive occidentale du Nil, au milieu des sables et derrière des montagnes remplies de cavernes où aujourd'hui les voleurs se réfugient. On appelle ces ruines de Thèbes, *Médinet-Tabu*. Bruce a vu dans les débris de cette ville immense, 3 peintures à fresque représentant une harpe avec son joueur debout. Le musicien a les bras et le col nus, la tête rasée ; il est revêtu d'une longue tunique flottante ou chemise, telle qu'on la porte de nos jours en Nubie, excepté qu'elle n'est pas de couleur bleue. M. Denon a vu huit tombeaux dégradés par l'eau ; il a vu aussi à côté de petites chambres. En sortant de cet asile de la mort, on est attiré dans la plaine de Thèbes par la vue de deux statues colossales assises, couvertes d'hiéroglyphes, de cinquante-cinq pieds de proportion. Bruce les appelle *Saamy* et *Thaamy*, la mère et la fille d'Ossimandias, roi d'Egypte. Celle qui est au midi a ses cheveux bien arrangés et est bien conservée ; celle qui est au nord, est dégradée. Sabine, épouse de l'empereur Adrien, est venue les visiter vers l'an 120 de notre ère. Elle a cru entendre les sons harmonieux de la statue de Memnon ; et on voit son nom gravé sur la jambe de

gues; ses maisons sont bâties d'une pierre plus dure que le tuf de Naples; ses places,

---

la statue qui est au nord. On croit que ces deux statues servoient d'échelles pour marquer l'accroissement du Nil. Avant la crue des eaux, on voit toujours à découvert le piédestal qui est à leur base, preuve évidente que le fleuve n'exhausse pas le terrain de l'Egypte, comme on l'a prétendu. Sur la rive orientale du Nil on voit Luxor, autrefois Diospolis, qu'on croit avoir fait partie de la ville de Thèbes. On y voit deux obélisques de la plus grande beauté, ils sont bien conservés, et de forme demi-circulaire; on y trouve des galeries souterraines, espèce de dédale ou labyrinthe, dont la sculpture, suivant M. Denon, est plus soignée que celle des temples; il y a des restes de momies, des bas-reliefs représentant des jeux, des animaux, des groupes de personnages dont les attitudes imitent les graces de la belle nature. A Karnac, qui n'est qu'à un quart de mille de Luxor, on remarque un temple dont le portique a cent grosses colonnes; on y voit aussi deux vastes rangées de sphinx, une à droite et l'autre à gauche; les têtes en sont endommagées, mais un peu plus bas il y a un grand nombre de thermes en basalte qui ont une tête de chien ou de lion, ils sont placés sur deux lignes formant une avenue. Les murs de Luxor et de Karnac sont ornés de sculptures qui représentent des hommes, des chevaux, des combats avec de courtes javelines, semblables à celles portées de nos jours par les habitans de l'Egypte. Au couchant de Siouth on voit dans le désert un oasis ou espèce d'île au milieu des

ses marchés sont remplis des productions des campagnes voisines: un triple mur, des fos-

---

sables. En face, on en voit une autre à l'ouest. On appelle celle-ci *oasis magna*. Les oasis dépendent du Saïd.

En remontant toujours le Nil, on arrive à Etfu, où parmi les ruines d'Apollinopolis on trouve encore un édifice imposant et bien conservé. C'est une longue suite de portes pyramidales, de cours ornées de galeries, de portiques, de nefs construites avec des rochers tous entiers. Ce monument, par sa grandeur, sa noblesse, sa magnificence, égale tout ce qui existe en Egypte et ailleurs. Semblables aux nids d'hirondelles dans nos maisons, qui les salissent sans les masquer ni les dégrader, les habitans d'Etfu ont bâti des huttes dans les cours et dans l'intérieur du temple d'Apollinopolis. C'est une échelle remarquable des hommes et des tems.

Du village de Cosseir, qui a un port sur la mer Rouge, il y a 4 jours de marche jusqu'à Souene ou Assuan, jadis Syene; on est étonné de la quantité de granit rose, de porphyre, de verd-antique, de jaspe qu'on voit sur cette route. Ces riches carrières sont placées dans une chaîne immense de montagnes, d'où l'on descend aisément à l'est vers la mer Rouge, et à l'ouest vers le Nil. On voit vis-à-vis Syene, dans l'île Eléphantine, un portique a deux colonnes, et un très-joli petit temple bien conservé du dieu Cnuphis, architecte de l'univers. Les habitans de Syene récoltent beaucoup de séné et de dattes; ils sont très-affligés de l'ophtalmie, et attribuent ce fléau au vent brûlant du désert. Il est aisé d'expliquer le transport de ces énormes blocs de marbre que les an-

sés, de l'artillerie la défendent; ses cinq portes le sont par divers ouvrages; ses habitans sont

---

ciens conduisoient à Thèbes et aux pyramides, d'après la position de cette chaine de montagnes granitiques. Ils en faisoient éclater la masse par une suite de coins frappés à la fois. A trois lieues de cette ville, le Nil forme une foible cataracte. Cosseir est un point de réunion pour beaucoup de caravanes qui s'embarquent dans ce port pour aller à la Meke. Sa latitude nord, est de 26 deg. 7 min. 51 secondes.

A une heure de marche de Syene dans le désert, on voit dans une vallée un ancien couvent de Cénobites, dont les cellules étoient un quarré de sept pieds, éclairé par une lucarne à six pieds de hauteur. Leur couche étoit de brique, un enfoncement faisoit leur armoire, et le tour qu'on voit à côté de la porte, prouve que ces solitaires prenoient leurs repas isolément. On voit des sentences écrites sur les murs, et dans la cour, une petite église en ruines. De tous ces monumens, celui de Tintyra remporte le prix aux yeux du connoisseur; tout y est achevé; tout y est d'un fini précieux. Les Arabes l'appellent *Berbé;* il est à vingt minutes de chemin de Dendera.

Hérodote nous a transmis le procédé des Egyptiens pour faire leurs momies. Ils ôtoient par le nez, avec un fer crochu, la cervelle et on y versoit des drogues. On ouvroit le mort avec une pierre tranchante d'Ethiopie, et on ôtoit les entrailles. On lavoit le corps avec du vin de palmier et des parfums pilés; on le remplissoit ensuite de myrrhe, de casse et autres épices, et on le cousoit. Cela fait, on le lavoit de nouveau avec du

Turcs ou juifs; les chrétiens ne peuvent en habiter que les faubourgs ou les environs, et ils y gagnent pour l'agrément. Le palais du grand-maître existe encore; il est sur une hauteur et sert de demeure ou de prison à des kans de Tartares ou à des pachas disgraciés. Elle a trois ports; celui qui reçoit les vaisseaux est défendu par le fort Saint-Elme où l'on remarque le fanal. A côté il en est un autre, défendu à gauche par une tour et à droite par le fort Enchanté ou du Maure; on y remarque une pièce de canon dans laquelle un homme peut entrer, et sur lequel sont gravés ces mots: *Opus Francisci Mantuani.* A. D. 1486. On ferme aussi le port avec une chaîne: le mouillage y est mauvais.

De ce port on passe dans le troisième qui est dans l'intérieur; on y parvient par deux entrées, sur l'une desquelles étoit le colosse dont on a tant parlé, haut de cent cinq pieds, qui dans une de ses mains portoit un navire qui servoit de fanal, et entre les jambes duquel passoient les vaisseaux. J'allai voir le

---

nitre, et on le laissoit sécher pendant 70 jours. On le lavoit encore, et après on le garnissoit de bandelettes. Dans cet état les parens l'emportoient, le mettoient dans un cercueil de sycomore, et le déposoient ensuite dans sa demeure éternelle.

faubourg des Grecs embelli par des jardins abondans en figues et en raisins : c'est uue beauté qu'on retrouve dans tout le pays.

L'île de Rhodes, nommée autrefois *Ophiusa*, *Astéria*, *Astréa*, etc., a trois lieues de long; son climat est agréable et doux; son terroir abonde en fruits et en vin, mais le bled ne suffit pas toujours à sa consommation; la Natolie y supplée abondamment; ses anciennes villes ne sont plus aujourd'hui que des villages; ses habitans vivent dans la misère.

Ma qualité d'étranger, ma curiosité peut-être, me rendirent suspect aux Turcs; on m'en avertit, et j'en fus très-inquiet; car il n'étoit pas besoin d'un prétexte plus plausible pour m'enlever et me jeter dans les fers: un jour n'ayant pu me retirer à l'heure de la prière des Turcs, je trouvai la ville fermée; ne sachant que devenir, je me cachai dans une tour, et heureusement je m'en échappai au matin, sans être vu des Turcs. Pour mettre un terme à mes inquiétudes, je cherchai en vain à m'embarquer pour sortir de l'île. Ce ne fut que trois jours après qu'un bâtiment français qui venoit d'arriver, me reçut sur son bord: sachant le danger que je courois, je fus content de laisser la barque qui

m'avoit amené, en payant à son maître comme s'il m'avoit rendu à Constantinople (1).

(1) Pline nous parle du fameux colosse en cuivre de Rhodes; il nous dit que peu d'hommes pouvoient embrasser son pouce, et que ses doigts étoient plus grands que la plupart des statues. Un tremblement de terre le renversa cinquante-six ans après son érection. L'artiste Charès avoit employé douze ans à l'achever. On le voyoit renversé du tems de Pline et jusqu'à la douzième année du règne de l'empereur Constans. A cette époque, un lieutenant d'Othman, détruisit ce monument qui avoit été mis au nombre des sept merveilles du monde, et le vendit à un Juif, qui en emporta les débris à Emèse sur neuf cents chameaux, 932 ans après son érection, et vers le milieu du quatrième siècle de notre ère. Les sciences ont brillé à Rhodes; les premiers personnages de Rome sont venus y étudier; de ce nombre furent Caton, Cicéron, César, Pompée. MM. Olivier, Choiseuil, Tournefort ne comptent à Rhodes que 8 à 10,000 habitans, dont 5 à 6000 Turcs, et 3 à 4000 Grecs. La population de l'île entière n'excède pas 30,000 ames. Si elle étoit cultivée, elle pourroit en nourrir dix fois autant; mais le pacha turc qui y gouverne, fait sa richesse de la misère du pays. Il envoie acheter à bon compte les blés de la Caramanie, et les fait transporter peu à peu au marché afin d'en hausser le prix. On remarque chez les Turcs nés dans l'île, plus d'urbanité que dans les autres provinces de l'Empire; tandis que les Grecs qui vivent sous ce beau ciel ont tous les vices qui naissent de la servitude; ils deviennent faux et rampans. Rhodes a dans sa dépendance

Je partis de cette île le 11 novembre ; notre vaisseau portoit sept passagers Turcs, et j'eus

---

l'île de Syrné, qui n'est en quelque façon qu'un rocher de peu d'étendue où l'on voit quelques vignobles qui donnent de bon vin. Les éponges qui croissent en abondance autour de l'île, sont l'unique ressource des habitans. Hommes, femmes, enfans, tous plongent et vont, avec un couteau, chercher sous les eaux de la mer le seul patrimoine que la nature leur ait laissé. Tout annonce la pauvreté et la misère dans le port de Syrné ; la lèpre y est très-commune et aggrave le sort de ce peuple malheureux.

Non loin de Rhodes, au sud-ouest, on voit le mont Ida, la plus haute montagne de l'île de Candie ou de Crète. Cette île, qui compte parmi ses souverains, Minos, le plus sage des législateurs ; cette île, dont l'antiquité remonte jusqu'au siége de Troie, a fleuri jusqu'au règne de Jules-César. Lycurgue a visité la Crète, et y a puisé les lois qu'il a données à Sparte. On voit encore à côté des ruines célèbres de Gortyne, le fameux labyrinthe, dont l'ouverture est naturelle et peu large. Les voyageurs avant de pénétrer dans ce souterrain ténébreux, qui n'est habité que par des chauves-souris, ont soin de se précautionner de flambeaux et d'apporter le fil d'*Ariane*, qui est une ficelle de 400 toises de long, qu'on attache à la porte. Les coteaux du mont Ida, exposés au soleil, sont couverts de vignobles, qui donnent la malvoisie et d'autres vins exquis. Les campagnes offrent de toute part des bosquets d'orangers, de citronniers, d'amandiers, de touffes de jasmin d'Arabie ; le safran couvre des vastes champs,

le plaisir de les voir sans insolence, sans hauteur, chercher à nous plaire, éviter ce

---

les vallons et les plaines exhalent de toute part des odeurs aromatiques qui parfument l'air et le rendent délicieux à respirer. L'habitant de Candie est fort, robuste, plein de santé; il pourroit servir de modèle au sculpteur amoureux de son art. Les Mahométans qui habitent l'île de Crète, ont depuis cinq pieds et demi jusqu'à six pieds de haut, des yeux pleins de feu, de la grace et de la noblesse dans leur démarche, ils ressemblent aux belles statues antiques. Toutes les femmes n'y sont pas jolies, mais il y en a de fort belles parmi les Turques. En général, les Crétoises ont la gorge superbe, le col arrondi avec grace, des yeux noirs remplis de feu, la bouche mignonne et le nez très-bien fait. Les femmes des Turcs ont leur appartement séparé.

Outre le mont Ida, il y a encore à Candie les monts blancs, appelés de nos jours *monts de la Sphacie*. M. de Choiseuil prétend que ces monts fameux par la neige qui les couvre une grande partie de l'année, sont un apanage que le grand-seigneur accorde à la sultane Ovalidé. Elle y envoie un homme de confiance pour y commander et en recueillir les tributs. Les Grecs qui habitent ces montagnes y élèvent des abeilles, des troupeaux nombreux de chèvres, de moutons, et y font d'excellent fromage qui a le goût du parmesan. On les nomme *Sphaciotes*; moins confondus avec l'étranger que les habitans des plaines, ils ont conservé le costume, les mœurs de leurs ancêtres, et du goût pour la danse pyrrhique. L'île de Candie est gouvernée par trois pachas, qui font leur résidence à Can-

qui pouvoit nous heurter. Nous vîmes plusieurs îles de l'Archipel sans y aborder; nous

---

die, à la Canée et à Retimo. Quoique cette île ait 250 lieues de circuit, on n'y compte que 350,000 habitans, dont 200,000 Turcs, 200 Juifs, le reste de Grecs. Il y a onze évêchés et un archevêque à Candie. Les Turcs ont bien laissé aux Grecs la liberté du culte, mais ils ont défendu de réparer les églises et les monastères. Sparte, au nord de Candie, et autrefois si célèbre par le courage de ses habitans, est si ruinée à présent, qu'elle ne présente plus que des amas confus de colonnes, de chapiteaux et de corniches. On voit quelques restes du théâtre de cette ville; c'étoit là qu'étoit la fameuse colonne sur laquelle on lisoit les noms des braves Lacédémoniens qui soutinrent, sous Léonidas, l'effort des Perses au passage des Thermopiles. A deux milles de Sparte, on a bâti Misitra, qui renferme près de 15,000 ames, dont peu de Turcs et point de Catholiques. Leur principal commerce est en soie, huile et coton. On voit encore l'Eurotas promener ses eaux au levant des ruines de Lacédémone. Le tremblement de terre qui renversa cette ville l'an 469 avant notre ère, y fit périr plus de 20,000 individus de tout sexe et de tout âge. Ce pays s'appelle aujourd'hui la *Morée* et ses habitans *Mainotes*. Corinthe, autrefois l'ornement de la Grèce, n'est plus qu'un gros village entre la mer Ionique et la mer Égée. Selon Pocoke, des maisons construites sans goût ont pris la place des édifices superbes qui embellissoient cette ville charmante. Les habitans, qui sont au nombre de 14 à 15,000, ont tous des jardins plantés d'orangers et de citronniers. Ils tirent un gros

jetâmes l'ancre dans le port de Stanchio ou Stanco, anciennement Méropis ou Cos, cé-

---

revenu de leur territoire, qui produit du froment, de l'orge, des olives et du vin... Les nations passent sur la terre comme les monumens de leur puissance, et après quelques siècles, à peine reconnoît-on dans leurs descendans l'empreinte de leur antique caractère. L'enceinte de beaucoup de villes de la Grèce est cachée sous les sillons Son état présent, comparé avec celui de 20 siècles, forme le contraste de l'obscurité silencieuse du tombeau, avec l'éclat d'une vie brillante et active. On évalue cependant encore la population de la Grèce à 1,900,000 ames, mais on n'y trouve plus cette foule de héros qu'elle a produits autrefois; il n'y a plus d'Hercule, de Thésée, de Miltiade, d'Aristide, de Lycurgue, ni de Solon. La Macédoine et la Thessalie sont ses provinces les plus peuplées et les plus fertiles. Les produits agricoles de la seule Macédoine, valent mieux que tous ceux du reste de la Grèce. Le principal commerce des Grecs, est le coton; il n'est pas douteux que cette plante ne prospérât aussi bien en France aux environs de Marseille, et depuis Nimes jusqu'à Perpignan, car c'est à-peu-près le même climat. La Grèce produit encore dans son état de misère une quantité immense de bled, elle nourrit aussi beaucoup de bestiaux; l'Hypocrène, la grotte, le bois sacré des Muses, toutes les côtes de la Béotie et de la Phocide, au sud tous les petits côteaux qui conduisent à l'Hélicon et au Parnasse, sont des buissons de kermès. Le kermès est un insecte qui croît sur un petit chêne verd, comme la cochenille croît sur le nopal. Il provient d'un œuf;

lèbre par la naissance d'Apelles et d'Hippocrate. J'y descendis pour voir un arbre d'une

---

dès qu'il a passé sous l'état de nymphe, et qu'il a percé une espèce de coque qui lui sert d'enveloppe, il prend une forme sphérique comme un petit cloporte; il ne ronge pas les feuilles comme la chenille, mais il les suce avec une trompe placée sous son corselet. Le mâle est plus petit que la femelle et saute brusquement avec ses deux ailes comme une puce. La femelle court au printems sur toutes les branches; l'été, elle se fixe à un point de l'arbrisseau, y reçoit les caresses du mâle, y devient immobile et meurt. Au printems, avant le lever du soleil, les femmes cueillent le kermès en le détachant des branches avec leurs ongles. On arrose ces coques avec du vinaigre pour tuer les petits mâles qui s'envoleroient et emporteroient la teinture, et on les fait sécher ensuite. Les coques les plus recherchées sont celles qui fournissent le plus de cette poudre rougeâtre qui se détache de l'insecte en forme de grain connu sous le nom de *graine d'écarlate*, qui donne cette belle couleur rouge si estimée avant l'usage de la cochenille.

Il est malheureux que la Grèce se trouve asservie sous le joug des Turcs: aucun peuple n'étoit arrivé, comme elle, si près de la perfection en tout genre. Les Grecs modernes possèdent encore à un degré éminent le génie d'invention. Ceux de la Macédoine sont robustes, courageux, comme du tems d'Alexandre; ceux de l'Attique, ont plus de sagacité et de pénétration; les habitans des iles sont affables, gais, vifs, passionnés pour la musique et la danse; de tous les Grecs, ceux-ci sont

grosseur extraordinaire, et visiter la ville. Celle-ci est sur une colline voisine de la mer,

---

en général les meilleurs. Ceux de la Morée sont pirates. Dans l'Albanie, l'Epire, et dans tous les pays montueux, le peuple est brave, guerrier, mais sauvage, pillant et tuant sans scrupule les voyageurs. Un Turc n'oseroit pas se montrer seul dans ces contrées. Tous les habitans de ces heureux climats sont placés sous un ciel favorable. Rien n'y étonne plus le voyageur qui visite ces contrées, que l'activité des Grecs comparée à la gravité cérémonieuse et stupide des Turcs.

La hyérarchie de l'église grecque est composée de quelques patriarches qui sont soumis à celui de Constantinople. Ces patriarches sont celui de Jérusalem, d'Antioche, résidant à Damas, et celui d'Alexandrie, qui gouverne les églises d'Afrique et d'Arabie. Les archevêques viennent ensuite, les évêques après; ensuite les papas, et enfin les caloyers ou moines, qui suivent tous la règle de St. Basile, et cultivent la terre. Il y a aussi des hermites qui passent leur vie dans les rochers les plus affreux. Ils ne mendient point; les moines leur fournissent un peu de biscuit, qui, joint à quelques herbes, fait tout le soutien de leur vie.

Les Grecs croient aux jours heureux et malheureux. Leur imagination vive s'enflamme très-aisément; ils croient voir la peste, ce fléau constant de la Grèce, comme une vieille femme vêtue de noir qui souffle pendant la nuit, sur les maisons qu'elle parcourt, le poison mortel qu'elle exhale. La cérémonie du mariage est précédé chez eux par des fêtes. La veille des nôces on conduit la jeune fille au bain au son des instrumens,

ceinte

ceinte de murs et de fossés que la mer remplit en partie, protégée par un château ; son port est une rade ouverte ; ses maisons sont basses et bâties en pierres ; un beau faubourg s'étend au couchant, autour sont de beaux jardins et des vignes. L'arbre est une espèce de platane ; il est entre la ville et le bazar, quatre mille hommes peuvent s'assembler sous son ombre, ses branches sont soutenues par trente-six piliers ; deux fontaines et plusieurs bancs invitent à y prendre le frais.

---

et assistée de tous ses parens et amis. Le jour des nôces, elle est conduite à son époux avec la même pompe. Des chanteurs et des danseurs, qui la précèdent, entonnent l'épithalame. On porte devant les époux le brillant flambeau de l'hyménée ; il brûle dans la chambre nuptiale jusqu'à ce qu'il soit consumé. Arrivés à l'église, les époux portent chacun une couronne que le prêtre, pendant la célébration, change, en donnant à l'époux celle de l'épouse, et la couronne de l'époux à l'épouse. Le nouveau mari distribue ensuite des dragées aux témoins et à ceux qui vont le voir. L'amour conjugal y est encore dans toute sa force, et les liens du mariage y sont respectés. Les femmes et les filles grecques suivent le convoi funèbre de leurs proches, les cheveux épars et en pleurant : de tems en tems elles vont pleurer sur les tombeaux de leurs parens et amis. Ces monumens sont situés, comme ceux des Turcs, sur les chemins des villes et des villages. Les épitaphes conservent encore la belle simplicité qui les caractérisoit anciennement.

Nous partîmes le lendemain, vîmes les îles de Carmino, de Lero, de Lipso, de Nicaria, de Samos, autrefois célèbre; le vent nous força de nous mettre à l'abri, sous le rocher d'Artivo où se trouvent plusieurs bons ports; quelques troupeaux qu'on y envoie paître sont ses seuls habitans. Nos matelots cherchoient sur ses bords des fruits de mer, et trouvèrent une trufe d'eau.

Un vent plus favorable nous conduisit jusqu'à Chio, autrefois Ethalie et Chyros : les Turcs l'appellent Salzizadaci ou l'île au mastic, parce qu'on y en recueille beaucoup. C'est une des principales Cyclades, et elle a vingt-six lieues de circuit : elle est divisée en Aponomoia, ou supérieure, et en Catamara, ou inférieure et méridionale. Son sol est excellent vers son milieu où il ne sert qu'à faire pâturer quelques chèvres. On y compte une ville, quatre-vingts villages, et cent mille ames, dont les Grecs sont les quatre-cinquièmes. Le lait, le beurre, le vin, la soie, sont ses principales productions. La ville est au bord de la mer, et s'étend en long au pied des montagnes; elle est fermée par de bons murs, par un fossé large et profond; mais ses fortifications sont antiques : deux forts semblent pouvoir la défendre. On y compte

quarante mille habitans, deux évêques, l'un Latin, l'autre Grec. Les maisons y ont des toits de figure pyramidale et couverts de tuiles; ses rues sont étroites et pavées de cailloux; ses marchés sont bien garnis; son port est grand, mais le fond en est mauvais; au milieu est un canal.

Les femmes y portent une jupe très-courte et qui est ornée d'un grand nombre de plis par derrière; elles sont voilées; leur voile est relevé par une espèce de chaperon et entremêlé de fleurs différentes selon les saisons; elles sont très-blanches, belles, vives, familières; toutes les filles y ont la gorge découverte. Les religieuses y jouissent d'une liberté égale à celle de nos femmes. Le mastic de cette île est le meilleur de tous, et le grand-seigneur se le réserve. On y cultive le coton et on y en fait des étoffes. Je visitai l'arbre qui donne le mastic: il est petit, ses branches se plient jusqu'à terre, d'où elles se relèvent; on en retire cette gomme par incision; on y fait aussi de la térébenthine. Je vis à une lieue de la ville un rocher voisin de la mer, où l'on voit un siége taillé dans la pierre, et plusieurs autres rangés autour de lui. Le peuple l'appelle l'*École d'Homère*. Les perdrix sont domestiques et très-privées

dans cette île : on les envoie aux champs, d'où un coup de sifflet les rappelle.

De Chio j'allai à Smyrne : ce n'avoit pas d'abord été mon dessein; mais j'étois sans passeport, et on court risque de l'esclavage quand on voyage ainsi dans ces contrées : le consul de Smyrne pouvoit me donner le papier qui me manquoit, et je partis pour m'y rendre. Je vis l'île de Spalmatore habitée par des Turcs et des Grecs. Nous passâmes la pointe Kara-Bouroun, et entrâmes dans le golfe de Smyrne, où un vent contraire nous força de louvoyer et de jeter l'ancre à quelque distance d'un fort peu élevé, flanqué de deux bastions, défendu par vingt pièces de canon qui tirent à fleur d'eau. On ne sort point du fort sans la permission du commandant. Il nous fallut louvoyer encore pour entrer dans celui de Smyrne.

Cette ville, nommée aussi Lamira et Sarchinia, est située en partie dans une plaine, en partie sur un mont; on dit qu'elle fut bâtie par les Amazones; elle a un archevêque, et c'est la première foire du Levant. Elle a plus d'une lieue de circuit; sa figure est irrégulière, approchant d'un triangle, dont le plus long côté suit la direction de la montagne. Ses maisons sont commodes et ne

sont pas belles; plusieurs sont très-basses et faites de terre. On y trouve cependant des kans superbes où l'on peut loger jusqu'à mille personnes, et dont l'un est couvert en plomb. Il y a des rues assez spacieuses: toute la ville n'est qu'un vaste bazar où l'on trouve toutes les commodités, toutes les marchandises de l'Asie et de l'Europe. Son port peut contenir plusieurs flottes, et on y trouve toujours une centaine de vaisseaux de diverses nations. Dans la partie haute de la ville on remarque un château qu'on dit bâti par Hélène, mère de Constantin; on y voit sa statue, un tombeau de marbre et une ancienne église dont les antiques colonnes sont couchées sur la terre; près de là est un souterrain où de grands pilastres soutiennent quelques voûtes encore sur pied. Le circuit du château est de mille pas; les six tours qui regardent la ville sont les seules qui n'ont pas été abattues par le tems; ailleurs il ne montre que des ruines. On trouve trois églises dans la ville pour les Latins; les consuls français, anglais, hollandais habitent des hôtels magnifiques au bord de la mer. Les Européens y jouissent d'une grande liberté, s'habillent comme il leur plaît, vont

où ils veulent et de la manière qu'ils préfèrent.

La chasse est abondante dans ses campagnes; on y voit des sangliers, des cerfs, et autres quadrupèdes; des perdrix, des francolins, des grives, des canards, etc. La pêche y est aussi riche; les fruits de la terre y sont délicieux, surtout les grenades, et on en charge des saïques entières pour les porter à Constantinople. Le pays y produit aussi la scamonée, l'opium, les noix de galle et autres plantes. On y trouve beaucoup de caméléons: c'est un gros lézard dont les épaules sont relevées, et les pattes séparées comme celles d'un perroquet, ayant deux ongles devant et trois derrière. Sa queue est celle d'une souris, sa tête est immobile; mais ses yeux se meuvent et lui font voir avec facilité deçà, delà, dessous et dessus; cet œil est couvert d'une peau trouée dans le milieu; sa couleur est verte, plus obscure vers les épaules, plus claire sous le ventre; il a quelques petites taches qui sont tantôt rouges, tantôt blanches. Quelquefois le vert devient brun, ou presque noir, et si on irrite l'animal il devient d'un rouge incarnat. Si on le met sur un objet blanc ou rouge, il prend la

première couleur et jamais la seconde; si l'objet est bleu, il ne change point; s'il est brun ou noir, il devient brun ou noir. Quand il se voit sur le point d'être pris, il siffle comme le serpent; sa langue est d'une substance cartilagineuse et en forme de canule; il la tire hors de la bouche de la longueur d'un pouce, et s'en sert pour prendre, comme à la glu, les insectes dont il fait sa nourriture: on prétend que lors même qu'ils ne se nourrissent que d'air, ils ne laissent pas de faire des excrémens; leurs poumons sont aussi longs que leur corps et sont formés d'une peau très-fine, séparée en deux petites vessies pleine d'air; leur queue a beaucoup de force (1).

(1) Suivant MM. Tournefort et Choiseuil, Smyrne renferme environ 100,000 habitans: savoir, 60 à 65,000 Turcs, 21,000 Grecs, 10,000 Juifs, 5 à 6000 Arméniens et 200 Européens, auxquels il faut ajouter un assez grand nombre de domestiques et ouvriers de leurs nations. Il y a des rues à Smyrne si étroites, que les toits des maisons opposées se touchant presque, l'air et la lumière y pénètrent à peine. A deux journées à l'est de Smyrne, on voit les ruines d'Ephèse sur les bords du Caystre, qui promène ses eaux dans une plaine resserrée par deux monts. On voit un très-ancien aqueduc, portant les eaux d'une fontaine dans les ruines d'un vaste édifice. Il n'existe plus rien du fameux temple de Diane

La ville de Smyrne est exposée à un air malsain, à des fièvres pestilentielles, à la peste et aux tremblemens de terre qui s'y font sentir très-fréquemment. Après avoir obtenu un passeport du consul français, je me préparai à partir; une pluie extraordinaire me renferma dans la maison pendant un jour; je fis encore quelques visites et j'en reçus, telle fut celle de l'aga de Seyda qui avoit fait le voyage avec moi, que je voulus régaler de chocolat, et qui, après l'avoir bu, s'emporta contre moi, pour lui avoir fait boire une liqueur qui, disoit-il, lui ôtoit le jugement.

Je partis de Smyrne à minuit, le dimanche 13 novembre, dans un bâtiment turc. Nous vîmes au matin la forteresse de Fokia, bâtie sur une péninsule qui ferme au nord le golfe de Smyrne; elle défend le port de ce nom, est petite, mais est fermée de bonnes

---

brûlé par Érostrate, la même nuit que naquit Alexandre. On voit bien, dans son emplacement, de vastes souterrains, mais il est difficile d'y pénétrer, à cause du limon qui s'y est accumulé. Le temple d'Ephèse étoit comme un dépôt, où les plus grands artistes plaçoient leurs chefs-d'œuvres pour les faire passer à la postérité. Érostrate, au milieu des tourmens, a avoué que son seul dessein étoit d'éterniser son nom.

murailles. Sur le soir nous mouillâmes à Metelin.

Cette île est l'ancienne Lesbos, qui eut les noms d'*Homerte*, *Macaria*, *Lalia*, *Pelasgia*, etc.; elle a cent vingt milles de circuit; sa ville capitale est au levant, située sur un rocher qui s'avance dans la mer et forme deux ports séparés; l'un sert pour les galères, l'autre pour toute sorte de navires. Deux forts les défendent; l'un d'eux est sur la montagne, l'autre à son pied. Les maisons de la ville sont basses; elle a un bon bazar; son terroir est fertile en tout ce qui est nécessaire à la vie, et surtout en vins, célébrés par Horace et Virgile (1).

Nous partîmes le lendemain, et passâmes le détroit de Baba, formé par l'île et le cap de ce nom dans la Natolie; il a deux lieues de large. De là, nous vînmes à Molova, bourg dépendant de Mitilène, nous y passâmes la nuit. Dès le matin, nous nous trouvâmes près de l'île Tenedos ou Boskiada; le

(1) La tendre Sapho, si célèbre par ses vers et sa fin malheureuse, vivoit dans l'île de Lesbos 600 ans avant Jésus-Christ. Elle étoit extrêmement sensible et amoureuse de Phaon. Désespérant de pouvoir jamais être heureuse avec lui et sans lui, elle tenta le saut de Leucade et périt dans les flots.

calme nous y surprit, et je descendis sur le continent, parce que je desirois visiter les ruines de Troie qui étoient voisines du lieu où nous nous trouvions. Je vis le rivage bordé de marbre blanc, de colonnes debout ou abattues, et dans les terres d'antiques bâtimens de terre tombant en ruines : on me dit que ces ruines couvroient une lieue de chemin; mais je ne pus les voir; un bon vent me força de me rembarquer. On y a trouvé des fragmens d'inscriptions romaines, qui sans doute n'appartenoient pas à l'ancienne Troie. (En effet, l'ancienne Troie est plus au nord : ce lieu est l'Eshi-Stamboul des Turcs.)

Le vent nous conduisit rapidement dans le port de Ténédos, île nommée autrefois *Leucophrys* et *Lyrnessos*; les Turcs l'appellent *Boskiada*. Elle a été riche et peuplée; le milieu en est plat; les extrémités sont fort élevées et sont couvertes de vignobles : elle a seize lieues de tour et renferme plusieurs villages; sa capitale est au pied d'une montagne, dans l'angle oriental de l'île qui regarde les Dardanelles. Elle a été célèbre par un temple de Neptune; aujourd'hui elle est toute ouverte. Ses maisons sont basses et s'étendent de la mer au pied du mont dans

un assez grand espace. Le château, bâti sur le sommet du rocher, est lui-même une petite ville. Le port en est très-sûr.

Près de là est l'île de Tassi ou d'Imbro, habitée par des Grecs qui payent tribut aux Turcs et aux Vénitiens. Un vent favorable nous fit entrer dans le détroit des Dardanelles, et nous y abandonna: il fallut le secours des rames pour aborder devant la forteresse de Natolie, nommée *Anadol-Issar:* vis-à-vis est celle d'Yrmali-Issar. Elles ont été bâties, il y a peu de tems, pour défendre l'entrée du canal; mais elles sont à quatre lieues l'une de l'autre, ce qui les rend peu redoutables pour ceux qui voudroient forcer le détroit. Celle d'Asie est dans une plaine, et a quatre bastions chargés d'un grand nombre de pièces d'artillerie; sa garnison ordinaire est de deux cents hommes: sur le mont voisin est un bourg grec. La forteresse de Romélie est sur le penchant de la colline: elle est semblable à celle d'Asie.

Il s'éleva un vent frais qui, le lendemain, nous fit parvenir avant midi devant les deux châteaux, nommés autrefois *Sestos* et *Abydos:* le détroit n'est ici que de deux milles, et il seroit dangereux de le vouloir forcer. Celui d'Asie est le plus fort; il a six bastions

dans la partie qui commande le canal avec beaucoup d'artillerie ; un donjon est au centre, un fossé profond l'entoure ; diverses maisons l'environnent : l'air y est malsain et les eaux mauvaises. Celui d'Europe est moins régulier, parce qu'il est bâti sur un sol inégal ; le haut de la montagne est orné de belles maisons ; l'eau de source y est bonne, le terroir fertile et l'air très-bon.

Plus loin, nous vîmes Maidos, grand bourg, dans une campagne abondante en vins ; et sur le soir nous arrivâmes à Gallipoli. Ce détroit, long de cent lieues, présente des perspectives les plus variées. J'allai voir le consul français de Gallipoli pour qu'il me procurât une voiture qui me menât à Andrinople : c'étoit un rabin qui me reçut bien, et me fatigua par des cérémonies minutieuses.

Gallipoli ou Gabbolé a une lieue de circuit ; elle est sans murs, ses maisons sont très-basses, mais construites de pierres de taille ; elles ont de beaux jardins. Sa forteresse est tombée en ruines ; elle a deux arsenaux, un môle, une bourse couverte de plomb. On y compte six mille habitans occupés à faire des flèches ; sa situation la rend fort commerçante. Son sol fut autrefois celui

de la promenade de Lampsaque, dont vis-à-vis on voit encore des ruines, à une extrémité desquelles s'est élevée la petite ville de Lampsaki. Gallipoli abonde en grains, vins, et fruits, surtout en excellens melons : les cerfs, les lièvres, les perdrix, les canards y sont nombreux. Le bazar en est grand et bien fourni de marchandises.

On me cherchoit en vain une commodité pour me rendre à Andrinople; et tout faisoit craindre de rencontrer sur le chemin des janissaires débandés, qui assassinoient ceux qu'ils rencontroient; j'augmentai le zèle du vice-consul en lui persuadant que j'étois porteur de lettres importantes pour l'ambassadeur de France, mensonge qui m'étoit utile sans nuire à personne, et pardonnable dans un pays où l'on est entouré d'ennemis soupçonneux. Cependant une occasion heureuse se présenta : un carrosse retournoit à vide à Andrinople, et j'y pris une place.

Nous traversâmes un pays plat, bien cultivé, interrompu par d'agréables collines, ayant toujours le canal à notre droite; après une course de quatre lieues, nous nous trouvâmes dans Buloyr, grand bourg, et le soir nous arrivâmes à Cava, où nous logeâmes avec nos chevaux, car les karavenseraïs n'y

sont que de longues écuries dont les chevaux occupent le milieu et les maîtres les extrémités, où ils mangent les provisions qu'ils ont apportées, à une mangeoire plus élevée de deux palmes que celle des chevaux. On ne dispute point avec l'hôte, parce qu'il n'y en a point. Le lendemain, nous vîmes le village de Juligia-Mussurma, situé entre des montagnes couvertes d'arbrisseaux inutiles; la vallée finit par une plaine qui conduit à Malgara, ville sur le penchant d'un mont, habitée par environ dix mille ames, gouvernée par un pacha dont la juridiction comprend encore trois cents villages. On y compte sept mosquées couvertes de plomb, et on y remarque une grande place fermée, sur laquelle s'élèvent six coupoles couvertes aussi du même métal. J'étois fatigué, parce que dans notre voiture sans siége, il faut être assis à plat, les jambes croisées; cependant il me fallut poursuivre sans m'arrêter. Nous traversâmes encore des plaines, des villages, un pont de cent soixante-quatre arches, élevé sur le fleuve Coghiné, puis un beau pays inculte et désert, enfin nous entrâmes dans Andrinople.

Cette ville nommée *Oreste* et *Viscoudama*; est nommée *Edriné* par les Turcs; elle a plus

de deux lieues de circuit; mais on y trouve plusieurs jardins; ses maisons sont basses, bâties en terre et bois, ou en briques, séparées par des rues très-sales; l'ancienne ville est fort petite: l'une et l'autre sont ouvertes; les environs en sont fort beaux et arrosés par trois rivières. Des Grecs, des Juifs, des Arméniens, des Valaques, des Turcs l'habitent: communément on n'y compte que cent mille ames; mais quand le grand-seigneur y réside, elle est bien plus peuplée; les vivres y sont chers; elle est en partie sur la plaine, en partie sur des hauteurs et des fonds.

Après m'être assuré de la protection de l'ambassadeur de France, j'allai visiter la Bourse: c'est une voûte longue d'un demi-mille, où l'on entre par six portes, et dont les côtés sont garnis de trois cent soixante-cinq boutiques où sont étalées les marchandises les plus rares et les plus précieuses. Ceux qui les tiennent, paient le loyer aux descendans des fondateurs. Proche de là est la rue Serachi, remplie de belles boutiques; elle est couverte de planches. La mosquée du sultan Sélim est située au centre de la ville, sur une colline: elle est ornée de deux grandes cours entourées de coupoles soute-

nues par des colonnes de marbre; dans le milieu de la seconde est une belle fontaine. La mosquée même a cinq portes; elle est formée d'un vaste dôme entouré de huit coupoles soutenues par douze arcades; une galerie qui repose sur des colonnes de marbre règne tout autour; le pavé est couvert de beaux tapis, et le tout est éclairé par une multitude de lampes. La tribune du grand-seigneur est élevée de huit palmes et fermée de jalousies: vis-à-vis est une belle chaire de pierre; quatre superbes tours sont élevées à ses quatre coins. Toutes les coupoles sont couvertes de plomb. Ceux qui sont attachés à cette mosquée demeurent dans de beaux bâtimens qui l'entourent. La vieille mosquée n'est pas sans magnificence: près d'elle est le Bisisten, lieu couvert et soutenu par de gros pilastres qui forment deux rues dans le milieu, où l'on trouve deux cents boutiques remplies de draps d'or et d'argent, de cimeterres, de pistolets, de selles, de brides, d'étriers, de harnois d'or ou d'argent, couverts de pierres précieuses. La rue des orfèvres en est peu éloiguée. La mosquée d'Ouccerseli est très-belle par ses cours, ses tours, ses galeries soutenues par douze colonnes de marbre vert; le haut est fermé par quinze coupoles.

coupoles. Le palais du grand-visir n'est qu'une maison commode. Vers le midi, j'entendis une musique assez agréable : c'étoit une prière qu'on faisoit pour le grand-seigneur. Je rencontrai dans la rue une nouvelle mariée que l'on conduisoit à la maison de son époux ; 50 Turcs à cheval précédoient la cérémonie ; l'épouse suivoit dans un carrosse fermé : deux autres lui servoient de cortége. Le juif qui me servoit de guide, me conduisit dans une de leurs écoles ; j'en vis sortir les écoliers que leurs mères menoient par la main ; autour de la salle je vis un grand nombre d'habits suspendus, et l'on me dit que tous les ans la communauté juive en distribuoit cinq cents aux pauvres qui sont parmi eux.

Je cherchai à voir le sultan Achmet qui régnoit alors : il étoit dans la mosquée ; un carrosse de bois doré, fermé de jalousies, l'attendoit à la porte : il étoit couvert de drap rouge, doublé de soie jaune avec des feuillages d'or, surmonté de trente-deux pommes d'argent doré ; on y montoit par une échelle d'argent à trois échelons ; six chevaux blancs le traînoient : au-dedans étoient quelques matelas ; deux cents janissaires l'entouroient ; ils avoient de longs bonnets de laine blanche

qui tombent sur le dos en deux pointes ; ils ont sur le front une plaque d'argent bien travaillée et dorée. Avec eux on voyoit une vingtaine de chiaoux à cheval, dont le turban est orné d'une plume rouge ; une trentaine de baltagis aussi à cheval, parés de bonnets pointus couleur canelle, et cinquante autres gens de cour très-bien habillés ; les bostangis étoient à pied : chacun porte l'habit qui lui plaît ; mais le bonnet indique l'office et le grade où l'on est parvenu ; ainsi ces bostangis ont un bonnet rouge ; les odabachis en ont un petit et blanc garni d'or, décoré d'un beau panache blanc, auquel un panache noir sert comme de base. Je remarquai encore les ichoglans habillés presque à la romaine et d'étoffe de soie et d'or ; leur veste de dessous est bordée de franges d'or ; leur haut de chausses est de satin cramoisi ; leur bonnet étoit d'argent et fait comme un pot de chambre, avec un panache noir et doré qui étoit sur le devant. Le sultan parut : il étoit petit et gros, il avoit le visage brun et rond, sa barbe noire commençoit à blanchir ; son turban étoit orné de plumes de héron, enrichies de gros diamans ; il étoit habillé de blanc ; il entra dans le carrosse avec le sélictar qui en chasse les mouches pendant l'été ; le

peuple le salua par une espèce de hurlement. Ce sultan aimoit à jouer d'un petit instrument qui l'avoit distrait dans sa longue prison.

Je visitai aussi une grande place toute voûtée et couverte de plomb : elle a deux cents toises de long; j'allai voir danser les dervis dans la Mouradie; et en chemin, je trouvai un cheval qui venoit de mourir, et des Turcs qui le déchiroient et se disputoient à qui en auroit les meilleurs morceaux. La Mouradie est un couvent élevé sur une colline dans la ville; il a une petite mosquée dont l'intérieur est orné de balustrades et de tribunes; le pavé y est couvert de beaux tapis et les murs incrustés de belles porcelaines. On fait beaucoup d'aumônes dans cette maison; les religieux y prêchent, y lisent, y chantent; ils portent l'habit qu'ils veulent; mais leur bonnet doit être blanc et fait en pain de sucre. J'y vis le supérieur habillé de vert expliquer un verset de l'Alcoran; il parloit avec gravité, on l'écoutoit la tête baissée; puis il s'assit; un dervis, placé sur un échafaud, se mit à lire et à chanter dans un petit livre avec un ton mélancolique et traînant; il se tut, puis on entendit des flûtes et des tambours au son desquels le supérieur

avec deux vieillards, l'un rouge, l'autre vert, firent une danse ridicule; ils s'assirent, et huit dervis saluant très-bas leur chef, ôtèrent leur robe, firent de nouveau la révérence à leur supérieur, puis tournèrent rapidement, les bras étendus, les pieds placés l'un sur l'autre; cette pirouette dura pendant sept minutes, après quoi leur chef les salua deux fois, et ils recommencèrent; enfin le supérieur avec le vieillard vert vinrent au milieu de la salle d'un pas lent et grave, il tourna joliment sur un pied, mouvement auquel les houpes de sa ceinture donnoient quelque agrément; ses dervis l'imitèrent; ce quatrième tour fut accompagné d'instrumens, et suivi de révérences. Puis un vieillard lut quelques phrases dans un livre, le chef les répéta, et toute la compagnie y répondit par des acclamations épouvantables; alors on se retira.

Au logis je trouvai un Turc qui vouloit me faire déloger d'une bonne chambre, parce qu'un homme de la bonne religion [illegible] voit vivre plus à son aise sur la ter[illegible] l'homme de la mauvaise. Je dé[illegible] propriété, et l'homme fidèle r[illegible] froid avec ses argumens et [illegible] sortis malgré la neige qu[illegible]

rencontrai dans mon chemin le kan de Tartarie monté sur un cheval bai. C'étoit un vieillard de belle taille, dont le visage étoit basané et le port fier; il étoit habillé de vert; sur son bonnet étoient deux grandes plumes qui se croisoient. Je vis encore le sultan se rendre à la mosquée; il avoit un habit très-riche; il rendit le salut au peuple par une inclination de tête, et sortit le premier de sa voiture, contre notre usage. Le grand-visir, homme d'environ cinquante-quatre ans, étoit habillé de rouge quand je le rencontrai; c'étoit un homme de belle taille, grand chasseur; trente chiaoux et soixante Turcs de distinction le précédoient; soixante domestiques le suivoient. Je voulus aussi visiter le palais du muphti; c'est un bâtiment tout simple; j'en vis sortir ce pontife des Turcs avec un cortége d'une douzaine de personnes; il étoit tout habillé de vert; mais dans les solemnités son habit est blanc: il paroissoit avoir quatre-vingts ans.

Je vis une partie du sérail: on trouve d'abord les écuries dont chacune renferme cinquante chevaux; près de là on voit entassés des selles, des brides, des targes, tous les harnois d'un prix prodigieux par l'or et les pierreries qui les enrichissent; au devant du

palais est une place d'un mille d'étendue; c'est là qu'on arbore le grand étendard de Mahomet, quand il s'élève quelque sédition. Le sérail même couvre une étendue de deux milles, et ses jardins s'étendent au loin dans la campagne. J'en ai vu les cuisines; les cuisiniers coiffés de bonnets blancs et pointus étoient tous occupés. J'y remarquai les confiseurs faisant des sorbets et toutes sortes de sucreries. Au-delà étoient de longues salles, des balcons, des terrasses et rien de plus; car on ne peut pénétrer plus avant (1).

Ce palais est rempli d'eunuques: les noirs

(1) Andrinople a été fondée sous le nom d'*Oresta*, par Oreste, fils d'Agamemnon. L'empereur Adrien l'aggrandit et l'embellit: il en fit une ville toute nouvelle sous le nom d'*Andrinople*. Les tourterelles et les cicognes y sont très-communes et très-privées. Les Turcs révèrent les premières pour leur innocence, et croyent que les maisons où les cicognes font leur nid, sont préservées du feu et de la peste. Rien n'égale leur attention, dans l'un et l'autre sexe, à se laver et à se baigner presque tous les jours, tant pour suivre leur goût que pour obéir à la loi des lustrations. Il n'y a que les frères, oncles, beaux-pères qui puissent entrer dans les harems à certaines époques de l'année, c'est-à-dire, à l'occasion des nôces, des couches et de la circoncision des enfans: encore est-il d'usage qu'ils abrègent leurs visites, et que les filles esclaves assistent à leur conversation.

sont choisis parmi les plus difformes de l'Afrique; ils veillent sur l'appartement des femmes; leur chef a les clefs de tous les appartemens; il parle au sultan quand il lui plaît, et par là son autorité est très-grande. Les eunuques blancs viennent de l'Inde; ils ont soin des appartemens du sultan; ils sont en grand nombre dans tout l'Orient; leur chef est toujours auprès du grand-seigneur; il est introducteur des ambassadeurs, ouvre les appartemens de son maître; seul, il porte le turban et peut aller à cheval dans le sérail.

Parmi les esclaves élevés pour exercer les premières charges de l'empire, on trouve les plus beaux hommes du pays: ils sont les pages, les gentilshommes de sa hautesse; ils sont divisés par chambres, et traités durement. On y voit aussi quarante sourds et muets: on leur apprend à parler par signes. On y voit encore des nains. On croit que les filles qui sont dans le sérail peuvent monter au nombre de cinq à six cents.

Après avoir fait mes observations à Andrinople, je me préparai à partir pour Constantinople. Je partis à cheval avec une caravane de quarante personnes. Nous fîmes six lieues dans des plaines couvertes de neige, et nous reposâmes dans Hapsa, pêle-mêle

avec nos chevaux ; nous partîmes le lendemain avant le jour, dans un pays semé de collines, au travers des glaces et dans les neiges ; et après avoir fait onze lieues, transis de froid, nous nous arrêtâmes dans le bourg Bergasi, où l'on passe la rivière sur un pont de pierres de taille à plusieurs arches. Il tomba de la neige durant la nuit, le lendemain on ne put faire que cinq lieues, et le jour suivant qu'un peu plus de six. Enfin, nous découvrîmes le canal ; le pays nous parut plus habité, mais la route n'en étoit pas moins pénible. Nous arrivâmes à Sivirly (Selybria), grand village qui a un petit port, et un beau pont de 32 arches, qui s'étend sur la rivière et un marais voisin. La neige avoit disparu ; notre voyage fut plus agréable ; nous vîmes un petit golfe entouré de quatre villages, et qui n'a que huit milles de tour, on le passe sur quatre ponts : son entrée, large d'un mille, est fermée de pieux : au milieu est une maison de bois où l'on va prendre du poisson. Plus loin, on trouve un second golfe, aussi poissonneux, mais plus petit ; enfin j'entrai à Constantinople, et me logeai dans le faubourg de Galata. Dans ce voyage, je n'admirai point les commodités qu'on trouve en Turquie, et tous les jours je

donnois dix sous pour des fascines que je mettois à terre, afin de n'être pas dans la fange.

Cette capitale de l'empire Ottoman eut autrefois le nom de *Bisance* : elle est située avantageusement sur le canal de la mer Noire: sa figure est triangulaire, et la mer qui en baigne deux côtés, y forme le plus beau port de l Europe. Elle renferme sept collines dans son enceinte, comme l'ancienne Rome, et peut avoir quatre lieues de tour ; elle en a cinq, si l'on y comprend le sérail. On y compte un million d'ames (1) ; ses maisons,

(1) M. Olivier, qui étoit à Constantinople en 1792, ne fixe pas le nombre des habitans de cette ville, mais assure qu'il y en a plus de 500,000. Presque tout le monde y tire ses moyens d'existence du grand-seigneur en charges, emplois, service de mer ou de terre. Presque tous les revenus du fisc s'y consomment. Ce voyageur s'est reposé aussi sous le fameux platane de Buyuk-Déré, village d'Europe, à cinq lieues de Constantinople. La base de cet arbre a au moins trente pieds de diamètre ; sept à huit arbres énormes adhérens à leur base, s'élèvent circulairement autour de cette tige commune, laissant au milieu un espace fort considérable ; quand l'un meurt de vétusté, il naît des rejetons qui forment autant de nouveaux arbres. Chez les Orientaux, le sofa sert de siége le jour, et de lit pendant la nuit. A l'heure du coucher, ils étendent sur le sofa des matelas fort légers en laine ou en coton, et se couvrent avec une couverture piquée ; le lendemain matin ils enferment ces meubles dans des armoires. Souvent

la plupart de bois, sont presque toutes basses; ses mosquées sont de superbes édifices; ses palais, ses bâtimens publics se font remarquer par leur magnificence : de longs aqueducs fournissent des fontaines dans tous ses quartiers : ses rues sont étroites et tortueuses, mais pavées de cailloux. Le fruit y est abondant toute l'année; le pain y est excellent; la viande, le poisson n'y sont pas chers.

Le grand-seigneur y a deux sérails; l'un, au centre de la ville, est le vieux, celui que le conquérant de Constantinople habita : l'autre, situé à l'orient de la ville, est celui que les sultans habitent aujourd'hui : le canal baigne une partie de son enceinte, qui est formée d'un simple mur flanqué de vieilles tours où veillent les azamoglans pour en défendre l'approche. Vers l'une de ces tours qui regardent l'Asie, le sultan a fait bâtir un belvédère où il va se recréer. On n'y remarque aucun ordre d'architecture : ce sont des appartemens confusément entrelassés en-

pour ne pas trop user leur sofa, ils restent pendant le jour sur un tapis ou une natte, les jambes croisées. Ils restent ainsi accroupis des journées entières. Le bonheur des Turcs est dans le repos. Ils ont aussi une grande vénération pour les vieux arbres, parce qu'ils leur doivent, sous un climat brûlant, une grande partie des agrémens de leur vie.

tr'eux, et des jardins remplis de cyprès : mais les couvertures de plomb, les minarêts dorés, les mosquées qu'on y a renfermées, présentent un aspect imposant, surtout lorsque le soleil les éclaire.

Vers la mer on y voit des galeries revêtues de marbre au dehors, peintes et dorées par dedans ; c'est là que le sultan vient prendre le plaisir de la pêche. Cette pointe qui regarde Scutari, est chargée de pièces de canon, et près de là, sont un grand nombre de petits brigantins dorés. Les trois grandes portes du sérail conduisent à trois grandes cours ; la première est entourée des appartemens des azamoglans et de l'infirmerie ; la seconde, ombragée de cyprès, a dans son enceinte les cuisines, les écuries, le divan, la chambre du trésor, et les odas ou chambres des icoglans ; la troisième est ornée de la grande salle où le grand-seigneur donne audience aux ambassadeurs (1).

---

(1) M. Olivier évalue le revenu du grand-seigneur à 150 millions de nos livres. Les pachas ne peuvent quitter leur gouvernement sans un ordre du souverain. Le sultan a dans son harem un nombre indéterminé de femmes destinées à ses plaisirs. Parmi elles, il y en a sept au dessus des autres, qu'on nomme *kadeun ;* celle qui devient mère d'un garçon obtient un rang distingué, elle a une maison et des esclaves. Elle jouit dans le ha-

Si l'on regarde cette ville du grand canal, ou de la terre, on est étonné de voir cet amas

rem d'une certaine liberté, elle parle au sultan quand elle le desire, et influe quelquefois sur les affaires publiques; mais si son fils vient à périr, elle rentre parmi les kadéuns, ou bien elle est renvoyée au vieux sérail. Les autres se nomment *odaliks*, du mot *oda* qui veut dire chambre; elles sont distribuées par chambrées. Si une odalik devient enceinte, elle est soignée avec zèle, quand le sultan n'a pas d'enfant mâle, et elle se trouve dans une position très-critique quand il en a un d'une kadéun ou favorite. Toutes les femmes du sultan dépossédé ou qui vient de mourir, sont reléguées au vieux sérail; elles y sont servies avec luxe, mais elles ne peuvent jamais espérer d'en sortir : il n'y a que la mère du nouveau sultan, nommée *ovalidé*, sultane, qui ait sa liberté, sa maison et des apanages. La garde des femmes n'est confiée qu'à des eunuques noirs, mutilés de manière à n'avoir aucune trace de leur sexe. Leur chef nommé *kislar aga*, est un grand personnage dans l'empire. Les eunuques blancs n'approchent pas des captives, ils sont employés au service du sultan hors du harem.

Vers le milieu de la rue de Pera, on voit un palais considérable rempli de jeunes gens élevés aux frais de l'État; ils sont destinés à être pages du sultan, et à occuper les plus belles charges de la cour; on les nomme *ichoglans;* ils sont traités avec beaucoup de sévérité par les eunuques blancs qui sont chargés de les surveiller. Quoique l'air de Constantinople soit très-sain; malgré la position unique de cette ville, qui vous offre dans ses environs, des collines verdoyantes, les champs fertiles de l'Asie et de l'Europe; plus loin le mont Olympe couvert de neige, la peste y enlève plus d'habitans que

de maisons sur des hauteurs différentes, leurs toits superbes, leurs façades peintes de

---

toutes les maladies réunies ensemble ; et si cette ville ne réparoit de tous les points de l'empire les pertes qu'elle éprouve, elle ne seroit bientôt qu'une vaste solitude. Les liaisons les plus tendres, les liens du sang cèdent, dans ces momens terribles, au désir de sa conservation, et à la frayeur qu'inspire ce cruel fleau. L'Européen soupçonné de la peste, est envoyé à l'hospice situé à l'extrémité de la rue de Pera. Là, un religieux maronite est chargé de le recevoir et de lui administrer les secours que son zèle peut lui suggérer. On a remarqué que la peste la plus meurtrière ne s'est jamais introduite chez ceux qui se sont isolés et qui ont passé à l'eau, au vinaigre ou aux parfums les objets qu'ils retiroient du dehors.

Les Musulmans ont en général peu d'instruction, mais beaucoup de fanatisme et un orgueil ridicule. Ils aiment peu la mer, ils aiment mieux se servir des Grecs qui montrent dans ce service une intelligence et une activité dont les Turcs ne sont pas capables. La loi permet en Turquie trois manières de cohabiter avec les femmes. Tournefort a dit avec raison qu'on épousoit les premières, qu'on louoit les secondes, et qu'on achetoit les dernières. L'homme qui veut s'y marier ne peut connoitre les agrémens et les charmes de sa future que sur les rapports d'une parente ou amie. Quand les parens sont d'accord, on fixe la somme que le mari doit donner pour le prix *de son sang*. Un ou deux jours avant la noce, on mène la demoiselle au bain, où elle est dépilée pour la première fois. Le jour du mariage, on la pare de bijoux, de ses plus riches étoffes, on tâche

différentes couleurs : les plus belles campagnes l'environnent, deux mers qui semblent s'y joindre ; au-delà, sur les bords de l'Asie, on voit les ruines de Calcédoine, et le beau terroir de Scutari, ombragé par un beau bois de cyprès, rempli de vergers, et le canal bordé de plusieurs villages. On voit le rivage de la mer Noire dans un espace de six à sept lieues, couvert d'arbres d'une hauteur prodigieuse. En Europe, on découvre une multitude de bourgs, de villages, de palais et de jardins, répandus dans la plaine et sur les collines qui bordent le canal. Les yeux éblouis ne savent où se fixer.

Au-delà du petit canal est Galata, ville longtems possédée par les Génois, qui a deux milles de tour et renferme d'assez beaux bâtimens : elle est située dans la plaine et sur la pente d'une colline dominée par une vaste tour élevée par les Génois. C'est dans ce lieu que demeurent la plupart des Francs. Pera, bâtie le long de la petite montagne qui tient à Galata, sur un terrain étroit et inégal, est le lieu où résident les ambassadeurs des princes chrétiens, et l'on y trouve deux couvens,

d'embellir sa figure avec le fard, et en peignant en noir ses sourcils et ses paupières. Pendant que le mari est à la mosquée, on mène l'épouse dans l'appartement qui lui est destiné.

et de belles maisons, qui, placées sur des hauteurs, jouissent de la plus belle vue du monde.

Je revis à Constantinople des derviches (1); j'assistai encore à leur danse près d'un village au-delà du petit canal, dans une belle chambre peinte. Un Turc qui m'en vit sourire, me dit : ceci ressemble à la discipline que vos religieux se donnent. Près de là, au bord de l'eau, est un palais couvert de plomb, magnifique autrefois, bâti par Mahomet II, mais tombant aujourd'hui en ruines. On y entre avec facilité, parce qu'il est abandonné. J'y vis une confusion d'appartemens dont la plus grande partie est de bois ; plus loin est un grand jardin, ses murs sont abattus : on y voit un bois de cyprès qui au milieu renferme un cabinet.

Le village de Fondocli, du même côté du

(1) M. Olivier, qui a vu ce spectacle, dit qu'on les appelle les *derviches hurleurs*. Il y en a qui feignent d'entrer peu à peu en convulsion, leur corps se roidit et paroit dans un état de mort. D'autres poussent des hurlemens effroyables. Il y en a qui se mettent des charbons enflammés dans la bouche, qui appliquent leur langue sur des fers rouges, etc. Pendant cette cérémonie, aussi fatigante pour les spectateurs que pour les acteurs ; on a la musique des cimbales et d'un tambour, dont le supérieur règle le mouvement en battant la mesure. Le tombeau du célèbre Bonneval est à Pera dans un cimetière de derviches-mevlevis au dessous du palais de Suède.

canal, n'a rien de magnifique; mais ceux qui l'habitent, jouissent de la beauté de la vue et de l'abondance de la pêche: on y prend du thon toute l'année; on y a pour un prix très-modique des anguilles de huit livres; pour cinq sous, vous y avez cent grosses huitres.

Topana est le village où l'on fond les canons; on y voyoit une coulevrine qui avoit trente palmes de longueur, et un canon qui, par trois bouches différentes, lançoit trois boulets à la fois.

Revenons à Constantinople. J'y allai voir Sainte-Sophie: cette mosquée n'est qu'une partie de la superbe église élevée par Justinien. Les Turcs n'en ont conservé que le dôme qui est le chœur de l'église, et dont le diamètre est de cent treize pieds. La mosquée qu'ils en ont faite a deux rangs de galeries, soutenues par quantité de colonnes. Le dôme est porté par quatre piliers incrustés de marbre, et par autant de cintres merveilleux, entre les espaces desquels, sur les deux côtés, il y a quatre magnifiques colonnes de marbre et deux plus en arrière. Les voûtes et une partie du corps de la mosquée sont en mosaïque presque détruite par le tems et le mépris des Turcs. Les voûtes, les galeries, les colonnes, les tribunes distribuées sur une grande

grande étendue, éclairées par une multitude de lampes, en imposent au voyageur étonné. On y garde, dit-on, la pierre sur laquelle la vierge Marie lavoit le linge de son enfant; les Turcs y montrent le tombeau de Constantin. Cette mosquée est la seule où on laisse entrer les femmes. On y entre par deux longues voûtes; ses angles supportent quatre minarets ou tours avec leurs balcons, et c'est de là qu'on appelle les musulmans au *nahama* ou à la prière. En général, le bâtiment est si prodigieux, les murs en sont si épais, qu'on croiroit y voir une forteresse plutôt qu'une église.

Les logemens des imans qui la servent, sont autour d'elle, ainsi que les tombeaux de plusieurs sultans: ce sont ceux de Mahomet II, de Selim, d'Amurath, de ses cent vingt enfans, des sultans Mustapha et Ibrahim; ils sont faits en forme de coupoles, couverts de plomb et peints en dedans à la manière du pays; le marbre en revêt le dehors; le dedans est incrusté d'un marbre plus fin, mêlé de porcelaine; de beaux tapis en couvrent le pavé: chacun d'eux est gardé par des imans, est éclairé par deux grandes torches de cire, du poids de trois cents livres; un grand turban repose sur chaque tom-

beau. Il y a aussi divers tombeaux de sultanes. Auprès est une ménagerie qu'on montre aux curieux.

La mosquée du sultan Achmet est moins grande et plus belle que Sainte-Sophie; les richesses y ont été prodiguées; ses côtés extérieurs sont deux galeries où l'on voit plusieurs centaines de colonnes, et tout autour plusieurs fontaines. On y entre par des cours pavées de marbre, ornées de fontaines, entourées de péristiles soutenus par des colonnes de marbre et des coupoles couvertes de plomb.

L'Amreidan (Atmeidan), qui fut l'ancien Hippodrome, est le lieu où les soldats font l'exercice; dans le milieu on voit trois serpens de bronze entortillés, et la gueule ouverte: au-dessous est un obélisque rongé par le tems; à côté une pyramide posée sur quatre pilastres de bronze, qui reposent sur un piédestal quarré, d'un seul bloc de marbre, chargé d'inscriptions: elle fut élevée à Théodose. Proche de cette place est le tombeau d'Achmet et de ses enfans.

J'allai voir le marché aux esclaves (1) ou

(1) Suivant M. Olivier, les Turcs ont à peu près les mêmes idées de la beauté des femmes que les Euro-

Jasir-Bazar : c'est un lieu fermé, garni d'arbres au milieu, avec des galeries autour, sous

---

péens ; ils préfèrent cependant les blanches et les brunes, aux blondes ; l'embonpoint excessif, à la maigreur. Une femme potelée leur plait plus que celle dont la taille est svelte. On ne doit pas être surpris que les femmes qu'on met en vente tous les mardis dans le marché de cette ville soient très-bien faites ; c'est le choix de tout ce qu'il y a de plus beau en Géorgie et en Circassie, que les propres parens vendent aux marchands Turcs. On les paye ordinairement depuis 1000 jusqu'à 2000 l. Mais celle qui est d'une rare beauté monte à un prix excessif sans paroître même au marché : elle est destinée à des hommes riches, qui l'achètent toujours pour en faire hommage au souverain ou à des protecteurs. Ces esclaves sont jeunes et ne paroissent jamais nues devant celui qui les achète : on envoie ordinairement une matrone pour les visiter et constater si elles sont vierges. Ce commerce est interdit, en Turquie, aux juifs et aux chrétiens. Un Européen même ne peut entrer dans le basar où on les vend, sans un firman du sultan. M. Olivier nous raconte qu'ayant profité du firman qu'avoit obtenu Carra-Saint-Cyr, il y entra. La plupart étoient voilées et enfermées dans leurs chambres. Il s'arrêta pour en considérer trois qui le frappèrent par leur beauté et les pleurs qu'elles répandoient. Elles étoient grandes, bien faites, âgées à peine de 15 ans. L'une d'elles, la tête et le bras gauche appuyés contre le mur poussoit des sanglots qui lui déchiroient le cœur : rien ne put la distraire de sa profonde douleur. Ses compagnes se tenoient par la main appuyées l'une

lesquelles se tiennent les marchands et les esclaves; les marchés s'y font de la même manière qu'on achète des chevaux et des ânes. Le Bikistein est un lieu couvert, rempli de riches boutiques où l'on vend les choses les plus précieuses pour l'armement d'un cavalier et la parure d'un cheval. La voûte est soutenue par huit piliers qui forment de longues rues en croix. Sur le bord du canal est le Janisarki, bâtiment formé par deux grandes voûtes où sont réunis les droguistes et les marchands de toile : on dit que c'est toujours par ce lieu que la peste commence à Constantinople, peut-être parce que l'air y est mauvais, humide, et rempli par l'odeur des drogues.

---

contre l'autre. Le bâtiment n'a rien de remarquable ; on voit une suite de petites chambres nues qui ne reçoivent le jour que par une porte et une petite fenêtre grillée et placée à côté. C'est une cour fermée d'un cloître.

En Turquie, les maisons sont disposées de manière que le logement des femmes qu'on nomme *harem* ou lieu sacré, est toujours séparé de celui des hommes. La femme d'un certain rang sort très-peu de chez elle ; elle sait rarement lire et presque jamais écrire : coudre, broder, composer un sorbet, faire des bonbons et plaire à son mari de manière à le garder long-tems dans le harem, voilà les devoirs et les plaisirs d'une musulmane. Elle mange seule ou avec la mère et les parentes de son mari.

La mosquée de la sultane Validé, mère de Mahomet IV, est magnifique dans l'intérieur; on en peut faire le tour sous des voûtes: sur ses quatre angles il y a quatre demi-dômes assez bien pris. Toutes les mosquées, celle de Soliman qui est une des plus belles, celle du sultan Bajazet, etc., sont ornées de cours, de fontaines, de bâtimens pour les imans, et d'autres pour les pauvres qui sont entretenus avec les revenus assignés à ces édifices religieux.

Je satisfaisois ma curiosité, malgré les craintes qu'inspiroit le caïmacan, ou gouverneur de Constantinople, homme sévère, dur, ennemi des chrétiens, qui tous cherchoient à le faire déposer, et surent enfin y parvenir. Ayant loué une barque, je naviguai le long du canal qui va de la mer Noire aux Dardanelles, et qui est large de deux milles. J'arrivai à Scutari, grand village ouvert qui s'étend dans la plaine et sur le penchant d'une colline; il a de bons bazars, et l'été surtout, il est très-agréable par sa verdure et ses arbres fruitiers. De là, j'allai à la tour de Léandre ou Kiscoulasi; elle est dans le milieu du canal, sur un rocher de cent palmes en quarré, qui fournit de l'eau douce. On y a placé de l'artillerie, et c'est tout ce qu'elle

offre de remarquable. En revenant, le courant nous emporta vers la pointe du sérail, ce qui nous força de revenir en longeant la rive.

Un autre jour, j'allai voir, dans la place d'Auret-Bazar, la colonne historique élevée en l'honneur des empereurs Arcadius et Honorius : elle est de plusieurs pièces sur lesquelles il y a un grand nombre de figures en relief qui paroissent représenter un triomphe; elle est presque ruinée et creuse en dedans; on y montoit autrefois par un escalier, et on se promenoit autour de son chapiteau sur lequel il en est un second; trois cercles de fer qui l'environnent font qu'elle se soutient encore; elle paroît avoir cent quarante-sept pieds de haut, comme l'assure un auteur. J'allai voir aussi l'aqueduc nommé *Chemer*; il est long d'un demi-mille, composé d'un grand nombre d'arcades de briques, quelquefois à double étage; à une lieue de là, on en trouve un plus grand nombre et mieux faites. Je parcourus plusieurs milles de chemin le long du canal, au travers des décombres à moitié consumés par l'incendie qui avoit ravagé Constantinople, il y avoit peu de tems; ses habitans vivoient sous de méchantes baraques de bois, en attendant qu'on eût rebâti des maisons.

Dans une autre sortie, je visitai le Visir-Xan, grand bâtiment quarré, plein de boutiques en haut et en bas, et où l'on fait des toiles peintes. Près de là est une colonne de marbre rouge sur laquelle fut placée la statue de Constantin, aujourd'hui détruite. Je passai près du palais d'Ibrahim, gendre et favori de Soliman II, on dit qu'il renferme six cents chambres. Je vis aussi les sept tours, prisons d'état de l'empire turc; j'entrai dans la première cour; mais tout ce que j'y pus observer, fut une espèce de château quarré avec sept tours en dedans, et couvertes de plomb; l'air y est fort sain et fort bon. On y garde les revenus des mosquées, dont quelques-unes ont jusqu'à cent mille écus de rente. Ce trésor est destiné pour faire la guerre aux chrétiens.

On voit près de la porte d'Agri-Capsi, les vestiges d'un palais de Constantin, dont les fondemens montrent encore la grandeur: il y en avoit un autre près de Sainte-Sophie, comme on le voit par les restes de colonnes de marbre qui sont dans le jardin du sérail: on trouva, il y a sept ans, sous ces ruines, un diamant qu'on vendit d'abord trois sous et demi, puis vingt-cinq sous, puis le sultan en ayant entendu parler, l'acheta, le fit tail-

ler, et on l'estime valoir cent mille écus. Je visitai la mosquée de Chesade-Giamisi; les imans sont logés dans la première cour; la seconde est entourée de vingt-deux coupoles soutenues par des colonnes de marbre, et a au centre une fontaine magnifique. Dans l'intérieur est un beau tombeau, et dans la première cour j'en vis deux autres dans une espèce de chapelle; ces sultans y étoient assis à la turque sur des espèces de lits de satin à dossier, avec des turbans à aigrettes. Comme j'en sortois, je fus appelé, poursuivi, arrêté, fouillé par deux janissaires, qui m'accusèrent, chez une espèce de juge devant lequel ils me traînèrent, d'être un espion. Mais celui-ci m'excusa d'avoir visité les tombeaux, parce que j'étois étranger. Il m'interrogea en italien qu'il parloit mieux même que moi. J'entendis sa voix comme celle d'un ange tutélaire, et je m'en retournai bien vîte à Galata que j'avois craint de ne pas revoir de longtems.

Je visitai le canal d'un autre côté. La promenade y est charmante; partout on y jouit de l'aspect majestueux que la ville présente: j'allai vers l'arsenal où sont les galères; j'y vis travailler à des brigantins, à des galiottes, dans un lieu couvert par quatorze arcades,

Proche de là est la maison du capitan-bacha, que la mer baigne de trois côtés. Près du village de Divanana étoient vingt vaisseaux de guerre qu'on avoit construits sur la mer Noire. Le canal est si profond en cet endroit, qu'on va facilement du vaisseau à terre avec une planche. Plus loin, est le fameux palais et le jardin de Seraï-Badicha, orné de quantité de cyprès, et de galeries différemment dorées et colorées. Tout le rivage est bordé de maisons, et il en est beaucoup de flottantes. Plus loin encore, on voit une machine sur la rivière, qui, par le moyen d'une roue, fait agir cinq soufflets qui correspondent à autant de fourneaux où l'on fond du fer qui coule dans des canaux, et se rend dans des moules à bombes.

Je passai en Asie pour voir les restes de l'ancienne Calcédoine, et n'y trouvai que le lieu où elle fut; il est à deux milles de Scutari, et voisin d'une maison de plaisance du grand-seigneur, ornée d'un jardin de cyprès. Peu satisfait de ma recherche, je revins à Constantinople voir la colonne de l'empereur Marcian qui est dans la cour d'un particulier; elle a quinze palmes de haut, et est toute entière d'un morceau de granite; son chapiteau est d'ordre corinthien; la crainte

d'être arrêté comme je l'avois été, m'empêcha de bien chercher les vers latins qu'on dit y être, et je me hâtai de m'éloigner, comme si j'eusse eu les janissaires à mes trousses.

Je me proposois de partir pour la Perse : il s'en offroit quelques occasions; mais elles étoient lentes, et l'impatience me fit embarquer sur un bâtiment turc qui partoit pour Smyrne. Notre voyage fut long : d'abord un vent foible nous laissa deux jours devant les îles Marmara (1) qui sont au nombre de cinq,

(1) Marmara doit son nom à un marbre blanc veiné de gris et de bleuâtre qu'on y trouve en grande quantité. Les Grecs l'employoient beaucoup autrefois ; aujourd'hui les Turcs et les Arméniens s'en servent pour leurs pierres sépulcrales. Gallipoli, qu'on voit auprès au couchant, est la ville la plus considérable sur l'Hellespont ; elle a, suivant M. Olivier, 15 à 16,000 ames. Le canal se rétrécit devant cette ville située sur des rochers, au point qu'il n'a pas une lieue de largeur. C'est dans ces parages, à l'est de Ténédos, que coulent encore le Simoïs et le Scamandre, chantés par Homère. Le tems n'a pu détruire les monticules de terre sous lesquelles reposent les cendres des héros qu'il a célébrés. Le sol y est toujours fertile. C'est dans une colline arrosée par le Simoïs, non loin du tombeau d'Antiloque et auprès du palais de Priam, que MM. Chevalier et Olivier ont reconnu les vestiges de Troye ; ils n'y ont vu que quelques fragmens de poterie, et quelques légers restes de

et où l'on compte environ quatorze villages; le terroir y est si fertile en vins, que ces îles

---

maçonnerie. Sans l'Iliade on ne croiroit pas que c'est là qu'a existé cette cité célèbre, qui, pendant dix ans, a soutenu les efforts de toute la Grèce. M. Chevalier croit qu'elle étoit bâtie sur le terrain compris entre le village de Bounar-Bachi et le précipice au bas duquel le Simoïs coule en serpentant On voit à côté de ce village une source tiède et fumante en hiver. M. Olivier et d'autres Français l'ont trouvée telle qu'Homère l'a décrite. Les peuples de la Troade sont peu industrieux, ils élèvent quelques troupeaux, et vont cueillir auprès du mont Ida, la galle du commerce, sur un chêne dont la tige est tortueuse. Olivier le nomme *quercus infectoria*. Les galles percées, ou celles dont l'insecte s'est échappé, sont moins pesantes et moins propres à la teinture. De la Troade, avec un bon vent, il ne faut pas plus de deux jours pour arriver dans l'Attique. M. Olivier en est parti le 3 juin 1798, et est arrivé le 5 du même mois au promontoire de Sunium, appelé aujourd'hui le *Cap-Colonne*, à cause des neuf colonnes du temple de Minerve qu'on voit encore debout. Ce voyageur a eu le bonheur de voir le port Pyrée si célèbre dans les fastes de la Grèce; il l'a trouvé en partie comblé par le sable ou la vase que les pluies y charrient sans cesse. On compte près de deux lieues du Pyrée à Athènes. Cette cité, à qui l'Europe est redevable des sciences et des arts qu'elle cultive, qui a été si féconde en grands hommes, qui sera toujours chère à ceux qui se nourrissent des écrits d'Euripide, Sophocle et Démosthène, renferme à peine aujourd'hui 10 à 12

en fournissent Constantinople. Un vent violent qui succéda, nous força de nous mettre

---

mille habitans, dont environ 800 Turcs. Les voyageurs représentent les Athéniens modernes comme un peuple totalement dégénéré et indigne de la liberté. Avant d'arriver dans Athènes, on trouve une belle forêt d'oliviers qui entoure presque la ville. La fameuse académie où Platon enseignoit sa doctrine, étoit dans cette forêt. Il reste encore quelque chose du temple de Thésée, le tems a respecté une partie du portique extérieur qui le décoroit, et on admire les bas-reliefs qui représentent les combats des Centaures et des Lapithes, et la victoire de Thésée sur les Amazones. Ces monumens existent sur les frises des deux faces du corps de l'édifice, transformé par les Grecs modernes en église. On compte à Athènes huit paroisses et plus de cent églises. Il y a un archevêque et quelques mosquées. Depuis 1777 elle est entourée d'une foible muraille pour la garantir des Albanois et des Corsaires. Tous les villages de l'Attique ne donnent pas en tout une population de plus de 8000 ames. Courbés sous la plus humiliante tyrannie, les habitans d'Athènes ont conservé une foible lueur, un fantôme de liberté. On leur permet d'élire annuellement, dans une assemblée, quatre archontes qui leur servent d'appui auprès du gouverneur turc ou vaivode. Ces magistrats écoutent les plaintes de leurs compatriotes, terminent tous les procès, veillent à la répartition de l'impôt et des avanies qu'ils sont obligés de payer aux Turcs. Quoique leur sol soit ingrat, les Athéniens s'adonnent à l'agriculture, et ils sont obligés de tirer une partie du blé qu'ils consomment de la

à l'abri derrière l'une d'elles et d'y demeurer quelques jours. Puis nous arrivâmes à Galli-

---

Livadie, pays plus fertile. Leur récolte en huile est plus abondante, elle leur suffit ordinairement pour payer l'impôt et le froment qu'ils achètent de l'étranger. Le miel du mont Hymète conserve toujours sa réputation et est très-recherché à Constantinople. Au bas du mont, il y a un couvent très-nombreux nommé *Sériani*, dont les moines sont cultivateurs et élèvent beaucoup d'abeilles. Le myrte chéri de Vénus y croît en buisson le long des chemins et au bord des ruisseaux. Au lieu des théâtres jadis si célèbres à Athènes, on n'y voit plus que douze à quinze savonneries en activité, quelques fabriques de toiles de coton et soie, dont les riches des deux sexes font leurs chemises. Leur vin est d'une amertume désagréable ; elle provient des pommes de pin qu'ils écrasent dedans en assez grande quantité, croyant l'aromatiser agréablement et l'empêcher d'aigrir : on retrouve cet usage établi dans tout le levant. A environ sept heures de marche d'Athènes, on trouve à l'est la plaine de Marathon à jamais célèbre par la défaite des Perses. On y voit encore quelques restes des tombeaux élevés aux Athéniens morts dans cette glorieuse journée sous les ordres de Miltiade. Cette plaine n'a qu'une lieue et demie du nord au sud, et une demi-lieue de largeur depuis les montagnes jusqu'à la mer. A trois milles de la mer il y a un village composé de cent habitans, qui donne son nom à cette plaine, il est situé dans un vallon qui y aboutit. Tel est le sort actuel des Troyens et des habitans d'Athènes qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire ancienne. Rome, toute an-

poli, d'où je voulus visiter le château d'Asie; mais le vice-consul français, homme grossier, me reçut mal; et si l'aga, chez lequel il me força d'aller, n'eût été plus honnête, j'étois en danger d'être arrêté. Je me hâtai de revenir à notre bâtiment, puis nous vînmes à Ténédos, où nous restâmes encore quelques jours. J'allai à terre, et y trouvai deux Français et un Vénitien avec sa femme qui le suivoit déguisée en homme : nous parcourûmes ensemble la campagne qui étoit belle et remplie de vignobles bien cultivés : leur vin est léger et à très-bon prix. Enfin nous partîmes, et nous parvînmes bientôt au détroit de Baba. Nous vîmes la petite ville de Fokia, les forts qui défendent le golfe, et enfin Smyrne. Je quittai la mer avec plaisir, et tout chrétien qui la traverse avec des Turcs ou avec des Grecs, éprouvera l'impatience que j'avois d'arriver. Les Arméniens sont des hommes plus doux et plus honnêtes, et c'est avec eux que l'on doit préférer de voyager.

---

cienne qu'elle est, n'a commencé à exister que 830 ans après Athènes. L'air de l'Attique est, en général, très-sec. Vers l'équinoxe de septembre il y règne un courant d'air très-impétueux qui vient du nord-ouest. On ne parle, à Athènes, que le grec vulgaire et la langue turque.

Je partageois les plaisirs des Européens à Smyrne; les consuls de France, d'Angleterre et de Hollande donnoient des bals, et quoique ces nations fussent en guerre, ils se réjouissoient ensemble dans une terre étrangère; ils faisoient diverses parties pour se divertir dans les villages voisins. J'y sentis un tremblement de terre qui ne causa aucun dommage, et ne m'empêcha pas d'aller à la chasse dans les vignes où l'on trouve beaucoup de grives et de bécasses.

Il arriva de Perse une caravane de cent vingt chameaux chargés de soie; je crus que je pourrois partir avec elle, mais elle demeura à Smyrne, et j'eus recours à un autre moyen. Dans l'intervalle, il m'arriva une aventure désagréable. Un négociant me prit pour un de ses commerçans messinois, et vouloit qu'en cette qualité je lui donnasse une décharge d'un envoi; il me fit solliciter, me sollicita, me fit appeler deux fois devant le consul, et ce fut avec bien de la peine que je parvins à le désabuser.

Cette aventure me fit encore hâter mon départ, et je partis pour Burse, à cheval, avec une caravane de cent dix mulets ou chevaux qui part tous les quinze jours. Après avoir fait dix lieues d'abord dans la plaine, puis

dans les montagnes, nous arrivâmes à Manasia, autrefois Magnésie, grande ville au pied d'une haute montagne où l'on voit un vieux château ruiné. Les maisons de terre en sont fort basses; on y voit plusieurs mosquées. Là, je ne trouvai d'autre lit que la terre, où il fallut me coucher tout botté, et couvert de la tête jusqu'aux pieds; car il faisoit très-froid. Je me réveillai tout transi, et je me ranimai en prenant du chocolat auprès d'un grand feu. Nous continuâmes notre route par une plaine et des marais que traverse une chaussée de terre terminée par une grande rivière. Je voyageai désagréablement; les Turcs ne donnent pas aux chevaux le tems de se reposer, ni aux hommes celui de manger, et je prenois mes repas à cheval. Je couchai dans une mangeoire; d'ailleurs je n'eus pas lieu de me plaindre des manières de mes compagnons, excepté que pour exciter leurs chevaux, ils leur donnent les mêmes épithètes qu'aux chrétiens, les noms d'incestueux et d'infidèle. Nous traversâmes des montagnes fort rudes où la neige nous incommodoit beaucoup, où la glace nous offroit souvent des obstacles à surmonter. Les kans sont dans les plaines fécondes, et si l'on y est mal, au moins on y vit à peu de frais, parce

parce que les vivres sont très-abondans. Quelquefois on trouve de très-beaux kans dans des amas de cabanes enfumées. Nous traversâmes des rivières à gué, et des marais fangeux dont nous avions peine à nous tirer, et qui nous forcèrent de décharger les chevaux, de mettre nos hardes dans un bateau, et de leur faire remonter la rivière qui conduit à Loubat ou Lubats, ville ancienne dont les murs tombent de vieillesse, et le pont de pierres détruit : nous fîmes sur la rivière, qui est large de trois cents pas, une partie du chemin qui nous restoit à faire jusqu'à Bruse, Bursa ou Pruse, où nous arrivâmes deux jours après.

Cette ville située au pied du mont Olympe, bâtie par Annibal ou par Prusias, roi de Bithynie, fut quelque tems le siége de l'empire ottoman, et on y voit les tombeaux de plusieurs sultans. Elle abonde en marchandises, en soie, et on l'y travaille avec l'or et l'argent; le Rhidaque l'arrose, et est l'une des plus grandes rivières qui se jettent dans la Propontide; il sort du mont Olympe qui est très-haut, et dont le sommet stérile est toujours couvert de neige : le milieu de sa pente est ombragé par des grenadiers; il y naît des serpens monstrueux, et l'on y trouve plu-

sieurs monastères de caloyers grecs. On peut appeler cette ville le Pouzzolo de Bithynie, à cause de ses bains; sa figure est irrégulière, parce qu'étant au pied de deux montagnes, une partie s'enfonce dans les vallées, et une autre s'élève sur les hauteurs escarpées ou sur des pentes douces. Le sérail du grand-seigneur, fermé de murs couronnés de tours, commence à y tomber en ruines : c'est un palais simple et mal construit. De la pente du mont on voit une belle campagne à perte de vue, où l'œil contemple des vignobles, des jardins, des villages semés çà et là; une grande prairie y offre une promenade charmante en été, et une source abondante qui l'arrose, en augmente les agrémens. Les bazars y sont remplis d'ouvriers de toutes les sortes; les rues y sont passables, et les maisons mieux bâties qu'à Smyrne, qui renferme autant d'habitans dans une étendue moins vaste.

J'allai voir le plus grand des bains de Pruse; la première salle a deux coupoles, une fontaine agréable d'eau fraîche et des sofas pour s'asseoir; c'est où l'on se déshabille; deux portes conduisent aux bains; il y a des chambres pour y passer la nuit, et une fontaine froide pour tempérer à son gré la cha-

leur des bains. Plus avant est une chambre à soupiraux pour laisser exhaler la chaleur ; la fontaine chaude est au centre, trois qui sont tiédes sont sur les côtés. Plus loin sont d'autres chambres : toutes ont des fontaines ; le bain enfin est de forme circulaire, terminé en haut par une coupole à jour; il est profond de sept palmes, et on y descend par deux escaliers : sept sources chaudes sont autour. J'y vis plusieurs Turcs qui se baignoient, se lavoient, se rasoient : je les imitai. Ces eaux qui viennent de la montagne, sont si chaudes que les œufs y cuisent bientôt, et l'on ne peut s'en servir qu'après l'avoir tempérée avec de l'eau froide.

A quelque distance sont des étuves dont l'eau a des qualités différentes de celles des bains : elles sont bonnes pour les maux invétérés; quelques sources sont tiédes; il en est une d'une chaleur insupportable. Vers Montagna on trouve encore des bains d'une eau différente. Le grand-seigneur afferme le grand bain huit cents piastres par an; celui des étuves appartient à un pacha, qui en tire un bon revenu; le dernier, nommé *Esti-Capiglia*, ou le Vieux Bain, est abandonné à la multitude.

La ville est gouvernée par un cadi que l'on

change tous les ans; mais un pacha commande dans le pays qui l'environne. L'air n'y est pas sain à cause des marais voisins, d'où il s'élève des brouillards qui obscurcissent le ciel pendant une partie du jour. Les vivres n'y sont pas chers; le pain, la viande, le poisson, les fruits y sont excellens et hâtifs. J'y vis danser les derviches (1), et y visitai la mosquée d'Uli-Giami, dans le milieu de laquelle je remarquai une fontaine entourée de balustrades.

Je partis de Pruse le 20 mars 1684, et dans six heures j'arrivai à Montagna, ou Mondania, ou Mundania, lieu situé sur un golfe assez considérable : ses maisons sont basses, mais son kan a des chambres commodes, et une fontaine au milieu d'elles. Là, je m'embarquai pour Constantinople, sur un bateau à rames; j'avois pour compagnon un santon, autre moine turc, vrai vagabond, qui affectoit des mœurs austères, couvert de deux peaux de chèvres et d'un jupon de la même étoffe; il avoit un bonnet blanc, un mauvais mouchoir étoit entortillé à son cou, sa ceinture étoit garnie de petits morceaux d'agathe, qui lui

(1) Les derviches sont des religieux turcs. Les imans sont comme nos curés; leur fonction la plus importante est de présider à l'assemblée dans les 5 prières du jour;

formoient aussi un bracelet; il avoit une baguette dont le bout étoit d'ivoire taillé en scie, pour se gratter les épaules aux endroits où sa main ne pouvoit atteindre; il portoit une massue et un cornet qui lui servoit de trompette. A peine fûmes-nous hors du golfe, qu'un vent contraire nous força de débarquer dans un lieu où nous n'eûmes de lit que le sable; mais le vent changeant avant le jour, nous nous embarquâmes et vînmes à midi au bourg de Caterli ou Katirli; j'admirai les cheveux des femmes de ce lieu, ils leur descendent jusqu'aux talons, mais leur visage dépare cet ornement. Le vent nous força de rester en cet endroit, puis il nous poussa sur la rive opposée, où il fallut que je passasse la nuit dans un moulin; et le lendemain, laissant mon valet pour garder mes effets, je me rendis à Galata, où le bateau arriva le jour suivant.

Je retournai à Constantinople, malgré les craintes que m'avoit inspirées l'affaire avec les janissaires; j'y vis préparer une galère destinée à un pacha, qui alloit à la Mecque avec ses gens, visiter le tombeau de Mahomet; les uns portoient des bâtons entourés de myrte, et un turban de diverses couleurs; les autres tenoient des lances dont le

fer étoit garni de plumes différentes. Après avoir examiné deux colonnes de marbre blanc dans une maison particulière, je me hâtai de revenir à Galata.

Là, je m'arrangeai pour suivre le plan que j'avois formé à Smyrne, et qui étoit de m'embarquer sur la mer Noire avec les pères jésuites qui alloient dans leurs missions, parce qu'ils prennent le chemin le plus court, le plus sûr, et le moins coûteux. J'arrêtai donc mon passage avec le patron d'une saïque qui transportoit quatre jésuites et un dominicain, qui ne m'admirent à partager leur chambre que parce qu'ils ne purent s'en dispenser. Le bâtiment étoit amarré près des châteaux qui défendent l'entrée du canal, large d'un mille en cet endroit, et qui y est traversé par deux courans rapides qui obligent les mariniers à tirer leurs barques avec des cordes.

J'allai encore à Constantinople; j'y revis la colonne de Marcian; mais je n'y remarquai au lieu de l'inscription, que trois lignes effacées sur une de ses faces, et un bouclier sur chacune des autres; aux quatre angles du chapiteau étoient des oiseaux sculptés semblables à des aigles, et au bas du piédestal deux victoires soutenant un bouclier; mais

ma curiosité devoit me devenir funeste. Je voulus voir un armement de brigantins et de galiotes, qui étoient destinés à remonter le Danube, pour s'opposer à la flotille de l'empereur. Je considérois cette flotte qui étoit pourvue d'une bonne chiourme et de huit mille soldats, et m'avançois vers deux quilles de Galeasse, lorsque je m'entendis appeler par un Turc qui m'atteignit et me conduisit dans la baraque d'un renégat français; celui-ci me questionna et me conduisit au capitaine Mezzo-Morto, qui me fit de nouvelles questions et m'envoya au capitan-pacha que je ne pus voir, et l'on m'envoya dans la prison des esclaves, où je fus insulté, fouillé, déchaussé, comme pour recevoir la bastonnade, à laquelle j'échappai je ne sais comment. On se borna à me mettre aux pieds une chaîne pesante à quatorze anneaux, et à me conduire dans la maison d'un boulanger arménien, qui, me voyant coucher la nuit sur une planche, me prêta un sac; là, les heures s'écoulèrent, tourmenté par le bruit continuel qu'on faisoit dans cette maison, par les chants désagréables qui s'y faisoient entendre, par la morsure d'animaux nocturnes, et surtout par mes inquiétudes et mes craintes. Je passai là deux nuits;

on me donna un matelas et un manteau remplis de vermine, pour adoucir mon sort. Je fus mis ensuite avec des capitaines corsaires, à qui l'on refusoit la permission de se racheter. Ce lieu me paroissoit un enfer, quand j'entendois le bruit épouvantable des chaînes que traînoient mille esclaves, qu'on envoyoit dès la pointe du jour travailler aux vaisseaux. J'en sortis enfin à la sollicitation de deux députés de la nation française qui affirmèrent que j'étois de leur nation. Il m'en coûta une veste de brocard que je donnai au capitan-pacha. Cependant la saïque où j'avois arrêté ma place, étoit partie avec mes hardes qu'elle étoit convenue de déposer à Trébisonde, et je les suivis aussi promptement qu'il me fut possible sur une autre saïque. J'étois impatient de m'éloigner de cette ville qui m'avoit été si malheureuse, et je couchai sur la saïque en attendant mon départ, qui fut le jour de Pâques.

Nous entrâmes dans le Bosphore avec un petit vent qui fut suivi d'un calme, et il nous fallut remorquer le bâtiment en le tirant avec des cordes le long du rivage. Je descendis à terre, et montai sur le sommet d'un mont pour voir de là l'embouchure de la mer Noire; un bon vent nous y fit entrer

deux heures après; les rives entre les châteaux sont agréables et peuplées; on y voit différens villages, et l'espace qui les sépare est embelli par de jolies maisons de campagne. Les seconds châteaux n'ont que deux tours avec une mauvaise courtine sans canons. Sur les deux pointes opposées du canal sont deux fanaux avec quelques petites maisons; un rocher y portoit la colonne qu'on prétendoit être de Pompée.

Nous cotoyâmes la Natolie, et arrivâmes à Engeli ou Erkli, où est un bon port; le pays que nous vîmes ensuite étoit montueux, abondant en châtaignes, en noix, en pommes, dont il fournit Constantinople et les provinces voisines. Nous prîmes terre au cap de Sinope ou Sinub, pour faire aiguade. La ville est située sur une langue de terre proche d'une haute montagne; un brouillard épais ne nous permit pas de voir le rivage et le coup-d'œil riant que le pays présente; une tempête retarda notre course, un bon vent vint l'accélérer. J'étois content de mes compagnons Turcs, ils furent honnêtes et je le fus avec eux. Nous arrivâmes enfin à Trébisonde, après avoir fait près de trois cents lieues dans une mer peu exposée aux grandes agitations, mais dépourvue de bons ports. Je trouvai mes hardes que les pères de la mis-

sion d'Arménie avoient retirées, et nous nous congratulâmes sur notre arrivée; car c'étoit là qu'étoient venus les jésuites avec qui je devois faire le voyage.

Trébisonde, ou Tarabossan, ou Terabesoun, est située au bord de la mer, au pied d'une montagne; elle n'a qu'un mille de circuit, mais elle a de grands faubourgs, et renferme vingt mille habitans. Les Moscovites la rasèrent en 1617, et c'est ce qui lui donne de la ressemblance à un village, ou à une forêt habitée: car toutes les maisons ont un jardin spacieux rempli d'oliviers et d'arbres fruitiers; elle est défendue par deux petits forts, l'un sur la montagne, l'autre dans la plaine, tous deux mal pourvus d'artillerie. Les faubourgs ne sont guère habités que par des Arméniens et des Grecs.

J'y vis des femmes de Mingrélie (1) d'une

(1) Voici ce que Chardin nous dit avoir observé en Mingrélie. La vigne y croît autour des arbres et monte à la cime des plus hauts. J'ai vu, dit-il, de si gros ceps, qu'à peine pouvois-je les embrasser. On taille la vigne une fois tous les quatre ans: le vin y a de la force et beaucoup de corps. Il est agréable au goût et bon à l'estomac; s'ils savoient le faire comme nous, il seroit le meilleur du monde; mais ils se contentent de creuser des gros troncs d'arbres où ils foulent le raisin; ils en tirent le jus qu'ils versent dans de grandes urnes de terre

beauté surprenante, mais adonnées à une débauche outrée. Les vivres y sont chers ; le

---

qui sont enterrées dans leur maison ou tout proche. Quand le vase est plein, ils le bouchent avec un couvercle de bois et mettent de la terre par-dessus. Leur grain ordinaire est le gom, qui ressemble assez au millet, et est menu comme la coriandre Ils le sèment au printems et le cueillent en octobre. Ce grain produit un tuyau semblable à la canne à sucre, et donne une pâte fort blanche, qui sert aussi de nourriture aux Géorgiens et Circassiens qui habitent les bords de la mer Noire. Outre ce gom, ils ont du fromeut, de l'orge et un peu de riz Leur viande ordinaire est le bœuf et le cochon. La volaille y est bonne, mais rare. On y voit des sangliers, des cerfs, des daims, des chevreuils, des lièvres, des perdrix, des faisans, des cailles en quantité, et des pigeons sauvages de la grandeur des plus gros poulets, beaucoup de miel qui y est fort délicat, point de poisson, excepté du thon salé qui y vient de la Turquie. La noblesse de Mingrélie ne s'occupe que de la chasse ; elle y va principalement avec le faucon, le lanier, le hobérau. On y voit aussi des aigles, des pélicans qui viennent du Caucase. Ce mont se prolonge dans un espace de trente-six lieues, et nourrit des lions, des tigres, des hyènes, des chacals, des léopards et des loups.

La Mingrélie n'a ni villes ni bourgs ; elle n'a que deux villages sur les bords de la mer, les maisons sont éparses dans le pays. Le sang y est fort beau, les hommes y sont bien faits et les femmes très-belles. Celles de qualité ont toutes quelque trait et quelque grace qui charme ; j'en ai vu (dit Chardin) de merveilleusement

pain y est mauvais; on n'y a jamais de poisson, parce que la ville n'a qu'une plage sans

---

bien faites, d'air majestueux, de visage et de taille admirables. Elles ont, outre cela, un regard engageant qui caresse tous ceux qui les regardent et semble leur demander de l'amour. Les moins belles et les âgées se peignent tout le visage, sourcils, front, joues, nez et menton; les autres se contentent de se peindre les sourcils. Leur coiffure ressemble assez à celle des femmes d'Europe, à la frisure près. Elles portent un voile qui ne couvre que le dessus et le derrière de la tête. Leur esprit est naturellement subtil et éclairé; elles sont civiles, pleines de complimens, mais du reste les plus méchantes femmes de la terre, fières, superbes, perfides, cruelles, impudiques, et les hommes ont toutes ces mauvaises qualités encore plus que les femmes. Ils sont tous élevés au larcin, à l'assassinat. Ils regardent le meurtre et le mensonge comme de belles actions. Le concubinage, l'adultère, l'inceste, la bigamie sont des vertus en Mingrélie. On s'y enlève les femmes les uns aux autres, et quand un mari prend sa femme sur le fait avec son amant, il a le droit de le contraindre à payer un cochon. La vengeance, pour l'ordinaire, se borne là: le cochon se mange entre eux trois... Cela n'est rien toutefois auprès du sentiment qu'ils ont, que c'est charité de tuer les nouveau-nés quand on ne peut les nourrir, et ceux qui sont malades quand on ne peut les guérir. Presque tous les Mingréliens, hommes et femmes, même les plus riches, n'ont qu'une chemise et un caleçon à la fois qui leur dure au moins un an. Pendant ce tems, ils ne les lavent pas trois fois. Mais »

cesse exposée aux inconstances de la mer, et qui rend la pêche difficile et dangereuse ;

---

une ou deux fois par semaine, ils les font secouer sur le feu pour les nétoyer de la vermine dont ils sont toujours pleins ; c'est ce qui fait que les Mingréliennes ne sentent guère bon. J'approchois toujours d'elles, dit Chardin, très-épris de leur beauté, mais leur mauvaise odeur étouffoit l'amour qu'elles m'avoient donné. Ils mangent tous ensemble, sans distinction de rang ni de sexe, dans des cours, quand il ne pleut pas ; et quand il fait froid, autour de grands feux, car le bois y abonde. Ils portent tout à la bouche avec les doigts, sans fourchette ni cuiller. La Colchide ou Mingrélie avoit, il y a trente ans, 80,000 habitans, elle en a à peine aujourd'hui 20,000. Cette diminution vient des guerres, et de la grande quantité des gens de tout sexe que les geutilshommes vendent aux Persans et aux Turcs. Chardin dit qu'on y achetoit de son tems une jeune et belle femme pour vingt écus, et qu'il y en avoit même à trente livres. Ils connoissent la religion chrétienne, et ont des prêtres qu'ils appellent *papas*, qui, hors de leurs fonctions, paroissent en guenilles, portant leur barbe fort longue.

Les Circassiens ou Kerkes, voisins de la Mingrélie, habitent aussi un pays montagneux sur les bords de la mer Noire. Ils sont remarquables par leur belle taille et les graces dont la nature les a doués. On ne peut négocier avec eux que les armes à la main, à cause de leurs mœurs sauvages et agrestes. On prend d'eux en échange des personnes de tout âge et de tout sexe, du miel, de la cire, du cuir, des peaux de chacal. Ils

L'huile et le vin s'y conservent dans des vases de terre.

---

mélie jusqu'à l'embouchure du Phase en Géorgie, sur 110 de largeur du sud au nord. Le pays des Abazes confiné au nord par la Circassie, est en général montueux. On y voit cependant la plaine d'Anapa, où l'on trouve trente ou 40 maisons qui sont les restes d'une grande ville portant autrefois le même nom de cette plaine. Les Abazes sont forts et robustes ; armés en guerre, ils portent un fusil en bandouillère, un sabre et un pistolet à la ceinture ; une cotte de maille fort pesante, fabriquée avec des petits anneaux de fer qui descend jusqu'aux genoux La plupart cependant ne se servent que de flèches. Ils laissent croître leur barbe, rasent leur tête, et l'ensemble de leur vêtement, en tems de paix, ressemble assez à celui des Turcs. On trouve dans ce pays toute sorte de volaille, de nombreux troupeaux de vaches, de chevaux, de moutons et de chèvres, dont le laitage sert à la nourriture de ce peuple. Leur culte est un mélange de paganisme, mahométisme et christianisme. Leur commerce consiste en esclaves des deux sexes, qu'ils font dans leurs guerres intestines, en cire, miel, beurre, cuirs, laines et fourrures. Ils ne tirent aucun parti de la quantité d'arbres qui couvre ce pays : l'érable, l'orme, le chêne, le frêne, le pin périssent et meurent sur le sol qui les a vu naître. Leur langue n'a aucun rapport avec celle des Turcs, elle en a davantage avec celle des Arabes. Les chaînes du Caucase finissent à la plaine d'Anapa. A travers les bois, on trouve, çà et là, quelques portions de terrain cultivés, et dans le vallon quelques hameaux épars.

Les Arméniens et les Grecs y sont sujets à des vexations fréquentes, et languiroient de misère, s'ils n'étoient très-laborieux et ne s'aidoient de beaucoup d'industrie.

Les pères jésuites et moi, nous nous disposâmes à partir pour Arzerum ou Arzroum; nous louâmes des chevaux sur lesquels on met demi-charge avec le cavalier : ces chevaux coûtent peu; et en général s'il est incommode de voyager en Turquie, on le fait du moins à peu de frais. Nous étions trois jésuites, un dominicain et moi, et nous nous joignîmes à une caravane.

D'abord on trouve un chemin montueux, fangeux, puis un karavanseraï ruiné où l'on passe la nuit à découvert, sur le bord d'un torrent, dont le bruit se mêle aux hurlemens des chiens sauvages qui errent en troupes dans les environs. Nous passâmes ensuite par des montagnes escarpées, la plupart couvertes de neige; elles abondent en pins. Le vent est violent sur ces monts, et sa véhémence jointe aux neiges qu'il faut descendre, étouffe quelquefois les passans. Un de nos bons pères se plaignoit des peines qu'il essuyoit, et qui lui sembloient bien mal payées. Nous descendîmes ensuite pendant deux jours par un chemin qui eût été facile,

si

si les sapins, les hêtres et les noisetiers ne le hérissoient. Nous logeâmes au pied de ces montagnes, dans le village de Guimis-Xar, Guimikaneh ou maison d'argent, nom qui lui vient des mines de ce métal, qui se trouvent dans ses environs, abondans encore en pommes, en noisettes et en mauvais vin.

Il y a des mines de divers métaux dans ces contrées, surtout de cuivre; aussi ce métal est-il ici très-commun et sert à faire toutes sortes d'ustensiles étamés. Nous nous arrêtâmes dans le village de Balaxos, situé dans une plaine fertile; ses maisons sont des grottes ou des écuries: ce sont des creux avec des poutres portées par la terre qui sert de murs, et sur laquelle le toit repose: il est de niveau avec le chemin; au milieu est une grande ouverture pour recevoir le jour et faire sortir la fumée; les hommes y vivent pêle-mêle avec les animaux. Une fosse profonde de deux pieds, enduite de terre détrempée, délayée en façon de mortier, y sert à cuire le pain et à d'autres usages: on l'emplit de bois; on la traverse d'une barre de fer qui porte cinq ou six marmites; quand on les en a ôtées, on nétoie la fosse et on y place la pâte. Lorsqu'elle est cuite, on y dresse la table, et l'on y fait son repas bien chaudement. S'il

reste des viandes, on les y dépose, elles s'y conservent chaudes. Ce village est peuplé d'Arméniens, et un de nos missionnaires les instruisit des saints mystères, en les faisant jouer à une espèce de jeu de l'oie, où ces mystères étoient marqués. Ces bonnes gens accourent avec zèle pour entendre les missionnaires, ils les écoutent avec ferveur, mais les ouvriers manquent, et la moisson se perd.

Cependant nous eûmes le désagrément de nous voir enlever deux de nos chevaux par les Turcs, qui dirent en avoir besoin pour leurs troupes, et il nous fallut faire une partie du chemin alternativement à pied et à cheval. Comme ce pays est abondant en pigeons et en oiseaux de rivière, j'en tuai plusieurs. Nous arrivâmes à Beibourt ou Baibourdi, ville sur un rocher, entourée de murs et de quelques canons; on y fait des tapis de laine; le faubourg s'étend de la pente du mont jusque dans la vallée. A deux lieues de là nous trouvâmes nos chevaux devenus inutiles aux Turcs. Quoique le printems fût avancé, on semoit ici le froment qui croît rapidement et rend beaucoup.

Nous trouvâmes ensuite d'affreuses montagnes couvertes de neige, et où je vis une

belle carrière de marbre blanc. Nos Turcs craignoient les voleurs qui se cachent dans leurs retraites, et mon adresse à me servir des armes à feu que je portois, leur donnoit de la confiance. Nous ne fûmes point attaqués; nous parvînmes dans une vallée profonde qui conduit près de l'Euphrate. Ce fleuve étoit enflé et nous devions le passer à gué; mais sachant qu'il y avoit un pont une lieue et demie plus haut, plusieurs se séparèrent avec moi de la caravane, pour le passer plus sûrement. Nous suivîmes ensuite la gauche du fleuve au travers de la plaine d'Arzerum qui est bien cultivée, remplie de bourgades, terminée par de hautes montagnes couvertes de neige. Bientôt nous vîmes Arzerum; nous entrâmes dans cette ville, et j'y louai une chambre auprès de M. Prescot, consul anglais, qui me fit mille honnêtetés.

Arzerum est dans l'Arménie mineure, au lieu même, dit-on, où Adam fut créé et placé dans ses jardins délicieux; elle est à l'extrémité d'une plaine longue de dix lieues, large de quatre; ses doubles murs ont deux milles de circuit; elle est encore défendue par un fossé et des tours munies de fauconneaux. Vers le levant, on voit un château et un fort commandé par une colline. Ses

portes sont de fer, et on y voit vingt pièces de canon prises à Tauris; les maisons sont basses et mal construites en bois et en terre; les rues y sont étroites et sans pavés; on compte vingt-deux karavenserais dans ses faubourgs; les neiges qui couvrent sans cesse ses montagnes y rendent l'air froid, et font que les fruits y mûrissent tard. Les vivres y sont à bon marché.

L'Euphrate vient du mont Afrat ou Mingol, à six lieues d'Arzerum; on prétend qu'il venoit de plus loin autrefois; ce gouvernement rapporte beaucoup. Les femmes y sont vêtues de drap, portent des bottines et ont un bandeau noir qui leur cache le visage, et un long voile qui leur descend jusqu'aux genoux. J'y courus le danger d'être assassiné par un Turc qui m'appela; mais ne l'entendant pas, je continuai mon chemin. Le Turc y vit du mépris, mit le couteau à la main, et m'auroit percé, si M. Prescot ne l'eût embrassé par le milieu du corps : il fallut lui donner de l'argent pour l'appaiser. Le lendemain, je dînai avec les jésuites qui avoient été mes compagnons de voyage, et nous nous réjouissions, lorsqu'il nous vint un ordre du lieutenant du pacha de sortir de la ville le jour même, et de nous en retourner : ce ne

fut qu'avec de l'argent que nous obtînmes de pouvoir continuer notre voyage en Perse, et chacun s'empressoit de m'en demander. Exposé à toutes sortes de voleries, nous prîmes la résolution de partir tout de suite sans attendre une caravane, et ayant loué des chevaux, nous sortîmes avec précipitation, laissant un des pères qui s'étoit chargé de faire une carte de l'Asie en langue turque.

Nous avions fait deux lieues, quand les gardes du douanier sortis d'une tente, vinrent exiger des droits; nous les avions déjà payés, mais nous crûmes devoir leur faire encore un petit présent. Nous traversâmes une vaste plaine où l'on semoit sans avoir labouré. Le pays est abondant en vivres, mais il l'est aussi en gens avides. Nous fûmes encore arrêtés par un janissaire qui vouloit nous faire rebrousser pour payer un droit à un fort situé à quelque distance du chemin: ce fut avec peine que nous le fîmes consentir à le recevoir lui-même. Plus loin, nos conducteurs voulurent prendre le meilleur chemin, et nous y fûmes poursuivis par les gardes de la douane de Talichi auxquels il fallut donner deux piastres. Je n'ai jamais vu plus de sobriété, même au milieu de l'abondance, que dans ces contrées: l'eau, le

lait caillé et des galettes sont les seuls mets des habitans. Nous arrivâmes ensuite à Korason sur les bords de l'Araxe, village dont les maisons sont souterraines; nous y restâmes un jour, et y trouvâmes un douanier honnête; les femmes de ce lieu se couvrent le visage de petites pièces d'argent enfilées l'une à l'autre; les côtés de leurs robes sont garnis de deux rangs de gros boutons, et ont aussi des pendeloques d'argent.

Nous continuâmes notre route par un chemin montueux, bordé de campagnes ornées de très-belles tulipes sauvages: là, nous rencontrâmes encore des janissaires qui exigèrent des droits que nous ne devions pas; mais pour n'être pas obligés de retourner sur nos pas, nous les payâmes, et arrivâmes près du village de Mesinghirt, situé dans une vallée au pied d'un rocher. Nous passâmes la nuit en plein air, et le lendemain, des oisifs nous épouvantèrent par des histoires de voleurs pour avoir notre argent, en paroissant nous servir d'escorte: elle étoit trop mal armée pour être utile, cependant je payai sans croire à leurs contes; ils nous abandonnèrent après avoir reçu notre argent qu'ils demandèrent dès qu'ils furent las de nous suivre, mais non quand le danger des voleurs

fut passé. Bientôt en effet nous en rencontrâmes une troupe à cheval, et armée seulement de pistolets. Je descendis du mien avec mes armes, et me plaçant derrière un tas de pierres, je les attendis. Cette résolution en imposa aux voleurs qui continuèrent leur chemin. Nous sortîmes d'une vaste forêt de pins, et nous reposâmes dans une plaine entourée de bons pâturages, et voisine d'un village de Kurdes. Nous vînmes coucher à Cotanlo, village habité par les Arméniens qui venoient en foule à nous pour des remèdes que les pères portent toujours. Tout ce pays est beau, mais inculte et désert.

Nous parvînmes à Kars, ville située dans une plaine fertile, et cependant mal peuplée comme elle. Elle est le siége d'un pacha, et on y entretient une forte garnison, parce qu'elle est voisine de la Perse. Sa forme est alongée, un double mur l'entoure; deux portes, deux ponts y conduisent; un fort, bâti sur un roc inaccessible du côté de la rivière, la défend.

Là, le Géorgien qui nous conduisoit, voulut être payé avant le terme, et menaçoit de nous abandonner si nous ne cédions pas à sa demande. Le douanier arrangea cette affaire, mais s'en fit bien payer. Il semble qu'on ne

fasse rien ici qu'avec l'argent, on veut en avoir, justement ou non. Nous continuâmes notre route, et rencontrâmes diverses troupes de Kurdes avec leurs maisons portatives qu'ils chargent sur des bœufs; ils vivent avec les animaux qu'ils nourrissent et leur ressemblent, errans toute l'année dans les campagnes pour trouver de bons pâturages pour eux et leur bétail. Leur pays étoit semé de ruines qui me firent déplorer les malheurs de la guerre. Il est de ces lieux qui conservent des vestiges de leur ancienne magnificence : telles sont les ruines d'Ani-Kagaë, bâtie dans une situation agréable, quoique marécageuse, par un roi de ce nom; telles sont encore les ruines de plusieurs monastères. Nous voyions de loin la montagne d'Ararat, et nous marchions dans une vallée qui offre partout l'agréable décoration de quantité de pyramides que l'eau a taillées dans le roc; nous vîmes enfin la forteresse d'Arpasuy, la dernière que les Turcs possèdent, et placée sur un rocher escarpé qui lui sert de murs. On passe sur un pont la rivière qui sépare la Turquie de la Perse, et je le traversois avec joie; j'étois si las des avanies des Turcs, que je descendis de cheval pour baiser cette terre tant souhaitée qui

1 Le Curde, 2 Femme d'Alep, 3 Chêne à noix de Gale, 4 l'Astragale véritable.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

m'en délivroit; le plaisir que je ressentois m'empêcha de sentir la fatigue d'une montée pénible, et après avoir marché gaîment pendant plus de trois lieues, je trouvai des Kurdes campés sous des tentes qu'ils dressent en un moment avec un pieu fiché en terre qui porte une grande roue que des perches courbées viennent joindre en se reposant sur le sol. Nous leur payâmes le passage, et nous suivîmes un chemin étroit et pierreux qui nous conduisit à Talen, premier village de Perse, et nous nous y arrêtâmes. Il n'est presque peuplé que de chrétiens arméniens qui y ont une belle église qu'ils laissent tomber en ruines. Un vertabiet ou prêtre arménien, qui paroissoit ignorant et grossier, vint nous y visiter. Il bénit l'eau d'un de nos chevaux malades, en y plongeant trois fois une aiguille, y faisant des signes de croix et des grimaces superstitieuses.

On apporte dans ce village et sur des ânes bâtés beaucoup de sel fossile qu'on coupe dans une montagne éloignée d'une journée de chemin; j'y trouvai une belle fleur; sa tige a un peu moins de cinq pouces; elle est terminée par neuf corolles, trois sont droites, blanches et faites en casque; trois sont ren-

versées, figurées en triangle, violettes avec une rose noire au centre; trois autres, d'une couleur plus claire que les dernières, les entourent toutes.

Le lendemain, nous arrivâmes à Trois-Eglises, ou Eghimiasen, ou Ekmiazin, du nom de la principale des trois, commencée, dit-on, trois cents ans après Jésus-Christ, à la construction de laquelle le diable s'opposa long-tems, en défaisant la nuit ce qu'on avoit élevé le jour; elle est dédiée à Saint-George, et est en forme de croix avec un dôme au milieu. On y entre par trois portes; le pavé est couvert de beaux tapis; on y voit trois autels; les cloches sont dans une des tours des quatres angles; on remarque partout des croix, ce qu'on ne permet point en Turquie. A côté est un couvent où demeure un patriarche et plus de soixante-dix-moines; il renferme un beau jardin; autour sont d'autres jardins et des vignes fermées de grandes murailles de pierre.

Le patriarche tient un des premiers rangs parmi les Arméniens; il croit pouvoir excommunier le pape, et en a usé quelquefois.

La seconde église avec son monastère est à une portée de fusil du premier, et fut bâtie en l'honneur d'une princesse d'Italie

Tom. 3 pag. 250

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Dessin inv.t 1. Armenen. 2. Armenienne *de distinction*. 3. Mont Ararath Le Roy Sculp.t

qui vint dans le pays avec quarante filles, pour voir Saint-Grégoire. Le roi en devint amoureux : elle le méprisa, et pour l'en punir, il la fit jeter dans un puits rempli de serpens; elle y resta quatorze ans sans en recevoir de mal, et le tyran la fit mourir avec ses quarante filles. L'architecture de l'église est semblable à celle de l'autre, seulement elle est plus petite et n'a qu'un autel. Le couvent est peu considérable. La troisième est plus petite encore que la seconde.

La plaine d'Erivan que nous voyions devant nous, est fertile, abondante en vignes et en arbres fruitiers, en froment, riz et légumes; les eaux de l'Araxe la traversent, et on en tire des canaux qui l'arrosent : on applanit le terrain avec un large instrument de bois qu'un homme tire avec une corde et qu'un autre soutient par un manche. Ces soins font moissonner en Perse bien plus tôt qu'en Turquie.

Le mont Ararath n'est pas à trois lieues de ces couvens, le fleuve Araxe en baigne le pied; près de ce mont est une montagne moins haute que la première.

En trois heures nous arrivâmes à Erivan (1), située sur un roc près duquel passe

(1) Erivan ou Irivan, selon Chardin, est une grande

le fleuve Zanghi; son circuit est d'un mille, et est défendu par un double mur, un fossé profond et des bastions de terre qui craignent la pluie autant que le canon. Les maisons sont aussi de terre; la ville a des portes de fer; elle a peu d'artillerie; le bazar est médiocre; le palais du gouverneur est aussi bien que peut l'être un bâtiment de terre;

---

ville, mais sale et moins peuplée que son étendue ne l'annonce. Elle est la capitale de l'Arménie, possédée par les Persans et les Turcs. La haute Arménie est une province de Perse; l'Arménie mineure, une province de Turquie. Les Arméniens n'existent plus en corps de nation depuis long-tems. Ils ont été autrefois célèbres par la richesse et le faste de leurs monarques, ils sont aujourd'hui dispersés dans toute l'Asie, où ils exercent leurs talens naturels pour la banque et le commerce. Leurs mœurs domestiques sont sévères, et leur esprit, presque sans exception, leut et sournois. Les femmes, dans leur printems, ne le cèdent guère en beauté aux Circassiennes et aux Grecques. Elles ne communiquent point avec les hommes. Les prêtres séculiers de ce pays sont mariés ou peuvent l'être : il leur est seulement défendu de dire la messe les sept premiers jours de leur mariage. Le patriarche d'Arménie a pour suffragans une vingtaine d'évêques. Les moines gardent le célibat. Les revenus du clergé arménien sont très-considérables. Les Arméniens font consister leur culte dans des jeûnes, des signes de croix, à dire *Christous*. Il est rare d'en voir un abjurer sa religion.

mais cette terre est assez dure, et supplée à la pierre qu'on n'a pas: on la mêle à la paille, et on la fait sécher au soleil en pièces longues de quatre à cinq pieds, épaisses de trois pouces. Les riches embellissent le dehors de leur habitation avec un enduit brillant fait d'un mélange de chaux, de vert de Moscovie et de gomme; toutes sont faites sur le même modèle; au milieu de l'édifice est un petit étang entouré de tapis, d'oreillers et de matelas. Les plus riches ont quatre grandes salles aux quatre points cardinaux de la maison, entourées de chambres; mais le milieu est toujours occupé par une grande salle; toutes ont deux étages, peu en ont trois; elles sont couvertes de carreaux faits de terre, de paille broyée et de chaux bien battues pendant sept à huit jours; quelquefois elles le sont de briques cuites au feu. Il faut avoir le soin d'en ôter la neige quand elle tombe. Les murs sont ornés au-dedans de peintures de fleurs, d'oiseaux ou autres choses; les portes sont faites de bois de Tchinar, assez bien travaillées, et presque toujours ouvertes; les fenêtres, garnies de jalousies en bois ou en pierre, ont des vitres de différentes couleurs; chaque chambre a une petite cheminée; lorsqu'on veut se coucher, on étend sur les tapis

un matelas ou une couverture dont on s'enveloppe; l'été, on passe la nuit sur les terrasses, et les mollahs ne montent point sur les minarets pour appeler le peuple aux mosquées, de peur qu'ils ne voient sur ces terrasses des dames le visage découvert.

Le gouvernement d'Erivan rapporte annuellement deux cent mille écus à son chef. La rivière se jette dans l'Araxe et vient du lac de Gigaguni. Le faubourg est vingt fois plus grand que la ville; il est habité par des marchands, des ouvriers, des Arméniens, et rempli de métairies et de jardins dans une étendue de dix milles; on y voit un beau bazar et un maidan; mais plusieurs de ses maisons ne sont qu'un amas de ruines, effet de la guerre entre les Persans et les Turcs. Elle est entourée de remparts de terre et de montagnes très-voisines. Le terroir produit abondamment d'excellens vins et des fruits exquis; les campagnes y sont bordées de saules et de peupliers.

J'allai voir l'église de Kiekart, à huit lieues d'Erivan; elle a près d'elle un couvent pratiqué dans le roc; les piliers qui soutiennent l'église sont taillés dans le roc même; on dit qu'on y conserve le fer de la lance qui perça le côté de Jésus. Auprès on voit cinq autres

couvens et un lac. (C'est sans doute celui de Sevan.)

Je résolus de partir avec des Géorgiens qui se rendoient à Nakeivan, et je les joignis avec le père Dominique. A une heure de nuit, nous vîmes les éclairs sillonner les nuages qui couvroient le mont Ararath, et nous trouvant près du fleuve profond de Gavouri-Ciny, nous attendîmes le jour dans un village de Kurdes. Le mont dont je viens de parler est à découvert le matin; mais le soir il se couvre de vapeurs qui se dissipent la nuit en pluies, précédées d'éclairs et de tonnerres. Il me paroît plus haut que le Caucase et le Taurus, et le sommet en est toujours couvert de neige; toute sa pente est nue, et les couvens qui y sont dispersés, sont très-exposés au froid. Les Arméniens le nomment *Mesesusar* ou Montagne de l'Arche, et les Persans *Agri*.

Le pays de Tocat à Tauris n'est presque habité que par des chrétiens, la plupart ouvriers en soie, que les caravanes y apportent d'une province voisine. Je passai le Gavouri, et marchai ensuite dans une grande plaine, cultivée, arrosée en partie par des canaux tirés des rivières voisines; les grains qu'on y recueille, ne s'y conservent, dit-on, qu'une

année. On passa la nuit dans le village de Satarach, où chacun veilla sur ses hardes au lieu de dormir, parce que les Persans sont très-voleurs. Nous marchâmes ensuite cinq lieues dans une vallée dangereuse pour les étrangers, infestée de voleurs; mais nous n'y trouvâmes que les rattars ou gardes de chemin qui voulurent nous rançonner, et que nous ne pûmes rendre plus raisonnables qu'en mettant le pistolet à la main. Nous passâmes ensuite deux rivières qui couloient dans un pays bien cultivé; la dernière est l'Arpasou, qui se divise en trois bras, et cependant est d'une rapidité extrême; le passage en est dangereux. Au-delà les campagnes sont incultes, et l'on y trouve le karavanserai de Karaba, qui est quarré, et l'un des plus beaux, des plus vastes qu'il y ait en Asie. Près de lui est une source d'une eau pure et abondante qui sort d'un rocher, creusé, dit-on, par Sem, fils de Noé.

Avant d'arriver à Naesivan, je fus encore exposé aux avanies des rattars, dont je ne me tirai qu'en payant, car ces hommes sont hardis et d'une insolence extrême. On dit que cette ville fut la demeure de Noé, et que son nom signifie *habitation de navire*; ses ruines prouvent son ancienneté, son étendue

étendue et sa magnificence. On n'y voit plus qu'une rue étroite et longue avec un beau bazar et quatre karavanserais; les maisons de son faubourg ressemblent à des grottes. On y remarque un grand édifice de briques, octogone, haut de plus de cinquante pieds, terminé par un aiguille; un escalier en limaçon y conduit à deux tours fort élevées: il fut, dit-on, construit par Tamerlan. Un kan y gouverne la ville et le pays.

Afin d'éviter les avanies des rattars, je partis de nuit pour joindre un envoyé persan qui portoit des présens au roi; je passai à une petite lieue de Naesivan, une rivière qui se rend dans l'Araxe, sur un beau pont de douze arches, puis une belle plaine entrecoupée de canaux. Nous arrivâmes à Zulfa, ville devenue presque déserte: ce qui en reste n'est qu'un amas de boue et de cavernes; ses deux karavanserais sont ruinés; un terroir fertile y fixe quelques Arméniens. On y passe l'Araxe sur un bateau mal construit; il y est profond et resserré entre deux montagnes. On croit qu'il est le Gihon du Paradis terrestre, parce qu'il prend sa source dans la même montagne que l'Euphrate; on paye le passage à des rattars aussi méchans, aussi insolens que les autres. C'est au-delà qu'est

la province d'Adirbeitzan; d'abord le pays qui borde le chemin est plein de collines cultivées, puis on trouve une vallée profonde infestée de voleurs; le pays est inculte presque jusqu'au village de Marant, où l'on dit que la femme de Noé est ensevelie. Ce lieu est agréable par ses jardins; il est grand, et situé dans une plaine fertile, longue d'une lieue, remplie de villages. On y trouve un grand karavanserai qui a une tour à chaque angle et une fontaine d'une eau excellente. Avant d'y arriver, après en être sorti, je fus aux prises avec les rattars: ils n'ouvrent point les malles; mais aussi ils font payer pour des bagatelles, comme pour des choses précieuses, et leur avidité n'est jamais satisfaite.

Après avoir parçouru un pays uni et sablonneux, nous arrivâmes à Sofien, qui paroît moins une ville qu'une forêt, par les jardins et les arbres qui l'entourent. Enfin, nous parvînmes à Tauris.

Cette ville, située dans l'Adirbeitzan, ne conserve plus qu'une ombre de son ancienne splendeur: bâtie à l'extrémité d'une plaine, environnée de trois côtés par des montagnes, l'air y est variable; son circuit est d'environ dix lieues; mais une partie de cet espace est occupé par des places étendues et par des

jardins. Ses maisons sont laides, ses bazars et ses karavanserais sont beaux ; le commerce y attire des négocians de toutes les nations; on y travaille la soie du Ghilan: elle peut renfermer deux cent cinquante mille habitans.

On y montre la tour de Scham-Casan, qu'on dit être celle de Babel. C'est un bâtiment de briques qui a deux cents pas de tour; ses murs sont épais de douze pieds ; un escalier en limaçon conduit au sommet ; ses murs sont couverts de chiffres et de caractères ; au fond est une grille qui couvre le tombeau de son fondateur; elle tombe en ruines. L'At-Meidan est une grande place toujours remplie de marchands et d'ouvriers : on y vend de beaux chevaux ; on y fait un grand commerce de peaux de chagrin dont on fait des bottes et des souliers, et qui se fabrique avec la peau de la croupe de l'âne, du mulet et du cheval. La mosquée d'Hassan-Pacha est remarquable par sa façade de briques travaillées avec art, enrichie de bas-reliefs de marbre sculptés à la manière d'Italie, représentant des oiseaux, des fruits, des fleurs. La première porte est un seul morceau de marbre blanc; l'intérieur est un grand dôme incrusté du même marbre, avec des peintures

en or et azur; on y voit aussi des galeries, des balcons, des tribunes; derrière est un beau jardin. Le Meidan est terminé par un grand palais que les Turcs y ont bâti, et tous les soirs, d'une de ses terrasses, on entend un concert de trompettes et de tambours, signal de fermer les boutiques, et ordre aux gardes de s'emparer des bazars.

Je me promenai vers la ville, et y rencontrai des religieux persans qui portent un turban pointu et couvert de drap rouge : je passai plusieurs fois le fleuve Schienkaye qui traverse la ville et l'inonde quelquefois : son eau est excellente; les maisons sont séparées par des champs couverts de moissons et ombragés d'arbres; çà et là on trouve des tombeaux, terminés en pyramides, couverts de belles porcelaines bleue et noire. J'allai voir la maison royale nommée *Chiun-Evi*; rien n'est plus simple : le premier appartement n'est composé que de trois chambres, avec une galerie d'où l'on entre dans les jardins : là est un marbre rond, révéré des Persans, parce qu'il a servi à Mathusalem; on y voit deux jardins remplis d'amandiers, d'abricotiers, et où l'on trouve un cabinet pour prendre le frais. La mosquée d'Osmanlu est quarrée; sa façade est travaillée en mosaïque

de petites briques bleues, violettes, noires et blanches; elle est ornée de deux hautes tours dont le faîte est en forme de turban; l'intérieur est peint à la moresque; le dôme est rempli de peintures inimitables, douze hauts pilastres le soutiennent en-dedans, seize en-dehors : ceux-ci ont des niches pour mettre les souliers qu'on ôte avant d'y entrer; autour règne une balustrade; à côté est un autre dôme dont le pavé est d'un marbre transparent; l'intérieur est en violet et semé de fleurs d'or; ils sont couverts de tuiles vertes et noires, semées d'étoiles et de fleurs blanches. On y voit des pierres blanches et transparentes qui paroissent rouges quand le soleil les éclaire, espèce d'albâtre qui se forme des dépôts d'une eau qui coule à une journée de Tauris: on en fait des tombeaux, des vases et autres qui sont fort recherchés.

J'y ai remarqué deux temples de payens séparés par la rue : le plus grand est semblable au petit : sa forme est quarrée; deux pilastres d'une grandeur extraordinaire semblent avoir soutenu un troisième temple qui a disparu : les façades sont faites de diverses pierres, et tout y annonce leur antiquité.

Aux environs de la ville sont de belles mines d'un sel blanc; au-dedans sont de

belles sources d'une eau très-fraîche; çà et là on trouve différentes glacières. A une lieue de la ville est une mine d'or que la dépense a fait abandonner; plus loin il en est une de cuivre très-riche.

Je visitai le palais d'un grand: simple au-dehors, on trouve au-dedans un beau jardin orné de jets d'eau, de fleurs et d'arbres fruitiers. Les appartemens d'été étoient ornés de marbre et de peintures: de chaque côté on voyoit deux baignoires enfoncées dans la muraille et d'un marbre égal à l'albâtre: une grande fontaine étoit au milieu; les appartemens, les pavillons, les fenêtres, les toits, les peintures sont distribués avec beaucoup de symétrie. L'appartement d'hiver étoit peint et doré avec des arabesques; ailleurs on voyoit de petits jardins, des cabinets décorés de glaces; les planchers étoient couverts de beaux tapis de Perse; les chambres renfermoient des fontaines d'albâtre. Du côté d'Ispahan, on voit deux maisons de plaisance, séparées par un jardin curieux où l'on trouve tous les meilleurs fruits d'Europe.

Je passai un jour dans la place où sont les fourches patibulaires, et je remarquai que des femmes alloient et revenoient trois ou quatre fois sous les malfaiteurs suspendus.

C'étoient des femmes stériles qui croyoient voir là un moyen de cesser de l'être : pour la même raison, je les vis traverser plusieurs fois le canal où s'écouloient les eaux des bains des hommes.

En me promenant à cheval, j'aperçus un beau pont long de cinquante pas, sur un espace où il n'y a point d'eau et ne peut y en avoir. On dit qu'un moullah le fit élever, afin que le roi, frappé de l'inutilité de ce pont, demandât le nom de son auteur.

Je partis de Tauris avec un commandant de cent hommes, qui en entretenoit douze, et gardoit la paye des autres pour lui : nous marchâmes toute la nuit par un pays plat entre des montagnes arides ; au lever de l'aurore, nous arrivâmes au karavanserai de Schah-Sofi, qui a une charmante façade et peut contenir cent cavaliers. J'y trouvai des rattars ; mais le commandant leur en imposa. Après avoir traversé une haute montagne, nous passâmes un étang rempli d'oies sauvages ; au-delà nous trouvâmes un pays bien cultivé. Le jour étoit fort chaud, mais la nuit est très-fraîche en Perse : aussi attendions-nous que la nuit vînt pour partir.

En général le pays est plat : en divers lieux il est très-bien cultivé ; les terres y sont fortes,

et il faut quatre ou six bœufs pour labourer : on met un enfant sur le joug des premiers, et il les fait avancer avec un bâton. Quelquefois le pays devient inégal, mais il est toujours beau. Je fis ce voyage avec agrément. Le commandant en agit avec nous honnêtement : il nous invitoit à sa table, et manquant de cuiller, il prenoit le riz bouilli à poignée dans son plat pour en garnir nos assiettes. Près du bourg de Turconan, on nous avertit d'être sur nos gardes, parce que les habitans de Miana avoient quitté leurs maisons, dans l'impossibilité où ils étoient de payer les taxes, et s'étoient répandus sur les grands chemins où ils détroussoient les passans ; mais ils étoient sans armes, et je les craignis peu. Ce soir, le ciel s'obscurcit, et pour ne point s'égarer, il nous fallut prendre un guide et une lanterne. Vers le matin, nous marchâmes dans des montagnes et des vallées stériles qui nous conduisirent à Miana, lieu situé dans des lagunes : nous le trouvâmes en effet sans habitans ; il n'y avoit que des rattars. Le pays cependant n'est pas mauvais. Plus loin, on traverse la rivière de son nom, divisée en quatre bras, dont le dernier est très-profond. On y voyoit autrefois un pont de trente arches dont il reste encore six en-

tières. Au-delà est la haute montagne de Kaplantu ; sa descente roide et longue conduit à une rivière sur laquelle est le pont de Cafiloran. Ces deux rivières, saignées par divers canaux, arrosent la province de Chilan, et se jettent dans la mer Caspienne. Près du dernier pont est un rocher qui présente des restes d'anciennes fortifications et d'un château bâti sur le sommet, qui, dit-on, étoit imprenable. Après avoir marché pendant onze heures au travers d'un pays stérile en tout, excepté en réglisse et en voleurs, nous parvînmes au karavanserai de Sin-Malava, situé sur une montagne et flanqué de sept tours ; on y trouve beaucoup de perdrix, différentes des nôtres par leur couleur et leur dureté. Tout n'est pas agréable dans la Perse comme je l'avois cru : les voleurs, les rattars, les chiappars ou coureurs royaux, en troublent la sûreté, et vous exposent sans cesse à être pillé ou démonté.

Le jour qui suivit, ou plutôt la nuit, nous marchâmes encore par un pays stérile, accompagnés de la pluie et des tonnerres, et nous arrivâmes dans le village de Nuhba où est un karavanserai. En général ces édifices sont, en Perse, grands, bâtis en briques, et tous sur le même modèle : ils sont réguliers,

symétriques, ornés de tours; les chambres et les logemens sont autour des cours; on peut mettre son cheval ou dans les écuries ou à sa porte. La façade de celui où nous étions, et qui s'appeloit Nichbé, est ornée de caractères arabesques qui indiquent le nom et les qualités du fondateur.

Armés d'une lanterne, qui ne nous empêcha pas de nous égarer deux fois, nous arrivâmes à Zangan, grand bourg fangeux, dont les maisons élevées sans ordre, sont de terre; on y voit pourtant de beaux jardins remplis de fleurs et de fruits différens, et d'arbres dont les campagnes sont dépourvues; on n'y en voit aucun pour se mettre à l'abri, ni pour faire du feu; la fiente des animaux y supplée bien imparfaitement. Nous restâmes dans un café, jouissant du frais au bruit d'une fontaine abondante qui coule dans le milieu. Un pays plat et sec, un ciel serein, nous permit d'arriver au point du jour à Sultanie.

Les rois de Perse l'habitèrent; mais leurs palais y tombent en ruines. Tamerlan la détruisit; ses rois la négligèrent, et elle n'offre presque plus que des décombres; elle est dans une vallée large de trois lieues; son circuit est grand encore, mais il renferme des champs, des jardins, des maisons ruinées:

celles qui restent sont mal bâties. Son bazar n'est qu'une longue rue; son karavanserai est plus incommode qu'utile; les marais y rendent l'air mal sain. Un kan y commande.

Nous en sortîmes après nous être munis contre les voleurs qui infestent ces lieux. Le pays est uni et cultivé, semé de karavanserais : il nous conduisit à Habar ou Ebher, ville ancienne qui ne présente plus qu'un vaste labyrinthe, de grands et beaux jardins entourés de murailles et de hauts peupliers; on y trouve les meilleurs fruits et les plus belles roses du monde; ce lieu désert fut pour nous un séjour délicieux. La ville a, ou avoit un vaste circuit. Les campagnes qu'on traverse ensuite dans un espace de six lieues, sont stériles. Au village de Parssein on trouve de beaux jardins, des champs fertiles et peuplés; mais bientôt le terroir devient inculte jusqu'à Xoaré; entre ces villages, nous rencontrâmes une caravane de mille chevaux. Le dernier n'a que de mauvaises eaux, mais son terroir produit de bons vins et d'excellens fruits.

Nous allâmes ensuite, au clair de la lune et par des campagnes désagréables, jusqu'à Sexava, village célèbre par ses bonnes noix : ses environs nourrissent un grand nombre

d'animaux sauvages, nommés *geirans* ou *gazelles*, qui ont le poil du daim, et courent sans sauter comme le chien : la nuit, ils viennent en troupes paître dans la plaine; le matin, ils rentrent dans les montagnes. Nous vînmes ensuite goûter le frais sous de grands arbres qui bordent un ruisseau près du village de Karasanch. Les rattars y vinrent; mais le voisinage d'Ispahan les rend moins insolens, et nous leur fîmes des contes qui nous divertirent sans leur nuire.

Nous arrivâmes dans le karavanserai de Rhegioup, situé en pleine campagne, grand, bien bâti : tel est encore celui de Koschkeria; celui de Dongh ou Dang, n'est qu'une suite d'arcades percées où les voyageurs sont au frais dans toutes les saisons; près de lui est une excellente source d'eau vive. Les stupides habitans de ce village ont d'excellens raisins et n'en savent pas faire du vin, ni conserver le peu qu'ils en font maladroitement. Nous y rencontrâmes un courier qui venoit d'Ispahan : il avoit six sonnettes à sa ceinture; ceux du prince en mettent jusqu'à douze : c'est un moyen de les faire reconnoître et de les exciter.

Sur le soir, nous en partîmes pour atteindre Sava, ville dans une plaine stérile où l'on

voit cependant plusieurs villages; ses maisons ne sont que de terre, et elle paroît belle; ses murs ont quatre milles de circuit et sont ruinés en plusieurs endroits, de même que la forteresse bâtie sur le haut de la colline. On y commerce en peaux d'un poil hérissé dont on se sert dans le Levant pour faire des fourrures. A deux lieues de là, on trouve un fort ruiné avec une bonne citerne: car dans ces lieux on ne se sert que d'eau de pluie, quoiqu'il y ait des sources. Neuf lieues plus loin encore est le karavanserai de Giavar-Abad, qui étoit le plus grand et le plus commode de la Perse, et qui aujourd'hui est à moitié détruit; on en a bâti deux autres auprès, sur le bord d'une fontaine où les voyageurs se reposent. La montagne qui porte son nom, est dans un pays stérile, et l'on dit que *celui qui y va n'en revient pas*, opinion qui empêche qu'on y monte. Sans la nuit j'aurois fait mentir le proverbe. Nous approchions de Kom, et la lune s'étant cachée, nous attendîmes le jour pour y entrer.

Kom a trois lieues de tour, mais les pluies en détruisent les murs et les maisons; ses places sont mesquines, ses bazars et ses boutiques peu riches; quelques-unes de ses mosquées sont belles, mais les anciennes sont né-

gligées, et la vanité de passer pour fondateur en fait bâtir de nouvelles qui ne les valent pas. Ses karavanserais sont commodes; la fertilité de ses campagnes y fait abonder les grains et les fruits excellens. On y fait de beaux chagrins de toutes les couleurs, mais surtout des verts pour les babouches et les souliers.

J'allai voir une mosquée vénérée à cause des tombeaux de Schah-Abas II et de Sidi-Fathime. Une grande porte conduit à une longue place remplie de boutiques de chaque côté, qui est terminée par une longue cour qui ressemble à un jardin par le nombre des pins qui la bordent; une muraille basse y préserve les roses et autres fleurs qui l'ornent; on y trouve d'abord de petites chambres où les pauvres vont manger la portion de viande, de riz et de pain que la mosquée leur distribue tous les jours. Il y a aussi des asyles pour les débiteurs insolvables. Au-delà est une cour plus grande, remplie d'arbres et bordée de logemens pour les bas-officiers de la mosquée. Une grande porte y conduit à une cour quarrée, au milieu de laquelle est une grande fontaine, et autour sont les chambres des moullahs et des prêtres. Là, est la façade ornée de diverses cou-

leurs et décorée de trois portes : celle du milieu conduit à la mosquée couverte de lames d'argent; la gauche, mene à une salle où l'on distribue des aumônes, et la droite aux tombeaux. La mosquée est octogone, construite en briques peintes, ornée de belles árabesques d'or et d'azur; un moullah qui lisoit, me fit signed'avancer, et me conduisit civilement partout. Le tombeau est quarré, couvert de soie et d'or, fermé de grilles d'argent, hautes de seize palmes avec des pommes de même métal; tout autour pendent des lampes d'or et d'argent; le cercueil est élevé de 4 palmes et ressemble à un autel couvert d'étoffes d'or. Le tombeau de Sidi-Fathime est fermé.

Nous partîmes de Kom pour Ispahan, au son du tambour et des flûtes qu'on entendoit dans le Meidan, et nous vînmes nous reposer dans le grand-village de Kassum-Abad, au-delà duquel nous trouvâmes des terres sablonneuses et stériles jusqu'à Abchirim, ou Eau douce, parce qu'on y en trouve un réservoir unique dans un espace de plus de cinq lieues; j'y sentis un vent si chaud qu'il ôtoit presque la respiration, et nous trouvâmes sur la route uu chien expirant de soif.

Nous traversâmes Sinsin, et ensuite Nassar-Abad : ce dernier endroit n'a plus que des

vestiges de maisons. Nous nous y reposâmes au grand air, et partant au point du jour, nous arrivâmes à Caschan après une marche de huit heures faite en grande partie au travers de campagnes stériles.

Caschan est gouvernée par un kan, ainsi que Kom, et leur enceinte a la même étendue. Celle de Caschan est marquée par une double enceinte de murs ruinés: cependant il lui reste encore de bons édifices. Ses bazars sont bien éclairés, assez bien bâtis: deux surtout sont pleins d'ouvriers et d'artisans, qui la plupart travaillent en cuivre. Les rues sont belles, ses karavanserais commodes: l'un d'eux a un reservoir d'eau auprès duquel les marchands font porter leurs lits pour jouir de la fraîcheur. Son plus grand commerce consiste en étoffes de soie qui y attirent des commerçans de divers endroits de l'Asie. La maison qu'y a le roi est ornée d'un jardin qu'un ruisseau arrose et partage; il a de grandes allées de pins, de cyprès et d'autres arbres, avec des eaux en abondance; tout y est symétrique; la maison sert d'asyle aux criminels; sa façade est de briques peintes: j'y vis une compagnie de cavaliers à bonnets simples, ou pyramidaux, ou entourés de plumes, ou ceints d'un turban; tous avoient

avoient des habits différens. Je voulus m'approcher pour lire les caractères qui étoient sur la porte, et l'un d'eux, indigné de ce que je n'avois pas fait la révérence devant ce palais, selon la coutume, me la fit faire à genoux et toucher du front le seuil de la porte.

En sortant de Caschan, on trouve un terrein brûlé et stérile: le vent étoit si ardent, que j'étois obligé de mouiller de tems en tems un linge pour mettre sur mon visage. Nous entrâmes ensuite dans des vallées, et vînmes nous reposer au karavanserai de Guiaour-Abad ou Deizabad, placé au milieu de ces solitudes. Deux lieues plus loin, nous vîmes des réservoirs destinés à fournir de l'eau à Caschan, quand le gros ruisseau qui la traverse viendroit à tarir. Nous nous arrêtâmes au village de Corou, situé entre des montagnes stériles, dans une vallée abondante en excellens fruits qui y mûrissent avec lenteur. Il y a beaucoup de noix exquises; les jardins y sont clos de murs de pierre; divers ruisseaux y coulent.

La lune nous facilita la marche de nuit, et traversant un pays plat, stérile, nous ne trouvâmes pas un village dans un espace de dix lieues. Nous y rencontrâmes une compa-

gnie de marchands arméniens qui alloient dans le Ghilan, et devoient traverser un désert de sel, long de douze lieues. Il nous fallut grimper des montagnes incultes et arides pour arriver au village de Gasi où est un beau karavanserai. De là jusqu'à Ispahan, le pays est abondant en grains et riche en fruits; on y voit beaucoup de villages et de maisons de plaisance. Après trois lieues de chemin, nous arrivâmes dans la capitale de Perse qui semble de loin une forêt. J'allai loger chez les Augustins portugais, afin d'en apprendre la langue très-répandue dans les Indes. Ces moines y vivent voluptueusement et dans la bonne chère, se font servir par douze valets, et récréent leur vue dans un jardin rempli de fleurs et de fruits.

Ispahan ou Spahon, est dans la province d'Hierak, au milieu d'une grande et fertile plaine, ceinte de trois côtés de montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre. Elle s'est formée de l'union de deux villages dont les habitans étoient sans cesse armés les uns contre les autres, et ils se ressentent encore de cette ancienne haine. Les rois en ont fait leur capitale à cause de la commodité de sa situation et de la fertilité de son terroir, ar-

rosé par une infinité de canaux remplis par le Zenderoud qui fournit des eaux à la plus grande partie de la ville.

Son circuit est de quatre lieues; mais si l'on y comprend ses faubourgs, il sera d'environ dix lieues : elle est défendue par un mur de terre flanqué de petites tours, et un fossé plein d'eau, mais peu profond. On y entre par dix portes petites, mal faites, couvertes de fer; mais ses murs éboulés permettent d'y entrer partout. Ses rues sont étroites, inégales, la plupart obscures, à cause des voûtes qui couvrent les bazars. La vivacité de l'air y empêche l'effet des amas d'immondices dont elle est pleine. Devant chaque maison est une fosse d'ordures que les jardiniers viennent nétoyer de tems en tems. Chacun satisfait ses besoins où il se trouve; les places sont empestées des charognes qu'on y dépose; l'été y est incommode par la poussière qui s'y élève, l'hiver par la boue profonde qui en couvre les rives. Toutes les maisons y sont de terre mêlée de quelques briques cuites au soleil, et enduites de chaux : elles coûtent cependant beaucoup à élever. Voici leur disposition générale : au milieu est un portique avec une fontaine ou un réservoir; des trois côtés elles ont des fenêtres élevées,

et plus bas sont des voûtes pour amener le frais dans des chambres en enfilade. Plus avant est une grande chambre couverte de matelas et de carreaux de coton qui servent de lits; le plancher est couvert de tapis; le dessus est fait en terrasse, et l'on y couche l'été. Les appartemens où l'on entre sont très-décorés; les autres le sont peu.

Ispahan est très-peuplé; les bazars sont remplis de richesses immenses, les boutiques de marchandises précieuses. J'en parcourus d'abord les dehors. Je vis la tour de Monar-Kalé, haute de quatre-vingts palmes, bâtie avec les os des animaux que Shah-Abas tua dans un jour, et surmonta, dit-on, de la tête de l'entrepreneur. Je visitai l'agent de la compagnie de Hollande qui se divertissoit à tuer des tourterelles dans un jardin embelli de fontaines et de tschinars, arbre qui est une espèce de platane. Il me montra ses superbes chevaux, sa petite maison de chasse, ses pipes d'or et d'argent. Il vivoit en prince.

On arrive à Zulfa par une longue avenue, dont l'entrée est un beau pavillon orné de balcons peints qui communiquent au palais; on voit ensuite un beau canal de pierre dont l'eau remplit quatre grands réservoirs où l'on nourrit beaucoup de poissons. Quatre rangées

de platanes ombragent des allées et un parapet où l'on peut se promener à pied : les Persans y fument, et s'y divertissent sous des cabanes fort propres; puis on passe le Zenderoud ou Routconna sur un pont de trente-cinq arches, sous lesquelles on peut venir prendre le frais au murmure de l'eau : il est bordé de deux parapets où passent les gens à pied. Au-delà, dans l'espace de deux milles, on ne voit qu'une suite de beaux jardins, de maisons agréables avec des canaux et des viviers pour le plaisir de la pêche. Là est le jardin du roi ou Azar-Gerib, qui a une lieue de long sur le tiers de large. On voit d'abord un belle façade avec un double rang de balcons du côté de l'avenue et du jardin; ils sont peints d'or et d'azur en figures à l'européenne. Les quatre angles ont chacun une tour ou colombier; un ruisseau y coule tantôt avec lenteur, et tantôt y forme de riantes cascades ombragées d'arbres; ailleurs on voit des pavillons peints à la moresque et soutenus par des colonnes de bois doré, des canaux et des réservoirs où l'on peut aller en bateau. Le parc est rempli de lions, de tigres et autres bêtes : on y voit des pars, animal de la grosseur d'un chat, qui sert à la chasse du cerf et de la gazelle.

On me fit voir dans le couvent que j'habitois, un morceau de racine sur laquelle on me fit ce conte. La disette étoit très-grande dans la province de Meyrvou, surtout près du village de Ciase : une femme de bien vint, accompagnée du peuple, implorer avec larmes la miséricorde divine, et pendant tout un jour et une nuit, il tomba de cette racine dans l'espace d'une lieue.

Le Meidan, bâti par Shah-Abas, est le plus bel édifice de la ville; sa longueur est d'un quart de mille, sur la moitié de largeur : ce lieu est bien disposé. Ses arcades, ses boutiques, ses fenêtres sont symétriques; il est bâti en briques : le bas sert de boutiques, le haut de logemens; il est entouré d'un canal de pierre où l'eau croupit quelquefois : il étoit bordé d'arbres qu'on a laissé périr.

Le palais a différentes portes : l'une d'elles donne dans une longue rue où sont de petits logemens qui servent d'asile aux délinquans; à son extrémité est une autre porte sur le seuil de laquelle est une pierre ronde et vénérée des Persans : plus loin est un pavillon quarré, ouvert de trois côtés, ayant un plafond magnifique, doré, peint, et soutenu sur vingt colonnes; dans le milieu est une belle fontaine où l'on fait monter l'eau à force de

machines: au fond est le trône, et de là le sophi se plaît à voir les fêtes publiques.

La porte ordinaire qu'on nomme *Daulet-Luna*, porte de justice, est gardée par plusieurs compagnies de soldats à pied et à cheval, et munie d'une centaine de pièces de canon prise à Ormus. Vers le nord est placée l'horloge que les Persans prirent dans la même île. La mosquée royale est au midi: sa belle façade est ornée de deux tours qui se terminent comme un turban; l'une de ses portes est couverte de lames d'argent, l'intérieur est peint d'arabesque, or et azur; les voûtes le disputent pour la richesse au pavé qui est couvert des plus beaux tapis du pays; de la mosquée au milieu de la place, on voit les marchands de bois et de charbon, puis de la vieille ferraille, de vieux tapis, de vieux harnois, puis de la volaille et de la viande apprêtée. Cette place sert quelquefois à des combats de taureaux et d'autres animaux féroces. Là, se rassemblent les bateleurs et autres baladins; plus loin, on étale diverses marchandises; on y voit des boutiques de libraires et de relieurs, des verreries, etc. Sous les voûtes qui règnent jusqu'à l'angle du midi, on prend le café, on fume, on y écoute les dervis, en jouissant d'une vue

magnifique et de la fraîcheur de l'eau qui y coule. Près de là sont des karavanserais de fondation royale, où l'on n'est point reçu gratis, mais qu'on préfère d'habiter, parce que leur gardien doit répondre des effets qu'on y dépose. Chaque face du palais répond à des bazars, ou à des places qu'il seroit long de décrire, il le seroit plus encore de parler de toutes les marchandises qu'on y étale.

Je vis le château où le roi renferme toutes les raretés qu'il achète, toutes celles qu'il reçoit en présent: il a deux milles de tour; l'intérieur renferme des bazars et des demeures pour les esclaves du roi; ses tours sont de terre comme ses murs.

J'allai voir courir un homme qui vouloit être reçu coureur ou chattar. Il avoit un petit caleçon ouvert, trois petites sonnettes étoient suspendues à sa ceinture; ses jambes et ses cuisses étoient nues et graissées d'une certaine huile qui prévient la lassitude: il devoit d'une porte de la ville courir jusqu'au haut de la montagne qui étoit à une lieue, et faire sept fois ce chemin sans manger; mais il lui étoit permis de boire : il remplit sa course et fut reçu.

Un autre jour, je vis les cérémonies nup-

tiales qui se font en Perse pour les esclaves. Après s'être remplis de riz bouilli chez le marié, une nombreuse compagnie d'hommes et de femmes, portant des chandelles allumées, alla prendre la mariée, qui vint au milieu de deux femmes, couvertes d'un drap blanc de la tête jusqu'aux pieds, et semblables à des fantômes; elles étoient suivies de plusieurs autres femmes; les hommes venoient après, et l'un d'eux portoit sur son dos un cierge qui coûtoit dix écus. Le marié fit quatre pas au-devant de son épouse. Les riches font toutes ces cérémonies en cavalcade avec beaucoup de pompe et des illuminations dans toutes les rues où ils doivent passer.

Pendant que j'étois à Ispahan, le roi de Perse mourut : le vin l'avoit rendu stupide ; il passoit de la langueur à l'ivresse, de l'ivresse à la langueur; une apoplexie mit fin à ses jours. Les eunuques et leur chef l'annoncèrent au peuple en habits déchirés, ce qui est la marque du deuil. On porta le corps du roi dans un jardin où il fut lavé dans une fontaine de marbre blanc, puis étendu dans une chambre sur un tapis, et de là porté à Kom dans la sépulture de ses ancêtres. Ordinairement les médecins d'un roi mort sont

mis à mort eux-mêmes, ou envoyés en exil; celui de ce dernier roi devoit être condamné à une prison perpétuelle. Jusqu'au couronnement de son successeur, on distribue aux moullahs et aux pauvres, mille plats de pillau ou riz bouilli et autant de confitures pour le repos de l'ame du mort. On fit ensuite ses obsèques; d'abord parurent cent chameaux ou mulets chargés de sucreries et d'autres choses bonnes à manger, pour distribuer en chemin à mille personnes qui accompagnoient le convoi. Après eux étoit le corps couvert d'une étoffe d'or, dans une litière portée par deux chameaux que conduisoit le grand-maître de la maison du roi; à côté marchoient deux officiers qui brûloient des parfums précieux dans deux cassolettes d'or; des moullahs ou moines en prières les suivoient, et précédoient les grands de l'Etat à pied et les habits déchirés; la route retentissoit de plaintes et de cris, et la foule grossissant à mesure qu'on avançoit, elle fut bientôt de dix mille hommes. On s'arrêta à un mille de la ville pour manger du pillau, puis on continua la marche sans ordre pour se rendre à Kom. Des paysans venoient à la rencontre du mort, et montroient leur douleur en se déchirant le corps.

Un jour j'allai voir le sacrifice d'un chameau qui se fait annuellement à Ispahan. Le peuple attendoit en foule ce chameau : il sortit mené par deux exécuteurs, suivi d'un magistrat, passa par le pont de Schiras qui a trente-trois arches bien faites et des galeries couvertes, et fut conduit dans un grand champ nommé *Massala*, où sont dispersés un grand nombre de tombeaux de mahométans. On lia les jambes de l'animal, on l'étendit sur la terre, et le magistrat, orné d'un bonnet royal, lui donna un coup d'épieu, puis les exécuteurs lui coupèrent la tête; on coupa les quatre quartiers pour les grands seigneurs, et le peuple se disputa le reste avec acharnement : chacun vouloit en avoir un morceau ; le soir, chaque particulier fit un festin. On célèbre cette fête en mémoire du sacrifice qu'Abraham vouloit faire d'Ismaël, selon les musulmans ; Dieu, disent-ils, mit en sa place un chameau.

Je visitai les Gaures ou les restes des anciens Perses ou Guèbres. Ils occupent une rue longue d'un mille, ouverte seulement à ses extrémités, ornée de deux rangées d'arbres et de deux canaux. L'un d'eux me conduisit à leur temple fait en forme de croix : il est éclairé par des fenêtres au bas du mur, et

par une lampe suspendue au milieu. Dans une chambre qui lui est jointe, ils entretiennent sans cesse du feu avec le bois, et quelquefois la graisse des queues de mouton : c'est là que ceux qui ont le malheur de le laisser éteindre dans leur maison, viennent en reprendre.

Ces Gaures ou Guèbres sont cultivateurs ; croient au Dieu de l'univers, honorent le feu, mais ne l'adorent pas, ont des prêtres qui bénissent leurs enfans peu de tems après leur naissance, lorsqu'ils les ont lavés dans une eau où l'on a fait bouillir des fleurs, et reçoivent, devant des témoins, l'aveu du consentement de l'homme et de la femme qui se marient, et les bénissent : alors ils ne peuvent se répudier sans cause légitime. Ils détruisent avec soin les animaux immondes, et dans un certain jour ils vont avec leurs femmes et leurs enfans tuer des grenouilles ; ils boivent le sang et mangent la chair du porc qu'ils ont nourri et non d'aucun autre. Il y a cinq jours dans l'année où ils s'abstiennent de viande, de poisson, de beurre et d'œufs ; il y en a trois autres où ils ne mangent qu'après le soleil couché. Ils portent leurs morts dans un lieu enfermé de murs, proche de la montagne ; ils attachent le corps

debout contre un pilier, prient pour son ame, et attendent, dit-on, que les corbeaux viennent le manger. Si ces oiseaux commencent à le becqueter par l'œil droit, les parens l'ensevelissent avec joie; si c'est par l'œil gauche, ils l'abandonnent tristement (1).

---

(1) Ces Gaures, dont le vrai nom est *Parsis*, sont des disciples de Zoroastre, mort à Balk, capitale du Corazan. Ce philosophe, le père des mages, que certains auteurs font vivre 1300 ans après le déluge, mourut à l'âge de 77 ans, et compta, dit-on, quelque tems avant sa mort, 80,000 sages, dans l'Asie, qui suivoient sa doctrine. Sa morale devint ensuite celle de toute la Perse, sous le règne de plusieurs monarques. Mais lorsque les Arabes en firent la conquête, ceux qui ne voulurent pas vivre sous leur oppression, se retirèrent sur les bords du golfe Persique, ou passèrent à Surate et sur les bords de l'Indus. Tous les voyageurs s'accordent à dire que les Parsis ou Guèbres ont les mœurs douces et simples. Ils regardent comme des actes de vertu de planter un arbre et d'engendrer un homme : ils ont le célibat en horreur et honorent l'agriculture. Ils ont épuré le dogme de la métempsycose. Ils ne tuent jamais les animaux utiles à l'homme. Ils mangent cependant de toute espèce de viande à l'exception du bœuf et de la vache, Ils ne se mêlent guère avec les autres peuples, et n'épousent d'autres femmes que celles de leur secte. Tavernier prétend qu'ils ont le teint moins blanc que les Perses mahométans. Ils sont robustes, d'une assez belle taille; ils portent les cheveux et la barbe longue, une

Près de leur village est Zulfa ou Giolfa, séparée d'Ispahan par le Zenderoud. Cette ville qui a trois lieues de tour et une de long, qui est remplie de jardins, est habitée par une colonie d'Arméniens : les maisons en sont belles au dedans et assez laides au dehors; les rues en sont plus droites, plus nettes que celles d'Ispahan; elles sont ornées de tschinars et de canaux. Le roi de Perse y exerce sévèrement la justice criminelle; il nomme un juge de leur nation pour décider les procès civils. Ces Arméniens sont aujourd'hui les plus riches sujets du royaume; ils trafiquent en toutes sortes de marchandises, surtout en soie, et sont toujours d'une grande sobriété. Ils y ont un archevêque qui a quatre évêques pour ses suffragans; il commerce aussi des choses saintes, et s'enrichit avec facilité. Quelques-uns d'eux sont devenus catholiques, mais ils sont en petit nombre. Leurs femmes sont belles; elles couvrent leurs têtes d'une toile blanche et fine qui s'attache sous le menton ; leurs cheveux en tresses sont rangés dans une bourse de velours qui tombe sur leurs épaules: les plus

---

veste courte et étroite, et s'habillent de toile ou d'étoffes de laine et de poil de chèvre.

riches cependant se distinguent par de l'or et des pierreries.

J'ai vu célébrer la messe par leur archevêque assisté de deux évêques; plusieurs cierges étoient allumés à la droite de l'autel, des clercs sonnoient de petites clochettes attachées à de longs bâtons, et l'on chanta. Ses prêtres prennent et donnent au peuple le pain trempé dans le vin; ils donnent la communion même à des enfans de trois ans, et ne mettent point d'eau dans le calice, parce que Jésus institua la cêne avec du vin pur; ils se servent de pain sans levain; et ne communient point dans le carême. Leurs quatre grandes fêtes sont Noël, l'Ascension, l'Annonciation et la Saint-Georges, qui toutes sont accompagnées de huit jours de jeûne, pendant lesquels ils ne mangent ni viande, ni œufs, ni poissons, ni beurre, ni huile. Quelques-uns passent trois ou cinq jours sans rien manger du tout. Les archevêques ne mangent de la viande et du poisson que quatre fois dans l'année; dans tout autre tems ils ne vivent que de légumes et d'herbes. Tous les Arméniens ont six mois et trois jours de jeûne dans une année, et alors ils ne vivent que de pain et d'herbes. Ils administrent le baptême le dimanche et par immersion; le prêtre joint

ensuite deux cordons, l'un de soie rouge ; l'autre de coton, et les attache au cou de l'enfant qu'il oint en prononçant les paroles sacramentales. On lui donne le nom qui se trouve dans le calendrier ce jour-là. Le tout finit par un grand festin.

Leur huile sainte se fait avec diverses fleurs, surtout avec celle du paradis, et plusieurs drogues aromatiques : ils la consacrent le jour de la uativité de la Vierge, et la distribuent en diverses parties du monde. J'ai vu un de leurs mariages : les époux se rendirent devant l'église à cheval, ainsi que leur suite ; là, ils descendirent, s'avancèrent vers l'autel, se mirent le front l'un contre l'autre ; l'évêque mit un livre sur leurs têtes, y lut quelque tems, puis les bénit au son des tambours et autres instrumens. Ils retournèrent chez eux daus le même ordre.

La crainte de se voir enlever leurs filles, les oblige de les marier dès l'enfance ; les mères arrangent le contrat, puis le disent au père, et vont accompagnées de deux femmes âgées et d'un prêtre chez la mère de la fiancée, à qui elles présentent l'anneau nuptial de la part de leur fils qui arrive bientôt, et le prêtre bénit les deux fiancés. Jusqu'à l'âge de puberté, l'époux envoie chaque année un habillement

habillement à son épouse. L'âge prescrit par la nature arrive, et le mariage s'accomplit.

Ils lavent le mort, le vêtissent d'une chemise blanche et d'autres linges neufs, l'enferment dans un sac de toile neuve et en cousent l'ouverture ; on porte ensuite le corps devant l'autel, on l'environne de cierges; il y passe la nuit, et le lendemain les prêtres disent sur lui des prières, et on le met dans la fosse que l'on comble. Un repas finit la cérémonie. Si c'est un esclave qui meurt, son maître lui met dans la main un papier où il déclare qu'il n'est pas fâché qu'il soit libre, qu'il lui donne la liberté. Le suicide sort de sa maison par une brêche qu'on fait au mur, et est enterré sans cérémonie. La veille de Sainte-Croix, hommes et femmes se rendent au cimetière, munis de provisions, et y passent la nuit, tantôt pleurant, tantôt mangeant. Il n'est aucun Arménien qui s'en dispense.

Je voulus voir couronner le nouveau roi; je crus que j'allois assister à des cérémonies augustes et à de brillantes fêtes : je fus trompé. Nulle part dans les rues je ne vis de marques de joie; car ce peuple craint plus son maître qu'il ne l'aime. Après minuit, on entendit un bruit de trompettes et de tambours

qui annoncèrent que Schah-Ossein ou Hussein venoit de monter sur le trône; toute la cérémonie consiste alors à recevoir les hommages des grands. Il défendit l'usage du vin sous peine de mort, et deux jours après parut en public, vêtu d'écarlate, après avoir fait don de deux mille robes très-riches aux grands et à ses favoris. J'allai voir donner audience aux ambassadeurs de Pologne et du pape. On entra d'abord au son des instrumens dans une longue salle à plafond peint et doré, soutenu de quarante colonnes: elle est partagée en trois parties: de la première, on va dans la seconde plus haute d'un degré, et c'est dans celle-ci que se placent les grands; la troisième est occupée par le trône, où le roi étoit assis sur un carreau de brocard; à ses côtés étoient douze eunuques debout, qui tenoient dans leurs mains la pipe, le cimeterre, et d'autres choses à l'usage du prince; sur la première estrade étoient les ministres, sur la seconde les gouverneurs de province; au bas de la salle, on voyoit les joueurs d'instrumens.

Les ambassadeurs entrèrent, conduits par un introducteur qui leur fit baisser deux fois la tête jusqu'à terre, en approchant du trône. Ensuite le roi leur fit signe de s'asseoir; ils

furent placés parmi les gouverneurs ou kans avec leur cortége; puis le monarque s'informa de leur pays et du motif de leur voyage à son atmath-doulet ou premier ministre. Une heure après, tout le monde s'assit les jambes croisées, et on mit une nappe de soie devant chacun avec une peau dessus : on apporta plusieurs sortes de confitures et de fruits dans des plats d'or; ensuite trois grands bassins de pillau rouge, blanc et jaune, couverts de poulets et de grosses viandes, et on les distribua aussi dans des plats d'or. Le roi étoit servi sur une table de brocard d'or. On dévoroit les mets, on but beaucoup de limonade et d'eau rose avec du sucre candi. L'audience finit avec le repas.

Le roi avoit une robe couleur d'or, avec une ceinture et un turban à la persane, orné d'une agraffe de diamans. Il paroissoit âgé de vingt-cinq ans, étoit d'une stature moyenne, d'une constitution foible, avoit le teint blanc, les sourcils épais, la barbe noire. J'allai un jour dans un jardin qui est hors de la ville, et où le roi, lorsqu'il veut faire un voyage, s'amuse jusqu'au moment que les astrologues annoncent être heureux. On y trouve une multitude de fruits, et un ruisseau qui coule dans un lit de pierre de taille; au milieu est

une grande voûte quarrée qui couvre une fontaine d'un beau marbre : à ses quatre angles sont quatre petites chambres, et dans le haut il y en a huit; la voûte, les plafonds sont dorés, et peints de figures obscènes.

Je vis célébrer la fête Catl ou du meurtre; on la célèbre en Perse en mémoire de la mort d'Hossan et d'Ossein, fils d'Ali, tué par Omar près de Bagdad. Elle dure dix jours et pendant ce tems, toutes les places sont illuminées, et on y arbore un drapeau noir, auprès duquel un moullah, monté dans une espèce de chaire, prêche en faisant des cris de possédé; tous ceux du quartier, portant des robes rouges et bleues en signe de deuil, l'écoutent, et les femmes surtout : elles viennent ensuite lui donner de l'argent, des confitures et de l'eau rose pour le rafraîchir. Le troisième jour, ils promenèrent par la ville une figure de paille garrottée sur un âne, et ils lui donnoient tantôt le nom d'Omar, tantôt celui d'Aboumourgian son compagnon. Leur rage, animée par la fête, se satisfait en partie par la mort de l'âne infortuné et par l'incendie du fantôme de paille.

Le dernier jour de cette fête, le roi fait mangalès, c'est-à-dire, mange en public avec les grands et les ambassadeurs. Des

tigres, des éléphans, des lions sont rangés devant le palais; toutes les tentes du Meidan sont enlevées pour faire place à plus de mille chevaux qui appartiennent à ceux des grands qui assistent à cette fête; des processions vinrent dans cette place de tous les quartiers de la ville; elles portoient de longues piques avec des étendards au bout, et conduisoient des chevaux chargés des armes et des turbans des martyrs dont on célébroit la fête: le tout étoit accompagné de danses et de chants lugubres, mêlés au bruit de deux bassins qu'on frappoit l'un contre l'autre. Quelques-uns portoient les images de ces martyrs sur des bières, et dansoient à l'entour; d'autres lioient deux enfans sur un chameau, comme s'ils étoient morts; deux chevaux sellés marchoient à leurs côtés : ils en portoient les armes. Toutes ces processions passoient devant le pavillon où étoit le roi; les hommes qui les formoient, se meurtrissoient pour représenter mieux l'événement qu'on célébroit. Plusieurs ne s'inquiétoient pas de rentrer chez eux la tête brisée, ou avec des blessures mortelles, parce qu'une telle mort, une telle cause, conduit droit en paradis; la plus grande partie du petit peuple se battoit et se tailladoit. Les maîtres des boutiques te-

noient de l'eau fraîche à leur porte, pour en donner à ceux qui avoient soif, en mémoire de celle que souffrirent Hassan et Hossein après que leur père Ali eut été blessé. C'est par cette cérémonie que finit cette longue fête, pendant laquelle tout sectateur d'Omar couroit risque de la vie, s'il osoit se montrer.

Je ne décrirai point ici la Perse, ni n'expliquerai au long la religion de cet Etat, son gouvernement, ses mœurs, ses coutumes: on sait que sa religion est celle de Mahomet; on se bornera à citer quelques traits singuliers sur ces différens objets.

Les Persans regardent Ali comme le légitime successeur de Mahomet, et les autres califes comme des usurpateurs; tous les descendans d'Ali sont pour eux des prophètes, des saints. Le douzième descendant de ce gendre de Mahomet, se nomma *Muhemanet-el-Mohadi-Saheb-Zaman*, et fut enlevé au ciel dans un char de feu: il en doit redescendre un jour; et dans les testamens il est ordinaire de lui léguer des maisons meublées et des écuries pleines de chevaux, afin qu'il en trouve de prêts quand Dieu le rappellera sur la terre.

D'autres points de religion séparent les Persans des Turcs: ceux-là ne prient point

dans les mosquées, rejettent comme apocryphe un verset de l'Alcoran, ne se lavent point le pied entièrement nu, ne se coupent point la moustache, mais se coupent la barbe, se servent d'une chaussure verte et de turbans rouges, etc., toutes opinions qui paroissent scandaleuses aux Turcs.

Le chef de la religion chez les Persans se nomme *nabab :* deux juges siégent sous lui; ce sont le *scheit* et le *casi :* ils décident de tout ce qui concerne la religion, reçoivent les divorces, sont présens aux contrats et aux actes publics, et ont des lieutenans qui président aux mêmes opérations dans les diverses villes du royaume. Le nabab siége après l'athmath-doulet ou premier ministre; et, ce qui ne peut être chez les Turcs, quelquefois il lui succède.

Les Persans dévots portent communément un peu de terre de la Mecque durcie, et la baisent de tems en tems; ils portent aux bras des petits tuyaux d'argent, dans lesquels est renfermée une sentence de l'Alcoran.

Ils croient qu'après que les hommes sont mis dans le tombeau, deux anges viennent, les ressuscitent jusqu'à la ceinture, et leur demandent le bien et le mal qu'ils ont fait, pour les traiter selon leurs œuvres jusqu'au

jour du jugement, où tous passeront sur le pont de Polserat, plus affilé que le tranchant d'un couteau: les Musulmans le passent légérement comme les oiseaux; les infidèles tombent dès le premier pas dans un abîme de feu; ceux qui ont fait injustice à quelqu'un sont arrêtés par la veste avant de le passer; ils croient que dans le séjour des justes, ils mangeront des viandes délicieuses qui se dissiperont par une sueur agréable, etc.

Les meurtriers sont remis sur-le-champ entre les mains de la famille offensée, et elle le fait mourir de ses mains comme elle l'entend; quelquefois il se rachète avec de l'argent.

Les kans, dans la juridiction desquels se commet un vol, en sont responsables : ils trouvent moyen d'esquiver souvent cette loi; le volé en profite peu ou point; mais aussi il en arrive que les voleurs sont punis cruellement: on les attache à la selle d'un chameau la tête en bas, et on leur ouvre le ventre; on les enferme dans un mur qu'on élève jusqu'au cou, avec une pipe à la bouche, ils meurent ainsi misérablement; on les rôtit avec du lard enflammé; on les tourmente par des supplices divers; mais en Perse, comme ailleurs, les grands voleurs échappent à la peine.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE MANUELE III NAPOLI

1. Le Persan, 2 La Persane, 3. Le rosier de Perse, 4. Le pècher de Perse.

Le royaume est divisé en cent dix-huit provinces, dont quatre-vingt-une sont gouvernées par des kans, et trente-sept par des visirs : il y a cette différence entr'eux, que les premiers sont des commandans dont dépend le militaire, le civil et le criminel ; tandis que les seconds ont un pouvoir borné sur les deux derniers objets et n'en ont point sur le premier, mais ils perçoivent les revenus de la couronne.

Les Persans sont civils, complaisans, honnêtes, d'une politesse souvent intéressée. Chez eux les Européens peuvent s'habiller comme il leur plaît ; les expressions les plus communes de leurs complimens sont celles-ci : *Je suis votre esclave. Je me sacrifie à vos desirs. Je voudrois que les prunelles de mes yeux pussent servir de sentier à vos pieds.* Si des égaux se rencontrent, ils se saluent en se serrant la main droite et la portant sur la tête : pour les grands, on porte la main droite sur la tête, puis sur l'estomac, et l'on fait une inclination. Ils sont colères et dissimulés : souvent leur fureur s'exhale en injures : une de celles que je leur ai entendu dire est : *Puisse ton ame n'avoir pas plus de repos dans l'autre monde, que le chapeau d'un Français n'en a dans celui-ci !* Ils sont ambitieux, flatteurs

et vains; ils jouent rarement. Leur passe-tems consiste à s'asseoir auprès d'un ruisseau pour en entendre le murmure, à jouir de la verdure d'un jardin, à fumer. On y danse peu, la danse y est un métier, et l'on y voit beaucoup de saltimbanques. Ils croient aux présages, à l'astrologie, et chacun achète un *Tacuium*, ou livre qui marque quel tems est le plus favorable pour s'habiller, aller au bain, semer, avoir des enfans, etc. Ils cherchent l'avenir avec des dez, des songes, avec des lames où les étoiles sont marquées, et par l'ouverture d'un certain livre.

Les gens de lettres y ont le titre de *mizza*, les gens de guerre celui de *bech*, les descendans de Mahomet celui de *sahet;* ils sont magnifiques dans leurs festins, dans leurs habits; n'aspirent la fumée de tabac qu'après qu'elle a passé dans l'eau; prennent de l'opium à forte dose, ce qui les rend pâles, stupides, quelquefois insensés, boivent du café et d'une liqueur enivrante nommée *koknar*; ils s'insultent, se querellent alors; mais ils l'oublient, quand l'ivresse les quitte. En général ils sont sobres; les artisans mangent le matin du pain et du lait caillé, ou des fruits; le soir ils ont le pillau. Les riches mangent de plus de la viande rôtie dans le four,

des fruits confits au vinaigre. Leur pain est un gâteau cuit dans un vase de cuivre chaud.

Leur année commence à l'équinoxe du printems; elle est divisée en mois lunaires, et chaque jour en quatre parties qu'un bruit de trompettes annonce au peuple. Ils aiment les sciences, surtout la poésie; ils ont des colléges, mais ils ne connoissoient pas l'imprimerie. Ils se servent de onze différens caractères d'écriture, et parlent trois différens dialectes. Le roi parle toujours le turc, comme le grand Mogol parle toujours le persan.

Les arts les plus cultivés sont ceux de faire des étoffes d'or et de soie, et d'y appliquer des fleurs, de travailler l'acier, de faire divers ouvrages en chagrin, en porcelaine. Le plus grand objet de commerce y est la soie; les pistaches de Casbin, les amandes d'Yezd, attirent beaucoup d'argent dans le royaume; il en est de même des maroquins, des fruits secs, des toiles peintes, des chameaux, des chevaux, des mules et des agneaux. Il en sort beaucoup pour acheter de belles femmes et des eunuques.

Quand un Persan est malade, des feux sont allumés sur le toit de sa maison, pour avertir de prier Dieu pour sa santé; s'il meurt, on entend autour de lui des cris, des

hurlemens épouvantables ; un magistrat signe l'ordre de laver le corps ; les moullahs viennent avec de longs bâtons ornés de taffetas et de plaques de métal. Aux funérailles des grands, on voit un grand nombre de chevaux sellés, dont l'un porte son turban, un autre son cimeterre, un troisième son arc et ses flèches, etc.

Les gens de guerre, les magistrats, les financiers ne peuvent pas même faire de legs pieux ; le roi est leur héritier universel : il donne quelque chose au fils aîné, qu'il élève au poste de son père, s'il en est capable.

On trouve en Perse un grand nombre de fleurs ; mais les plus belles sont les tulipes et les roses ; on distille ces dernières. Les fruits y sont meilleurs que les nôtres ; les melons surtout y sont excellens, et il en est de six sortes qui viennent en différens tems ; les pêches y sont délicieuses, les figues y ont très-bon goût ; on y recueille beaucoup d'amandes, et il en est d'exquises aussi bien que des noix ; on en trafique dans l'Indostan et jusqu'à la Chine. Près de Sultanie et de Casbin, on recueille d'excellentes pistaches ; dans le Guilan et le Mazanderan, on a des châtaignes, des olives, des oranges et des limons. Les raisins y sont très-bons et de

trois sortes; l'une est sans pepins: le meilleur et le plus délicat vient de Schiras et d'Yezd, et l'on en fait des vins estimés que l'on conserve dans des vases de terre vernis en dedans ou frottés avec la graisse de la queue de mouton. Les caves y sont peu profondes, au milieu elles ont un bassin plein d'eau, et autour des tapis pour s'asseoir.

Il y a en Perse des mines de cuivre, de plomb, de fer et d'acier. On trouve des turquoises de grand prix dans la montagne de Piruskou; on pêche des perles à Baharem.

Les chameaux muent en trois jours dans le printems; on dit que leur lit est très-bon pour les hydropiques; on les habitue à plier les genoux peu de tems après leur naissance; ils sont très-commodes pour les transports, s'abaissent eux-mêmes pour recevoir la charge ou la déposer, vont chercher dans la campagne, des broussailles et des chardons qu'ils aiment beaucoup, et reviennent avant le coucher du soleil. Il est étonnant qu'un animal de si haute stature mange si peu, deux balles de pâte de farine d'orge, grosses comme les deux poings, suffisent pour sa journée, et il souffre la soif pendant vingt jours. Il y en a de deux espèces, l'une pour les pays chauds, l'autre pour les pays froids : les premiers

sont petits, délicats, mais supportent la faim et la soif avec une patience incroyable; leur charge est d'environ six cents livres; ils glissent facilement sur la terre mouillée et se tuent. On se sert de ceux-ci pour voyager à Ormus; on les laisse libres, et on les conduit en chantant et en sifflant; plus on crie, plus vîte ils vont : si l'on se tait, ils s'arrêtent.

Ceux des pays froids sont plus grands, plus forts, et servent pour les voyages de Tauris; ils se tirent facilement de la boue, mais ils tombent quand le chemin est argileux et glissant; ils portent ordinairement mille livres; lorsque les chameliers veulent les vendre, on gonfle ceux qui sont maigres pour les faire paroître gras.

On trouve en Perse beaucoup de sangliers, de cerfs, de daims, de gazelles, de porcs-épics, de lièvres, de tigres, de lions, d'ours et autres bêtes sauvages. On y voit une multitude de pigeons, d'oies sauvages, de grues, de canards domestiques, de tourterelles, de corbeaux, de hérons, deux espèces de perdrix, dont l'une est de la grandeur de la caille. On instruit les pigeons domestiques à amener au colombier les pigeons sauvages; on dresse les faucons et autres oiseaux de proie pour la chasse des oiseaux et pour celle des quadru-

pèdes. Les Persans se servent de chiens pour la chasse, et aussi de l'once, animal très-vîte, qui est de la grandeur du renard, tacheté comme le tigre, et si familier, qu'on le porte sur la croupe de son cheval; s'il manque sa proie, il perd sa force et son activité, il se laisseroit tuer par un enfant.

Les diverses provinces jouissent d'une température différente. Dans l'Adirbeitzan il fait très-froid; les marais rendent l'air impur et accablant dans le Mazanderan. A Ispahan, sous le 32e degré de latitude septentrionale, le froid est entretenu pendant plus de la moitié de l'année par des neiges abondantes, et la chaleur même dans le tems de la canicule, n'y produit ni cousins, ni puces, ni insectes incommodes. Il y a quelquefois trois palmes de haut de neige à Ispahan. Près du golfe Persique les chaleurs sont aussi violentes que dangereuses: elles engendrent dans les jambes des vers déliés et longs de cinquante à soixante palmes, qu'on tire peu à peu en les dévidant sur un bâton.

Après m'être instruit dans la Perse de ce que j'y desirois apprendre, je résolus de passer dans l'Indostan; je louai douze mules pour un moine augustin, mon compagnon de voyage, pour moi, et pour nos hardes. Nous

partîmes le premier septembre 1684, à deux heures de nuit, avec deux autres moines. A quelque distance d'Ispahan, nous trouvâmes un beau chemin que nous suivîmes au clair de la lune, au travers d'un pays plat, mais stérile. Spaneca, village où l'on trouve un karavanserai de terre, fut notre premier gîte. Nous y attendîmes notre provision de vin laissée en arrière, et j'y chassai aux pigeons. Le lendemain, à une heure de la nuit, nous partîmes; le froid et le vent nous incommodèrent dans la route, et nous parvînmes à Mayar, où est un karavanserai magnifique, bâti de briques, embelli de grandes avenues; ici les rattars commencèrent à se montrer.

Le pays fut stérile et plat jusqu'à Coumouchia ou Komcha, petite ville bâtie en terre, dans une plaine fertile et abondante en excellens fruits. La paresse de nos conducteurs nous força d'y rester un jour; mais nous les forçâmes à notre tour à marcher ensuite avec le bâton. Nous montâmes à cheval deux heures avant la nuit, et nous parvînmes en six heures au karavanseraï de Massour-Bek, ou Macsoud-Begui. Au-delà nous vîmes le village d'Aunabat, défendu par un fort de terre, et dix milles plus loin le bourg d'Yesdcas,

cas, bâti sur le bord de la rivière et sur un roc; le pain y est meilleur qu'à Ispahan, parce que ses habitans sont plus à leur aise; plus loin, dans un espace de dix lieues, on ne trouve que vallées incultes et pleines de voleurs, intimidés, mais non détruits par la garnison d'une forteresse qu'y fit bâtir Schah-Abas II. Nous nous reposâmes dans une maison sale et ruinée, parmi nos mules, dans le village de Deni-Gherdou. Nous ne dormions point le jour, parce que les mouches nous tourmentoient, et la nuit il falloit marcher: mais au moins nous trouvions partout des vivres en abondance et à bon marché; nous faisions bonne-chère pour une douzaine de sous. Quand il n'y avoit pas de karavanserai, mon compagnon se servoit de sa cuisine portative, garnie de tous les ustensiles nécessaires. Il eut une querelle avec un Arménien qu'il meurtrit griévement à la tête, et cet accident nous fit perdre un jour employé par les uns à panser le blessé, et par les autres à voir passer des caravanes ou cafiles de quatre à cinq cents mules ou chameaux; car cette route est la plus fréquentée pour aller aux Indes.

Après sept lieues de chemin, nous passâmes le Routcouna, où nous prîmes cinquante

livres de gros et bons poissons avec des filets, et après une marche de deux lieues, nous arrivâmes à Couskisar ou Kus-Khuser, village où est un karavanserai, et où l'air est fort froid à cause du voisinage des montagnes. Ses campagnes sont arrosées par de nombreux canaux. Nous y vîmes quatre autruches que les Persans nomment Tchitor-Morgo (oiseau-chameau), et deux vaches sauvages que le sultan de Baharein envoyoit au roi. Ces vaches ont la taille de nos veaux, mais elles sont plus grasses et plus tendres, quoiqu'elles ne mangent que de la paille; elles sont blanchâtres, leur queue et leurs pieds sont noirs, leur tête a des taches de cette couleur. Leurs yeux sont brillans, leurs cornes menues, droites, lisses, roides, pointues, noires par le bout et longues d'un pied et demi.

Plus loin, nous trouvâmes des marécages incultes et des montagnes effroyables; après les avoir descendues, nous arrivâmes dans le village d'Aspas ou Asoupas, dont les maisons ne sont presque que des cabanes : au-delà est un pays plat jusqu'à Oudgioum, où l'on ne voit que quelques maisons de terre : son terroir est fertile en grains, parce qu'une rivière en fertilise les champs. Ici la monnaie de cuivre cesse d'avoir cours.

Chaque province a la sienne et ne reçoit que celle-là. Après avoir traversé une montagne, nous vîmes le village de Moumousada, et quatre lieues plus loin, celui de Mayn; sa situation au milieu des montagnes n'empêche pas qu'il n'y croisse des arbres fruitiers, qu'on n'y recueille beaucoup de bonnes figues et de l'excellent tabac. Nous y prîmes beaucoup de poisson. Nous trouvâmes ensuite un pays de plaines qu'arrose une rivière, et nous logeâmes dans le karavanserai d'Abighermé qu'on réparoit. C'est ici qu'Alexandre fit aplanir une montagne pour faire passer son armée.

En voulant nous rendre à un village voisin du palais de Darius, nous nous égarâmes, et après de la peine et du danger, nous vînmes loger dans le karavanserai de Poulicor, d'où, par des montagnes rudes, nous arrivâmes à Schiras, ville au milieu d'une belle plaine environnée de montagnes qui l'embellissent encore. Le chemin qui y conduit est pavé : il est terminé par un portique qu'on peut fermer en cas d'alarme, et qui est facile à défendre; des jardins le bordent, et l'on y voit un grand canal d'eau vive. On dit que son sol fut autrefois un grand lac, et qu'on y a trouvé encore les anneaux de fer auxquels on

attachoit les barques. Le vin est excellent à Schiras, et les femmes y sont belles. Il est difficile de dire si ses jardins plaisent plus au goût pour la bonté de leurs fruits exquis, qu'aux yeux par leurs longues allées de cyprès qui couvrent en plusieurs endroits ses maisons dispersées dans un espace de cinq lieues, et ne renferment que vingt mille habitans. Elle a des bazars voûtés, de grandes places, de bons karavanserais, de belles mosquées. On y apprête les peaux, on y fait des toiles peintes, du verre, des cristaux; les fruits secs, le vin, l'eau rose, les grenades sans pepins, les fruits confits au vinaigre sont ses principales richesses. Son gouvernement est un des plus riches de la Perse. Le roi y a plusieurs jardins négligés; j'en visitai deux; l'un est sur le mont Dilgouchi, d'où sort une rivière qui l'arrose, et dont on se sert pour blanchir les étoffes; sur le sommet est un ancien fort où est un puits très-profond, creusé dans le roc; l'autre est, par sa disposition, un des plus beaux de Schiras: tout autour il y a une double allée de cyprès; il ressemble à un bosquet agréable divisé en compartimens réguliers, remplis de rosiers et d'arbres fruitiers (1).

(1) Le tombeau de leur plus fameux poëte, Cheik-Sadi, qui vivoit il y a environ 600 ans, étoit autrefois

Je voulus visiter les ruines de l'ancienne Persépolis; j'y allai à cheval, et à sept lieues de Schiras je trouvai la rivière et le pont de Polixan; là on laisse les montagnes, on ne trouve plus que des terres marécageuses jusqu'au village de Mirxascon, où le maître du karavanserai prononça d'un ton d'oracle à mon valet arménien, que si je voulois lire une inscription qui est dans le palais, je trouverois un grand trésor, mais qu'autrement je mourrois en entrant dans la grotte. Mon valet effrayé ne voulut jamais me suivre le lendemain, et m'attendit avec peine près des chevaux à un mille de distance.

Ces vastes ruines sont au pied d'une montagne qui commande à une plaine longue de plus de dix lieues et large de sept, dans laquelle on croit qu'étoit située Persépolis. La façade du bâtiment avoit cinq cents de mes pas, et regarde le couchant; sa forme étoit irrégulière, et on y voit, d'espace en espace, des angles disposés avec autant de symétrie qu'on auroit pu le faire pour des demi-bastions. Les pierres sont d'une grandeur extraordinaire et paroissent avoir été taillées dans la montagne; les murs qui y restent sont

dans le faubourg de Schiras; on le voit à présent à un quart de lieue de distance.

incrustés de marbre noir et d'une hauteur qui varie entre dix et trente pieds. Vers le midi est une inscription en caractères absolument inconnus. Le grand escalier est au couchant; il est double; chacun est attaché au mur et à une balustrade de marbre, et tourne également sur trois quarts de cercle, l'un à droite, l'autre à gauche, ayant chacun une plate-forme; la largeur de l'escalier est de trente pieds: il a quatre-vingt-quinze marches, et une seule pierre en forme plusieurs: le tout, ainsi que le mur, est d'un beau marbre noir. Au haut, sont des pilastres de marbre blanc, où l'on voit en relief des animaux monstrueux qui avancent la tête comme pour regarder chaque escalier; plus loin, sont des colonnes cannelées de plus de cinquante pieds de haut, que trois hommes embrasseroient à peine. Ailleurs, sont des pilastres où sont sculptés des animaux ailés et à tête d'hommes; ils ont des inscriptions aussi indéchiffrables que la première. Tout ceci se trouve dans le vestibule du bâtiment. Dans l'intérieur du palais on voit d'autres escaliers ornés de bas-reliefs qui représentent une suite de personnages différens par leur habillement et leurs occupations, un char tiré par des chevaux, un autel allumé, des combats de différens animaux, des colonnes de

marbre blanc et rouge, hautes de soixante à soixante-dix pieds, des murailles épaisses de six à sept pieds, des chambres revêtues de marbre, des portes ornées de feuillages, des bas-reliefs où l'on remarque des hommes combattant des lions, ou d'autres animaux; des princes portés en chaise, environnés de courtisans qui les couvrent de leur parasol; des hommes portant des lances ou jouant avec des flûtes. A telle figure, la barbe descend jusqu'à la ceinture et les cheveux couvrent à peine les oreilles; à telle autre, on voit des bonnets ronds et plats, des robes traînantes, des barbes courtes, des sandales aux pieds. J'y remarquai que parmi toutes ces figures il n'en est point de femmes.

A une portée de mousquet, vers la montagne, sont des murs pris dans le roc même, ornés de figures de marbre blanc; le haut montre un homme vénérable, debout, tenant un arc, regardant une autre figure qui a le corps de l'homme et les pieds d'un monstre; auprès est un brasier allumé dans une coquille, et d'autres figures d'hommes; au-dessous sont deux tombeaux taillés dans le roc. Il seroit trop long de parler de toutes ces ruines: les Persans les nomment *Schalminar* (*schal*, quarante, et *minar*, colonnes.) On

ne sait qui bâtit ce palais; on croit que Darius l'habita, qu'Alexandre le détruisit par le feu, à la sollicitation de la concubine Thaïs. Après avoir parcouru ces précieux restes, je revins joindre mon Arménien qui me demanda si j'avois trouvé le trésor. Je remontai à cheval, et tuai sur le lac un oiseau extraordinaire, qui avoit le plumage blanc qui rougissoit en approchant des ailes : il étoit haut monté, avoit les pieds de l'oie et le bec fort long, et plus délié dans le haut qu'à son extrémité : (c'est le *flamengo.*)

En revenant à Schiras, je rencontrai trois voleurs menés avec un morceau de bois fourchu au cou, formé comme un triangle, ayant la main droite à ce même morceau de bois par le moyen d'un autre qui étoit courbé. Plus loin, je vis une machine pour faire monter l'eau dans les jardins; un bœuf la faisoit mouvoir en tirant une corde en ligne droite.

Nous quittâmes Schiras assez mécontens du chef de l'hospice où l'on nous avoit reçus, qui ayant voulu nous donner l'hospitalité malgré nous, nous traita avec une sobriété, une avarice qui ne nous rendoit pas son hospitalité recommandable. Nous marchâmes toute la nuit et arrivâmes le matin à Bagboun (ortolan), village à dix lieues de Schi-

ras. Là, mon compagnon fut malade, et on lui appliqua les ventouses. Une femme vint mettre, sans feu, sur les épaules du malade, un verre fait comme le chapiteau d'un alambic, et le remuant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, elle en suça fortement l'air par le petit tuyau, et continua l'aspiration jusqu'à ce que le sang jaillit dans le verre (1).

---

(1) Si à ce tableau de la Perse nous ajoutons le rapport de Chardin qui y a resté 10 ans, et celui de M. Olivier, qui est revenu de son ambassade en Perse à la fin de 1798, nous n'aurons rien à desirer sur cet Empire.... La Perse a plus de 300 lieues de l'est à l'ouest, sur 150 du nord au sud; le pays y est montagneux, peu habité et stérile faute d'eau; il n'y pleut jamais depuis la fin de mai jusqu'à la fin de novembre, et par cette raison il n'y a pas la 20e partie des terres en culture. L'hiver et ses glaces ne commencent guère à Ispahan qu'au mois de janvier. Les chaleurs ne s'y font bien sentir qu'en juillet et août, le thermomètre de Réaumur y monte alors jusqu'à 29 et 30 degrés.... On trouve en Perse le coton, la manne, le meilleur pavot pour l'opium, la casse, le séné, une espèce de rhubarbe, la noix vomique, quantité d'arbres à gomme. L'arbre de l'encens qui ressemble à un grand poirier, croît sur des montagnes dans la Caramanie déserte, ainsi que le dattier qui y vit deux siècles. Il y a en Perse des fleurs charmantes : le jasmin double, des violettes et des roses de toute couleur. On y cultive plusieurs sortes de raisin; le vin de Schiras est très-estimé, même

Dans ce lieu, on trouve des plaines abondantes en sangliers et en gazelles ; nous en

---

dans l'Inde, où on l'envoie dans de grandes bouteilles ; suivant M. Olivier, il vaut au moins le Madère. Le bois y manque ; on u'en trouve que dans la partie boréale. Les Persans ont beaucoup de luxe ; ils aiment à avoir beaucoup de domestiques et de chevaux. Leurs harnois sont quelquefois d'or massif et même garnis en pierreries. Leur dépense est aussi immense dans leur harem : les habits les plus riches, les parfums les plus exquis, les mets les plus délicats y sont prodigués et s'y consomment en abondance. Les femmes y sont plus étroitement gardées qu'en aucun endroit de la terre, car les murs qu'elles habitent sont non-seulement très-élevés, mais quelquefois doubles et triples.

Le mouton, l'agneau, le chevreau, la poule sont leurs mets communs et le plus estimés ; ils ne font que deux repas ; un de fruits, de laitage, du riz, des confitures sur les 10 à 11 heures du matin ; l'autre, de pilau et de viande vers 7 heures du soir : c'est là leur grand repas ; ils mangent avec leurs doigts et se lavent en sortant de table. Ceux qui ne boivent pas de vin prennent de l'opium ; ils commencent par en prendre gros comme une tête d'épingle jusqu'à la grosseur d'un pois. La dose ordinaire est une pilule du poids de 2 grains ; elle est mêlée avec du benjoin, muscade, canelle, girofle et safran. Ceux qui en prennent deviennent gais au bout d'uue heure et pâment quelquefois à force de rire. Il y a des personnes qui le prennent pur ; s'ils en prenoient trop ils deviendroient furieux.

vîmes cinquante paissant au milieu des prairies, dans un espace d'une lieue ; nous ren-

---

Leurs maisons sont distribuées avec goût et sont assez spacieuses. Elles ont rarement plus de deux étages. Les riches ont presque tous des jets-d'eau dans leur salon pour s'y procurer de la fraîcheur. Leurs meubles sont simples ; ils consistent en un douple tapis sur le plancher : le premier est un feutre épais et fort ; le second est ce que nous appelons *tapis de Perse*. Un sopha leur sert de lit de la même manière qu'aux Turcs. Leurs maisons ne sont pas sujettes au feu, car elles sont en brique. Il n'y a pas de pays où l'on fasse des dômes si hardis et si beaux.

Quand une femme de qualité sort en ville, ce n'est guère que de nuit ; il y a des cavaliers devant et derrière qui crient *courouc courouc*, retirez-vous. On ne se le fait pas dire deux fois, on fuit comme si un lion étoit déchaîné. Quand une Persane est malade, elle donne son bras couvert d'un crêpe à travers un rideau, afin que le médecin lui tâte le poulx. Les Persans ne laissent jamais voir leurs femmes, on n'aperçoit que celles du peuple. Ils cultivent beaucoup le platane, parce qu'ils lui attribuent la vertu de préserver de la peste. Le matin, ils s'adonnent à l'exercice de la lutte pour fortifier leur corps. Le teint des Persans est uni ; ils ont la peau belle, fine et polie.

Leur pinceau est fin et délicat dans les moresques et les fleurs qu'ils rendent à merveille ; ils ont sur nous l'avantage des couleurs belles et vives qui ne passent point, elles sont d'ordinaire d'un fini précieux. Le roi de Perse est maître absolu des biens et de la vie

contrâmes aussi un chiattar entouré de sonnettes, et portant à son turban un panache

---

de ses sujets. Son harem d'*Hispahan* est séparé en quatre corps de logis ou palais, qui n'ont nulle communication l'un avec l'autre; chaque palais a son gouverneur particulier, et le harem est sous le gouvernement d'un eunuque qui a le titre de *daroga* ou prévôt. Il est incomparable par la beauté des femmes qu'il renferme, car on y envoie toujours les plus belles femmes du royaume. Selon Chardin, quand on en sait quelqu'une parfaite en beauté, on la demande pour le harem, et cela ne se refuse pas. Il n'y entre que des vierges. Il y a des filles des plus grands seigneurs du royaume, mais la plupart sont Georgiennes, Circassiennes, Mingréliennes et des provinces d'alentour, où il semble que la beauté répande ses charmes avec plus de libéralité. En 1672, l'eunuque, chef du sérail, dit à un Persan en présence de Chardin, que le roi de Perse avoit eu déjà 60 enfans vivans. Le harem est communément une prison perpétuelle pour les femmes; elles n'en sortent que par un coup du hasard. Celles qui ont eu des enfans n'en sortent jamais si l'enfant a vécu quelque temps; car dès qu'il est au monde, la mère et l'enfant sont mis dans un appartement séparé. A peine une fille sur six ou sept peut espérer d'avoir un jour sa liberté. On dit que l'ordre et le silence qui règnent dans le harem sont incompréhensibles. Il s'y commet cependant des horreurs, des grossesses étouffées, des avortemens forcés; on y ôte même la vie à des nouveau-nés; c'est la reine mère qui préside à tous ces crimes.... Entre toutes les femmes qui

de plumes colorées. Après avoir fait huit lieues, le chemin devint pierreux : nous en

---

sont grosses, il n'y a que celle qui porte le premier fils du roi qui ait sujet de bénir son sort, parce qu'elle aura un jour le rang et la fortune de mère de souverain; les autres sont reléguées dans un coin du harem, où elles tremblent de voir leur enfant privé de la vie ou de la vue par ordre du roi; de là vient que toutes ces favorites tremblent d'avoir des enfans dès que le roi a eu un fils. Le bonheur où elles aspirent toutes, est d'être mariées.

Quelquefois on donne de ces belles captives aux grands seigneurs, sans qu'ils y pensent, comme une grace insigne. La première fois, dit Chardin, que je fus à la cour de Perse, le roi en envoya une au grand sur-intendant de sa maison, une nuit qu'il n'y pensoit pas; car il étoit âgé et accablé du poids du ministère. Heureuse est celle qui est donnée de cette manière, car elle devient femme légitime et honorée comme une fille du roi!

Cependant on en punit aussi quelquefois en les mariant à des gens de basse condition, et c'est par ces femmes et par les nourrices qu'on sait les nouvelles du harem, plus aisément que des eunuques qui ont en général beaucoup de crédit à la cour. La garde du harem est composée de trois corps. Il y a d'eunuques blancs, des noirs venant du Malabar, dont on choisit les plus vieux et les plus décrépits pour approcher des femmes. Le troisième corps est celui des favorites du roi, dont il y en a toujours six en faction nuit et jour qui servent à tour de rôle une fois par semaine. Les

fîmes huit encore dans une plaine couverte de cailloux ; et cinq lieues plus loin nous

---

chambres des harems sont décorées ; il y en a qui ont des glaces jusqu'au plafond. Nieburh, célèbre voyageur en Perse et en Arabie, est entré, en 1764, dans le harem du gouverneur de la province de Schiras, il a trouvé les chambres destinées aux femmes, très-élégantes, mais fort petites. Ce bâtiment n'étoit pas encore entièrement fini, ni par conséquent habité.

On prétend qu'il y a de ces captives qui se font l'amour entr'elles, d'autres qui s'entr'accusent réciproquement. Celles qui sont dans la bonne grace du roi sont toujours en butte à la haine et à la jalousie des autres, de sorte que le souverain ne trouvant souvent parmi toutes ces femmes ni amour ni attachement sincère, leur fait donner quelquefois des coups de verges ou de bâton, en fait même brûler les unes, et enterrer les autres toutes vives. Le courouc pour les femmes du sérail est terrible ; il y va de la vie pour tout homme qui se trouveroit sur le chemin où elles passent. En Perse, les jeunes hommes ont une esclave ou une concubine dès qu'ils la demandent. Les filles sont dans des sérails jusqu'à leur mariage : elles peuvent se marier à neuf ans et les garçons à treize.

Le code pénal y est terrible ; le supplice le plus commun pour les voleurs de grand chemin, est de leur ouvrir le ventre et de promener le coupable sur un chameau la tête en bas. Les autres peines sont d'empaler, de couper les pieds et les mains. On les maçonne quelquefois entre quatre murs. Les peines pour ceux qui vendent à faux poids ou au-dessus

entrâmes dans le karavansera Ghezé, où un dervis couvert d'une longue chemise, ayant

---

du prix fixe, sont aussi très-sévères. Un rôtisseur qui est dans ce cas, est embroché et rôti à petit feu; un boulanger, jeté dans un four ardent. La question la plus commune pour les hommes, est la bastonnade à la plante des pieds. La règle est de ne donner pas moins de 30 coups ni plus de 300. Pour les femmes, on met des chats dans leurs caleçons, qu'on excite au-dehors avec des houssines. Si l'accusé n'avoue rien, il est absous. Ceux qui ont été battus, ont les pieds noirs et enflés. On les met pendant huit jours dans le fumier jusqu'à la moitié du corps.

Du temps de Chardin, Ispahan étoit aussi peuplé que Londres : en 1666, la police de cette capitale y comptoit 14,000 filles publiques, 1,100,000 ames et 52,300 maisons; mais, suivant M. Olivier, c'est bien changé aujourd'hui, Ispahan et ses environs ont beaucoup souffert. La Perse a été le théâtre de beaucoup de factions intestines qui l'ont déchirée; elle a d'ailleurs sur ces frontières les Russes qui sont pour elle des voisins formidables. M. Olivier ne porte les revenus de Fetah-ali-chah, monté en 1798 sur le trône de Perse, qu'à 25,000,000 de France, ses troupes à la vérité payées. Son armée est assez considérable. La cour actuelle réside à Téhéran, ville dont la population n'excède pas encore 15,000 ames : il est très-vraisemblable qu'elle quittera ce séjour parce que l'air y est mal sain. Vers la fin de juillet il y règne des fièvres malignes et putrides, qui se prolongent bien avant dans l'hiver; aussi il n'y reste en été

une peau de mouton sur les épaules, et une autre sur sa tête, nous fit une prédication

---

que les pauvres : toutes les personnes aisées vont à la campagne.

Ispahan, située au 32° 24' 34" de latitude boréale et au 49° 30' de longitude, est bâti sur le fleuve Zenderoud, auquel Abas le grand a joint un autre fleuve nommé *Mahmoud-ker*, de sorte que le Zenderoud est presque aussi considérable que la Seine à Paris. Chardin y a vu de très-beaux édifices, 162 mosquées, 48 colléges, 1802 caravanserais, 273 bains et 12 cimetières hors la ville. Il s'y consommoit par jour 3570 moutons, dont 90 pour la bouche du roi. Cette consommation, du temps de Chardin, doit être bien diminuée, puisque M. Olivier ne porte sa population actuelle qu'à 50,000 ames.

Un Européen, qui ne sera pas marchand, voyagera chez les Perses avec beaucoup plus d'agrément que chez les Turcs. Tout en Turquie porte l'empreinte de la cruauté et de la barbarie; en Perse, tout y annonce une nation douce, civilisée et amie des arts et des lettres. Le Persan aime l'Européen, cherche à s'instruire; il ne mangera pas cependant, ni ne boira pas avec lui, parce qu'il regarde comme souillés tous ceux qui ne sont point de sa religion. Le Turc poignarderoit celui qui riroit de Mahomet ou de ses lois; un Persan fera des vœux au ciel pour que la vérité éclaire cet étranger. Il est malheureux que de si bonnes qualités soient ternies par des grands vices. Le Persan est plus fourbe que le Turc, il manque à sa parole, il vole même sans scrupule quand il croit pouvoir le faire

bouffonne

bouffonne pour recevoir quelque monnoie. C'est au-delà de ce lieu que je commençai à voir des

---

impunément. On ne sollicite pas la moindre grace en Perse sans se faire précéder d'un présent; il est vrai que l'usage oblige celui qui le reçoit à en rendre un autre. Il n'y a que les juges qui n'en rendent pas quoiqu'ils en reçoivent des deux parties. Ils croient faire assez pour l'une en lui faisant gagner son procès, et pour l'autre, en ne la jugeant pas avec plus de rigueur.

Les personnes aisées ont une chemise de soie rouge qui se boutonne sur le poignet; les pauvres la portent de coton : elle se met au-dessus d'un pantalon fait comme le nôtre. On met ensuite une veste qui vient au genou; les manches en sont étroites et boutonnées sur la main; elle croise un peu sur le ventre et la poitrine, et s'y fixe par deux boutons dont l'un est au-dessus de la hanche droite, l'autre un peu au-dessous de celui de la chemise. L'habit qu'on met par-dessus descend jusqu'aux talons; il est ouvert en arrière, sur les côtés et en avant; il croise sur le ventre, la poitrine et se boutonne de même. L'hiver ils portent de pelisses ou un surtout en drap doublé des fourrures les plus belles. Les gens de fatigue le portent sans manches, ou la manche fendue pour pouvoir dégager leur bras quand ils en ont besoin; ils laissent croître leurs moustaches et soignent extrêmement leur barbe, surtout en se levant et en se couchant. Les barbes les plus noires sont les plus estimées; ce n'est pas qu'il n'y en ait de blondes, surtout parmi les Arméniens, mais alors ils la font teindre en noir pour plaire aux dames et se donner un

dattes : le pays étoit une plaine couverte de riz ; qui se termine en une campagne stérile. Nous

air de force et de jeunesse. Ils portent tous une ceinture, qui est chez les grands un schal de cachemire ; le schal des gens moins aisés est de kerman fait dans le pays avec du poil de chameau ; les plus pauvres se contentent d'une ceinture de cuir. Tous les grands et les militaires portent à la ceinture un poignard plus court que le cangear des Turcs. Les hommes de loi, les hommes de lettres portent une écritoire au lieu de poignard. Les Persans se rasent la tête deux ou trois fois la semaine ; quelques-uns laissent sur le crâne une touffe de cheveux comme les Turcs ; les Curdes auprès de Bagdad font avec cette touffe deux tresses qui leur pendent derrière les oreilles. Leur bonnet, moins fort que le turban des Turcs, consiste dans une calotte de drap recouverte d'une peau d'agneau à laine noire ; les riches le surmontent d'un schal de cachemire. Leur chaussure est comme nos mules. Les hommes de cour portent l'hiver des souliers de galuchat verd à talons de bois, ou des bottes faites en veau teint en noir. Leur costume en un mot leur permet d'agir, tandis que celui des Turcs s'y oppose, les rend indolens et paresseux. Les Persans aisés sont couverts de bijoux, portent à leur cou une chaîne d'or qui leur descend sur la poitrine ; ils ont aussi des bagues à leurs doigts. Le roi porte au-dessus du coude des bracelets de pierres fines. Les femmes en portent bien davantage, elles en sont couvertes partout ; elles ont des bracelets aux pieds et aux mains.

La première dignité en Perse est celle de *Sédre Nabab* ou grand pontife de la religion ; il représente

vînmes à Mokak ou Mouchek, lieu où commence l'usage des citernes, parce que les sources

---

le muphti de Turquie. Comme il avoit trop de pouvoir, on lui a ôté l'inspection sur les biens du culte, les colléges et les fondations pieuses. La seconde est celle de *scheik-islam*, ou juge suprême des causes civiles. La troisième est celle de *casi*, ou premier magistrat civil et religieux; la quatrième enfin est celle de *muphti*, ou interprète de la religion. En Perse, l'homme de tous les états se livre à l'étude parce qu'il est sûr d'y acquérir de la considération et de la fortune; en Turquie au contraire on n'y arrive que par l'argent et l'intrigue; l'homme instruit y est dédaigné et quelquefois mal-traité. La musique persane est plus mélodieuse et plus agréable que la turque. Quand un Persan reçoit la visite de son supérieur, il se lève dès qu'il le voit entrer, et ne s'assied devant lui que sur les talons ayant les genoux et les pieds serrés l'un contre l'autre. Devant ses égaux on se met plus commodément, car on se met sur son séant.

Il y a en Perse un grand nombre d'eunuques : les femmes sont principalement sous leur inspection. Les grands en ont ordinairement de six à huit. Le roi a seul le droit d'en avoir de blancs. Ceux-ci viennent de Géorgie et de Circassie Les noirs viennent d'Afrique ou de l'Ethiopie. Il en vient aussi du Malabar qui sont très-basanés, et du golfe du Bengale, qui ont le teint olivâtre. Tous ces infortunés s'attachent plus fortement que les autres hommes aux fonctions qu'ils ont à remplir et aux maitres de qui dépend leur destinée; ils sont prudens et fidèles; mais en échange on les dit

y sont rares, et les rivières imprégnées du sel qu'elles dissolvent dans les plaines où elles

---

cruels et vindicatifs. Les femmes les haïssent comme des argus incommodes, qui s'opposent à tous leurs plaisirs.

On prétend qu'il y en a qui recherchent le commerce des femmes, et on en donne pour preuve que lorsqu'ils parviennent au gouvernement de l'Etat, ils ont tous un harem. J'observerai en passant, que l'opération par laquelle on fait un enfant eünuque est douloureuse et très-dangereuse, quand on la fait après l'âge de quinze ans; elle est assez sûre avant cet âge.

La Perse est bornée à l'orient par l'empire du Mogol, à l'occident par les possessions de l'empereur de Constantinople en Asie. Ses limites au midi sont le golfe Persique, qui la sépare de la Péninsule occupée de tout tems par les Arabes. On voit en Perse des bibliothèques de quatre cents volumes. On y trouve les ouvrages d'Aristote, Platon, Archimède, Hippocrate. Leurs mosquées, leurs maisons et leurs portes sont ornées de sentences comme celles-ci : *La pitié envers les méchans est une cruauté envers tous les hommes; la patience est amère, mais le fruit en est doux; l'espérance est le pain des malheureux.* L'usage des bains est général en Perse : ils y vont par trois motifs, pour la religion, pour la santé et pour la propreté. Ils ne se découvrent jamais au bain, ni même dans le lit; ce qui fait qu'hommes et femmes couchent toujours avec le caleçon. Les médecins en Perse suivent scrupuleusement la méthode de Gallien : ils sont en même tems chirurgiens et apothicaires, et ont chacun leur

coulent. On y voit les perdrix béqueter le grain à la porte des maisons. Un beau chemin nous conduisit à Gearon ou Dgiaron, ville qui ressemble à une forêt, parce que les maisons en sont environnées de palmiers touffus, dont les dattes excellentes font une des richesses de la Perse. Elle est petite, et le siége d'un visir : autour d'elle s'étend une plaine sablonneuse entourée de hautes montagnes : des eaux vives arrosent ses jardins et leur font produire des fruits exquis; des grenades, des coings, des citrons. Les maisons sont de pierres et de chaux : ses environs sont peuplés de perdrix de deux espèces, dont l'une est de la grosseur de nos cailles, et a les plumes colorées comme la gorge d'un faucon. Nous y fûmes régalés d'un râble de gazelle, mets délicat et d'un goût excellent. Cet animal se nourrit d'herbes aromatiques; il a la tête de la brebis, avec des cornes longues de

---

boutique dans laquelle ils restent au moins certaines heures du jour. Les Persans racontent qu'il y avoit un médecin à Ispahan qui ne passoit jamais près d'un cimetière sans se cacher le visage avec son mouchoir. On lui en demanda la raison : C'est, répondit-il qu'il y a bien des gens qui ne s'y trouvent que par mon ordonnance : j'ai peur que quelqu'un ne me reconnoisse et ne me prenne au collet.

quatre pouces; son corps, son poil, sont semblables à ceux du chevreuil.

Au-delà de Gearon, nous trouvâmes des montagnes pleines de précipices affreux, et nous y marchâmes pendant plus de six lieues : ce pays est peuplé de perdrix : sur la route, on rencontre des paysans qui portent des chapeaux de feutre blanc, coupés par les deux bords opposés ; ces gens sont simples, de bonne foi, pauvres et intéressés. Après avoir fait six lieues encore dans des chemins de plaines et de montagnes, nous arrivâmes à Mauser, près duquel est un grand jardin rempli de palmiers, d'orangers et de limoniers : ici les karavanserais sont mieux bâtis et les citernes plus fréquentes. Une plaine nous conduisit au village de Benarou, à l'orient duquel on voit la montagne de Darap, toute de pierre noire, et d'où découle un baume précieux qui, en s'épaississant, prend la consistance de gomme et une couleur noirâtre : il est excellent pour les fractures : la source n'en fournit qu'environ quarante onces par année, et on le garde pour l'usage du roi de Perse. Dix lieues plus loin est le village de Beli ou Bihri, après lequel on trouve des montagnes et des vallons pierreux qui conduisent à Lar, ville située dans une plaine entourée de montagnes; les maisons sont de terre, ombragées

par des palmiers : la colline au pied de laquelle elle est située, montre à son sommet des restes d'une forteresse avec des maisons dans son enceinte où l'on loge ceux qui sont payés par le roi. Lar a un beau bazar voûté, dont le plan est coupé de quatre rues qui se croisent dans un lieu couvert d'un dôme : il y en a un autre garni de belles boutiques. Le climat y est très-chaud : on y rafraîchit les maisons en y pratiquant des cheminées qui font circuler un air frais dans les chambres. Un visir y commande et étend sa juridiction jusqu'à Congo. Nous nous éloignâmes de Lar par un chemin entre deux montagnes : nous passâmes par Nimba, par Kormout, où les perdrix ne coûtent que trois deniers la pièce. Plus loin le pays est plat, semé de villages ; on trouve ensuite une montagne difficile ; puis on traverse le village d'Anoé et celui de Chicogi. Dans cette route, les hirondelles sont d'une couleur cendrée. Pour arriver à Bastak, on traverse une plaine, puis des montagnes difficiles et roides ; un pays inculte où l'on ne trouve qu'un peu de dattes et quelques champs de froment auprès des habitations : on en fait un pain mince comme des oublies. Nous logeâmes à Kouxert ; trois lieues plus loin, nous franchîmes un ruisseau d'eau salée, puis nous marchâmes sur un chemin couvert de cailloux

d'un sel fort blanc. Il nous fallut passer le mont Bassac, par un chemin si rempli de précipices, qu'il nous fallut douze heures pour faire trois lieues : nous arrivâmes dans le mauvais gîte de Banicou ou Chiarbouké, situé dans un désert entre d'affreuses montagnes : au-delà les chemins, sur un pays très-raboteux, sont également horribles; ils sont terminés par la rude montagne de Chiampa, au sommet de laquelle est le karavanserai de Serkou. A quelque distance on découvre le golfe Persique et Bander-Congo, où nous nous rendîmes par une plaine semée de collines de différentes couleurs, où l'on prend de quoi teindre en rouge et en verd. On y voit aussi des marbres rouges et blancs presque calcinés par le soleil. Pendant la nuit nous éprouvions une chaleur égale à celle de la canicule en Italie. Bander-Congo est un bourg ouvert au bord du golfe; ses maisons sont de terre; quelques-unes, voisines de la mer, sont bâties de pierres liées avec de la chaux : il y arrive des vaisseaux de l'Inde, du détroit de la Mecque, de Bassora, et d'autres lieux; des caravanes nombreuses s'y rendent, et les douanes y rapportent de grandes sommes. Les Portugais en retirent 1100 Tomans; ils y ont une maison, y peuvent arborer leur pavillon, exercent leur juridiction sur les chrétiens qui l'habitent, et sauvent de la

peine de mort le chrétien surpris avec une Mahométane. Tels sont les principaux priviléges avec lesquels le roi de Perse crut devoir acheter la navigation paisible sur le golfe, troublée par les Portugais. (Ils n'en jouissent plus.)

Le plus grand commerce est celui des perles qu'on pêche dans l'île de Baharen ; on les achète à bas prix des pêcheurs ; on sépare les rondes de celles qui le sont le moins, les tachetées de celles qui sont d'un belle eau ; les Arabes les percent avec tant d'adresse qu'on a peine à en distinguer le trou : ceux qui les vendent s'arrangent en cercle autour de leurs perles, le vendeur se couvre la main avec un mouchoir tandis qu'on les examine, et marque par signes ce qu'il veut en avoir ; s'il presse toute la main, c'est 1000; s'il touche seulement la paume, c'est 500; un doigt, c'est 100; une jointure, dix. L'acheteur indique de même ce qu'il veut en donner, et personne ne s'aperçoit des offres réciproques. Si l'on ne convient pas avec un vendeur, on passe à l'autre, et ainsi de suite.

Les avantages qu'on peut trouver dans ce commerce sont bien compensés par la malignité de l'air qu'on y respire, par des chaleurs insupportables aux animaux même : les perdrix vont se cacher dans les arbres pour s'en dé-

fendre; les riches ne sont vêtus que d'une toile fine; le peuple n'y porte qu'une espèce de ceinture : il s'engendre dans les muscles des vers minces et longs; on n'y boit que de l'eau de citerne qui ne peut être bonne, parce que les pluies y sont rares, l'air mal-sain, le sol infecté de vapeurs dangereuses. Plus au midi est l'île Tombomar, qui a trois lieues de tour et n'a point d'eau : les gazelles qu'elle nourrit viennent au bord de la mer, et, faisant un creux, elles y boivent de l'eau assez peu salée pour faire une boisson supportable. Congo n'a point de port; mais sa plage est sûre; le cap qui ferme le golfe du côté de l'Arabie, en écarte les vagues violentes. Dans un tems serein, on distingue de là le bourg de Julfar sur la côte d'Arabie, éloignée de quatorze à quinze lieues : des vaisseaux de soixante pièces de canon peuvent y jeter l'ancre. Le bourg de Congo peut renfermer 10,000 habitans Mores, ou Indiens, ou Arabes ou Juifs, ou Arméniens : les bazars sont ornés de leurs boutiques.

On pêche les perles deux fois l'année dans l'île Baharen : l'une en mars ou avril, l'autre en août ou en septembre : les barques partent de grand matin et vont jusqu'à cinq lieues dans la mer : chaque plongeur a une pierre de six livres attachée au gros orteil, et une corde

passée sous le bras : l'une le fait descendre fort vîte au fond, il y remplit d'huîtres un filet fait en sac dont l'embouchure est ouverte par un cercle de fer ; quand il ne peut plus s'empêcher de respirer, il tire la corde et on le retire : il replonge un moment après : quelques-uns ont de l'huile dans la bouche, qu'ils mêlent à l'eau pour mieux voir au fond ; ils reviennent au bord dès que le milieu du jour est passé. La valeur de cette pêche, en général, peut aller annuellement à 110,000 écus.

Les plus belles perles se pêchent dans l'île Baharen, et sur la côte de Catifa dans l'Arabie heureuse : il y en a aussi au Japon, mais on les y estime peu et la pêche en est négligée. On en trouve aux Philippines de fort blanches à l'embouchure des rivières; l'oisivcté empêche qu'on en profite; il s'en pêche une quantité prodigieuse sur toute la côte de Californie. Les côtes du Pérou, le golfe de Panama produisent de grosses perles, mais inférieures en beauté à celles d'orient : on en a trouvé dans l'île Marguerite; aujourd'hui la pêche en a cessé : l'isle Sainte-Marthe en donne qui sont très-peu estimées. (Carreri oublie de parler de celles qu'on pêche vers le cap Comorin.)

L'île Baharen n'a qu'une eau mal-saine et salée, et ceux qui ne peuvent s'en contenter,

en envoient prendre au fond de la mer à une lieue du rivage : deux hommes plongent avec des vases bien bouchés attachés à leur ceinture : arrivés au fond, ils débouchent et emplissent les vases, puis les rebouchent et montent : l'eau se trouve fort bonne et douce, elle l'est jusqu'à deux ou trois pieds du fond.

Les barques de Congo n'ont point de fer, des chevilles de bambou tiennent lieu de cloux ; les planches sont liées avec des ficelles de jonc ; leurs ancres sont des pierres percées ; leurs rames, un bâton auquel on attache un morceau de planche. J'y ai vu demander l'aumône par des Arabes, les uns pour l'avoir plus tôt et meilleure, se mettaient dans la bouche des charbons ardens, comme s'ils étaient des cerises : d'autres se frappoient la poitrine avec un long clou dont la tête pesait six livres, et sans se faire mal ; car ils ne voulaient pas que d'autres les frappassent avec le même instrument. Les Banians y célébrèrent la fête du Divali, un de leurs dieux : cette fête dure trois jours, pendant lesquels tout travail cesse. Lorsque je les visitai, ils me seringuèrent de l'eau rose, puis me firent asseoir et m'offrirent des confitures du pays. Peu après parurent des danseuses, vêtues, les unes à la Persane, les autres à l'Indienne ; elles chantoient dans les deux langues : les premières

avoient une robe de soie rayée, un long caleçon orné d'un cercle d'argent, et quantité d'anneaux d'or et d'argent aux doigts des pieds et des mains qui étaient teints en rouge, ainsi que leurs dents, leurs yeux : leur front l'étoit de terre noire; leurs longues tresses sortoient de dessous un bonnet de gaze de soie et fil ; un long voile jaune et rouge leur couvroit les épaules, et venoit en tournant sous le bras : elles avoient des pendans d'oreilles, un anneau d'or aux narines, des pendeloques au front, un clou doré ou d'or qui leur traversait le haut du nez, un collier de perles, ou un carcan d'or avec des bracelets : elles dansèrent au son du tambour, de deux morceaux de métal et de sonnettes qu'elles avoient aux pieds ; mêloient le chant à la danse, et faisoient souvent des gestes indécens.

Un jour j'allai à cheval voir la forteresse ancienne de Calaleston, espèce de ville bâtie sur le sommet d'un rocher élevé qui a une lieue de tour, et où l'on n'arrive que par un sentier étroit et bordé de précipices. Il y a plusieurs siècles que les maisons en sont abandonnées et détruites : on y voit 300 grandes et belles citernes dont la plupart sont comblées; l'eau nous en parut bonne.

J'allai aussi voir la pagode et l'arbre des Baniaus. Cet arbre a autant de troncs que de bran-

ches, parce qu'elles se plient vers la terre, y prennent des racines qui repoussent de nouveaux troncs, et rajeunissent l'arbre en l'étendant sans cesse au loin : mille hommes peuvent se rassembler sous son ombre : sa feuille ressemble à celle du platane ; les Indiens le nomment Wora. A son pied est un petit temple ou pagode de vingt palmes de tour, et derrière il y en a un autre pour recevoir les offrandes. Devant la porte du premier, sur un tertre, est une figure de femme assise, image d'une ancienne courtisane : sa tête et ses pieds sont d'argent ; son corps, haut de deux palmes, est couvert d'une étoffe de soie, des épaules jusqu'aux talons ; on l'adore en se couchant étendu sur la tête, en restant long-tems les mains élevées et jointes. Dans leurs fêtes, les Banianes viennent la saluer en touchant la terre de leur front : chaque matin leurs prêtres lui frottent le front et les oreilles avec du sandal, de la terre rouge et de l'urine de vache. Soir et matin, ils vont au rivage adorer la mer, y jeter un peu de riz, et y prendre un peu d'eau pour en laver le visage et les oreilles à toute la famille.

J'allai voir le jardin d'un Moullah : il est petit, mais très beau : j'y trouvai des figues d'Europe, des raisins, des oranges, plusieurs plantes des Indes, l'arbre Badamos, qui produit un fruit semblable à une amande.

Deux jours après je rencontrai un Cafre, vêtu à la manière d'un faquir, ayant un bonnet garni de coquilles et de plumes, et à sa ceinture une quantité prodigieuse de cornes de pieds de chèvres; la gravité de sa marche surpassoit encore l'extravagance de ses habillemens.

C'est là que je passai pour la première fois la nuit sur une terrasse: la chaleur y est si excessive, que les gens du pays couchent la plus grande partie de l'année dans les cours ou sur les terrasses : leur lit est fait de cordes, sur lesquelles ils étendent une couverture piquée en guise de matelas ; ils en ont une autre pour se couvrir.

Plusieurs Mahométans assistent à la messe que célèbrent les Portugais : ils aiment à voir nos cérémonies mystérieuses; moi, j'aimais à voir leurs danses. J'ai vu une Moresque dans l'église prier qu'on lui lût l'évangile de s. Jean pour la délivrer de la fièvre qui la dévoroit. On dit que plusieurs personnes s'étoient bien trouvées de ce spécifique. Mon compagnon de voyage s'embarqua sur un vaisseau anglais ; je ne voulus pas le suivre, parce que cette nation étoit en guerre avec les Français, et qu'il alloit à Surate où la douane est d'une rigueur extrême. Je préférai de monter un vaisseau maure qui alloit à Daman. Nous partîmes tard, et touchâmes à Angon pour y faire aiguade; ce qu'on ne per-

met pas de faire à Congo, de peur que l'eau ne manque à ses habitans. Mais nous en trouvâmes les citernes desséchées, ce qui nous força d'aller à Kechimi; l'eau y est un peu salée : l'île est presque inhabitée, elle peut avoir trente lieues de tour : elle produit des raisins, des figues, des dattes et d'autres fruits; on y mange d'excellentes sardines, qu'on y fait sécher au soleil pour servir de pain : on pêche des perles entre ces îles, et on y voit le village de Misar avec quelques hameaux : il y a aussi une citadelle, bâtie par les Portugais, gardée par les Persans. Un bon vent se leva, et nous déployâmes toutes nos voiles; nous passâmes devant l'île Recca où les Portugais eurent un fort, et nous vînmes à la vue d'Ormus qui n'a qu'une lieue de tour, est à deux du continent, et où il ne croît ni arbre, ni herbe : elle est couverte de sel : l'eau du ciel est la seule qu'on y boive : son sable noir et luisant, sa terre rouge sont recherchés des Banians : auprès d'elle est une espèce de bois marin; il croît dans la mer et n'y flotte pas; il ne se pourrit jamais dans l'eau.

Bientôt nous vîmes la montagne Daba, située dans l'Arabie; nous vîmes Mascate; là survint une tempête qui nous jeta dans la mer des Indes; les Mores avec lesquels je naviguais, s'occupoient à se frotter les paupières d'une drogue noire, salutaire, disent-ils, pour les yeux; à s'arracher

racher les poils de la barbe, à se couvrir les ongles des pieds et les mains d'une terre rouge. Ils se montrèrent honnêtes envers moi. Nous vîmes les îles de Cocalati, de Giabar, de Givani, toutes habitées par les Balouques, corsaires qui se tiennent cachés derrière ces îles dans de petites barques, et cherchent à surprendre les vaisseaux : ils occupent un assez grand espace de pays; leur roi, auquel on donne le nom de prince de Giaské, réside à Biehian : ils ont les mœurs et la religion des Arabes, sont des maîtres très-cruels envers leurs esclaves, et leur coupent, dit-on, les nerfs du talon pour les empêcher de fuir. Le calme nous laissa deux jours devant ces îles, et la chaleur y étoit excessive ; mais enfin un bon vent nous porta devant l'île Pissini, et peu après nous vîmes la pointe de Diou. Un vaisseau que nous découvrîmes, fit courir les Mores à leurs mousquetons rouillés; mais le pavillon rouge nous apprit qu'il étoit ami, et bientôt il disparut; une barque qui survint leur fit plus de frayeur encore; ils hurloient comme des chiens qui aboient : il leur sembloit que cette barque étoit remplie de corsaires nommés Sangans ou Ranas, qui sont idolâtres, et cherchent à piller les vaisseaux sans faire de mal à personne : ils habitent des îles et des marécages proche du Synd et du Guzarates, inaccessibles

par les bois qui les entourent : ils voguent le long de la côte dans de petites barques. Le prince est tributaire du grand Mogol, et réside à Ramora, ville en terre ferme, et quelquefois dans l'île Sanganibet ; ses Etats confinent au Varel. Nous vîmes une autre barque de ces Ranas, ce qui nous fit préparer en cas de surprise pendant la nuit; elle disparut sans avoir paru faire attention à nous.

Un matelot prit un poisson de cinq livres, et comme c'étoit le premier qu'on eût pris, on l'attacha au grand mât et on le mit à l'encan. Il monta jusqu'à la valeur de six écus, somme avec laquelle les matelots se régalèrent. Une bourasque vint encore effrayer les Mores qui voulaient rebrousser ; elle cessa et nous reprîmes notre route, mais nous avions beaucoup rétrogradé, et nous ne pûmes regagner facilement ce que nous avions perdu. Notre pilote étoit un ignorant, toujours enivré d'opium ; et le capitaine, jugeant qu'un Européen devoit savoir tout, me pria de diriger le vaisseau : je faisois donc mettre le cap au sud pendant le jour; mais la nuit pendant mon sommeil, nous perdions autant que nous avions gagné le jour. Nous vîmes le bourg d'Araba, qui est de la dépendance du grand Mogol. C'étoit alors la nouvelle lune, qui, dès qu'elle parut, fit mettre les mains sur le

visage à nos Mores, et leur fit prononcer dévotement des prières. On tira un coup de canon, on se serra les mains en se souhaitant réciproquement un mois heureux. Nous avions perdu la terre de vue, mais des herbes et des serpens que les rivières apportent dans la mer, nous en annoncèrent le voisinage, et la sonde ne nous donna que dix-huit brasses. Deux jours après on crut découvrir Diou, et notre capitaine fit donner du caccìari à l'équipage joyeux : c'est un mélange de féves noires, de riz et de lentilles, qu'ils prenoient à poignée d'une main, tandis qu'ils trempoient l'autre dans le beurre fondu. Diou est une forteresse bâtie dans une petite île voisine du golfe de Cambaye : de gros vaisseaux peuvent mouiller dans son port ; un seul sentier taillé dans le roc, conduit à son château : la ville est dans la terre ferme et habitée par des Gentils, des Mahométans et des Chrétiens. Je ne la vis pas ; car ce qu'on avoit pris pour elle disparut aux yeux des matelots : nous approchâmes de la terre, on crut encore voir le village de Mayn, près de Baçaïm, et notre pilote fier d'avoir si bien dirigé le vaisseau, attendoit des récompenses : deux jours après, un esquif alla reconnoître cette terre, et je m'y embarquai : une barque vint du bord au-devant de nous, et nous apprit que ce village étoit Man-

galor dans le royaume de Guzarate, éloigné de deux lieues de la ville de même nom. On nous conduisit devant le commandant du lieu, qui nous permit d'y faire provision d'eau, que des femmes, couvertes de la tête aux pieds d'une chemise de toile, nous apportèrent : leurs oreilles étoient ornées de boucles d'argent, et leurs bras de bracelets de verre.

Nous nous trouvions donc encore à plus de 130 lieues de Daman, et le pilote, au lieu des présens auxquels ils prétendoit, faillit d'être jeté dans la mer. Douze de nos marchands et de nos faquirs descendirent à terre pour faire le reste du chemin à pied. Le vent nous favorisa cependant; trois jours après nous crûmes être entre Daman et Baçaïm, et je descendis dans l'esquif envoyé pour le reconnoître; mais nous ne pûmes arriver à terre; il fallut que deux matelots gagnassent le rivage à la nage : l'un d'eux vint nous annoncer que nous étions encore à deux journées de Daman. Après une navigation interrompue de quatre jours, nous vîmes enfin Daman où nous descendîmes. Nous avions fait 400 lieues en quarante jours, et nous pouvions facilement les faire en vingt.

Ma joie fut grande de me voir dans l'Indostan, à l'abri des dangers que je courois dans un vaisseau conduit par un ignorant pilote. Daman est

située sur la rive gauche de la rivière de ce nom; elle est belle, mais mal peuplée; son plan est irrégulier, d'environ deux milles de tour, partagé par trois grandes rues parallèles, traversées par quatre autres, et toutes tirées au cordeau : les maisons en sont isolées, ornées d'un jardin fruitier, couvertes de tuiles, éclairées par des fenêtres d'écailles d'huîtres : la plupart n'ont qu'un étage; l'air y est bon; il y est frais le matin; l'hiver y est marqué par des pluies et des tempêtes continuelles. Une bonne garnison la défend mieux que ses quatre bastions et son artillerie peu nombreuse. Un capitaine en est le gouverneur; elle est habitée par des Portugais métis, par des Banians et des Mores : on y voit plusieurs couvens bien bâtis et cinq églises. A la droite de la rivière est le vieux Daman dont les maisons ressemblent à des chaumières : elles sont bâties de terre et couvertes de branches de palmier : des Mores, des Gentils l'habitent et y travaillent à différens arts. Le port est entre les deux villes; mais la marée peut seule y amener des barques, le courant y est très-rapide au reflux : il est défendu par un fort de trois bastions, muni d'artillerie. Au nord est un bourg, et plus loin un village de Gentils, avec un bazar.

Les Portugais qui l'habitent, comme ceux

qui sont répandus dans les Indes, sont magnifiques dans leurs habits et leurs mœurs : ils ont beaucoup d'esclaves, les uns destinés à les couvrir de grands parasols de feuilles de palmiers, ou à les porter dans des palanquins, espèce de brancard peint et doré, dont le rebord est bien travaillé. On y met un tapis de Perse et dessus un cuir de Moscovie, pour que le tapis n'échauffe pas les reins; quatre Nègres (il est rare qu'on se contente de deux) portent ce palanquin suspendu à un bambou : un parasol mobile met l'homme indolent à couvert du soleil. S'il fait de la pluie, on se fait porter sur une andore, qui est couverte de feuilles de palmier, qui s'entrouvrent en deux endroits pour qu'on puisse voir au dehors. On se sert à la campagne d'un carrosse quarré dont l'impériale est de toile, et le derrière de cannes entrelacées : il est traîné par deux bœufs que l'on conduit par une corde passée dans leurs naseaux.

Il n'y a pas de bonne viande à Daman, le mouton y est peu commun, les poules y sont chères, le poisson y est rare et mauvais; mais le pain y est très-bon, même celui de riz : aussi le peuple se contente de riz et de soura, qui est un vin de palme : rarement il mange du pain. On n'y voit aucun fruit d'Europe; mais il y a beaucoup de plantes qu'on y cultive. Une des

productions utiles du pays est la cassaras, semblable à la truffe blanche ; elle a le goût de la châtaigne.

Les environs de Daman sont remplis de sangliers, de loups, de renards, et de lièvres : les montagnes y sont peuplées de baccarcos qui ont la forme du daim et le goût du porc ; de zambares, qui ressemblent aux bœufs par le corps, aux cerfs par les cornes, et qui ont les pieds de la gazelle ; de dives, qui diffèrent peu des renards ; de roses, qui ont la taille de la vache ; de vaches et de chevaux sauvages, de loups cerviers ; de chats sauvages qui sont noirs, et sautent d'un arbre à l'autre, aidés de leurs ailes de chauve-souris. Il y a trois espèces de tigres distingués par les variétés de leurs taches : pour les tuer, les Portugais se mettent à l'affût dans un fossé près des lieux où ils vont boire ; où ils se placent dans une charrette lentement traînée par deux bœufs, et de là ils tirent sur l'animal, qui, s'il n'est pas blessé à mort, s'élance sur le chasseur, et quelquefois le déchire.

On trouve aussi dans les forêts, des paons, deux sortes de perdrix, des pigeons, des tourterelles, des canards, des hirondelles, des corneilles et d'autres oiseaux d'Europe : il en est qu'on garde en cage pour son amusement.

La sobriété peut seule nous sauver aux Indes

de maladies incurables : telles sont le mordazin, qui vient d'une nourriture trop abondante, et ne se guérit qu'en appliquant un fer chaud sur les talons; et le bombaraki, qui se guérit par le feu encore. Aussi mange-t-on peu de viande aux Indes et seulement le matin.

L'habillement des Portugais est une espèce de longs caleçons et par dessus un pourpoint court. Les Gentils portent une longue robe de toile, plissée à la ceinture, qui s'attache avec des rubans sur la poitrine et sous le bras gauche, un petit turban, et un long caleçon : quelques-uns ne se couvrent que d'une ceinture. Les femmes ont pour tout vêtement une grande toile qui laisse voir les jambes et une partie du ventre : quelques-unes y ajoutent une demi-camisole : leurs bras nus sont ornés de bracelets et de cercles de verre et de laiton; leurs oreilles le sont de grands pendans d'argent, et leurs pieds de bagues.

Curieux de voir Surate, je m'embarquai sur une petite flotte marchande. La marée nous mit hors du port, et bientôt nous cinglâmes à pleines voiles; nous arrivâmes à Souali, qui lui sert de port, et nous y allâmes par terre. Cette ville est de moyenne grandeur et a des murailles de terre : le château est flanqué de quatre tours, au pied desquelles on passe pour

entrer dans la ville, soit par la mer, soit par la terre. Un gouverneur commande à la garnison; un nabab préside sur le gouvernement : ses maisons sont de fange séchée et mêlée à de la bouze de vache : il n'y a de belles que celles qui appartiennent aux Européens. C'est ici où se fait le plus grand commerce des Indes. Toutes les étoffes d'or et de soie, à fleurs et à oiseaux, les velours, les brocards, les taffetas y arrivent d'Amadabat, la plus grande ville des Indes, et où ces étoffes se fabriquent; mais ses maisons sont basses, construites de terre et de bambou; ses rues sont inégales, étroites et sales. Cambaïs y envoie ses toiles très-fines, et ses ouvrages d'agathe : cette ville, autrefois si opulente, a perdu aujourd'hui son commerce et sa splendeur; les barques n'y peuvent plus arriver. Baroche y apporte ses belles toiles blanches et peintes, de même que son gingembre. Beaucoup d'autres lieux y amènent leurs productions, et ce concours de richesses seroit plus grand encore, si son port étoit meilleur, et si les vaisseaux n'étoient pas obligés de jeter l'ancre à Souali, qui en est à plus de trois lieues.

Je vis à Surate un arbre semblable à celui de Congo, et servant au même usage; mais les pagodes en sont plus grandes. Des hommes y font des pénitences effroyables. Les uns sont

suspendus à une corde qui leur passe sous les bras, leurs pieds touchant à terre : ils y demeurent dans la même posture pendant des années. D'autres tiennent les bras élevés si longtems, qu'il se forme des calus sous les aisselles, qui les empêchent de les abaisser : il en est qui sont assis, tenant leurs mains en haut sans jamais les mouvoir : celui-ci se tient sur un pied, celui-là est couché; ils y demeurent des années entières exposés à la pluie, au soleil, aux piqûres des insectes : leurs cheveux et leurs ongles deviennent très-longs : on y en voit d'absolument nus, à qui les femmes viennent baiser ce qu'on ne nomme pas. Un de ces faquirs se mit dans la tête de mesurer avec son corps toute la longueur de l'empire Mogol. Ses disciples le suivoient et marquoient le lieu où touchoit sa tête; puis il se levoit, plaçoit ses pieds où fut sa tête et s'étendoit de nouveau. Chaque jour il faisoit à peine une lieue, mais il fut honoré sur sa route, et des aumônes abondantes le nourrissoient lui et ceux qui l'accompagnoient. (Voyez tome I, page 465.)

L'idée que l'ame de l'homme sort après sa mort et va se rendre dans des corps d'animaux, fait que le peuple apprête à vivre à tous. On met sur le toit des maisons de quoi nourrir les singes qui courent dans les campagnes. Je vis

l'hôpital qu'on y a élevé aux animaux : on y nourrit des quadrupèdes, des oiseaux, des insectes, et on y prend soin de ceux qui sont malades ou estropiés. J'eus pitié d'un pauvre malheureux tout nu, les pieds et les mains liés, servant de pâture aux punaises qu'on avait fait sortir de leurs sales trous.

Un jour je remarquai un homme tenant une poule d'une main, et un couteau de l'autre, et je sus que c'étoit une manière d'extorquer de l'argent aux bons Gentils qui se hâtent d'acheter la vie de ce pauvre animal. Après quelques jours, je partis de Surate pour revenir à Daman, et je m'y embarquai pour Baçaïm (1).

(1) Tout le monde a la liberté de s'établir à Surate : on y remarque le temple des Guèbres, monument de la simplicité des mœurs du peuple qui l'a construit. C'est une chaumière couverte de paille, qui renferme le feu sacré, continuellement entretenu par les prêtres. Surate est encore, suivant Sonnerat, renommée par ses bayadères ou danseuses. Leur vrai nom est *dévédassi*. Elles se consacrent à honorer les Dieux, qu'elles suivent dans les processions, en dansant et chantant devant leurs images. Les brames cultivent leur jeunesse, elles finissent par aller chanter et danser chez ceux qui les appellent. Le son du *tal* et du *matalan* les anime dans leurs jeux. Le mouvement de leurs yeux, qu'elles ferment à moitié, tandis qu'elles penchent négligemment le corps en adoucissant la

Nous passâmes devant Brampour, lieu assez peuplé. Arzeri est trois lieues plus loin, sur le sommet d'une montagne, où l'on n'arrive que par un chemin taillé obliquement dans le roc : les Portugais y ont une bonne garnison. Nous vîmes Mayn, et la petite île de la Vache, qui a trois lieues de tour, et nous arrivâmes à Baçaïm dans la nuit. Nous mouillâmes dans le canal qui est formé par l'île Salsette et le continent. Baçaïm est une ville du royaume de Cambaye ; son circuit est d'une lieue, elle est défendue par huit bastions encore imparfaits : le tiers de la ville est sans habitans ; les rues sont larges et tirées au cordeau : au milieu est une grande place décorée de belles maisons. Son port est à l'orient ; le général des possessions septentrionales des Portugais dans l'Asie, y fait sa résidence. J'y vis un monstre qui m'étonna ; c'étoit un Gentil qui avoit un enfant qui lui sortoit du nombril, et dont tous les membres étaient bien formés, excepté la tête qui étoit enfermée dans

---

voix, annonce la plus grande volupté. Le *matalan* est une espèce de petit tambour, le *tal* consiste dans deux petits plats frappés l'un contre l'autre, qui donnent un son aigre ; un de ces plats est d'acier, l'autre de cuivre : il y a à Surate 600,000 ames. Les Indiens ont encore le dole ou *tamtam*, tambour long que l'on bat des deux côtés avec des baguettes.

le corps : il faisoit ses excrémens à part comme un autre animal, et le mal de l'un se faisoit sentir à l'autre, comme s'ils n'eussent été qu'un.

La chaleur est si grande dans Baçaïm, qu'hommes et femmes vont presque nus dans les rues. Les riches sont vêtus d'une toile fine et de larges caleçons : tous ont la narine percée pour y suspendre des anneaux. Près de là est le village de Madrapour, rempli de saltimbanques ; j'y vis un homme qui tournait continuellement sur une canne de bambou, longue de plus de vingt pieds, qu'un autre soutenait dans sa ceinture en marchant et sans la toucher : puis après deux sauts en l'air, je le vis sur une poutre qu'on avait élevée exprès. J'allai voir le Cassabo, lieu de plaisir, qui dans un espace de cinq lieues, offre des jardins agréables remplis des fruits du pays et de cannes à sucre ; les habitans des villages voisins les cultivent, les entretiennent féconds et verds en les arrosant : on y trouve des promenades fraîches où l'on se retire pour éviter l'ardente chaleur, et une espèce de peste qui dans ces contrées, dépeuple dans un jour des villes entières. J'y vis cuire le suc de la canne à sucre exprimé entre deux rouleaux : il se durcit ensuite à l'air.

Je visitai les églises des Jésuites, des Dominicains, et d'autres : toutes ont des autels très-

ornés. J'assistai à la bénédiction d'un mariage, et j'y remarquai que le fiancé ne donnoit pas la droite à la fiancée, coutume qui y est passée du Portugal, où le cavalier doit avoir la main droite libre pour la défense de sa dame. La fiancée étoit habillée à la française, des trompettes les accompagnoient, mais le son en étoit triste et lugubre : c'est tout ce qui attira mon attention dans ce lieu.

Comme il n'y a point d'hommes instruits, mais beaucoup d'avocats et de procureurs fort ignorans et fort avides, on voulut m'y arrêter en me mariant à une demoiselle qui avoit 20,000 pièces de huit, et me donner un revenu de 600, en me faisant avocat des couvens et de quelques maisons nobles. Mais le climat ne me permit point d'accepter cette offre.

J'allai voir la pagode ou temple de Canarin, qui est dans l'île Salsette. Une barque me conduisit d'abord au village de Gormandel, dont les maisons sont bâties sur les deux pentes d'un mont, puis je me rendis à celui de Monoposser pour y visiter une église souterraine qui servit jadis de pagode, et est taillée dans le roc : sa longueur est de 75 pieds, sa largeur de 22 : il y a une autre pagode dans le voisinage. Le prieur du couvent ne voulut me procurer ni provisions, ni guides; et au hasard de m'égarer,

je grimpai sur une montagne remplie de singes, de tigres, de lions, et d'insectes venimeux. Je parvins dans un village entouré d'une forêt, composé de cabanes, où je ne trouvai qu'un peu de riz à moitié bouilli dans l'eau claire. Sur cette route on voit des oiseaux tout verds, de la grosseur des grives et d'un ramage agréable; d'autres plus gros, noirs comme du velours, avec une queue d'une longueur prodigieuse, et beaucoup d'espèces différentes, inconnues en Europe; les perroquets, les singes, les guenons à longue queue y sont très-nombreux.

Incertain de mon chemin, je rencontrai des femmes nues et chargées de bois qui me l'indiquèrent. Arrivé au pied du roc escarpé où sont ces pagodes, j'y montai : c'est à l'orient qu'est taillé le plus grand; les autres plus petits l'environnent. On approche et l'on voit deux pilastres de vingt palmes de longueur, quarrés à leur pied, octogones au milieu de leur longueur, ronds au sommet : leur diamètre est de six palmes; ils soutiennent en guise d'architrave une pierre qui a quarante-quatre palmes de long, huit de large, quatre d'épaisseur : ils forment avec elle et le roc trois portiques qui conduisent à une grande salle taillée dans le roc, à l'extrémité de laquelle on trouve trois portes inégales, au-dessus desquelles est une corniche

surmontée de pareilles portes ou fenêtres. A la même hauteur on voit plusieurs petites grottes. A droite, j'en vis une ouverte de deux côtés, longue de dix-huit pieds, dans laquelle étoit une coupole ronde avec une corniche qui régnoit tout autour : on y voyoit une idole dans la roche, en demi-relief, qui paraissoit tenir quelque chose dans la main, et avoit la tête ornée d'un bonnet semblable à celui du doge de Venise. Près d'elle étoient deux statues qui sembloient des esclaves et dont les bonnets étoient coniques, ornées de deux petites figures, comme on peint les anges. Plus bas, étoient deux petites statues qui avoient les mains sur un bâton ; et deux enfans, les mains jointes, en portoient un sur les épaules. Près de cette coupole, on en voit une autre dont le haut est détruit ; peut-être servoient-elles de sépulcres ; cependant on n'y voit aucun vestige de tombeaux : autour de cette seconde coupole sont quatre grandes figures qui tiennent à la main gauche une espèce d'habillement, et décorées des bonnets dont nous avons parlé : vis-à-vis on en voit trois petites assises, puis six autres fort grandes et trois moyennes debout, travaillées dans le roc : celle qui est au milieu tient dans sa main un arbre chargé de fruits. De l'autre côté, on voit seize figures toutes assises, ayant la main sur l'estomac, portant les mêmes

mêmes bonnets. D'autres grottes offrent des figures semblables.

Du même côté est la fameuse pagode de Canarin; on y entre par une ouverture de quarante palmes, au-dessus de laquelle sont trois statues: à côté de la pagode est une grotte ronde de 38 pieds de tour, à l'entour de laquelle sont des statues, les unes assises, les autres debout: au centre est une coupole taillée dans le roc, où on lit des caractères inconnus. Le premier vestibule de la pagode a sur ses côtés deux colonnes hautes de quarante-six pieds, l'une, ornée de la figure d'un lion avec un bouclier, l'autre de deux statues: là aussi est une grotte où l'on voit deux grandes statues qui se regardent. Plus avant sont encore deux statues d'une grandeur prodigieuse, avec une troisième environnée de plus petites. Une grotte voisine n'offre que des lions, et deux grands vases sur leurs pieds. On entre ensuite dans un autre lieu par trois portes, hautes de trente palmes: là on découvre quatre petites colonnes qui se trouvent entre les cinq fenêtres qui donnent du jour à la pagode: on y lit des caractères inconnus; on y remarque de grandes statues et de petites figures. Parmi le nombre de celles qui décorent la grande pagode même, on distingue une femme qui tient une fleur dans la main, et deux autres qui ont de

grands anneaux aux pieds. Elle a cent palmes de long, et quarante de large : elle renferme trente colonnes, dont dix-sept ont des chapiteaux qui soutiennent des figures d'éléphans. Le haut est taillé en coupole ronde dans le roc. Je ne puis indiquer l'usage de cet édifice.

Je sortis de la pagode, et après avoir monté quinze marches taillées dans le roc, je trouvai deux citernes, et plus haut trois grottes, dont la plus élevée conduisoit à deux autres : à quelque distance une autre pagode, dont la façade est décorée d'une place entourée d'une espèce de parapet, ayant au centre une citerne. Cinq portes conduisent dans sa première voûte ; quatre colonnes sont entr'elles : au dehors sont diverses statues, au dedans on en compte quatre cents, grandes et petites, assises ou debout. Chacun de ses côtés a une grotte.

On monte encore dix marches vers le nord, et on trouve des grottes qui en renferment de plus petites, où il y a une citerne. Plus loin, en descendant, puis en montant et descendant encore des marches, on voit diverses pagodes ; on y remarqua, comme dans les autres, des coupoles, des statues de diverses grandeurs, dans des postures différentes, des grottes et des citernes. Ce prodigieux ouvrage fut, dit-on, construit à grands frais par Alexandre le Grand. (Il est plus facile de le dire que de le prouver.)

Je quittai ces lieux, pressé par la faim, qui n'empêcha pas cependant que je ne remarquasse en mon chemin deux palmiers, hauts de cinquante palmes, qui sortoient d'un gros tronc, et étendoient au loin leurs branches fertiles. Près du village de Canarin est encore un roc de cent pas de circuit, dont le dessous est rempli de grottes et de citernes: à l'entrée de la plus grande on voit une idole assise, avec ses mains sur ses jambes croisées. J'arrivai à Deins et n'y trouvai rien pour assouvir ma faim : je m'endormis de fatigue ; le pourvoyeur du couvent entra dans ma chambre et me réveilla en sursaut : il voulut me récompenser du sommeil qu'il m'avoit fait perdre : son festin consista en un plat de petits poissons frits, qu'il assaisonna de questions ennuyeuses, qui heureusement m'endormirent.

L'île Salsette a vingt-trois lieues de tour ; le sol en est bas, mais semé de montagnes chargées d'arbres; son terroir est fertile et produit abondamment des cannes de sucre, du riz, et divers bons fruits des Indes. Il y a plusieurs villages, dont les maisons sont faites de claies enduites de terre, couvertes de pailles ou de feuilles ; habitées par des hommes et des femmes nus, mais qui cachent leur nudité avec un linge, et ornent leurs bras avec des bracelets d'argent et de verre : ils cultivent une terre qui ne leur appartient pas,

et fuient d'un village à l'autre pour échapper à l'avidité de leurs maîtres qui les poursuivent: ces maîtres sont des soldats qu'on récompense de leurs services, en leur permettant d'être les tyrans d'hommes foibles et timides qui ne savent que se cacher, quand ils ne peuvent plus supporter le travail dont on les accable. Cette île renferme encore la ville de Bombaye, séparée d'elle par un canal qu'on passe à sec dans les marées basses, et qui est possédée par les Anglais; et Tana, aux environs duquel il y a cinq petits forts bien munis d'artillerie et d'hommes. On y compte aussi trois convens : on y fait d'excellentes toiles. Les Jésuites en possèdent une grande partie.

Je partis à l'aurore, et ne trouvai qu'une barque pour me transporter à Baçaïm; mais ceux qui la montoient, ne vouloient pas me prendre, et je fus obligé de les menacer avec mon fusil pour les soumettre à ma volonté. J'arrivai à Baçaïm et y vis passer le vice-roi de Goa, avec une flotte de quatorze vaisseaux : il défit les Arabes de Mascate. Son amiral, revenu à Goa, paya de sa vie quelques propos indiscrets; cinquante personnes l'attendirent dans des maisons qu'ils avoient fait percer; l'amiral averti, méprisa des avis, qui supposoient tant de bassesses dans des hommes nobles, et sortit seul dans son

palanquin. Il reçut d'abord un coup de fusil, descendit de son palanquin, et prenant une prise de tabac, demanda à qui on en vouloit. A toi, lui répondit-on, en lui tirant un coup de mousquet : l'amiral esquiva le coup, mit l'épée à la main, mais ne put percer son assassin revêtu d'une cotte de maille; il ne put que lui couper le visage, le prendre aux cheveux et lui mettre le pied sur la gorge : celui-ci lui demanda la vie, qu'il lui accorda par dédain; mais bientôt il reçut deux autres coups de mousqueton, qui ne l'empêchèrent pas de donner encore la mort à un de ses assassins; puis se sentant affoiblir, il s'approcha de son palanquin, s'y étendit et y mourut. On y trouva trente balles dans l'estomac. Il fut regretté de tous ceux qui aimoient la gloire de la nation Portugaise, qu'il avoit soutenue dans un grand nombre de combats.

Je m'embarquai pour Goa sur une flotte de deux galiottes, quatre manchouques, petits vaisseaux de guerre qui vont à rames et à voile, et trente-six parangues; le vent nous fut toujours contraire et nous avançâmes peu; nous passâmes devant Bombai; trois lieues au-delà, je vis un rocher, sur lequel il y a un fort avec quelques cabanes; on le nomme Undrin. A une égale distance nous découvrîmes Chaul, où nous mouillâmes. Cette ville est dans une plaine, à

deux lieues de la mer, au bord d'une rivière où le flux porte les grands vaisseaux. Elle est ceinte de fortes murailles et de bastions garnis d'artillerie. Le fort Morro défend l'entrée du port, du sommet d'un mont sur lequel il est bâti. Le territoire de la ville est peu étendu.

Nous remîmes à la voile; mais le vent nous laissa quelques jours sur la côte de Savagi, prince qui étoit l'ennemi mortel des Portugais, ainsi que du Mogol. Il soutient et étend avec succès la puissance nouvelle fondée par son père. Ses sujets sont exercés à la rapine sur terre et sur mer; elle leur sert de paye, et c'est ce qui rend ces côtes redoutables. Il y a aussi des pirates Malabares formés de diverses nations, qui courent sur la même mer avec des barques bien armées : ils occupent l'espace compris entre le mont Dobi, sur les frontières du Carara et Madraspatan. Ces hommes avides, quand ils ont pris un bâtiment, donnent un purgatif violent aux passagers, dans l'idée qu'ils peuvent avoir avalé leur or, et je craignois beaucoup leur médecine.

Un bon vent nous conduisit à la vue de Dabul, ville à deux lieues de la mer, dont Savagi est aujourd'hui le maître, ainsi que de Visapour, Lambouna, Maliandi, que nous vîmes ensuite. Nous apperçûmes dans la nuit trois écueils que

les Portugais nomment *Isleos Quemados*, îles brûlées : elles sont à douze lieues de Goa où nous arrivâmes à la pointe du jour. Je descendis et me logeai dans le couvent des Théatins.

Goa est dans une île de neuf lieues de circuit, formée par la rivière Mandora. Elle s'étend sur un terrain inégal le long d'un espace de deux milles, au bord d'un canal d'environ deux cents toises de large. Sous la Zone-Torride, les chaleurs y sont tempérées par des pluies continuelles de juin en octobre, et qui ne peuvent cesser quelques jours, que l'on ne sente une chaleur insupportable. Son circuit est de quatre lieues ; son ancienne opulence n'existe plus, mais elle est forte encore : le canal fait de main d'homme, sépare les terres des Portugais de celles des Mogols. Ses maisons sont les mieux bâties de l'Inde : on y compte encore 20,000 habitans de différentes religions ; mais les métis nés de Portugais et d'Indiennes, forment le plus grand nombre. Les Canarins sont Chrétiens, et noirs comme des Africains, ils ont le visage bien fait et de beaux cheveux. Les prêtres, les avocats, les procureurs, les notaires y sont très-nombreux. Parmi les diverses nations mêlées qui habitent l'île, sont les Charados, hommes propres aux sciences, spirituels, vifs, fins et prompts ; et les Langolis, hommes vilains, grands voleurs,

grands menteurs, mauvais Chrétiens, qui vont nus, labourent, pêchent, rament, portent l'andore, dorment la nuit et le jour sur la terre, et ne se nourrissent que d'un peu de riz bouilli, paree qu'ils préfèrent l'oisiveté à une vie plus abondante. Ils obéissent au bambou, et sont si accoutumés à être battus, que cette punition devient, dit-on, une partie de leurs plaisirs. On dit, que lorsqu'il se marient, leurs parens assemblés les battent jusqu'à les épuiser.

La plupart des commerçans sont des Gentils ou des Mahométans; on y voit encore beaucoup de Cafres noirs qui sont des esclaves, et d'une grande laideur, mais ingénieux et remplis de courage : on en voit qui, avec de faibles armes terrassent les éléphans et les lions les plus terribles : ils sautent sur les premiers qu'ils ont su abattre, et les tuent à coup de poignard; ils s'y prennent différemment avec les seconds. Un noir s'avance au-devant de cet animal, avec deux bâtons dans les mains, en met un dans sa pâtte, et badine de l'autre avec lui, tandis qu'un autre noir prend le lion par les testicules, et tous les deux le tuent à coups de bâton. On m'assura ce fait à Goa, où il faut que nous revenions. Son port est fortifié de tours et d'ouvrages bien garnis d'artillerie, dispersés sur le bord de la mer et sur la montagne qui la domine.

Quand on a passé les premiers forts, le canal devient plus étroit; il est bordé de beaux arbres et de plusieurs maisons de campagnes répandues sur un espace de près de trois lieues : dans une de ses parties, on a élevé un large mur, le long duquel on ramasse beaucoup de sel. Les vaisseaux peuvent venir, après s'être déchargés d'une partie de leurs marchandises jusque devant le palais du vice-roi, où commence la ville.

Ce canal qui forme ce fameux port, s'étend encore plusieurs milles dans les terres, et coupe le pays en diverses îles et presqu'îles fertiles, qui fournissent d'abondantes provisions à la ville, et lui donnent la perspective la plus variée et la plus brillante. Auprès, est le port de Murmugon, formé par un autre canal qui est défendu par un fort de même nom, situé dans la presqu'île de Salsette, séparée de l'île par le canal; et c'est là que se retirent les vaisseaux Portugais, quand l'autre port est bouché par les sables de la Mandora. Ces deux canaux qui se joignent à S.-Laurent, forment l'île de Goa, où l'on compte trente villages. En entrant dans le port, on laisse à droite la presqu'île de Salsette, qui a sept lieues de long et vingt de circuit, où l'on trouve cinquante villages. A gauche est la presqu'île de Bardes, qui a dix-sept lieues de

circuit, cinq de long, et où l'on compte vingt-huit villages.

Je commençai mes promenades par la Sé, ou l'église archiépiscopale : elle est grande et bien voûtée, a trois nefs, formées par douze pilastres : toute l'église est remplie d'ornemens de stuc : la chaire en est peu élevée. Le palais de l'archevêque est magnifique, a de belles galeries, et de magnifiques appartemens ; mais il ne l'habite pas, parce que l'air n'en est pas salubre. Les couvens sont très-beaux ; les églises ont des voûtes dorées, les jardins en sont délicieux. Celui de S.-Augustin est sur une éminence qui commande la ville : l'église n'a qu'une voûte, mais on y compte huit chapelles et onze autels : tous sont richement dorés ; ses jardins sont ombragés par les plus beaux arbres des Indes. L'église des Pères de l'Observance est une des plus belles de Goa : l'or y brille de toutes parts, dans les chapelles, sur les autels ; et le plafond est rempli d'ornemens de stuc. On voit dans celle de Sainte-Monique un crucifix fameux par des miracles. L'hôpital de Goa n'est ni grand, ni bien gouverné ; ce qui, joint au mauvais air du pays, y fait périr grand nombre de malades.

La puissance des Portugais a bien déchu ; elle s'étendoit autrefois sur divers lieux de la côte

orientale et occidentale d'Afrique; ce qui donnoit plus de consistance à leur empire en Asie. Ils avoient Mascate dans l'Arabie heureuse, le royaume d'Ormus, et diverses îles du golfe Persique; Baharem, Bassora, étoient ses tributaires; ils commandoient dans le Canara, dans Onor, Barselor et Cambolin; dans Cananor, Palepor, et dans l'île Manar; ils possédoient trois provinces de l'île Ceylan, riche par sa canelle, Nagapatan dans le Maduré, Tamboulin dans le Bengale, Macassar dans l'Etat de ce nom. Toutes les côtes leur étoient tributaires, nul vaisseau n'y pouvoit pénétrer sans leur passeport. Toutes ces conquêtes qui avoient coûté tant de sang, ne durèrent qu'un siècle et demi; l'envie, la crainte qu'ils inspiroient aux rois de ces nations, les efforts des Hollandais, les richesses du Brésil, qui firent mépriser celles de l'Inde, ont abattu ce colosse de puissance qui faisoit trembler l'Asie, quoiqu'il ne fût appuyé que sur une très-petite base. Ce qui reste aux Portugais de leur ancien empire, leur est plus à charge qu'utile. Ils ont Goa, et les presqu'îles de Salsette, de Bardes-Angedive, et quelques autres sur la côte septentrionale: ils possèdent Daman, Baçaïm, Chaul: dans le Guzaratte, ils ont Diou; vers les Moluques, Timor et Solor, qui abondent en sandal; en Chine,

Macao; en Afrique Angola, Senna, Zofala, Mozambique et Mombaz, tous établissemens qui ne sont pas florissans, (et dont ils ont encore perdu aujourd'hui une partie.)

Un vice-roi réside à Goa, et gouverne tous ces lieux, du Cap de Bonne-Espérance jusqu'à Macao. Il préside dans la cour souveraine composée de six ou huit juges, nommés *Desembargadores*, affublés de robes qui tombent jusqu'aux talons, et ayant de larges manches. Ils forment le tribunal de la Relation, qui administre la justice civile et criminelle; et président aux tribunaux subalternes. L'inquisition, l'archevêque y sont respectés et craints; le vice-roi vit avec faste; s'il se promène en bateau, des trompettes le précèdent; s'il marche en palanquin, des cavaliers le suivent. Le roi de Portugal nomme encore dans ces pays plusieurs généraux, dont la plupart n'ont qu'un titre sans pouvoir. Les religieux y possèdent quelques petites îles remplies de bois de palmiers, sous lesquels les habitans du pays font leurs cabanes: on dit que l'haleine de l'homme rend ces arbres plus fertiles. Les dîmes appartiennent au roi, mais il donne des appointemens considérables à ses officiers.

Presque toutes les fleurs et les fruits de l'Indostan se trouvent aux environs de Goa, et c'est

ici que j'en parlerai. Le cocotier est un des arbres les plus utiles; il met à la voile et charge la barque. On fait des voiles et du papier avec ses feuilles, des barques avec son tronc; son fruit sert de viande, de boisson, de marchandise: sa première écorce trempée dans l'eau, se file et on en fait des cordes; de la seconde on en fait des vases pour boire le chocolat ou autres liqueurs; au-dedans est une pulpe blanche qui a un goût d'amande; au centre est une eau pure comme le cristal, très-saine et très-agréable pour boire. On fait de ce fruit des confitures et de l'huile: en trempant une de ces branches dans de l'eau, on fait la Nira et la Soura: la première est douce, blanche, a le goût de la piquette: la seconde est plus nourrissante, et pour la faire, on ne coupe la branche qu'après le soleil levé. Si on la distille, on en fait du vin, qui se gâtant devient vinaigre; si on distille ce vin, il devient eau-de-vie; si on le fait évaporer, il dépose un sucre noir: on s'en sert pour faire lever le pain. Pressez la moëlle, il en sort du lait qui sert à faire cuire le riz, et à faire des sauces. L'arbre qui le porte est droit, haut de soixante palmes, d'une égale grosseur partout; on en fait des poutres, on couvre les maisons avec ses feuilles. Il y a d'autres palmiers, mais leur bois et leurs fruits sont moins utiles.

On fait de très-beaux chapelets avec le fruit du palmier des Bugios ou des singes.

L'arec ressemble au palmier, son fruit ressemble à la noix muscade et se mâche avec le bétel ; le bananier est tendre comme un roseau, gros comme la cuisse, haut de quinze à vingt palmes : c'est de ses feuilles, dit-on, que se couvrirent Adam et Eve : elles servent aux Indiens en guise de plats, ils écrivent sur elles : il ne donne du fruit qu'une fois, et porte soixante à soixante-dix bananes sur une branche : on le coupe par le pied, et bientôt il donne des rejetons : il y a des bananes grosses et rondes comme un œuf ; leur goût est doux : elles sont nourrissantes, rôties avec un peu de canelle et de sucre : il en est de plus petites, mais le goût en est meilleur encore. Il seroit long de décrire le manguier, arbre, dont il est de diverses espèces ; mais qui tous produisent des fruits délicieux, semblables à nos poires et en ayant à peu près le goût ; le carambolier, l'anoneira, l'alteira, le cajuyera, dont le fruit porte son noyau en dehors, et dont l'odeur, selon un moine, renforce la mémoire. Ce que nous pourrions dire de tous ces fruits et d'autres encore, ne suffiroit pas pour les bien connoître, et nous rendroit trop long.

Parmi les fleurs on remarque la mogoreira,

ou jasmin d'Arabie, qui depuis février en mai porte une belle fleur blanche de l'odeur du jasmin, mais plus douce ; l'asafreira, qui a le pied jaune, les feuilles blanches, et ne s'ouvre que la nuit ; c'est l'arbre qui donne le safran qui le porte ; l'omlam qui est fort longue et d'une odeur agréable.

Nous devons dire un mot du betel, plante semblable au lierre, et dont la feuille, nommée bétel, fait les délices asiatiques ; les femmes, les grands, le peuple ne trouvent pas de plus grand plaisir que d'en mâcher sans cesse : on ne commence, on ne finit aucune affaire, aucune visite sans cette herbe : la meilleure se trouve aux Philippines ; les Espagnols la mêlent au plâtre, la portent dans des boîtes très-propres, et en mâchent à la maison et dans les rues ; elle rend les lèvres belles et vermeilles.

J'avois résolu de voir la cour et le camp du grand Mogol ; et, malgré les fatigues et les dangers qu'on me faisoit entrevoir, je partis, laissant mes hardes au couvent des Théatins, avec mon valet ; et suivi d'un Canarin qui portoit mes provisions, guidé par un jeune homme de Golconde qui savoit le portugais, je passai de l'autre côté du canal. Là, ne trouvant personne pour porter le bagage d'un Arménien et d'un More qui s'étoient joints à moi, nous demeu-

râmes quelque tems dans une cabane de Gentils : enfin on parvint à faire porter ce bagage jusqu'au village d'Arcolna, où nous soupâmes de quelques grains de riz dispersés dans l'eau où ils avoient bouillis, et passâmes la nuit sous un cocotier, ne pouvant dormir au tintamarre des Indiens qui saluoient la nouvelle lune. Le lendemain, il fallut engager à coups de bâtons trois Gentils à porter notre bagage ; nous y réussîmes : la chaleur étoit si violente qu'il falloit se reposer à chaque instant, et se rafraîchir avec des melons et des fruits du pays.

Nous vînmes à Mardol, village où est une fameuse pagode : on y entre par un pont de trois arches et couvert : à droite est une édifice octogone, entouré de sept rangs de petites colonnes avec leurs chapiteaux et de petites fenêtres où l'on met les lumières, lorsqu'on fête les idoles : à gauche est un édifice semblable, mais imparfait. Au fond de la cour est la pagode : on pénètre dans l'intérieur par deux salles ornées de colonnes. On entre dans une chambre peinte de diverses petites figures qui ont sur la tête des bonnets en pyramides. On y en voit une qui a quatre mains, dont deux tiennent un bâton, la troisième un miroir, la quatrième repose sur sa hanche. A ses côtés sont des femmes qui portent cinq vases sur la tête, les uns sur les autres ; autour

autour sont répandus des chevaux ailés, des coqs, des paons, etc. La pagode est terminée par une petite chambre obscure où l'on voit une longue pierre sculptée, couverte comme un tombeau. Je vis près de là le brancard dans lequel on porte les idoles, et une autre pagode, derrière laquelle étoit un grand arbre, et au-dessous un bain ou étang avec des escaliers pour qu'on puisse y descendre.

Après avoir long-tems marché dans un pays inégal, nous arrivâmes à Ponda, où étoit un petit camp de Mogols, qui conduisoit le Souba qui venoit prendre possession de sa dignité. Il avoit le titre de Divan, ou de receveur des revenus royaux. Je le vis installer dans sa nouvelle dignité. Devant sa tente étoient 700 hommes en armes, et deux bandes de 16 hommes chacune, qui dansoient confusément au son des tambours, des trompettes, des flûtes et autres instrumens de guerre, couroient comme des insensés, et se jetoient au nez une poudre rouge dont ils se barbouillent. Le Divan monta à cheval; il avoit soixante-cinq ans; des timbaliers étoient à ses côtés, une confusion de fantassins et de cavaliers tout nus le suivoient comme un troupeau de chèvres, portant des étendards, les uns de toile, les autres de soie. Il mit pied à terre devant une tente voisine d'une mosquée, reçut et fit des

complimens, mit l'ordre de son prince sur sa tête; puis on le revêtit de soie verte rayée d'or, et on lui passa deux ceintures autour du cou. Il mit cinq fois la main à terre et autant de fois sur sa tête pour rendre grace à son maître; puis il s'assit et on vint le congratuler, et il fit des présens. L'honneur qu'il venoit de recevoir, lui coûta 20,000 roupies.

Ponda est une ville formée de cabanes et de maisons de terre : elle est située au milieu de plusieurs montagnes, sa forteresse est aussi de terre, et défendue par sept pièces de canon : sur la montagne est un fort bâti par Saragi, qui força les sujets des Portugais à en porter les pierres. Le Suba de Ponda commande à sept cents villages, et en reçoit le revenu, qu'il rend considérable par ses extorsions. C'est dans ce lieu que je vis une femme se brûler sur le corps de son époux; ses parens en avoient acheté la permission du Suba. Elle vint au son de plusieurs instrumens et de diverses chansons, très-bien habillée, ornée de pierreries, accompagnée de sa famille, de ses amis et de prêtres; arrivée près du bûcher, elle prit congé de tout le monde avec une intrépidité singulière : on l'étendit, la tête sur un morceau de bois, dans une cabane faite de menu bois abreuvé d'huile, et on l'attacha à un poteau : elle mâchoit du bétel, et

Tom. 3. pag. 239.

BIBLIOTECA NAZIONALE - NAPOLI

Desseve inv.t Veuve qui se brule sur le corps de son mari. — *Le Roy Sculp.t*

demandoit à ceux qui l'entouroient ce qu'ils vouloient faire savoir dans l'autre monde; on lui confia des présens, des lettres pour des morts chers encore aux vivans; puis on mit le feu au bûcher, sur lequel on verse plusieurs vases remplis d'huile, afin qu'elle expire plus promptement. Les prêtres vont ensuite en secret chercher l'or et l'argent parmi ses cendres. [Il seroit affreux de penser que le desir de ces richesses influât sur le goût que les prêtres semblent avoir pour ces inhumaines coutumes] (1).

(1) Suivant Sonnerat, qui a resté long-tems dans l'Indostan, et dont le voyage date de 1774 à 1781, l'affreuse coutume de brûler les femmes sur le corps de leurs maris, est restreinte à la caste des brames et des nairs qui meurent sans enfans. Ce n'est pas que la loi les y oblige, mais l'opinion les flétrit, elles sont déshonorées quand elles ne le font pas. Cette cérémonie se fait avec beaucoup de faste. On place la femme devant la porte de sa maison, dans une espèce de chaire, dont le dessus est orné; on bat le tambour, on sonne continuellement la trompette; la femme ne mange plus, elle ne mâche que du betel et prononce sans cesse le nom de son Dieu; elle se pare de tous ses bijoux comme si elle alloit se marier. Les parens et amis accompagnent la victime au son des instrumens. Les brames l'encouragent à s'immoler, en l'assurant que pour prix de sa vertu elle deviendra l'épouse de quelque Dieu. Pour animer son courage,

Un nez coupé dans une dispute fit déserter aux Gentils le camp des Mogols; les uns fuyoient, parce qu'ils croyoient le fer et le feu prêts à les atteindre; les autres, parce qu'il falloit faire ce qu'on voyoit faire aux autres; et tels sont la plupart des soldats de l'Inde. Pour se donner du courage, ils boivent quelquefois le suc du Banghé, qui mêlé à l'eau, produit les effets de l'opium; ils conservent cette liqueur dans des bouteilles de verre violet qu'on fabrique dans les montagnes de Gates et en Chine.

---

ils lui donnent des breuvages où il y a de l'opium; ils ont soin de la distraire par des chants qui célèbrent son héroïsme; elle distribue ses joyaux à ses parens, qu'elle embrasse pour la dernière fois, et s'élance au milieu des flammes, après avoir fait selon l'usage trois tours autour de la fosse ardente. Quand la victime est en cendres, on érige dans l'endroit un trophée pour en perpétuer le souvenir. Dans le Bengale ce spectacle est encore plus horrible : les femmes ont assez de courage pour se faire attacher sur le cadavre de leur mari, elles le tiennent embrassé jusqu'à ce qu'on allume le bûcher. Quant on les enterre toutes vives, on observe les mêmes cérémonies avant de les conduire à l'endroit de la sépulture. Quand la victime y est arrivée, elle descend dans la fosse, qui est une espèce de caveau; elle s'assied, prend entre ses bras le cadavre de son mari, et on remplit la fosse de terre jusqu'au cou de la femme. On tient un tapis devant elle, pour que le public

J'achetai un cheval à Ponda, j'y pris un passeport, et renvoyai mon fusil à Goa, parce qu'il m'exposoit plus qu'il ne pouvoit me défendre. Nous partîmes; arrivés à Chiampon, mon porteur voulut prendre une feuille de figuier pour lui servir de plat, ce qui fit faire tant de bruit à une femme idolâtre que nous fûmes obligés de partir; nous traversâmes de grands bois, entrâmes dans le pays d'un seigneur, vassal du grand Mogol qu'il doit servir à la guerre, et nous passâmes la nuit dans le village de Kakoré qui a une pagode, où, sous une petite coupole, nous vîmes une espèce de pot de chambre de cuivre, soutenu d'une base de pierre, sur la-

ne voie pas les angoisses et les horreurs de sa mort: ordinairement on finit par lui tordre le cou. On prétend que cet usage inhumain fut inspiré et légitimé par l'amour. Strabon lui donne une origine moins noble: il dit qu'un roi de l'Inde l'établit pour empêcher les femmes d'empoisonner leurs maris. Mais pourquoi outrager ainsi l'humanité de ce sexe charmant? Autrefois, en Egypte, les principaux officiers des souverains étoient inhumés avec eux; aujourd'hui chez les Tartares, lorsqu'un prince ou un grand meurt, ses proches et ses amis s'égorgent encore sur son tombeau. Il paroit que l'origine de toutes ces coutumes ne dérive que d'un attachement sans bornes pour la personne qu'on avoit le malheur de perdre. (Voyez tom. I. pag. 464, les mœurs de l'Indostan.)

quelle étoit cloué un masque d'homme aussi en cuivre. Au milieu étoit une cloche, et au dehors plusieurs lucarnes. Les singes venoient autour de nous, sautant d'un arbre à l'autre; les Gentils les nourrissent, et ils deviennent si familiers qu'on les voit se promener dans les villages et entrer dans les maisons. On les croit des espèces d'hommes qui ne parlent point pour qu'on ne les force pas à travailler : on cite des histoires de singes amoureux de filles et auxquels leurs pères n'ont osé les refuser. On dit qu'une femme échappée d'un naufrage, seule dans une île, eut commerce avec un babouin qui la nourrit dans une grotte; mais que la femme ayant pu gagner un vaisseau, le babouin mit en pièces à sa vue les deux petits qu'il avoit eus d'elle. On raconte qu'un fait semblable, arrivé dans le Brésil, occasionna de grandes disputes entre les Dominicains et les Jésuites, pour savoir si le fruit d'un tel amour devoit être baptisé : ces enfans ne diffèrent des nôtres qu'en ce qu'ils sont couverts de poil et ne parlent point. Les singes sont friands de cocos, et on s'en sert pour les prendre : on n'a qu'à faire un trou dans ce fruit, l'animal y plonge sa patte pour en retirer la pulpe; on le surprend alors, et il ne peut s'enfuir, parce qu'il ne peut retirer sa patte pleine de pulpe.

Je traversai des bois épais, et arrivai au pied

de la montagne Bagalati, où des douaniers me dépirent d'une partie de mon argent: j'arrivai au sommet de la montagne au travers des bois, où je trouvai d'autres douaniers, mais moins avides. Il fallut traverser plusieurs autres grands bois, la plupart remplis de fruits qui m'étoient inconnus : j'y vis des poules sauvages, dont les plumes et la crête sont noirâtres. Quelques-uns de ces bois sont agréables ; il en est où l'on trouve des mines de fer. Au-delà, nous trouvâmes le village de Sambrani, où réside le prince Karagia dans un fort de terre : Sambrani a un bon marché et un bazard ; le prince en retire 150,000 écus ; ce qui prouve l'excès des impositions payées par les sujets. J'arrivai bientôt sur les terres du grand Mogol, près du fort de la ville d'Alcal, où la crainte des voleurs me força d'attendre une caravane de bœufs. Il y avoit dans ce lieu une pagode, où étoit une idole à corps d'homme, à tête de singe, et qui avoit une queue qui lui revenoit par-dessus la tête; une clochette étoit suspendue à son extrémité : c'est, dit-on, le simulacre d'un singe qui combattit dans ce lieu avec un courage extraordinaire.

Je partis avec la caravane, et couchai le premier jour à Etqui, village dans un terroir excellent, où les cerfs et autres animaux pais-

sent familièrement; et le second à Tikli, bourg défendu par un fort : le pays est également riche, plein d'arbrisseaux d'une beauté et d'une verdure enchanteresse. Mandapour, où je vins ensuite, est une ville bâtie en terre, ceinte d'une muraille basse, ayant sur une colline un fort bâti de pierres et de chaux. On voyage différemment ici que partout ailleurs : on n'y trouve ni animaux pour les voitures, ni karavenserais, ni vivres, ni sûreté contre les voleurs. Il faut monter sur un bœuf, et porter avec soi ses provisions et ses ustensiles pour les accommoder; on ne trouve du riz, des légumes que dans les grands bourgs, et le pays est infecté de brigands qui vous tendent des piéges : tel se couche au pied d'un arbre, qui tout-à-coup se trouve lié par un nœud coulant, et forcé de se laisser dépouiller sans résistance : c'est surtout dans le Visapour qu'on est exposé à ces dangers.

A Kodelki, je goûtai des raisins d'Europe déjà mûrs, mais très-chers. Edoar, où je parvins, me parut une bonne ville; sa première enceinte renferme un fort de pierres mal bâti; sa seconde a encore un fort, autour duquel sont des maisons de terre. A trois lieues de là est le bourg Muddol, situé au bord d'une rivière, ceint d'un mur de terre, défendu par un fort de terre

aussi; ses maisons sont des cabanes : j'y tombai de cheval et me sentis plusieurs jours de ma chute. Cinq lieues plus loin est Galgala, où étoit le camp des Mogols ; j'y trouvai quelques soldats chrétiens qui me logèrent. Ils y ont la liberté de pratiquer leur culte, et l'un d'eux, revêtu du titre de leur capitaine, fit battre cruellement des Mahométans qui s'étoient enivrés, et qui vinrent ensuite l'en remercier.

Le grand Mogol y étoit : c'est un homme fourbe et dissimulé, qui consulte les gens de loi, ne fait que ce qu'il veut et ne le dit jamais : la confusion m'empêcha de le voir. Ses tentes et celles des princes occupoient un espace d'une lieue de tour, fermé de palissades, de fossés et d'un grand nombre de faucomeaux. L'armée étoit composée de 100,000 fantassins et de 60000 cavaliers : 5000 chameaux, 3000 éléphans en portoient les bagages; le nombre des vivandiers, des marchands, des ouvriers, étoit très-grand, et tout le camp est une ville mouvante de 500,000 personnes, où les provisions étoient en abondance, et où l'on trouvoit 250 bazars : le tout avoit dix lieues de tour.

Parmi ceux qui l'habitoient, on distingue les Omrahs, à qui le grand Mogol donne les revenus de telles provinces ou de telles villes, à condition d'entretenir un certain nombre de

soldats, de servir dans la guerre, d'accompagner leur maître dans la paix : leurs fautes sont punies par des amendes pécuniaires, et à leur mort, leurs richesses passent dans le trésor royal, comme en Perse : chacun commande ses troupes, obéit à un chef que nomme l'empereur et qui en reçoit les ordres. Les chefs et les soldats sont ignorans et poltrons ; ils fuient le danger, et ceux qui ne se sont pas trouvés à une action, en sont quittes pour être privés de leur paye pendant ce jour-là : il n'y a point d'hôpital pour les blessés, mais la paye est forte ; il est facile de s'y enrichir ; il ne l'est pas de même d'emporter ses richesses.

Le pays manque de chevaux, et on en tire de Perse et d'Arabie : plusieurs sont d'une cherté excessive : souvent on les nourrit en été avec quatre livres de lentilles cuites, par jour ; en hiver on y ajoute une demi-livre de beurre, autant de sucre, quatre onces de poivre et un peu de paille séchée. Les éléphans coûtent bien davantage : un seul mange 140 livres de grain par jour, outre les feuilles, les cannes vertes, le sucre et le poivre : l'empereur alloue sept roupies par jour à chacun et en entretient 3000 : outre ceux qu'on appelle les trois éléphans généraux, à chacun desquels l'empereur alloue 500,000 roupies par mois pour leur entretien,

celui de 500 autres éléphans et des personnes qui en prennent soin, chaque omrah en entretient un certain nombre.

Un jour j'allois pour voir le fils de l'empereur, que 2000 soldats rangés en haie attendoient: je le vis sortir, il étoit à cheval; mais dès qu'il apperçut son père, il en descendit par respect: il se nommoit Schialam, étoit grand et âgé de plus de soixante ans; sa barbe épaisse commençoit à blanchir: plusieurs milliers de soldats pourront soutenir ses prétentions au trône, si on le lui dispute.

Le lendemain je fus introduit à une audience particulière du grand Mogol: dans la première cour de son quartier, je vis sous une tente des tambours, des trompettes de huit palmes de longueur, et d'autres instrumens qui se font entendre à de certaines heures du jour: il y avoit aussi une balle d'or attachée à une chaîne entre deux mains dorées; c'est l'enseigne impériale portée par un éléphant. La seconde cour et les tentes du prince sont ornées d'étoffes d'or et d'argent: il y étoit assis sur de riches tapis, et appuyé sur des oreillers tissus d'or. Je lui fis la révérence à la manière des Mogols; il me demanda le nom de ma patrie, quels voyages j'avais faits, si je voulois le servir, où je voulais aller. Je répondis à tous ces points; il me de-

manda encore des nouvelles de la guerre du Turc en Hongrie, puis me congédia. La tente d'audience étoit soutenue par deux grands mâts; au dehors elle étoit couverte d'un voile rouge, et le dedans d'un voile plus fin avec des rideaux de tafetas. Sous cette tente étoit un échafaud quarré, haut de trois pieds, fermé d'une balustrade d'argent, et couvert de tapis superbes: au milieu, entre des piques couvertes d'argent s'élevoit le trône, qui avoit une forme quarrée, et étoit fait de bois doré; on y montoit par un petit escalier d'argent. L'empereur en sortit un instant après, appuyé d'un bâton fourchu par le haut, précédé et suivi d'omrahs et de courtisans: il étoit habillé de blanc: sur son turban blanc entouré d'une étoile d'or, brilloit une grande émeraude au milieu de quatre plus petites: sa ceinture de soie cachoit son poignard; il avoit des souliers à la moresque, et point de bas: deux officiers chassoient les mouches avec des queues de cheval blanches, un autre le couvroit d'un parasol vert. Il étoit petit, voûté, âgé de quatre-vingts ans; son nez étoit grand, son teint olivâtre, sa barbe blanche. Il donnoit ainsi audience, et écrivoit ses réponses sans se servir de lunettes.

Il passa en revue les éléphans: chacun de leurs conducteurs découvroit devant lui la

croupe de l'animal, ensuite il lui faisoit tourner la tête vers le trône, et l'obligeoit d'élever et de baisser sa trompe trois fois en signe de vénération.

Les grands firent ensuite leur révérence à l'empereur; les princes du sang ne la font que deux fois, les autres trois; elle consiste à mettre chaque fois la main sur la tête, à terre, et sur l'estomac. Au dehors de la tente étoient cent mousquetaires, et des massiers habillés de couleurs différentes, qui avoient sur les épaules des bâtons garnis de pommes d'argent au bout; d'autres qui portoient les enseignes royales au bout de leurs piques : ceux-ci avoient des robes de velours rouge bordé d'or : l'un d'eux portoit un soleil, deux portoient des mains dorées, deux des queues de cheval teintes en rouge : plus loin étoient diverses compagnies à pied et à cheval; des éléphans qui portoient de grands étendarts. L'audience finie, les princes se retirèrent, les omrahs s'en retournèrent à leurs tentes, suivis d'éléphans dont les uns portoient des chaises, des étendarts déployés : un More à pied sonnoit d'une trompette dont le son ressembloit à celui du cornet d'un vacher, et chacun se retira.

Le nom de l'empereur étoit *Aureng-Zeb;* il étoit monté sur le trône à force de fourberies, de trahisons et de cruautés; aussi craint-il tout

ce qui l'environne. Comme par pénitence de ses crimes, il ne mange depuis long-tems ni pain de froment, ni chair, ni poisson, il ne boit d'aucune liqueur ; le pain d'orge, le riz, les légumes sont sa nourriture ordinaire ; il a cessé d'être sanguinaire, et s'est montré toujours indulgent envers les omrahs, afin qu'ils ne pussent espérer de plus grands avantages de ses fils. Il a beaucoup de femmes dans son harem, mais il ne les voit pas : il travaille à des bonnets qu'il envoie en présent aux gouverneurs de ses royaumes, et il vit de ce qu'ils lui donnent en retour. Il n'a jamais beaucoup dépensé en habillemens. Quand il réside à Dehli, Agra, ou Lahor, vingt mille cavaliers font sa garde ordinaire, et ils sont changés tous les huit jours, mais presque toujours il est en campagne, et vit sous des tentes au milieu d'une armée nombreuse. Ses quatre fils ont tenté de le détrôner ; il les a prévenus, les a enfermés, ou mis à mort, ou forcés de se retirer chez ses voisins.

Il a quatre ministres principaux : le Bagchi, qui veille sur les affaires militaires ; l'Adelet, qui préside aux affaires civiles et criminelles ; le Divan, qui veille sur les omrahs ou possesseurs de fiefs ; le Cansaman, qui est le trésorier général. Aureng-Zeb veille sur tous et s'occupe beaucoup du gouvernement : sa volonté sert de règle ; il

ôte au seigneur son fief, au paysan sa terre, comme il lui plaît. On n'est point admis en sa présence les mains vides, et chacun de ses omrahs l'imite, ne fût-ce que pour être en état d'acheter sa faveur. Ses richesses sont immenses: il retire de fortes impositions assises sur tous ses sujets; il vend toutes les charges, toutes les audiences; il hérite de tous ceux qui le servent et qu'il paye. Ses Etats sont d'une etendue immense, et la plupart de ses provinces peuvent être regardées comme les pays les plus riches de l'Asie. Tout l'argent de l'Europe vient s'y rendre, et une partie de l'Asie concourt à grossir ses richesses. Il y a un auteur qui fait monter son revenu à 330 millions de roupies, mais il est bien plus grand. Ses seuls royaumes héréditaires lui rapportent 820 millions de roupies (1), et il faut y ajouter ce qu'il retire des royaumes conquis. Aussi ses dépenses sont énormes. Il entretient 300,000 cavaliers, 400,000 fantassins et un grand nombre d'éléphans, de chevaux, de chiens, de tigres, de faucons, de vautours, d'eunuques, de musiciens et de danseuses.

(1) Suivant M. Sonnerat, la roupie d'argent vaut 2 liv. 8 s. de France, celle d'or vaut 42 liv. de France. La roupie d'argent perd 3 s. au change, ce qui la réduit à 2 liv. 5 s.

On célèbre la fête de la naissance de l'empereur avec beaucoup de pompe : tous les grands lui apportent de l'argent; il est assis dans un trône que Tamerlan commença, que plusieurs de ses successeurs continuèrent, que Schah Gehan finit, et qui est couvert de diamans, d'émeraudes, de rubis, d'autres pierres précieuses : douze petites colonnes qui forment les trois côtés, surpassent tout le reste en magnificence : il est d'or, et on en fait monter le prix à plus de 50 millions. On célèbre aussi le Tol, qui signifie *Poids*, parce qu'on y pèse les dons faits alors au prince qui les distribue aux pauvres avec solemnité.

Les Indiens sont bien faits, leurs cheveux sont noirs, leur teint olivâtre, et n'aiment point ceux qui sont blancs : ils se lavent souvent; leurs maisons sont basses, environnés d'arbres; ils voyagent dans des charrettes traînées par des bœufs, ou si la route n'est pas longue, ils montent sur des ânes. Les grands marchent en palanquin, ou sur des éléphans. Ils vont à la chasse avec des chiens ou avec des léopards apprivoisés; ils prennent les oiseaux aquatiques en se mettant dans l'eau jusqu'au menton et se cachant le visage avec un faux oiseau, qui n'épouvante point ceux de son espèce, puis ils

les

les prennent par les pieds et les étouffent; ils les tuent aussi au vol avec la flèche.

Les voyageurs peuvent voyager sans crainte avec un Mogol, mais mieux encore avec un Indien. On parle l'Arabe et le Persan à la cour: ils estiment l'astrologie, entendent peu la médecine, aiment la musique qui y est grossière encore, dépensent beaucoup en domestiques et en concubines. Les grands ont des bâtimens magnifiques, dont les toits sont plats, pour y prendre le frais; ils ont des fontaines environnées de tapis et d'ombrages. Civils envers les étrangers, ils font peu de gestes: les inférieurs saluent en portant la main sur la tête, et les égaux en s'inclinant: leurs habits sont étroits vers la ceinture et descendent jusqu'à mi-jambe; leurs hauts de chausses leur servent de bas, et leurs souliers sont plats comme nos pantoufles: ils s'entortillent la tête d'une toile fine: leur ceinture est de soie. Les femmes ont la tête couverte et les cheveux pendans; plusieurs portent à la narine un anneau enrichi de pierres précieuses; les femmes du peuple et les prostituées paraissent seules en public.

Lorsque les Indiens se marient, ils font en cérémonie un tour de la ville, puis l'époux vient toucher de son pied nu le pied de son épouse qui en fait autant à son tour, tandis qu'un

bramine fait sur eux quelques prières : c'est à peu près en quoi consiste toute la cérémonie. Les femmes y sont fécondes et accouchent avec facilité : les enfans sont élevés nus jusqu'à l'âge de sept ans. Le deuil des Indiens consiste à se raser la barbe et la tête : les femmes brisent un bracelet d'ivoire qu'elles portent presque toujours.

La saison des pluies y forme l'hiver : elle est précédée et suivie de tempêtes effrayantes ; c'est auprès des montagnes que la chaleur est la plus forte, et on ne peut la supporter qu'avec peine. L'Indostan abonde en riz, en excellent blé et en légumes : la terre y est couverte de troupeaux ; le vin ne peut s'y faire ; la boisson ordinaire est la soura distillée : les fleurs y sont d'une couleur plus vive et plus odorante qu'en Europe. On y trouve des mines de cuivre, de fer, de plomb; de riches mines de diamans et d'autres pierres précieuses : la plus riche est dans le Golconde, on la nomme Gani ; elle est dans une plaine de deux lieues, entre un village et quelques montagnes stériles. Pour les trouver, on creuse la terre, on la porte dans une place entourée de murs, et on la réduit en boue claire qu'on fait écouler ; le sable reste, on y remet de l'eau encore, et quand il est bien lavé, on le met dans des paniers qui laissent passer le plus fin; après

quoi on l'étend ; et on y cherche les diamans, dont les plus grands appartiennent au prince. On a encore d'autres mines de diamans dans l'Asie, mais elles sont moins abondantes.

On trouve dans l'Indostan des gazelles, des vaches sauvages, des chameaux, des dromadaires, des rhinocéros, des éléphans, des cerfs, des lions, des tigres, des léopards, et des chèvres qui donnent le musc, d'autres qui portent le bézoard : celui des singes est moins estimé, mais le porc épic en porte un plus estimé encore que celui de la chèvre. Les forêts y sont peuplées de paons, de perroquets, de pigeons verds : il y a de très-beaux oiseaux de cage dont le chant est très-agréable. On y trouve des poules sauvages et domestiques.

Je ne pouvois demeurer plus long-tems à Galgala, sans perdre le tems propre pour me rendre à la Chine, et quoique seul et dans un pays infesté de voleurs, je partis à cheval. Mais après avoir marché trois jours, je rencontrai une caravane au-delà d'Onor, et je marchai avec elle jusqu'à la nuit, pendant laquelle je la perdis. Je me vis le matin seul et en pleine campagne ; je suivis ses traces et arrivai à Beligon, ville dont les maisons sont de terre broyée, mêlée avec de la paille, qui a un grand basard, une bonne forteresse entourée d'eau,

bâtie en pierres de taille. Je n'y trouvai point de caravane ; mais un Mogol me mena dans Chiapour, et j'y trouvai celle qui alloit à Bardes : les Canarins qui la formoient, nés sujets du Portugal, me reçurent avec amitié ; ils me fournirent du riz et des poules, mais point de pain, parce qu'on n'en mange pas dans le pays. J'étois exténué de fatigue, il fallut me soutenir sur mon cheval, et le jour qui suivit, nous logeâmes auprès de quelques cabanes où je ne trouvai pas un poulet à acheter. Il nous fallut descendre ensuite la roide et longue montagne de Balagate ; nous entrions dans les Etats de Savagi : là, les gardes m'arrêtèrent, et ne me laissèrent aller qu'avec peine : il nous fallut passer la nuit en pleine campagne auprès d'un étang. Nous rentrâmes ensuite dans les terres du Mogol, et j'y fus encore arrêté, et relâché. Enfin j'arrivai au fort S.-Michel dont le commandant me retint, parce qu'il vit ma foiblesse, et envoya chercher un ballon pour me conduire à Goa, mais je n'en pus avoir, et, soutenu par un soldat qu'il me donna pour guide, j'arrivai enfin dans cette métropole des Portugais. J'y reçus des Théatins tous les secours que j'en pouvois attendre et je fus bientôt rétabli.

J'allai quelques jours après à Pampourpa, avec des amis qui m'en rendirent le séjour

agréable. En me promenant parmi les palmiers dont la campagne est remplie, je fus touché de compassion en voyant de pauvres hommes, Gentils ou Chrétiens, habiter de chétives cabanes sous ces arbres pour les rendre plus féconds, sans espérance d'en pouvoir jamais sortir, eux ni leurs familles ; s'ils le tentoient, la Justice, ou l'Injustice en titre les y ramèneroit à la voix de leur maître : leur condition est pire que celle des esclaves. Ailleurs je vis pêcher les huîtres, dont l'écaille amincie sert de vitre aux fenêtres ; la chair en est moins bonne que celle des nôtres.

Je me préparois à mon départ pour la Chine ; je congédiai mon valet Arménien qui refusoit de m'y suivre, et je pris un esclave noir ; j'obtins le passage sur le vaisseau le Rosaire, dont le capitaine Jérôme Vasconcellos, ne put ou ne voulut pas me nourrir ; mais je m'arrangeai pour cet objet avec le pilote. Après avoir pris congé de mes amis, et m'être récréé quelques jours encore à Pambourpa, je me rendis sur le vaisseau qui avoit appareillé ; j'y trouvai dix religieux qui passoient à la Chine ; un autre vaisseau partoit avec nous : on leva les ancres, nous fûmes remorqués hors du canal ; mais un vent violent nous arrêta, et deux jours après nous fit échouer. La crainte que la marée ne fît ouvrir les vaisseaux, nous fit descendre à terre

avec notre bagage, et je retournai à Goa, tandis qu'avec beaucoup de secours et d'efforts on remit les vaisseaux à flot. Ils rentrèrent dans le port pour faire de nouvelles provisions, parce qu'on en avoit consommé et jeté une partie. On avoit jeté à la mer mes trois paniers de fruits; mais comme je l'ignorois, je ne pus remplir ce vide dans mes provisions. Nous nous rembarquâmes de nouveau, et un bon vent nous conduisit bientôt à la hauteur de Cochin, puis à celle du cap Comorin, qui sépare l'hiver de l'été sur cette eôte; car tandis que des pluies orageuses inondent la côte occidentale de cette presqu'île, la côte orientale jouit d'un beau tems, et des agrémens que peut donner l'été.

Nous parvînmes heureusement à la hauteur de Galle, dans l'île de Ceylan; ce qui nous réjouit en nous ôtant la crainte d'être forcés de rebrousser, comme il arrive quelquefois avant qu'on ait atteint cette latitude. Ceylan est une île de quatre cents lieues de tour, séparée du Continent par un détroit qui manque de fond. C'est la plus riche des îles d'Asie: ses forêts fournissent des fruits délicieux; là, croît sans soins le canelier, arbre dont le fruit est semblable à l'olive, et la feuille à celle du laurier: sa fleur est blanche: il a trois écorces, la seconde est la meilleure. On y trouve aussi des oranges

et des limons excellens, des grenades, des cocos, des ananas, etc. Là, encore, naissent les plus beaux éléphans des Indes, et l'on en tire des rubis, des jacintes, des saphirs, etc. et du beau cristal de roche. Le poisson y est abondant. Les peuples en sont idolâtres : les hommes sont grands, noirs, laids, fourbes et poltrons. Une ceinture leur tient lieu d'habillement; ils savent travailler l'or, l'argent, l'acier et l'ivoire. On la divise en dix provinces. Candi est la capitale, et est située au milieu de l'île sous un air tempéré.

Les roulemens du vaisseau nous firent connoître que nous étions parvenus vis-à-vis des bouches du Gange, et du Bengale, royaume le plus abondant de ceux que possède le Mogol, et où l'on commerce en soies, toiles et toutes sortes d'étoffes. Nous avions laissé derrière nous les Maldives, qui occupent un espace de deux cents lieues, et dont le roi prend le titre de prince de treize provinces et de douze mille îles. Elles sont en effet divisées en treize provinces, ou Atollons : fortifiées par les rochers qui les environnent, par le peu de fond qu'il y a entr'elles, l'air y est malsain et ardent; le terroir n'y produit ni blé ni riz; des racines y suppléent : les cocos et les figues des Indes y sont à bon marché; les poules sauvages ou domestiques et le poisson y sont communs. Il n'y a point de bêtes

de somme ; le roi y fait venir des vaches pour son usage. On y voit épanouir la Fleur du Soleil, qui s'ouvre au lever de cet astre et se ferme à son coucher, et la Plante triste, qui étend ses feuilles au coucher, et les replie au lever du soleil. Il y a toute l'année des fleurs différentes, plus belles, plus odorantes qu'ailleurs, des grenades, des figues d'Inde : on y voit le Wora, dont les feuilles ressemblent à celles du noyer, et dont le fruit donne une huile noire, qui sert pour enduire leurs barques : on dit que la racine, qu'on y mange, ne pousse ni feuilles, ni semences ; mais coupée en morceaux, elle végète et grossit. Les maisons y sont de bois de cocos et couvertes de ses feuilles ; quelques-unes sont bâties en pierres qu'on tire du fond de la mer. Les habitans en sont Mahométans, et les deux sexes y nagent également bien : l'un coupe ses cheveux, l'autre les conserve ; l'eau de cocos leur sert de vin ; quelquefois ils y laissent fermenter du poivre et du miel. Des coquilles blanches et polies qui servent de monnoie dans le Bengale, sont une de leurs richesses : les belles nattes qu'on y fabrique en sont une autre.

Nous apperçûmes l'île de Nicobar, qui, dit-on, paye à celle d'Andaman (1) un tribut d'un

(1) On voit dans le golfe du Bengale, au nord-est de Ceylan, à la latitude de Pondichéry, les deux îles

certain nombre de corps humains pour régaler ses habitans. Les Hollandais en tentèrent la conquête, attirés par le bruit qui se répandit qu'il y avoit un puits dont l'eau changeoit le fer en or;

Andaman, dont la plus grande a cent quarante milles de long sur vingt-deux milles de largeur. La petite qui n'est séparée de la grande que par un passage très-étroit, a 10 lieues de long. Suivant M. Chevalier, qui a fait le tour de la grande en 1765, il y a des hautes montagnes très-boisées et plusieurs ports excellens. Les habitans ne se servent que du sabre, des lances et des flèches; ils ne sortent pas de leur territoire, et ne permettent pas aux étrangers d'y aborder. On les dit originaires du Pegu; vexés par le gouvernement, ils sont venus chercher un asile dans ces îles: le sol en est très-fertile, le bois très-propre aux constructions navales; le coton y abonde. Les Anglais s'en sont emparés en 1791. Le major Symes prétend qu'il n'y a point de site plus romantique que les ports de Cornwllis et de Chatam dans cette île. Il dit encore que les peuples de la nouvelle Zélande ou de la terre de Feu, peuvent passer pour des nations civilisées, si on les compare aux insulaires d'Andaman. Ils ne sont pas mieux favorisés de la nature: ils n'ont pas la plupart cinq pieds de haut; ils ont les bras et les jambes très-grêles, le ventre fort pointu, les épaules hautes, la tête très-grosse, les cheveux laineux, le nez plat et les lèvres épaisses: pour se soustraire à la piqûre des insectes, ils se couvrent tous les jours le corps d'une couche épaisse de vase ou de boue qui se durcit bientôt au soleil. Ils

mais ils ne purent y réussir : ce peuple ne fait de commerce avec aucune nation du monde. Peu après nous vîmes la pointe d'Achem, pointe la plus avancée de l'île de Sumatra, qui a trois cents lieues de long et vingt-cinq de large, qui renferme plusieurs Etats, diverses religions. On dit que les habitans du mont Bata jouent leur vie les uns contre les autres, que le gagnant lie le perdant et attend un jour qu'on vienne le racheter, mais que s'il attend en vain, il le tue et le mange. On trouve dans cette île beaucoup d'or en poudre, de l'étain, du fer, du soufre, du camphre, du sandal et du poivre qui est petit et préférable au commun qui vient du Malabar. L'air y est malsain pour les étrangers : l'eau y est impure, mais souvent on trouve de l'or au fond des ruisseaux. Achem, sa plus grande ville, est située à une petite lieue de la mer sur le bord d'une rivière large, mais peu profonde, qui environne un fort élevé au milieu de ses eaux.

Près de là le vent manque ordinairement aux vaisseaux, les courans s'opposent à leur course,

---

teignent en outre leurs cheveux avec de l'ocre rouge et de l'eau, de sorte que leur aspect est vraiment hideux. Ils vont à la pêche dans des troncs d'arbres, ou sur des radeaux de bambou Leurs cabanes ne valent guère mieux que les repaires des animaux les plus sauvages.

et l'on n'y avance qu'avec beaucoup de lenteur : il fallut nous approcher de terre pour jeter l'ancre, quand le courant ou les vents nous étoient contraires. Cette lenteur me rendit plus sensible la disette que je commençois à éprouver. De trente poules que j'avois embarquées, je n'en avois mangé que sept ; les autres s'étoient envolées, disoit le pilote ; un passager doit s'attendre à ces friponneries. Nous vîmes los Degradados, la Reina, poussés par un bon vent qui souffla deux jours. Il cessa, et nous jetâmes l'ancre. Trois jours après il s'éleva de nouveau. La dernière île nourrit des hommes presque-sauvages, ayant de petites cabanes cachées sous les arbres épais et verds qui les entourent. Dans ces climats on éprouve des chaleurs presque insupportables, parce que les pluies y sont rares. Nous apperçumes la pointe de Tarjapour où se dégorge une belle rivière, au-delà de laquelle les courans perdent leur rapidité : mais les calmes étoient fréquens. Nous abordâmes à l'île de Polvereira, qui n'a pas une lieue de tour, est couverte d'arbres, et arrosée par un beau ruisseau ; mais elle est déserte. Deux jours après, nous vîmes l'île Arou, qui est environnée de rochers, et le lendemain, nous nous trouvâmes devant le mont Poulpo-Selar. Nous suivions la côte de Malacca, toujours couverte de bois, et où règne

un roi qui s'y cache plutôt qu'il n'y commande. C'est là que nous rencontrâmes des barques chinoises, dont la proue est aussi large que la poupe, et qui portent quatre voiles de nattes, dont deux ont la figure d'ailes d'oiseaux.

Enfin nous entrâmes dans le port de Malacca, ville dont les maisons sont de bois, les murs et les toits de plusieurs sont des nattes, des palmiers et autres arbres les couvrent. Des Portugais, des Gentils, des Mores, des Chinois l'habitent au nombre de cinq mille; les Hollandais y commandent, et forcent les Portugais à faire l'exercice de leur religion dans les forêts voisines, et à payer des taxes excessives. La forteresse est sur la droite en entrant dans le canal: elle a six tours garnies de canon, et un fossé l'entoure: cent vingt soldats la défendent: l'église est sur une colline qui s'élève au centre. Le climat y est tempéré et le terroir fertile; il est rare qu'un jour y passe sans pluie. Les fruits y sont les mêmes qu'à Goa, mais les cocos y sont trois fois plus gros. On estime le durion qu'on y cueille; l'odeur en est desagréable; mais le goût en est excellent; il croît sur un grand arbre; sa figure est assez semblable à celle de la pomme de pin. On y recherche le mangoustan, le jamboa, l'assampaia, etc. On y trouve aussi le sagu, moëlle d'un arbre ou d'une racine que l'on

confit au sucre, que l'on cuit dans le bouillon, et qui est fort nourrissante; le bênjoin est encore une de ses richesses.

On paye à Malacca le droit d'ancrage et de passage; mais les Anglais en sont exempts : le port est bon, et il s'y fait beaucoup de commerce : la ville a dans ses basars les plus belles marchandises du Japon, de la Chine, du Bengale et de Perse. J'y ai trouvé des perroquets, dont le corps et les ailes étoient de couleur incarnate et les cuisses vertes : d'autres, dont le corps est rouge, la tête azurée, les ailes et les cuisses d'un bleu clair : les kakatoës, qu'on prend dans les îles Moluques, sont blancs, avec une touffe sur la tête : ils sont plus petits qu'en Amérique. J'y vis le casoar qui est deux fois plus gros qu'un coq d'Inde; les os de ses ailes semblent élastiques, ses pieds et son bec ressemblent à ceux de l'autruche, ses œufs sont verds et blancs. J'y mangeai du balanca, poisson qui par-dessous ressemble à l'écrevisse, par-dessus à la tortue, dont la tête est armée d'une épée. Le territoire de la ville ne s'étend pas à plus d'une lieue, parce que les habitans du pays vivent errans et ne veulent point se soumettre à leur joug, auquel leur genre de vie les fait échapper. On les appelle *Manancavos*; ils sont grands voleurs, et n'épargnent pas les Euro-

péens qu'ils trouvent dispersés. Leur chef réside à Nani, village construit de nattes dans une forêt. On y voit des hommes sauvages nommés *Salittes*, qui vivent dans des barques et des maisons portatives ; gens robustes occupés à la pêche, à la piraterie, et ont un chef nommé *Palimajatti* (1).

---

(1) Suivant M. Sonnerat, Malacca qui se trouve au midi de Siam, est un des pays les plus favorisés de la nature; elle y fait règner un printems perpétuel; ses productions s'y montrent et s'y renouvellent à chaque saison. On y respire un air embaumé par une infinité de fleurs agréables, dont l'odeur suave pénètre jusqu'à l'âme, et vous inspire la volupté. Plusieurs rivières arrosent ce beau pays. La partie qui est sans culture est couverte de forêts impénétrables, et sert de vaste repaire aux bêtes féroces et aux reptiles. Malacca étoit autrefois la résidence des souverains, lorsque les Portugais s'y établirent. Les Hollandais y vinrent après, et en 1641 chassèrent les Portugais; mais le vainqueur eut la tête tranchée à son retour en Hollande. On lui fit un crime d'avoir permis à des religieuses, dont le couvent étoit dans la citadelle, de sortir en procession avec un gros cierge allumé : il est vrai que ces cierges étoient creux et remplis d'or et des diamans que chacun avoit mis en dépôt dans leur monastère.... Les Malais aiment beaucoup l'opium. Cette boisson les rend furieux; ils courent alors les rues, un crik à chaque main, en criant *amoc*, je mets tout à mort; ils tuent tout ce qu'ils rencontrent. Si le

Nous remîmes à la voile et sortîmes de Malacca : nous nous trouvâmes le soir vis-à-vis d'une montagne au pied de laquelle coule le Rio Formoso, rivière profonde qui vient de loin dans les terres, et dont les bords sont ombragés de belles cannes, dont les unes servent d'appui, les autres sont fendues et sont utiles

---

gouverneur, averti, envoie un détachement, ces misérables bien loin d'éviter une mort assurée, se précipitent sur les baïonnettes jusqu'à ce qu'ils expirent. Le pays est en général peu cultivé et peu connu des Européens. On sait cependant qu'il y a de riches mines d'or, d'argent et de calin. Ce dernier métal, suivant M. Daubenton, est le même que l'étain. On y trouve aussi des antropophages reconnus, de même que des êtres qui n'ont de l'homme que la figure humaine. Ces monstres vivent sur les arbres, et lorsque quelqu'un passe ils descendent et le dévorent. Leur idiome n'est pas même connu des Malais. M. Sonnerat en a vu un, pris très-jeune, devenir domestique d'un conseiller ; il étoit extrêmement paresseux.

Malacca produit le mangoustan, qui surpasse tous les fruits de l'Inde par sa délicatesse. Suivant M. Poivre, la presqu'ile de Malacca a été autrefois très-peuplée, il en est sorti des colonies, qui ont peuplé Borneo, Sumatra, Java, les Celèbes, les Moluques, près de sept cents lieues de l'est à l'ouest sur six cents du nord au sud. Tous ces peuples ont à peu près les mêmes mœurs et le même langage, qui est extrêmement doux ; ils sont gouvernés par des lois féodales. Il y a

pour garnir des lits, des contre-portes, des chaises, des bancs, pour en faire des corbeilles, des cordes et même du fil : le calme nous força de rester près de là pendant quatre jours. Enfin, laissant à gauche l'île de Poulpisson, l'île de Figue, nous râsames celle Poulcariman qui est grande et déserte ; il fallut mouiller à la pointe du détroit formé par la côte de Sumatra, et la pointe d'Ihor : il est semé de beaucoup d'îles qui forment des détroits difficiles : celui de Sincapour est le plus fréquenté, celui del Governador plus large que le premier, n'offre point de mouillage : c'est cependant celui que préférent la plupart

---

un chef qui commande à des grands vassaux, qui obéissent quand ils veulent; ceux-ci ont des arrière-vassaux qui en usent de même à leur tour à l'égard des autres. Une foible partie de la nation vit indépendante sous le nom d'*orençai* ou noble; le corps de la nation vit dans l'esclavage. Avec de telles lois, les Malais sont un peuple inquiet, aimant le pillage, les aventures. Ils passent, chez ceux qui les fréquentent, pour le peuple le plus féroce et le plus traitre qu'il y ait sur la terre. On a vu des bateaux malais de vingt-cinq hommes attaquer très-souvent des vaisseaux de quarante canons, et poignarder une partie de l'équipage. Leurs terres sont en général de très-bonne qualité, mais mal cultivées; elles ne doivent rien à l'art, mais tout à la nature : le Malais est misérable.

des

des Européens. Il y a encore les détroits de Caryon, de Dourion, de Savon, d'Ihor, etc. Celui-ci est bordé par la Terre-Ferme, et conduit à la ville de ce nom, qui n'est composée que de cabanes, et où les Hollandais ont un comptoir pour le commerce du poivre.

Nous entrâmes dans celui de Sincapour, qu'une multitude d'îles fait paraître d'abord un labyrinthe : il n'a pas trois lieues de long ; mais les courans le rendent dangereux : toutes ces îles couvertes d'arbres toujours verds, présentent une perspective agréable. C'est là que vivent les Salittes, peuple dont parlent plusieurs voyageurs ; ni leur solitude sauvage, ni le mauvais air, ni l'horreur des bois voisins ne les épouvantent. Il en vint à bord du vaisseau avec leurs femmes et leurs enfans dans leurs maisons flottantes, pour échanger leur poisson contre des plats, du fer, des couteaux, du tabac : ces hommes sont méfians et traîtres ; pour la moindre chose, ils plongent leur poignard dans le cœur de l'homme qui s'oppose à eux. Ils sont sujets du royaume d'Ihor, dont nous suivîmes la côte. Cet Etat est abondant en poivre, en cuivre blanc, en cannes, en riz, en arèque, en cocos et autres productions ; il commerce surtout avec les Hollandais.

Nous mouillâmes vis-à-vis du Cap de Roma-

nie, et passâmes ensuite entre la côte et une longue enfilade d'îles ; nous vîmes Pedrablanca, rocher blanc, peu élevé, situé au milieu du passage, et menaçant du naufrage ceux qui ne s'en éloignent pas. Un vent frais nous mit hors de toutes ces îles. Nous approchâmes de Borneo, par un vent qui nous éloigna du golfe de Siam, qui baigne un pays obondant en camphre, poivre, ivoire, bois odorans, cocos, arèque, nids d'oiseaux, toiles blanches, etc. Nous cinglions vers Pulo Laor, quand une tempête nous jeta sur l'île de Borneo, l'une des plus grandes du monde, et l'une des moins connues, parce que les princes en sont Mahométans, et la plupart de leurs peuples idolâtres. On a tenté vainement d'y faire des Chrétiens, d'y fonder des établissemens : le zèle des missionnaires, l'ardeur des commerçans y ont toujours été éteints dans leur sang. Ces peuples sont inconstans, courageux et perfides. Des religieux y avoient baptisé des habitans idolâtres, nommés *Beajous*, mais ils n'ont pu continuer leurs travaux.

Cette île est partagée par la ligne équinoxiale et a plus de cinq cents lieues de tour. Les idaans ou *mooroots* qui croient que leur bonheur dans l'autre vie dépend du nombre d'hommes qu'ils ont égorgés dans des rixes ou dans les com-

bats, en occupent les côtes : les Beajous sont répandus dans l'intérieur. On y compte plusieurs rois; mais celui de Manjar-Massen est le plus puissant. Les Beajous n'en ont point, ils ont des chefs; ceux qui sont voisins des rois Mooroots leur payent tribut. Il y a plusieurs ports : celui de Manjar-Massen, formé par une rivière profonde et large d'une lieue, est le meilleur. En le remontant pendant quatre journées de chemin, on trouve trois petites îles, sur l'une desquelles les Portugais projettent de bâtir un fort. Tout le pays est fertile, abondant en riz, en fruits différens de ceux d'Europe, en casse, cire, poivre noir et blanc, laque, camphre supérieur à tout autre, en excellentes teintures, en herbes aromatiques; en bois, en poix et résine, en calambouch, etc. On n'y sait pas fondre les métaux; on y ramasse l'or en poudre dans le sable des rivières. On y a des nids qui y sont un objet de commerce, ils sont faits par des espèces d'hirondelles de couleur cendrée, et se trouvent dans des fentes de rochers d'où on les fait tomber : ils ressemblent à une pâte très-fine (1).

(1) C'est la Salangane, espèce de petite hirondelle dont le vol est très-rapide : elle est par-dessus de couleur grise, et a le ventre blanchâtre. Les nids de ces oiseaux sont placés en rang autour des rochers et

Borneo nourrit une diversité prodigieuse des plus beaux oiseaux; on y trouve des quadrupèdes d'une figure extraordinaire, entr'autres celui que l'on nomme *homme sauvage*; j'en ai vu un grand comme un babouin; mais il avoit le ventre si gros qu'il ne pouvoit se tenir sur ses jambes et se traînoit sur ses fesses. S'il changeoit de place, il portoit avec lui sa natte. On y voit des singes rouges, des noirs et blancs, qu'on nomme *Orcas* et qui sont estimés; on y

---

adhèrent les uns aux autres : ils sont composés de filamens très-délicats, visqueux et gluans, qu'on croit être de substance animale et de frai de poisson. Les salanganes mettent deux mois à faire leur nid, pondent ensuite deux œufs et les couvent environ quinze jours. Quand les petits ont leurs plumes, on enlève les nids, ce qu'on fait régulièrement trois fois par an. L'opération ne se fait pas toujours sans danger quand il faut aller les chercher dans des cavernes, sur les bords de la mer. On se sert alors d'une échelle de bambou; et quand la caverne est profonde, d'une échelle de corde. Lord Macartney prétend qu'à l'extrémité orientale de Sumatra, dans la petite ile du Bonnet, il y a deux grandes cavernes très-profondes où ces nids abondent. Non loin de là on adore une déesse, dont le prêtre brûle de l'encens et étend ses mains protectrices sur ceux qui doivent y descendre. On ne commence même jamais la recherche des nids sans avoir sacrifié un bufle.

voit un animal qui fournit une fourrure semblable au castor.

Les Beajous sont adonnés à la superstition des augures; ils n'adorent point d'idoles, et offrent des sacrifices de bois de senteur au Dieu qui récompense et qui punit dans une autre vie: ils punissent de mort l'adultère, haïssent le vol, vivent entr'eux avec union, et distribuent en commun ce qu'ils recueillent au-delà de leur nécessaire; ils aiment la chasse, et y cherchent de la gloire. La plupart vont nus, à l'exception d'une bande de toile qui couvre ce que la nature enseigne de cacher; ils font des toiles d'écorce d'arbre, qu'ils rendent aussi douces que du coton, et qu'ils teignent de la couleur qui leur plaît: ils portent sur leur tête un chapeau de feuilles de palmier fait en pain de sucre. Leurs armes sont le couteau et la sarbacane avec laquelle ils lancent des flèches armées de fer souvent empoisonné, et de petites boules de terre pour tuer les oiseaux (1).

(1) Borneo, situé au sud-est de Siam, est une des plus grandes îles du monde; elle se trouve au milieu d'une multitude d'îles, parmi lesquelles il y en a de considérables, et paroit au milieu comme la souveraine de ce nombreux archipel. Les naturels du pays ont la peau noire et les cheveux longs: on y voit aussi beaucoup de Macassarais, de Javanais, Malais et Arabes.

Après la tempête, nous nous rapprochâmes de Poullaor ou Pulo Laor, qui n'a pas deux lieues de tour, qui est toujours ornée de ver-

---

plus actifs, moins sauvages, mais aussi vindicatifs, aussi féroces et aussi dangereux que les Biajos ou Beajous Les Chinois sont presque les seuls qui osent commercer avec ces peuples; ils s'y présentent sans armes, avec leurs ballots de marchandises, et en rapportent de l'or, des diamans, du poivre et de la muscade, etc. En 1774, le prince qui gouvernoit une partie de cette ile, s'appeloit *Pangaram-scrip*, et professoit la religion musulmane. Cette même année, M. de Marchis, commandant l'*Epreuve*, vaisseau du roi de France, ayant voulu former des liaisons d'amitié et de commerce, aborda dans la baie de Passir, et invita ce perfide musulman à diner sur son bord. A la première santé portée à ce prince, tous ses gens tirèrent leurs criks de dessous leurs vêtemens, et les plongèrent dans le sein du capitaine et des officiers assis à table et sans défiance. A cet horrible signal presque tous les autres Français de l'équipage furent massacrés sans pitié ou mis dans les fers. M. Sonnerat, qui rapporte cet événement, recommande de ne pas paroitre sur ces côtes richement vêtu ou avec des galons, parce que les Hollandais qui s'y sont présentés les premiers pour leur faire la guerre, portoient des habits galonnés. Le seul mot *Hollandais* y est en horreur; ces insulaires conservent éternellement dans leurs archives la mémoire de cette guerre. Il y a aussi un autre souverain à Maupava, qui règne dans une

dure et abondante en cocos qui y croissent parmi les rochers, en noix d'arèque, en bananes, ananas et autres fleurs que les habitans échan-

---

autre partie de l'île. Il est ennemi de Pangaram-scrip, et a fait en 1775 une alliance avec la France. Cette même année, M. de Trobriant, capitaine de vaisseau, a vengé le sang français, qui avoit été versé d'une manière si atroce l'année d'auparavant, dans cette île.

M. Malte-Brun donne dans ses Annales une relation de M. Jesse, publiée à Londres en 1794. Il nous apprend que les Anglais ont cherché à faire tout le commerce du poivre de cette île, que la forme du gouvernement de Borneo, ressemble à notre ancien système de féodalité; car, quoique le sultan nomme à tous les grands offices de l'Etat, chaque Pangaran exerce un pouvoir absolu sur ses vassaux particuliers, qui ne manquent jamais d'épouser sa cause contre l'autorité souveraine. Le bois abonde dans cette île, au point que les Chinois y envoient des ouvriers pour y construire leurs junks; ils y ont même construit, en 1775, un vaisseau du port de 580 tonneaux. L'île de Balambangan se voit au nord de Borneo: l'étendue de son territoire est de 13 milles de longueur, et ses côtes sont très-boisées. Les botanistes y ont remarqué le *sépretalla* ou arbre à serpent, dont les feuilles et les racines fournissent un excellent antidote contre les poisons: Kæmpher les recommande aussi pour guérir la rage, et dit l'avoir employé avec beaucoup de succès dans les fièvres putrides. (Voyez tome II, page 302, où il est question de Borneo.

gent contre de la vaisselle de terre : on y fait de très-belles nattes. Elle dépend du roi d'Ihor, et a dans son voisinage deux rochers abondans en fruits, et Pullo-Timon, île déserte.

Au-delà, notre voyage fut très-agréable; on ne craignoit point d'écueils, le vaisseau ne rouloit point, un vent favorable enfloit les voiles, et ne laissoit sentir que la douce chaleur du printems. Nous traversâmes ainsi le golfe de Siam, et découvrîmes Pulo-Condor, île inhabitée où les Cochinchinois viennent couper des bois et recueillir du blé d'Inde et des fruits : elle a trois lieues de long sur presqu'autant de large; mais les pluies fréquentes la rendent inhabitable (1).

---

(1) Macartney est descendu, au mois de mai 1793, sur la côte orientale de Pulo-Condor. La baie de cette île est très-spacieuse. Plusieurs habitans se présentèrent aussitôt sur la plage, et lui donnèrent des marques de bienveillance; on le conduisit ensuite dans la cabane du chef de l'île, elle étoit très-proprement construite en bambous et plus grande que les autres du village. Les Anglais proposèrent d'acheter des provisions; les habitans promirent de faire leurs efforts pour qu'elles fussent prêtes le lendemain. Mais en arrivant au village au tems indiqué, les Anglais trouvèrent toutes les cabanes ouvertes, et dans la principale un papier écrit en chinois, portant que les habitans de Condor étoient peu nombreux et très-pauvres, mais honnêtes et incapables de faire du mal; qu'ils

Nous vîmes les cinq petites montagnes que les Portugais nomment *Cinco Chagas*, situées vis-à-vis de la rivière de Cambaya, navigable dans un espace de près de cent lieues: le roi de ce pays ne résidant jamais où son prédécesseur est mort, habite sous des cabanes couvertes de nattes. Plus loin, nous vîmes la côte de *Chiampa*, et passâmes le Farillon du Tigre, détroit fameux par des naufrages. Nous vîmes le port de Chiampa, où plusieurs nations vont trafiquer des dents d'éléphans, du bois d'aigle et autres marchandises: au-devant est un rocher, nommé *Poulsisfin*, et une montagne connue sous le nom de *Parderon*: c'est là où commence le dangereux çanal qu'il faut passer pour aller en Chine; plus loin il y a beaucoup de bas-fonds, et il faut marcher la sonde à la main. Si vous perdez un mât, si vous faites naufrage, les

---

avoient été épouvantés à l'arrivée d'aussi grands vaisseaux et d'hommes aussi puissans; qne ne pouvant fournir le bétail et les autres provisions desirées, ils avoient pris le parti de s'enfuir, crainte d'être maltraités.

Macartney ne toucha absolument à rien de ce qu'ils avoient laissé dans leurs cabanes, et déposa dans la principale, avant de s'embarquer, un léger présent, afin de leur ôter la crainte qu'ils avoient conçue des Anglais.

Cochinchinois confisquent toutes vos marchandises. Tous ces pays sont riches en éléphans; les Siamois sont le peuple le plus civil; ils se noircissent les dents pour les avoir différentes de celles des animaux, et croient donner une marque de respect aux dames en leur tournant les épaules: on trouve des femmes qui se font arracher les dents pour mettre des diamans à leur place. Le Tonquin est tributaire de la Chine, et y envoie quelques chevaux tous les ans. Son empereur dédaignait ses sujets; celui qui osait le regarder étoit puni de mort. Un général se fit aimer des soldats, laissa l'empereur vivre majestueusement dans son palais, et s'empara de toute l'autorité. On respecte le Boua, c'est le titre du prince légitime; mais quelquefois on le laisse manquer des choses les plus nécessaires, parce qu'il n'est qu'une ombre qui n'inspire point de crainte. Le Kivas ou général étoit le maître du royaume. Un d'eux mourut, laissant un fils en bas-âge sous la protection d'un tuteur, qui voulant occuper la place de ce pupille, tenta de lui ôter la vie: celui-ci s'enfuit avec une partie des grands, s'établit dans la Cochinchine, alors province de Tonquin, et s'y est maintenu malgré les efforts de son perfide tuteur. Depuis ce tems le Tonquin et la Cochinchine forment deux Etats sépa-

rés, mais tous les deux respectent le titre du Boua. Ils ont beaucoup d'usages communs avec les Chinois, dont ils semblent avoir tiré les arts qu'ils connoissent. Une longue veste y est l'habillement commun des hommes et des femmes; les premiers se laissent croître la barbe et les cheveux qu'ils couvrent d'un bonnet noir, les cheveux des femmes tombent négligemment sur leurs épaules; elles sont belles et vont le visage découvert; leurs maris n'en sont point jaloux, les laissent sortir à leur gré, les offrent souvent en présent. Ces peuples sont idolâtres, mais faciles à convertir.

Le Tonquin est un pays plat, très-fertile et divisé en huit provinces; sa capitale est Kecho, éloignée de la mer de quatre journées de chemin, qu'on peut faire sur la rivière qui l'arrose. Ses maisons sont basses et construites du bambou qui croît dans ses campagnes, et fournit une graine noire, dont les pauvres font du pain. La ville est peuplée : on y compte trois rues longues d'une lieue, et plusieurs bazars. Les révoltes sont fréquentes dans cet Etat ; il a deux tributaires, le Baou, riche en musc, et le Laos qui abonde en éléphans.

La Cochinchine ou Tlaon-Kuang se divise en cinq provinces : sa capitale se nomme *Champelo*, et est grande, bien peuplée comme tout

le royaume, quoique hérissé de montagnes. Des rivières le rendent abondant en riz et en sucre ; il a moins de soie que le Tonquin ; il a plus de poivre, de musc, d'or, de canelle, de nids d'oiseaux qu'on y recueille en été, et de calambouch, bois de senteur qu'on trouve dans le tronc pourri d'un certain arbre. On y trouve aussi un arbre, dont la feuille engraisse : c'est le Thé ou Cha. Dans tous les deux on trouve beaucoup de melons, de cocos et autres fruits (1).

---

(1) Selon M. Barrow, qui a visité la Cochinchine, en 1800, ce royaume a été depuis 1774, le théâtre de beaucoup de révolutions ; mais quelques Français, rangés sous les drapeaux du souverain légitime, les ont à peu près terminées : John Barrow prétend aussi que le zèle, les avis, les sages démarches d'un missionnaire français, nommé *Adran*, mort en 1800, n'ont pas peu contribué à rasseoir le monarque sur son trône, et même à vivifier ce pays, en y établissant des manufactures. Ce noble dévouement des Français leur a mérité, au grand regret des Anglais, la cession de la péninsule de Turon, où se trouve une ville du même nom, et la première de la Cochinchine en venant de l'Inde. Turon étoit bien plus considérable avant toutes les guerres qui ont désolé ce royaume. Les maisons y sont basses, couvertes de joncs ou de pailles de riz. Elles sont presque entièrement bâties en terre, avec des bambous. Derrière la ville on voit des bosquets de bananiers, d'orangers et

Nous approchions du golfe de Haynan : bientôt nous découvrîmes Poulcatan qui a une lieue de tour, est voisine du continent et dépend de

---

de citronniers. Le port de Turon est remarquable par sa sûreté : il est à l'abri de tous les vents : sa position est à l'égard de la Cochinchine ce que Gibraltrar est pour l'Espagne ; il est d'ailleurs précieux, en ce qu'il pourroit être le centre du commerce du Japon et de la Chine.

Les forces militaires de ce royaume étoient, en 1800, de 139,800 hommes, dont 26,800 destinés au service de la marine, 12,000 parfaitement exercés par les Français à la tactique régulière d'Europe : il y a en outre des éléphans de guerre, d'une si grande beauté que John Barrow avoue que rien ne l'a autant frappé dans ses divers voyages, que les éléphans de la Cochinchine, le pic de Ténérif, et une tempête sur mer. Une chemise ou fourreau négligé avec un caleçon, y forment l'habit du soldat. La Cochinchine gouverne aujourd'hui le Tonquin : elle n'a formé un Etat séparé de la Chine que depuis quelques siècles après J.-C. Quoique la langue de ces deux peuples ne soit pas la même, ils ont bien des points sur lesquels ils s'accordent encore : leurs cérémonies funèbres, celles de leurs mariages, leurs offrandes aux idoles sont les mêmes. Mais les femmes de la Cochinchine sont beaucoup plus libres, et beaucoup moins retenues que celles de la Chine.

Le riz y est, comme dans presque tout l'Orient, la base de la nourriture ; avec ce grain, le peuple n'a besoin que d'un peu de viande, d'huile et d'épiceries.

la Cochinchine : pour sortir des bas-fonds qui en sont voisins, nous cinglâmes au nord par un vent assez fort qui nous fit quitter rapide-

---

Ils font deux récoltes de riz par an, l'une en avril, l'autre en octobre. Quand ils prennent leur repas, ils ne se servent ni de linge de table, ni de fourchette, ni de bouteilles, ni de verres : ils ont une cuiller en terre cuite et deux bâtonnets, comme au Japon : ils ne font pas grand cas de nos vins ni de la bière, mais ils sont passionnés pour l'eau-de-vie et nos liqueurs d'Europe. Comme à la Chine, ils ne font guère que deux repas par jour, l'un à 9 ou 10 heures du matin, et l'autre au coucher du soleil. Ce peuple mange des grenouilles et même du chien ; il regarde la chair de l'éléphant comme un mets délicat. Le roi en envoie quelquefois des morceaux aux personnes élevées en dignité, et ces présens sont regardés comme des grandes marques de faveur.

Comme à la Chine, le peuple s'amuse au combat des coqs, des cailles, des sauterelles, au jeu des cartes et des dés. Ils ont des salles de spectacle où l'on ne paye rien en entrant : les acteurs donnent leurs représentations à prix fixe ; les jeunes Cochinchinois sont extrêmement lestes et adroits : ils forment un cercle pour jouer au ballon ou au volant : quand le ballon descend vers eux, ils prennent un peu la course, font un saut et le frappent uniquement avec la plante du pied : ils le renvoient de cette manière avec force, et il est rare qu'ils manquent la direction qu'ils veulent lui donner : ils se servent de leurs pieds comme les autres peuples

ment ces parages féconds en ouragans. Nous apperçûmes la côte de l'île d'Haynan, puis nous vîmes l'île Saint-Jean ou de Sanchan, où

---

de leurs mains. Le peuple, qui va ordinairement nu-pieds, n'est pas moins remarquable par la dextérité de ses mains. M. Barrow trouve qu'il en a trop. Il étoit bien rare, dit-il, que quelqu'un de nous n'eût un mouchoir de moins lorsque nous revenions tous les soirs à notre vaisseau. Les joueurs de gobelets, les diseurs de bonne aventure, les sauteurs, les escamoteurs y abondent et y font des tours surprenans : du reste, les Cochinchinois sont comme les Français, toujours gais, parlant sans cesse, familiers et d'un caractère ouvert. Les Anglais rendent justice à leurs talens pour les contructions navales : ils vantent aussi la bonté de leurs lames de sabre et d'épée. Dans les villes, les femmes s'occupent de leur ménage, font l'office de courtier pour les étrangers, leur servent même de concubines, et, selon Macartney, sont remarquables à l'un et l'autre égard par leur fidélité. Un mari y est très-commode, il voit sans peine un amant à son épouse : un père n'y est pas plus sévère pour sa fille. Cet usage est reçu parmi le peuple, et consacré même dans les premiers rangs de la société. Le Cochinchinois peut avoir autant de femmes qu'il veut ; la première en date, a seulement la presséance sur les autres.

Les deux sexes ont en général les traits durs et le teint foncé des Malais ; leur habitude de mâcher la noix d'areca avec la feuille de bétel, leur rend les lèvres

l'on va visiter la grotte où mourut Saint-François Xavier : elle est à vingt lieues de Macao, et a plus de trois lieues en tout sens ; elle abonde en tout ce qui est nécessaire à la vie, et à de très-bonnes eaux. Nous traversâmes ensuite avec

---

plus rouges et les dents plus noires qu'ils ne les auroient naturellement : ils fument aussi du tabac. Une chemise de toile de coton brune ou bleue, et un large caleçon de nanquin noir, sans bas ni souliers, composent toute la toilette des dames. Dans les grandes occasions elles mettent jusqu'à trois ou quatre chemises de différentes couleurs avec des pantoufles grossières : leurs longs cheveux noirs sont rassemblés dans un nœud au haut de la tête, ou bien en longues tresses le long du dos. Les cheveux courts sont regardés comme la marque d'une espèce dégénérée, ou d'une classe très-inférieure. L'habit des hommes se réduit à une jaquette et à un caleçon. Les deux sexes sont nus jusqu'à l'âge de sept à huit ans. Le climat de la Cochinchine est très-sain. La saison des pluies y arrive en septembre, octobre et novembre, avec les vents du nord-ouest : il y a souvent, pendant ce tems-là, des inondations qui durent deux ou trois jours : elles purgent la terre et détruisent une foule de rats et de souris, et rendent la Cochinchine un des pays les plus fertiles du globe. On y trouve abondamment du poivre, de la canelle, du sucre, du sandal, le calamba, des nids de salangane, de la gomme-laque, de l'indigo, des dents d'éléphant, de la soie, des oranges, des bananes, des figues, des goyaves, des grenades, des pommes de pin, des lenteur

lenteur un labyrinthe d'îles toutes riches en sources, qui y rendent la verdure perpétuelle; elles sont remplies de cerfs, de Beccarias et autres animaux sauvages; elles sont entourées de pêcheurs qui vivent dans leurs barques avec leurs familles, vivent du poisson qu'ils mangent et vendent, ne s'éloignent jamais de l'eau, et ont divers instrumens de pêche qui nous sont inconnus : les lumières qui brillent dans leurs barques, présentent un spectacle singulier durant la nuit. Dès qu'ils prévoient un ouragan, ils s'enfoncent dans des golfes, tirent leur barque à terre, attendent que la tempête se soit épuisée. Enfin nous découvrîmes Macao, et bientôt nous en reçûmes des rafraîchissemens. J'y fus reçu avec civilité; mais pour éviter de payer des droits onéreux, je laissai mon argent dans

---

ignames et quantité de patates. Les Cochinchinois manifestent leur piété et leur gratitude envers l'Être Suprême, en lui offrant les premiers-nés de leurs troupeaux, leurs premiers épis de riz, les premières noix d'areca : ils déposent ces prémices au pied de son image. Quelquefois ils portent leurs divinités de prédilection dans de petites boites comme nos tabatières. Les mandarins de ce pays-là sont peut-être aussi corrompus, mais beaucoup moins sévères que ceux de la Chine.

des pots couverts de poissons et de viandes salées.

Macao en chinois signifie un port ; on le nommoit autrefois *Ama-Gao*, du nom d'une idole qu'on y adoroit : elle est bâtie sur la pointe de l'île Hœicheou qui dépend de Canton ; sa figure est celle d'un bras que la mer baigne, excepté dans la partie où il se joint à l'épaule ; son terroir est varié de montagnes, de vallées, de plaines ; ses maisons sont bâties à l'Européenne ; l'église des Jésuites est ornée d'un portail magnifique, formé de riches colonnes : on y conserve l'os du bras droit de saint Xavier : les rues de la ville sont toutes pavées ; on y compte 5000 Portugais et 10000 Chinois. Elle est entourée de forts, mais les Chinois gardent l'entrée du port, y reçoivent la douane des marchandises, un tribut annuel, et pourroient en chasser tous les Portugais par la famine ; car ce rocher qui n'a pas une lieue de tour, ne fournit pas des provisions pour un jour. Les Portugais y ont l'administration de la justice, mais seulement sur leur nation ; ils y ont un capitaine général et un évêque dont la ville fournit les appointemens.

On y vit très-bien ; on n'y fait pas de repas sans bonnes confitures : toutes les provisions y sont apportées en abondance des places voisines ;

tout son revenu, tout son commerce vient de la mer : les nobles qui croient ne pouvoir le faire, y prêtent leur argent à intérêt. Elle fut très-riche, quand les Portugais purent commercer au Japon; aujourd'hui elle est pauvre; il ne lui reste que cinq vaisseaux pour trafiquer, et le profit en est très-médiocre.

On y est exposé à des ouragans effroyables ; ils découvrent les maisons, ils les abattent, mais ils ne se font pas sentir tous les ans. Pour rétablir la prospérité de Macao, on a tenté vainement de lui rouvrir le commerce du Japon. Des Jésuites guidés par des Japonais qu'ils avoient sauvés du naufrage, y pénétrèrent en 1685. On les interrogea sévèrement; on fit garder leur vaisseau par dix barques garnies de soldats, qui prenoient soin qu'il ne s'en échappât pas même un animal, et enfin on les congédia, en déclarant aux Portugais qu'on ne leur donnoit la vie, que parce qu'ils l'avoient sauvée à des Japonais ; ainsi les dépenses qu'ils avoient faites furent inutiles. (Voyez tome II, page 288.)

J'obtins un passeport pour me rendre à Canton ; je pris un interprète, et je m'embarquai sur un bâtiment à rames et à voile : nous traversâmes un canal embarrassé d'îles, et entrâmes dans une rivière qui pouvoit avoir demi-mille de large. A sept heures du matin nous

arrivâmes à Oanson : ces îles et le pays sont agréables par leur verdure et leurs beaux pâturages où l'on ne voit point de troupeaux. Oanson est un village plus qu'une ville; il est sans murailles, et ses maisons sont bâties avec le bois et la paille, dans une plaine, le long de la rivière. Il a deux milles de long; ses places sont grandes et ornées de belles boutiques remplies d'étoffes, de drogues, de provisions. Un bâtiment de presque une lieue de circuit lui sert de forteresse, il est situé sur la pente et au sommet d'un mont; on y compte cinq pièces de canon, et quelques soldats. Son gouverneur ou mandarin garde le canal avec neuf barques armées.

Là, je ne trouvai point de bateaux, et je fus contraint de me mettre dans une grande barque qui alloit à Seloam qui est à moitié chemin de Canton. Un vent favorable nous y fit arriver en six heures : le canal est tranquille, bordé de champs d'un riz petit, rouge et d'une qualité grossière. Seloam est une grande forêt habitée : les maisons y sont de pierres ou de briques et fort basses : la ville a une lieue de tour : des barques qui forment le canal en forment une seconde aussi peuplée. De l'autre côté est Santa, ville bien plus grande et plus belle.

Je m'embarquai de nouveau dans une barque qui avoit des cabinets et des galeries ouvertes sur les côtés ; les Chinois se montrèrent fort civils avec moi. Quoique le courant fût contre nous, le vent nous fit avancer au milieu de prairies agréables, parsemées de maisons ; on pêche dans ce canal beaucoup de langoustes et d'huitres ; la rivière se partage en plusieurs bras et sert à la communication de plusieurs lieues : nous passions devant plusieurs magnifiques bourgs placés à deux milles de distance les uns des autres, défendus par des tours bien construites et découpées en meurtrières.

Nous entrâmes enfin dans le port de Canton : c'est ici que se joignent les deux canaux, l'un d'eau douce, l'autre d'eau salée, qui forment l'île où Macao est située : celui que je parcourus avoit cinquante lieues de long. Je me rendis au couvent des religieux Espagnols de l'observance, qui ont deux églises fort ornées, et j'y fus reçu avec cordialité ; mais ils étoient inquiets du sujet qui m'amenoit. Les religieux étoient divisés ; les Jésuistes reconnoissoient l'autorité de l'évêque de Macao ; les autres refusoient de s'y soumettre ; on me croyoit envoyé du pape pour juger de ces différends, et je ne pus en désabuser personne.

Canton ou Kuancheou a deux gouverneurs

nommés Chixènes dont la juridiction est bornée par un mur qui partage la ville : la vieille ville se nomme Keuchin, la nouvelle, Sinchin : ils ont sous eux plusieurs magistrats ; mais sont subordonnés au vice-roi ou Fou-yuen qui régit la province et reconnoît l'autorité d'un tsong-tou qui préside à l'administration de deux provinces; celui-ci est absolu dans le militaire, et seul peut commander aux soldats. Chaque province a encore un Ganchiasou qui punit les crimes, et Pousinsou ou trésorier qui reçoit les deniers publics.

Le Tsong-tou a sous lui deux généraux, l'un commande la milice Tartare et est l'égal du vice-roi; ce qu'il est facile de connoître par le nombre égal de coups que l'on frappe devant lui sur un tambour de cuivre : l'autre commande la milice du pays : ils ont sous eux des Zumpims ou colonels, des Foutians ou majors, des Secoupes ou capitaines, et des Pazouns ou enseignes.

On dit qu'il y a quatre millions d'habitans dans la ville et autant dans la province (1). Les

(1) La ville est bâtie sur le Tygre ou fleuve jaune. Les Anglais et les Français y ont bâti, à leurs frais, des loges ou des édifices pour leur nation, sur un quai magnifique.

maisons en sont basses, bâties en pierres ou en briques, sans fenêtres du côté de la rue, presque toutes égales ; les villes même se ressemblent toutes, ayant quatre portes, une à chacun des points cardinaux ; les rues en sont longues et étroites, les boutiques remplies de marchandises ; partout on croit voir une foire perpétuelle. Les palais n'y ont qu'un étage ; ils sont composés de cours les unes dans les autres, autour desquelles sont les appartemens. Il y a dans la vieille ville une belle rue qui a un grand nombre d'arcades bien travaillées. Proche de Canton est une autre ville florissante sur les eaux du canal, formée de barques aussi longues que des galères : là vivent des familles entières, avec leurs bestiaux, leur volaille, elles sont couvertes de planches, de cannes ou de feuilles de figuier, et ont ordinairement dix ou douze chambres.

Je reçus des visites de divers religieux, et les visitai à mon tour dans leurs différens quartiers : j'allai en chaise ; car on méprise à la Chine celui qui se sert de ses pieds. Je me préparai à faire le voyage de Pekin, et pris à mes gages deux chrétiens Chinois, dont l'un me servit de guide et de maître-d'hôtel, l'autre de cuisinier. Je m'embarquai avec eux, après avoir fait mes provisions, dans une barque publique.

où j'eus un cabinet assez propre. Nous passâmes à la voile, du grand canal dans un autre plus petit, tout couvert de barques, bordé de villages et de maisons de campagne. Nous arrivâmes à Fouchian ou Fochan qui a deux milles de long de chaque côté du canal : les maisons en sont bien bâties, mais basses. La ville flottante fermait presque l'entrée du canal : chaque ville qui a un canal, a ainsi un amas de barques qui en forment une autre, parce que le petit peuple se plaît à vivre dans ces maisons, sur les canaux dont tout le pays est coupé. Fouchian a de belles boutiques; on y fabrique de fort bonnes étoffes : on y compte plus de mille métiers qui fabriquent quatre pièces d'étoffes toutes à la fois. On y compte un million d'ames, et il dépend de Canton.

Nous continuâmes notre route, toujours à la vue de beaux villages et de terres cultivées : car les montagnes mêmes y sont coupées en terrasses. Là, me disoit-on, est Suetan, village au milieu d'une forêt d'arbres fruitiers : ici est Sinan qui a plus d'un mille de long : les barques qu'on y rencontre et la beauté des rues, font qu'on trouve du plaisir, même dans la lenteur avec laquelle on avance. Une multitude de soldats veillent sur l'eau et sur la terre pour la sûreté publique. Nous traversames la ville de

Zin-juenxyen, bien peuplée, où l'on voit de belles rues, de belles boutiques, un long faubourg : ses murs ont un mille de tour. Nous avancions tantôt à la voile, tantôt à la rame, quelquefois à la corde, entre des plaines, puis entre des montagnes élevées, pleines de verdure, d'où descendoient des ruisseaux rapides : nous vîmes une grande pagode environné d'arbres et de maisons. Au-delà, le pays nous parut peu habité : nous vîmes Yntexyen, petite ville murée où je descendis pour entrer dans une pagode où il y avoit de grandes statues assises, avec des moustaches et de longues barbes, des habits royaux, et de longs bonnets : à leurs pieds étoient de petites statues. Au dehors, on voyoit une statue en pied, avec un visage effrayant, tenant une lance d'une main, et de l'autre un petit coffre en manière d'offrande : plus loin étoient deux chevaux sellés, que deux palefreniers tenoient par le frein ; près de là encore un grand tambour suspendu et une cloche que l'on sonnoit dans le tems des prières.

Nous vîmes encore une autre pagode, taillée dans une haute roche, devant laquelle les matelots allumèrent des bougies et brûlerent quelques papiers; nous avancions peu, parce que la rivière serpente, que nous n'allions qu'à la corde, et que les mariniers employoient beau-

coup de tems à faire leur cuisine ; car tandis que l'un tourne le manger dans ses mains, un autre le coupe, un troisième le lave, et un quatrième le dévore des yeux; ils sont sans cesse à manger dès le matin : il faisoit très-chaud, et les bougies allumées devant une petite pagode qui étoit dans ma chambre, augmentèrent si fort la chaleur que je fus obligé de la faire transporter ailleurs.

Nous arrivâmes à Chiaoucheou, ville qui a quatre milles d'étendue, et que la rivière baigne de trois côtés. Nous en vîmes le mandarin, qui venoit prendre le frais au bord de la rivière; deux tambours marchoient devant lui et battoient neuf coups; deux enseignes bleues venoient ensuite, puis deux blanches, puis deux masses ayant au bout deux têtes de dragon dorées; deux prévôts les suivoient et précédoient quatre autres massiers, et quatre autres officiers décorés de chapeaux rouges et noirs, en forme de pains de sucre, et surmontés de deux plumes pendantes : ils crioient pour éloigner le peuple. Le mandarin entra dans une chaise portée par quatre hommes, ayant trois parasols à ses côtés : dix domestiques armés de cimeterres le suivoient. A Chiankeou, nous prîmes une barque plus petite, parce qu'il manquoit de fond, et nous vinmes à Taucoyen où

les Chinois élevoient l'eau avec des seaux de cuir suspendus à une balançoire, ou avec une roue qu'ils faisoient mouvoir avec les pieds : leurs campagnes plus élevées que le canal, ne peuvent être arrosées que par ce moyen. Nanianfou est la dernière ville de la province de Canton ou Quangtong que nous vîmes : il y a des missionnaires : elle a une demi-lieue de long : je n'y vis rien de remarquable; seulement des maisons ruinées et des jardins vastes et incultes me frappèrent. Il y a cependant de belles boutiques. Là je fis une partie du chemin dans une chaise à porteur pour traverser une montagne; ces porteur vont fort vîte et ne se reposent que trois fois dans un espace de dix lieues : le chemin étoit comme une foire continuelle; des chaises, des marchandises y circuloient sans cesse : je crois y avoir rencontré plus de 30,000 hommes chargés : la route est semée de villages et d'auberges : la campagne est couverte de riz. La montagne que je traversai a deux milles de hauteur. On y voit une pagode élevée en l'honneur de deux mandarins qui ouvrirent ce passage. Au-delà je trouvai Nanganfou où est une maison de missionnaires entretenue aux dépens du roi d'Espagne, et les épargnes de ces religieux servent à élever de nouvelles églises. La ville est sur la rive droite de la rivière; près d'elle sont

plusieurs villages : ses maisons sont mal faites, construites de pierres, de briques ou de bois; ses rues sont étroites, ses boutiques peu riches, et cependant il s'y fait un grand commerce; mais le nombre de ses habitans est prodigieux.

C'est là qu'on me donna une idée du grand canal de la Chine, creusé depuis quatre siècles pour répandre les productions du midi de l'empire dans ses provinces septentrionales. Il a cent dix lieues de long, et 72 écluses dont les portes sont de bois, et fermées la nuit; les barques les passent sans danger, pourvu qu'on les attache à des cordes qu'on lâche ou tire à soi par des efforts mesurés et faits au son du tambour. Il commence à trois lieues de Pekin : le rassemblement des eaux se fait à Fuen-xien-miao, ou le temple de l'esprit, nom qu'il doit à une pagode qu'on y a élevée : de là, la moitié des eaux coule au nord, l'autre au midi. Il traverse plusieurs villes, et se termine au fleuve Jaune, où commence un autre canal joint au grand fleuve Bian, à demi-journée de Nankin.

Nanganfou est au pied de hautes montagnes au milieu desquelles on navigue pendant un jour. Je vis Nan-can-xien, bourg sur la rive gauche, qui a un mille de long, et des faubourgs sur la rive opposée; il est fermé de murs

et bien peuplé. Plus loin est Xuanchien, où pour la première fois je vis pleuvoir à la Chine. Chancheoufou qu'on découvre ensuite, se fait remarquer par un grand nombre d'antiques tours élevées sur les montagnes et les collines : quelques-unes ont plus de 100 pieds de haut, la plupart sont hexagones ou octogones : la principale d'entr'elles a neuf étages et six fenêtres à chacun : les uns croient qu'elle servoit à la défense, d'autres à des observations astronomiques ; peut-être n'a-t-on voulu qu'embellir les villes : celle-ci est dans la plaine, enrichie de belles boutiques, ayant des rues droites et bien pavées, des maisons belles pour la Chine : les Jésuites y ont une jolie église : les faubourgs sont sur la rive opposée.

J'avançois ainsi vers le centre de l'empire, conduit par deux domestiques que je n'entendois pas, et qui ne pouvoient m'entendre. Je partis après que deux officiers eurent fait la visite dans les barques : le bruit de trois boîtes les annonça ; ils s'assirent sur une espèce de tribunal sous une baraque portée par trois barques ornées de deux grands étendarts et dix petits, à chacun desquels pendoient des queues de cheval et des crins teints en rouge. Nous passâmes devant Guanganxien, petite ville murée : la rivière serpentoit, nous allions lentement, et

nous voyions long-tems les mêmes villages et les mêmes aspects. J'arrivai à Kig-nan-fou, petite ville fermée de bons murs, qui a de belles rues et de belles boutiques, et où des missionnaires célèbrent la messe dans une chapelle. Il y avoit quelques jours qu'on y avoit forcé un bonze de demeurer exposé au soleil pendant une journée entière, parce qu'il avoit promis qu'il obtiendroit de la pluie de ses idoles, et la sécheresse n'avoit point cessé. Après avoir avancé plus loin, nous vîmes Ciakan-xien, entouré d'un mur qui monte sur une montagne, et enferme un grand espace vide. Nous rencontrions un grand nombre de barques, ce qui nous obligeoit d'aller plus lentement encore : toutes sont faites de planches grossièrement assemblées et couvertes de cannes. J'y vis pêcher des Chinois : ils font des bosquets de petits arbres au milieu de la rivière pour attirer le poisson qui cherche l'ombre ; puis ils l'enferment de toutes parts avec des cannes. Ils ont aussi des cormorans qui vivent de poisson, qui le poursuivent en plongeant, et auxquels ils serrent la gorge pour qu'ils n'en puissent avaler que de petits ; ils leur ôtent les grands du bec et en profitent. A Kinchietan, la pluie tomba, força les paysans de se revêtir de leurs demi-manteaux faits de l'écorce intérieure des arbres.

Le pays étoit peuplé : nous vîmes de beaux villages ; enfin nous arrivâmes à Nanchianfou, capitale du Kiansi, province gouvernée par un vice-roi. La ville est grande ; mais dans sa partie haute, on voit plus de champs et de jardins que d'habitations : les boutiques en sont fort riches, les rues propres, les maisons uniformes et basses, sans fenêtres sur la rue : la rivière est couverte de maisons flottantes, parmi lesquelles on remarque les magnifiques barques des mandarins, avec leurs chambres peintes et dorées, leurs lances garnies de queues de cheval teintes en rouge, et une suite de flûtes et de tambours.

J'y louai une barque très-cher, pour me rendre à Nankin, et j'abordai au village de Vien, dont les maisons sont de bois et de cannes : on y embarque la porcelaine d'Ioacheau, la plus fine qu'on fabrique dans l'empire. On y en fait de trois espèces ; la première est jaune ; elle est destinée pour le palais de l'empereur ; la terre en est fine et ne le paroît pas : la seconde est grisâtre et marquée de traits irréguliers ; on la vernisse, on la peint, puis le feu la rend unie et brillante : la troisième est blanche et couverte de figures, de fleurs et de feuillages en azur : c'est la moins estimée, et celle qui se vend en Europe. La matière dont on les fait ressemble

à une pierre molle et blanche qu'on réduit en poudre très-fine, et qu'on pétrit avec soin, puis on la travaille comme nous travaillons la faïence.

Nous arrivâmes à Chiouki, village près duquel la rivière forme plusieurs lacs; nous en traversâmes un fort grand pour arriver à Nantanfou, ville située au pied de hautes montagnes. Plus loin est Taeoutan, village au-delà duquel est une haute pyramide avec une pagode, sur un rocher qui s'élève au milieu de la rivière. Nous vîmes Xoucheou, village qui a la figure d'un bras, renfermé entre une montagne et le fleuve : ses boutiques sont bien garnies, ses rues bien pavées : c'est ici que commence la province de Nankin. Les mandarins douaniers vinrent nous visiter avec leurs étendarts, leurs masses, leurs chaînes pendantes, leurs parasols, une suite de soixante personnes marchant au son du tambour; ils étoient portés dans des chaises; sur leur passage les paysans se rangeoient portant dans leurs mains des bâtons parfumés, pliant le genou, et touchant la terre de leur front. Ces deux mandarins s'assirent dans une galerie sur le bord de la rivière : quarante barques passèrent l'une après l'autre sous la galerie; chaque patron donnoit son nom, et le mandarin le taxoit selon la grandeur de sa barque, sans faire d'autres recherches.

La

La rivière étoit profonde en cet endroit, et l'on y fait une pêche abondante : on y voit beaucoup de filets de différentes formes, et l'on y prend des poissons qui pèsent 200 livres et davantage. Dans le village de Xouanmatan, je vis un filet que les pêcheurs haussent et baissent avec une roue qu'ils font tourner sans se fatiguer. Je me fatiguois de la longueur de la route, où je ne mangeois que du riz à demi-cuit, parce que les Chinois ne font de la farine que pour des pâtes sucrées et des espèces de vermicelli : je faisois faire cependant des gâteaux et des biscuits. Xien, village au pied de hautes montagnes, a des murs qui semblent y serpenter. Là, sur une roche escarpée et battue des flots, est une pagode devant laquelle tous les passans brûlent de l'encens, des parfums et des papiers de couleur. Le fleuve est ici fort large. Il baigne Xan-Kin-fou, ville d'un mille de long, dont le faubourg est du double plus long, et où l'on vend toute chose au son des instrumens ; les barbiers chargés d'une boutique portative, s'y font annoncer au bruit des pincettes. Les rives sont bien peuplées, bordées de beaux villages. Ouxouxien est une grande ville à sa droite; elle a un bon port. Enfin nous arrivâmes dans le grand faubourg de Oankin ou Nam-King, c'est-à-dire, Palais du

Midi, dont le sol est plus fertile que celui de Pe-king.

Cette ville fut la résidence des anciens empereurs, et a douze lieues de tour; mais son enceinte renferme des champs et des jardins; ses faubourgs n'occupent pas une étendue beaucoup moindre, et la ville flottante est très-considérable. J'allai loger chez l'évêque de Nankin, qui me dit que cette ville, la plus grande de la Chine, avoit huit millions de portes ou de maisons qui payoient tribut, et qu'en comptant quatre personnes pour chaque maison, on y trouvoit trente-deux millions d'ames : ce calcul me parut exagéré; mais d'autres religieux m'affirmèrent son exactitude (on peut cependant en douter sans passer pour sceptique). Pour faciliter la population, on a rendu le célibat honteux, et tout homme s'y marie et y prend le nombre de femmes qu'il peut entretenir. Ils ne quittent point leur pays; l'air et le climat y sont fort sains; les femmes y sont très-fécondes.

Les habitans de Nankin sont en partie Tartares, dont on croit qu'il y a deux millions de répandus dans l'empire. Le palais situé à l'orient de la ville, est renfermé dans la citadelle qui a une garnison Tartare : les rues de la ville sont larges et pavées; les canaux en sont nombreux et profonds, les maisons basses et propres, les

boutiques riches et bien fournies. Les docteurs les plus fameux, les mandarins hors de charge, viennent s'y établir : ici on trouve l'imprimerie la plus belle, les plus habiles artistes, les choses les plus rares et les plus curieuses. C'est la ville des soies les meilleures, et celle où on les fabrique le mieux ; on y travaille aussi une soie sauvage que des vers déposent sur des arbres ; mais elle est plus grossière et moins estimée que l'autre. Le commerce y rend l'or commun : la langue chinoise y est parlée avec plus de pureté que dans tout autre lieu de l'empire. Elle a deux gouverneurs qui président à une centaine de mandarins inférieurs. Un Tsong-tou y réside ainsi qu'un vice-roi. Ces chefs n'ont pas le pouvoir de condamner à mort ; mais ils font donner souvent la bastonnade jusqu'à la mort. Ils ne nomment pas des gouverneurs dans les villes de leurs districts, mais dès lieutenans. Il leur est défendu de voir leurs parens, ni à ceux-ci de voir ceux qui sont dans la dépendance de ces magistrats, pour éviter la partialité et les effets de la faveur.

Les cours des maisons sont tapissées de plusieurs rangs de fleurs, qui naissent d'arbustes disposés en espaliers, et cette tapisserie fragile dure quatre mois : il en est de plusieurs couleurs et de formes extraordinaires : il sort d'entre les

pierres, une herbe qui porte des feuilles d'un jaune vif, mêlé de rouge et de verd : les tulipes y sont plus grandes qu'en Europe, les tubéreuses y abondent. Les jardins y donnent du raisin, des pêches, des grenades, des châtaignes, des figues noires et blanches; on y voit des viviers remplis de poissons.

J'allai voir deux cloches d'une grandeur peu commune : l'une a onze pieds de haut, sept de diamètre, et six pouces et demi d'épaisseur : il y a trois siècles et plus long-tems qu'elle est inutile sur la terre où elle est tombée : l'autre est plus grande encore et est suspendue. Je vis l'Observatoire où les astronomes s'assembloient ; il est sur un mont coupé en terrasses soutenues de plusieurs colonnes : il a une balustrade autour, et de là l'on peut voir toute la ville. Là aussi sont trois pagodes ; la plus grande renferme plusieurs idoles, et l'une d'elles a un visage de plusieurs couleurs : derrière en étoit une autre, dorée, assise, tenant une masse, ayant la couronne sur la tête, une longue barbe et des moustaches. Sur un mont voisin est un monastère de bonzes où est un beau jardin et un petit bois : on y voit une chapelle avec l'idole Quanlauya, distinguée par ses grandes moustaches : là sont aussi deux colosses colorés, l'un armé d'une épée, l'autre d'une hache. Dans la pagode

est une statue assise, en habit de mandarin ; ces statues décorent l'intérieur des pagodes, et j'y vis aussi une pyramide remplie de lanternes qu'on allume les jours de fêtes. Je passe rapidement sur ces pagodes, parce que les principaux objets s'y ressemblent tous. J'allai voir la grande tour de porcelaine ; elle fait partie d'une vaste pagode élevée par l'empereur à un de ses sujets, devenu bonze après qu'il l'eût placé sur le trône. Au-dehors, au-dedans, elle est de porcelaine de diverses couleurs, et ornée de figure d'idoles : elle est octogone, a quarante pieds de tour, et neuf étages divisés par autant de corniches bien travaillées : son sommet est de bronze ; il est surmonté d'un globe doré. Chaque étage a quatre grandes fenêtres vers les quatre points de l'horizon, et un pilastre garni d'idoles au centre ; on y monte par cent quatre-vingt-quatre marches élevées, et la tour s'élevant au-dessus de ces marches, peut avoir deux cents pieds ; toute la sculpture en est dorée. En sortant de cette tour, je vis une procession de bonzes : l'un marchoit devant couvert d'une chape, un autre le suivoit couvert d'un bonnet noir, un chapelet chinois à la main : le reste suivoit deux à deux, frappant une petite cloche avec un marteau, chantant à voix basse. Ils

entrèrent au bas de la tour, et en adorèrent les idoles en passant devant elles.

J'allai voir le tombeau d'un ancien empereur; il est hors de la ville, sur une montagne gardée par des religieux eunuques : il consiste en une grande salle bien couverte, où est une tribune qui renferme le portrait du mort. Le tombeau même est une grotte creusée dans la montagne, mais l'entrée en est toujours fermée. C'est une grande affaire pour les Chinois, que de faire faire leur cercueil dans un jour heureux : dès que les astrologues en ont marqué un, on voit dans les rues passer des milliers de cercueils d'un bois très-fort, épais de quatre à cinq pouces, qu'ils essayent en s'y plaçant. Plus souvent on rencontre des porteurs chargés d'excrémens qu'ils portent dans les jardins, et en échange desquels on reçoit des légumes, selon l'espèce de la fiente; car celle qui provient du poisson est moins estimée : on voit sur les rivières un grand nombre de bateaux chargés de pareille marchandise : les rues sont garnies de siéges couverts et propres pour inviter les passans à venir l'y déposer.

On dit qu'on tue à Nankin six mille cochons par jour : tout Chinois en élève un, et la chair en est fort bonne : cependant les rues n'en sont

point mal-propres et on n'y en rencontre point, pas même dans les champs.

J'allai à Pekin par terre, accompagné d'un docteur Chinois, qui n'avoit pu encore devenir mandarin, parce qu'il manquait d'argent, qui seul distribue les emplois dans cet empire. Nous sortîmes par la porte de Si-mucn ou du couchant, formée d'un bâtiment large de soixante pas, fermée, comme les autres, de trois portes de fer. J'oubliois une partie de mon argent dans le bateau qui nous traversa le fleuve, mais le batelier fut assez honnête pour me le rapporter. Nous arrivâmes à Pukcou qui est au bord du Kian, ville fermée d'un mur qui a trois lieues de circuit et renferme des collines et des plaines désertes : ses habitans préfèrent le séjour des faubourgs. Mon compagnon me fatiguoit par des civilités cérémonieuses ; cependant j'étois obligé de lui en savoir gré. Nous parçourûmes des montagnes, des plaines bien habitées, rencontrant une foule de passagers, de bêtes de charge et de charrettes traînées par deux mules. Nous étions en compagnie de deux soldats Tartares qui se faisoient obéir à grands coups de fouet. On voyage à peu de frais en Chine; mais un Européen a de la peine à s'accoutumer aux sauces qu'on lui présente : les

légumes y sont à moitié cuits et on les préfère à la volaille.

Nous vîmes Linxouayxien, grande ville que baigne un fleuve navigable qui forme plusieurs lacs autour d'elle, situation qui y rassemble beaucoup de Chinois qui aiment à vivre près des eaux. Nous rencontrâmes près de là, un mandarin suivi de treize litières où étoient ses femmes, et portées par des mules et des ânes. Couchen où nous vînmes ensuite, est peuplé et commerçant par la même raison : on y vend beaucoup de faucons pour la chasse. Nansoucheou, où la brutalité du Tartare força le muletier de rester un jour, a une lieue de tour, et est peu habitée, mais son faubourg l'est beaucoup. Soucheou, où nous vînmes ensuite, est la dernière ville de la province de Nankin : elle est grande, un fleuve rapide l'arrose; c'est le fleuve Jaune dont les eaux sont toujours bourbeuses. Les faubourgs sont encore plus grands qu'elle, et mieux peuplés. Près de Nouzan, nous vîmes dans les champs des paysans portant sur leurs épaules un filet en façon de pavillon, attaché à quatre bâtons courbés : c'est avec cet instrument qu'ils prenoient des cailles, même au vol. C'est près de ces lieux qu'on commence à sentir le froid : les Chinois y pa-

raissent presque insensibles : la seule habitude qui sembleroit les y montrer sous un aspect contraire, c'est qu'ils se lavent les mains avec de l'eau chaude et boivent toujours chaud ; mais ils le font en été comme en hiver, au midi comme au nord.

Il ne croît plus de riz dans ces froides contrées; on y supplée avec du blé dont on fait du pain avec des oignons hachés, et qu'on cuit en le plaçant sur des bâtons au-dessus d'une chaudière bouillante : cette pâte bouillie avec de la soupe aux fèves, fait leurs délices.

A Xouxien, lieu entouré de murs, nous vîmes un grand bâtiment quarré, rempli de pagodes et de bonzes, et d'idoles monstrueuses : il y a un beau jardin orné d'arbres. Jenchiefou est dans le Xanton; c'est une ville située dans de grandes plaines; Wenchianchien, qu'on rencontre ensuite, a dans ses murs beaucoup de jardins et de champs : il en est de même de Tunpin-Kieou, qui a encore beaucoup de ruines. Toutes les villes se ressemblent, et il seroit trop long de les nommer toutes. Je remarquerai seulement que les Chinois n'ayant point ici de montagnes pour y ensevelir leurs morts, font dans leurs plaines des quarrés de cyprès ou autres arbres, au milieu desquels ils mettent les cercueils qu'ils recouvrent de mottes de terre. Ta-

chio est une belle et grande ville, où l'on voit de grandes places, dans lesquelles les marchandises et les provisions abondent. Une rivière la baigne, et l'enferme dans la province de Peking.

Fouchiany a sur sa porte une chapelle en l'honneur de l'idole protectrice de la ville; j'ai su depuis que c'étoit une coutume assez générale. Xokienfou n'a que deux rues remplies de maisons; le reste n'offre que des champs et des ruines : nous en sortions, lorsque nous rencontrâmes une procession d'idolâtres; plusieurs hommes et femmes portoient des banderoles, où étoient peints des dragons, des panthères, des basilics; deux jeunes hommes suivoient, frappant sur des tambours de cuivre auxquels se joignoit le son lugubre d'une trompette : deux autres portoient une idole assise dans une chaise : une bière entourée d'idoles paroissoit ensuite : un maître de musique les précédoit avec un papier à la main; tous les paysans tombent à genoux, mais les grands s'en moquent et entrent dans une pagode comme dans une maison et avec moins de respect encore.

Plus on approche de Peking, moins les hôtelleries sont bonnes, parce que les vivres y sont plus chers. En continuant notre route, nous arrivâmes à Maouchiou, lieu mal peuplé,

entouré de lacs et de marais, au-delà duquel nous rencontrâmes un enterrement : d'abord, nous vîmes des hommes portant des banderoles de papier peint, ou jouant des instrumens, puis venoit le mort porté par plusieurs personnes. Les femmes ici se tortillent les cheveux, les assemblent derrière la tête, les couvrent d'un bonnet de soie noire, et les arrêtent avec un poinçon. Les chemins avant le jour sont garnis de paysans, qui avec deux paniers suspendus à un bâton qu'ils portent sur l'épaule, ramassent le fumier que les animaux y ont déposé : nous avancions difficilement à cause de la multitude de chariots, de chameaux, de jumens qui vont à Peking ou en reviennent. De distance en distance sont des gardes sous des loges de terre, qui veillent à la sûreté des voyageurs. Nous arrivâmes enfin dans la capitale de la Chine, et je m'y logeai dans le lieu que les Jésuites m'indiquérent.

Chun-ting-fou ou Peking, qui veut dire palais du nord, est une grande plaine, et se partage en deux villes, celle des Chinois et celle des Tartares : celle-ci est un quarré, dont le côté a une lieue : des soldats, les domestiques de l'empereur, ses officiers y ont leurs demeures. Celle-là peut avoir aussi quatre lieues de tour; jointes avec leurs faubours très-peuplés, elles ont sept

lieues de circonférence : les rues y vont du nord au midi, du levant au couchant : elles sont droites, larges, longues, et partagent tout l'espace occupé par la ville en îles égales : on vend un livre où l'on trouve le nom et la situation des rues; on n'y voit que des valets et des couriers. La plus belle rue est celle du Repos perpétuel : elle est bornée au nord par les murs du palais, au midi par les tribunaux et les maisons des grands; elle a plus de cent trente pieds de large, et donne quelquefois son nom à la ville même. Les palais sont grands et magnifiques, mais on ne voit au dehors qu'une grande porte avec deux maisons sur les ailes occupées par les domestiques, les marchands et les ouvriers : ce qui fait que l'on trouve tout ce qu'on veut acheter devant chez soi. La multitude d'hommes y est telle, qu'en quelque rue que l'on aille, on croit être dans un marché très-fréquenté. Le père Grimaldi, président du tribunal des Mathématiques, me dit qu'il y avoit seize millions d'hommes dans Peking. [Malgré l'autorité du père Grimaldi, on peut croire ce nombre très-exagéré] (1).

(1) Lord Macartney assure que, d'après les meilleurs renseignemens fournis à l'ambassade, Pekin contient environ trois millions d'habitans. Il étoit à Pekin au mois de septembre 1793. Il croit aussi qu'il y a en Chine 160,000 Chrétiens.

Le palais du monarque est au centre de la ville, et sa face est tournée au midi : tel est l'usage en Chine : il est environné d'une double muraille, et forme un parallélogramme, dont la longueur est de deux milles et la largeur d'un : au milieu de chaque face est une porte toujours ouverte durant le jour, gardée par des soldats et des eunuques qui en éloignent tous ceux qui ont quelques difformités. La muraille intérieure a aussi quatre grandes portes voûtées, surmontées d'une tour, ainsi que les quatre angles de l'enceinte : des Tartares n'y laissent entrer que ceux qui sont attachés à la maison par quelque office. Un fossé rempli de poissons coule au-dedans du mur; et dans l'espace qu'il laisse sont plusieurs palais détachés; une rivière le traverse; on la passe sur plusieurs ponts de marbre; vers le couchant elle forme un petit lac. Ces palais n'ont qu'un étage, ils se communiquent par des rues : d'abord on trouve les appartemens des domestiques, puis ceux des officiers, puis des salles où l'on reçoit les étrangers, et enfin l'appartement du maître. Ceux de l'empereur sont dans une enceinte intérieure, et on y trouve plusieurs appartemens séparés par des cours et des jardins, décorés de voûtes soutenues par des colonnes : les degrés qui y conduisent sont de marbre blanc, les tuiles en

sont dorées; tout y est plein de sculptures, de dorures, de vernis, de peintures; tout y annonce la grandeur du maître, mais à la chinoise.

Ce palais renferme un grand nombre de concubines, ignorées souvent de leur maître, séparées de tous leurs parens, tourmentées par la jalousie et la vengeance. Les favorites seules sont heureuses, si on peut l'être avec la crainte toujours présente de cesser de l'être: elles ont une cour nombreuse, des habits, des équipages magnifiques. Elles tiennent lieu de femmes à l'empereur, et ne se mêlent point du gouvernement : tous les enfans en sont légitimes.

J'entrai dans ce palais avec le père Grimaldi qui alloit présenter à l'empereur le calendrier de l'année 1696. Nous traversâmes les portes, puis une vaste cour, puis une grande salle, et une seconde cour conduisant à une seconde salle, à une troisième, à une quatrième qui surpassoit les autres en magnificence. C'est dans la troisième cour que le père remit à un officier le nouveau calendrier dans une boîte couverte de soie. Il voulut me présenter à l'empereur, et m'enseigna les cérémonies que je devois observer. Nous traversâmes encore quatre cours ornées d'appartemens très-riches; les portes étoient très-grandes, larges, hautes, bâties de marbre

blanc. Le trône étoit placé au milieu d'une grande cour; il étoit carré, reposoit sur cinq bases plus étendues à mesure qu'elles sont plus éloignées, et chacune environnée d'une balustrade de beau marbre blanc, que les rayons du soleil faisoient paroître éclatant: sur la cinquième étoit un pavillon magnifique, ouvert de tous les côtés, soutenu par des colonnes de bois vernies. L'empereur y étoit assis sur un sofa; il avoit auprès de lui de l'encre, un livre et un pinceau. Son habillement étoit de soie couleur d'or, avec des galons. A droite et à gauche étoient différens eunuques, bien habillés, les pieds joints, les bras pendans. Nous pliâmes les genoux, nous mîmes les mains sur la tête, et la baissâmes trois fois jusqu'à terre; ce que nous répétâmes deux fois. Puis il s'informa de l'état de l'Europe, si j'étois médecin, si j'entendois les mathématiques; et comme je le niai, nous fûmes congédiés. Ce prince étoit âgé de 43 ans; il s'appeloit *Kang-Hy*, ou le Pacifique; sa taille étoit proportionnée, son visage gracieux, ses yeux vifs, son nez un peu aquilin; il étoit marqué de petite-vérole.

Le froid se fait sentir assez vivement dans cette ville, et je n'osois sortir que lorsque le soleil avoit de la force: de hautes montagnes refroi-

dissent l'air plus que sa latitude ne semble l'annoncer. Pendant l'hiver, on apporte de la Tartarie beaucoup de faisans, de perdrix, de cerfs, de sangliers, etc. qui sont gelés et se gardent longtems: c'est alors le règne de l'abondance à Pékin. Le printems y est très-agréable; une partie de l'été y est très-pluvieuse; mais ces pluies lavent les rues où de graves personnages se déchargent le ventre sans façon. Le bois y est très-rare; on y est transi de froid dans les chambres, et pour la cuisine on brûle une espèce de charbon de pierre qui répand des exhalaisons mal-saines.

Un jour que j'allois visiter les Jésuites, qui demeurent dans la première enceinte du palais, je vis une multitude de portiers qui fermoient avec des étoffes bleues les petites allées qui conduisent à la grande cour; par-tout on nettoyoit: c'étoit le jour de la naissance de la mère de l'empereur, et toutes les dames de la ville la venoient complimenter dans de belles calèches couvertes de damas; c'est pourquoi on bouchoit les avenues, pour qu'on ne pût voir ce qui se passoit dans le palais. On dit que l'impératrice assise sur un trône élevé, reçoit d'abord son fils et sa famille qui se mettent à genoux, et mettent leur tête en terre neuf fois: les femmes et concubines du prince le suivent et font la même

même cérémonie ; puis les princes et princesses, et enfin les grands et les dames viennent lui rendre leur hommage.

Les princes et les mandarins répètent cet hommage à l'empereur, le premier, le quinzième et le vingt-cinquième jour de la lune : ils sont habillés richement avec des robes, sur lesquelles sont brodées plusieurs figures d'animaux. L'empereur sort de son appartement porté en chaise par seize eunuques, et il s'assied sur un riche trône : alors un des eunuques à genoux, dit : Que le ciel décharge son tonnerre ; et le palais, dont les portes s'ouvrent, retentit du son des cloches, des tambours et autres instrumens. Tout alors se met en ordre : les princes et les mandarins lettrés se placent vers le levant ; les grands et les mandarins d'armes vers le couchant, et ils entrent ensuite deux à deux dans la grande salle où ils se placent selon leur dignité : le bruit cesse, le silence règne, un officier annonce à l'empereur que les grands de son empire sont prêts à lui rendre l'hommage qu'ils lui doivent. Ensuite, il dit ; « Mettez-vous en ordre » : chacun remet les plis de sa robe, l'arrange avec décence : puis il dit encore : « Tournez-vous », et l'on tourne le visage vers la salle impériale et on se met à genoux : on leur ordonne de toucher

la terre avec la tête ; ils le font et ne se relèvent que lorsqu'on leur dit : « Levez-vous. » On leur commande ensuite de joindre leurs mains sur leur tête, puis de les laisser pendantes à leurs côtés ; ils le font trois fois : on leur commande de toucher la terre avec le front ; et la première et la seconde fois ils disent tout bas en le faisant, dix mille ans ; mais à la troisième, ils disent dix milliers de milliers d'années. On se lève, on se place comme on l'étoit, puis on annonce que l'hommage est rendu ; les instrumens se font entendre, l'empereur se retire, les mandarins quittent leurs habits de cérémonie et s'en vont chez eux.

Je vis une noce et un enterrement qui passoient à la fois dans la même rue : dans celui-ci, on voyoit d'abord des étendarts, des bannières de soie et de papier coloré avec des statues du mort ; suivoient des figures de chevaux et de différens monstres ; on battoit sur un tambour de cuivre, on secouoit de petites cloches, on jouoit de quelques instrumens : le corps marchoit ensuite porté dans un cercueil couvert d'étoffe blanche, précédé de ses parens mâles, suivi des femmes en calèches, et en habit blanc. La noce suivoit le même ordre quant aux instrumens ; des personnes marchoient devant avec des drapeaux et des bannières ; l'épouse étoit conduite

avec solemnité dans une calèche ornée de franges et d'ouvrages en soie qui la cachoient.

Je desirois voir la grande muraille, je montai à cheval pour m'y rendre, et après avoir fait environ vingt lieues sur un terrain inégal, j'arrivai au pied des montagnes sur lesquelles ce mur fameux s'étend : j'y montai à pied, et vis une muraille haute en quelques endroits de quinze pieds, en d'autres de vingt; mais dans les vallées elle est plus haute, et si large que six chevaux peuvent y marcher de front. Elle est bâtie de briques mêlées avec des pierres, est défendue par des tours quarrées très-fortes, placées à la distance de deux portées de flèche l'un de l'autre : il y a quelques autres ouvrages pour les défendre dans les passages foibles ou les lieux les plus exposés. Dans une étendue de près de cinq cents lieues qu'elle a de la province de Kiansi où elle commence, jusqu'à la mer orientale où elle finit, elle a beaucoup de portes et d'escaliers pour la multitude de soldats qui gardent ses tours; elle s'étend sur les montagnes, descend dans les vallées, et fait diverses sinuosités. On dit qu'il y a dix-huit cents ans qu'elle est construite, et elle ne tombe en ruines que dans des lieux qu'on ne se soucie pas de conserver et de rétablir. J'ai été surpris qu'on ait pu transporter des matériaux sur les monts qu'elle traverse; et

cela augmente l'idée de la dépense et du travail. Les empereurs chinois tenoient, dit-on, un million de soldats autour de ce mur ; les Tartares ayant moins à craindre, se contentent de tenir de bonnes garnisons dans les lieux les plus ouverts.

L'empereur devoit partir pour sa maison de campagne, qui consiste en plusieurs petites maisons séparées les unes des autres avec des jardins et des fontaines à la chinoise, et je voulus le voir sortir de son palais. Je vis d'abord deux mille soldats ou domestiques, puis vingt calèches fermées où étoient les femmes, l'empereur suivoit à cheval ; son habit étoit de soie couleur d'or, brodé de diverses figures : un riche bijou ornoit son chapeau à la tartare. Je l'ai vu paroître une autre fois en public, vingt-quatre hommes avec de grands tambours commençoient la marche, vingt-quatre trompettes les suivoient, puis des chameaux qui suivoient cent hallebardes, cent masses de bois doré, deux piques royales vernies de rouge avec des fleurs d'or, quatre cents grandes lanternes du travail le plus riche, deux cents lances ornées de houpes de soie et de figures d'animaux, vingt-quatre drapeaux, sur lesquels sont peints les vingt-quatre signes du Zodiaque, cinquante-six autres où sont les constellations, deux cents grands éventails montés sur de longs

bâtons dorés, vingt-quatre parasols, des hommes portant divers ustensiles, cinq cents mandarins richement habillés, dix chevaux, blancs comme la neige, avec des selles enrichies d'or et de pierreries, mille fantassins en habits rouges brodés en or, avec des bonnets décorés de plumes, huit étendarts de différentes couleurs, qui annoncent les huit généraux de l'empire; l'empereur porté dans une chaise qui repose sur une espèce de cadre, où trente-deux hommes sont comme enfilés : les princes, leurs domestiques, deux mille mandarins, des carrosses, des soldats le suivent.

Il y a diverses religions à la Chine; les Chinois en ont trois, les Tartares y en ont apporté quelques autres; telle est celle qui reconnoît le grand Lama pour chef (1). La secte des Bonzes est celle du peuple; elle a bien des rapports avec le Christianisme; on y révère un Dieu en trois personnes ou trois têtes; une Vierge, mère d'un Dieu qu'ils

(1) Les trois principales religions sont celles des lettrés qui suivent la doctrine de Confucius, né 551 ans avant J.-C., celle de Lilao-kium, et celle de Foé, qui est la plus ancienne, dont les dogmes sont ceux de Vichenou; la metempsycose en est la base. Les prêtres de Foë s'appellent *Bonzes*. Chaque maison a son autel et ses deités.

représentent encore enfant : ils admettent les peines et les récompenses après la mort, un paradis, un enfer; ils recommandent le célibat, jeûnent, font des pénitences, observent une pauvreté volontaire, honorent ceux qui se retirent dans les déserts, psalmodient comme nous, récitent des espèces de chapelets, distribuent des indulgences, etc.

L'idole la plus universelle à la Chine est Chinxuan; elle protège les cités et les villes, et celui qu'elle représente faisoit mille lieues par jour : on lui entretient dans chaque ville deux chevaux sellés et deux valets. Il y a sur le mont de Tay-chian, haut, dit-on, de quatre lieues, une fameuse pagode où l'on adoroit la reine du Ciel : c'étoit une Bonzesse dont un empereur fut épris, et de laquelle il fit une princesse pendant sa vie, une sainte après sa mort. Il y va toujours des foules de Chinois en pélerinage, et plusieurs, certains qu'après avoir vu cette reine, il n'y a plus rien à voir dans le monde, se précipitent d'un rocher qui a plusieurs milles de hauteur. Des bonzes vivent autour de ces pagodes; ils sont habillés presque comme nos capucins, ils ne mangent pas de viandes, et se lèvent à minuit pour prier. Il y a aussi des bonzesses; mais elles vivent dans une grande liberté, paraissent partout, reçoivent tout le monde :

souvent la vie des uns et des autres est scandaleuse.

On compte qu'il y a dans la Chine environ 200,000 Chrétiens, qui nourrissent les missionnaires par leurs dons; les Jésuites par leur crédit auprès de l'empereur, sont les protecteurs de tous: ils sont parvenus à la faveur et s'y maintiennent, en composant le calendrier en trois langues, en observant les éclipses, en faisant des instrumens de mathématiques, en raccommodant des horloges, en distillant, etc.

Les Chinois disent que leur empire se forma environ 3000 ans avant J.-C. Depuis ce tems, il y a eu vingt-deux familles ou dynasties d'empereurs; ils le croient si étendu, que les autres parties de la terre, sur leurs cartes, ne forment autour de lui qu'une petite bordure. Depuis qu'ils connoissent l'Europe, ils la représentent comme une petite île au milieu de la mer.

Cet empire est divisé en quinze provinces; plusieurs îles en dépendent, telles que Formose, Hainan: la presqu'île et le royaume de Corée en sont tributaires: on y compte 4402 villes murées, 629 grandes forteresses, et un plus grand nombre de petites. On y compte 11,502,872 familles, sans y comprendre les femmes, les enfans, les mandarins, les soldats, etc. tous réunis, il peut y avoir 59,788,364

hommes ou mâles, et environ 200 millions d'ames. On y cite 3636 hommes illustres par leurs vertus, leur science, et leur courage : le nombre des pagodes y est prodigieux, celui des bonzes est de 350,000 : celui des temples élevés en l'honneur d'hommes révérés, 709, celui des statues antiques, 2099, des mausolées remarquables par leur structure et leurs richesses, 185 : de tours, arcs de triomphe et monumens élevés à des rois illustres, 1159. On y compte 272 bibliothèques nombreuses, 1472 fleuves ou fontaines médicinales, ou lacs, 331 ponts fameux, 2099 montagnes remarquables par leur fertilité en sources, par les simples qu'on y recueille, par les minéraux qu'on y trouve, et par leur élévation.

On divise les mandarins en neuf ordres, tous subordonnés les uns aux autres : ceux du premier sont conseillers d'Etat de l'empereur : ceux du second sont leurs assesseurs : on fait monter le nombre des mandarins lettrés à 13647, et ceux d'armes à 18520 : les premiers forment douze grands tribunaux chargés de toutes les affaires de l'empire; ils sont les gouverneurs des villes, des ports, des forteresses. Quand l'un deux a gouverné avec sagesse la ville dont il fut le chef, chaque bourgeois l'accompagne pendant deux lieues et lui fait un présent; il trouve partout

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

1 Mandarin Chinois. 2. Chinoise de qualité. 3. Saule pleureur. 4. Palanquin de la Chine.

Biblioteca Nazionale
V. E. III
NAPOLI

sur son passage des tables couvertes de soie, remplies de viandes, de confitures, de thé; les acclamations publiques ne sont troublées que par les demandes qu'il reçoit et toujours par reconnoissance et par vénération : pour se ressouvenir d'un si bon père, l'un lui demande son chapeau, un autre ses bottines, tel sa robe, et lui en donne d'autres en échange. Tous les offices qu'ils exercent sont triennaux; aucun ne peut gouverner dans le lieu où il est né, aucun n'y peut conduire ses propres domestiques; il faut qu'il prenne ceux que le public lui présente : s'ils mènent avec eux leurs enfans, ils y sont comme prisonniers et ne peuvent converser avec les gens du pays. La loi les condamne à des peines sévères s'ils se laissent corrompre, et ne peut empêcher qu'ils ne soient corrompus.

Les Chinois se servent de 54409 lettres pour former leurs mots et exprimer leurs pensées; il en est de simples et de composées, toutes sont un signe ou une image : tous les mots sont monosyllabes, et chacun, selon la manière de le prononcer, prend un sens différent, et ce sens se saisit dans la lecture par la diversité des accens dont on les accompagne. On dit que les Chinois ont inventé l'écriture, le papier, l'imprimerie, la poudre, la porcelaine, etc. On y compte

10,000 licenciés, dont six ou 7000 parviennent au doctorat : 9000 bacheliers; mais leurs sciences sont imparfaites. Ils ont fait plus de progrès dans les arts mécaniques; ils savent très-bien imiter; leurs étoffes sont singulières et variées, leur peinture monotone, leur architecture régulière : leurs instrumens de musique diffèrent des nôtres pour la figure et la manière de les toucher : leur musique est sans variété et presque dans son enfance. Ils ont trouvé la boussole et savent peu en faire usage : ils écrivent de gauche à droite et leurs signes descendent du haut en bas; on connoît leur encre; ils n'impriment point en caractères mobiles, mais en planches gravées comme celles dont on se sert dans la fabrique des indiennes.

Tout Chinois est occupé à quelque art : à Peking, il y a 10,000 familles qui vivent du commerce des allumettes; un grand nombre s'occupent à ramasser des guenilles, les chiffons, les morceaux de papier, qu'ils nétoyent et vendent, un grand nombre encore à porter des fardeaux dans des paniers suspendus à un bois plat porté sur leurs épaules. Ils divisent la nuit en cinq parties, et les annoncent au son des tambours et des cloches : des torches tournées en spirales indiquent ses parties en se consumant. Le nombre des barques y est prodigieux, mais

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

1 Chinois du peuple. 2 Chinoise du peuple *avec son parapluie*. 3 Enfant *portant des bottes*.

ils n'ont point de vaisseaux. Celles qui sont destinées à porter, des provinces à la cour, les provisions nécessaires, sont au nombre de 9999, et on ne permet pas qu'on y en ajoute une, parce que les caractères qui expriment le nombre 10,000 n'ont rien de noble et de magnifique; ces barques sont grandes ou petites, pesantes ou légères, simples ou composées, et une partie des sujets de l'empire est sans cesse sur l'eau.

La famille la plus révérée à la Chine est celle de Confucius qui naquit 550 ans avant J.-C. Ses descendans eurent le nom de *Que-coum*, duc ou comte : ils sont répandus dans la province de Xan-tour, et dans la ville de Kiofeou sa patrie. Il ne fut que philosophe, et on l'appelle roi sans commandement, sans sceptre et sans couronne.

La civilité et les cérémonies des Chinois sont toutes réglées, on n'y laisse rien à faire au cœur : le nombre des titres honorables dont ils se servent est très-grand; chacun cherche à y paroître riche ou grand; la modestie et la pudeur y sont déterminées par des règles dont on ne s'écarte jamais; la civilité y fait la plus grande partie de leur morale; leurs cérémonies sont fatigantes; la manière de se saluer est de mettre les mains jointes sur le front; on commence cette cérémonie à vingt pas des personnes de distinction, et ils abaissent la tête près de terre. Jamais

ils n'ôtent leur chapeau · on n'y fait point de visites qu'on ne les ait annoncées : celui qui ne veut pas en recevoir fait mettre un écrit sur sa porte. C'est un travail, un combat continuel que ces visites : les inclinations les commencent, puis on dispute pour placer sa chaise plus ou moins près de la muraille; on s'empresse à paroître les nétoyer, les polir, et le maître se lasse à dire qu'il est confus de l'honneur qu'on lui fait : on dispute ensuite pour s'asseoir, on apporte le thé; quelquefois deux, trois fois, et il faut tout boire ou passer pour un barbare. Quand on se retire, ce sont de nouveaux combats, de nouvelles grimaces; mais le plus chaud de cette espèce de mêlée, est quand le maître de la maison veut obliger l'étranger à monter à cheval en sa présence. Celui-ci proteste que le monde se renversera, avant qu'il fasse cette impolitesse; on persiste, il cède enfin, le maître multiplie ses inclinations, va se mettre derrière la porte ou sous un grand parasol, et le visitant monte à cheval, l'autre se montre de nouveau, ils se disent adieu plusieurs fois, se séparent, font quelques pas, se retournent, se font de nouveaux complimens et s'éloignent enfin. Veut-on inviter à un repas, il faut inviter quelques jours auparavant et par écrit, et le faire trois fois; on s'envoie ensuite des remercîmens, et

il y a tant de cérémonies fastidieuses, que l'on préféreroit de mourir de soif que d'acheter ainsi le vin des Chinois : ces repas sont ordinairement suivis de musique et de farces. Chez les riches il y a autant de tables que de conviés : ils servent dans des plats d'or, d'argent ou de porcelaine, n'ont ni serviettes, ni cuillers, mais portent tout à la bouche avec de petits bâtons d'ivoire, d'ébène ou de quelque bois précieux, et avec ces bâtons ils ramassent jusqu'au moindre grain de riz : ils boivent beaucoup, quelquefois pendant six heures, mais dans de petites tasses qu'ils vident à petits coups ; les liqueurs sont toujours chaudes.

La plus grande beauté des femmes est, à la Chine, d'avoir le pied petit : aussi les femmes sont-elles presque estropiées pour avoir voulu posséder cette grace enchanteresse (1). Elles vivent dans la retraite ; leur appartement est séparé du reste de la maison, et n'a jamais de fenêtres sur la rue : les riches ne sortent qu'en chaises exactement fermées ; leur habillement

(1) Dès l'enfance on leur met des souliers de cuivre pour empêcher le pied de croitre. Leurs jambes se dessèchent, ne peuvent plus supporter le corps. Aussi, suivant Sonnerat, vont-elles en cannetant comme des oies.

leur cache le sein, le cou, les mains; elles ont les yeux petits et enfoncés; leurs traits sont beaux et leur teint n'est pas inférieur à celui des dames d'Europe. Les pères y font les mariages, et l'homme et la femme sont unis avant de se connoître : la femme n'apporte point de dot; au contraire, l'homme lui envoie de l'argent selon sa qualité, qui lui sert à se meubler et à se parer; les pauvres achètent leur femme pour trois ou quatre écus, et ils peuvent la revendre : tel homme se vend pour avoir la somme nécessaire pour acheter une compagne; ils honorent le veuvage, et méprisent les secondes noces.

Tout Chinois semble un magistrat, par la noblesse de son habillement, par sa gravité, et la majesté de sa démarche compassée : il ne peut tourner la tête sans faire croire qu'elle est vide et légère. Comme tout y aspire et peut y aspirer aux emplois, tout y cache son ambition sous un voile de modestie qui n'en impose à personne : ils s'inclinent, s'agenouillent, portent la tête à terre devant celui qu'ils haïssent et qu'ils méprisent, comme devant ceux qu'ils révérent; le duel est inconnu parmi eux, et même ils affectent de ne se mettre jamais en colère. Ils portent l'éventail en hiver comme en été, dedans et dehors les villes.

Ils ne croient point pouvoir être heureux dans l'autre monde, s'ils ne sont bien enterrés dans celui-ci : aussi chacun prend soin de se pourvoir d'un cercueil qui les rassure et les console sur l'avenir; on veut qu'il soit épais, d'un bois incorruptible, verni, sculpté, doré avec soin : ils déposent les morts dans une petite grotte voûtée, ornée de figures d'hommes dans la douleur, et d'animaux d'espèces différentes : elles sont couvertes d'épitaphes honorables. Dès qu'un père est mort, son fils déchire les rideaux de son lit et en couvre le corps; il se laisse tomber, les cheveux en désordre, et envoie ses serviteurs chez tous ses parens annoncer son malheur : ils accourent, entrent dans une salle tendue de deuil; on enveloppe le corps dans des pièces de satin fin; on lui met l'habillement le plus riche de la saison, on le pare des marques des dignités qu'il a exercées, on le met dans son coffre avec des herbes odoriférantes, on le ferme avec soin, puis on le porte dans une salle, on le couvre d'étoffes d'or, on place son portrait au-dessus; à côté brillent des lumières et des parfums brûlent. Les amis, les parens viennent lui rendre leurs devoirs : le fils se tient auprès dans l'attitude de la douleur, couvert d'une simple toile de chanvre, les pieds enveloppés de paille, des pendans de coton aux oreilles, et aux

côtés une grosse corde ; il ne dort que sur une simple paillasse, n'est assis que sur une escabelle, ne vit que des mets les plus grossiers : chaque cérémonie, chaque attitude est prescrite dans un livre imprimé : on y dit que les parens doivent en entrant faire quatre révérences profondes, autant de génuflexions, qu'ils doivent brûler des bougies, des parfums, des papiers dorés la quantité prescrite : ils souhaitent que le mort rentre dans le monde heureux et lettré : ces cérémonies se répètent jusqu'aux funérailles qui se font quelquefois au bout de quelques mois et peuvent différer trois ans, terme du deuil d'un fils. Ces fils marquent la plus grande vénération pour leurs pères ; ils ont une tablette où sont écrits leurs noms, ceux de leur grand-père, de leur bisayeul, devant laquelle ils brûlent des parfums. C'est une coutume parmi les grands de fonder un temple pour le service de sa famille, et chaque année on y offre un sacrifice à ses ancêtres ; on y tue des porcs, des chèvres, des oiseaux, etc. que les parens et les amis mangent sur la montagne où est le tombeau.

La Chine renferme beaucoup d'or et d'argent, et ils y sont les mobiles du gouvernement : les gouverneurs achètent leurs emplois, ils vendent les graces, et tous s'enrichissent aux

aux dépens du pauvre peuple. Il n'y a pas de vice-roi qui n'emporte au bout de ses trois ans d'office de 600,000 à un million d'écus. Les mines de fer, d'étain, de cuivre, de toutes sortes de métaux n'y sont pas rares; mais le cuivre y est le plus commun. La soie qu'on y fait est la plus belle du monde, et tous, jusqu'aux domestiques, s'en parent. La cire y est très-blanche et très-belle : on la recueille sur des arbres dont un animal de la grandeur d'une puce se nourrit et où il la dépose par gouttes.

On y trouve plusieurs fruits particuliers au pays : tel est le Vivas dont on ne mange que le jus qui est aigre-doux; tels sont encore le Naichi, le Loungans, le Seysou; le premier a une couleur incarnate, une écorce aussi douce que l'écaille d'un poisson, le goût très-agréable, et la grosseur de la noix : le second est verdâtre et croît en grappes; sec ou frais il est excellent : le dernier ressemble à l'orange; son écorce est polie, son goût recherché; on le confit aussi au sucre.

Le plus singulier des arbres de la Chine est celui qui produit le suif végétal : il est de la grandeur du cerisier, son écorce est unie, sa feuille est cordiforme et de couleur de feu : c'est de son fruit mêlé à un peu d'huile pour le

rendre plus mou, qu'on fait des chandelles. On trouve partout la description de l'arbre à thé; nous ne la ferons point ici. La rhubarbe se tire de quelques-unes de ses provinces: c'est la racine d'une plante qui croît dans des lieux humides, dont les feuilles longues de deux palmes, sont étroites et cotonneuses : ses fleurs sont semblables aux grandes violettes, et lorsqu'on les presse, il en sort un sucre blanc d'une odeur désagréable : la racine est de la grosseur du bras et a trois pieds de long; on en cueille en hiver, on les enfile et on les fait sécher à l'ombre. On trouve aussi dans des vallées profondes la racine appelée *Gen-sem*, recherchée dans toute l'Asie : jaune au dehors, grise en dedans, elle est filamenteuse; on dit qu'elle purifie le sang et rétablit les forces : il paroît que c'est un grand dissolvant.

Les légumes d'Europe se trouvent à la Chine, avec des variétés; mais tous y sont excellens; il y en a de particuliers au pays : les fleurs y sont nombreuses, et leurs couleurs très-vives : les tubereuses, les giroflées, les roses, les jasmins, y surpassent les nôtres : le Kiquon ressemble à un velours de diverses figures et couleurs, la Lauchiaya ne consiste que dans les feuilles d'une plante; mais elles ont des couleurs si brillantes qu'on les préfère aux fleurs.

La chasse y est abondante : on y trouve trois espèces d'ours, plusieurs espèces de tigres, des rhinocéros, des cerfs, des daims, des sangliers, des élans, des lièvres, des lapins, des chats sauvages, etc. : on y voit un très-grand nombre d'oiseaux, des corneilles qui ont le cou et le ventre blancs, des rossignols dont le chant surpasse celui des nôtres, des serins dont la voix est très-harmonieuse, et qui sont trois fois plus grands que ceux de Canarie, et des oiseaux particuliers au pays, comme le Sanxo qui a le corps noir et des taches rondes et blanches au dessous des yeux.

La Chine jouit de tous les climats sans connoître les rigueurs extrêmes du nord, ni les chaleurs excessives du midi; elle est remplie de petites collines cultivées, de montagnes couvertes de forêts, ou taillées en terrasses, de vastes plaines très-fécondes, de lacs et d'étangs remplis de poissons, parmi lesquels on remarque le poisson d'or et le poisson d'argent. Elle a beaucoup de fleuves navigables, mais les principaux sont les deux dont nous avons parlé; le Kian est le plus profond : à une grande distance de la mer, on y trouve soixante brasses d'eau : il devient très-rapide en hiver; il forme des îles et les détruit tour à tour dans un cours de 400 lieues. Le fleuve Jaune a un cours de

55o lieues; il est large, mais peu profond; sa rapidité fait souvent qu'il entraîne les digues qu'on lui oppose.

En général l'air y est sain; cependant il souffle quelquefois dans les provinces du midi un vent pestilentiel qui donne la mort à beaucoup de monde : les Espagnols et les Portugais croient échapper à ses atteintes, en portant à leurs doigts des bagues de Tumbaga, métal composé, dit-on, avec un seizième d'or, autant du cuivre appelé *Toutounagá* en Chine, mêlé à de la limaille d'acier.

Le froid que j'éprouvai à Pekin me fit prendre le dessein de le quitter et de me rapprocher du midi. Le père Grimaldi facilita mon départ, en me faisant louer lui-même trois mules dont j'avois besoin, et à un prix plus modique que je n'aurois pu le faire. Il me montra ses instrumens d'optique, ceux de géométrie pour mesurer, ceux d'arithmétique avec lesquels on pouvoit soustraire et multiplier sans le secours de la plume; il étoit occupé à une pompe à feu, avec laquelle il pouvoit lancer l'eau à cent palmes de hauteur. Ce père étoit depuis 3o ans à la Chine, et savoit parfaitement les deux langues qu'on y parle. Nul ne pouvoit mieux faire connoître cet empire; mais il n'écrit point.

Avant de partir, j'allai voir le temple Tivam-

miao, ou le temple de tous les empereurs passés. C'est un somptueux palais; l'une de ses salles le dispute en beauté à celle du palais impérial : on y voit dans de riches trônes les statues de tous les princes qui ont regné depuis plus de quatre mil cinq cents ans. Ce temple est au milieu d'une des plus belles rues de la ville, et des deux côtés où sont les portes du temple on voit deux beaux arcs de triomphe. Tous ceux qui passent dans ces lieux, descendent de cheval et marchent à pied jusqu'à ce qu'ils aient passé le frontispice : l'empereur y vient faire tous les ans de nombreuses cérémonies.

Le père Grimaldi me donna un passeport tel que celui qu'en avoit reçu l'évêque de Macao; passeport nécessaire, parce que les mandarins ne sont ni faciles, ni bien honnêtes; le nom de celui qui me le donnoit le rendoit respectable; on savoit qu'il étoit aimé de l'empereur qui lui avoit fait de grandes faveurs, qui surtout l'avoit décoré d'une ceinture jaune, à la vue de laquelle les mandarins s'agenouillent et frappent du front contre la terre jusqu'à ce qu'ils ne la voient plus.

J'achetai beaucoup de musc à Pekin, parce que celui de la Chine est le meilleur de tous; telle est son activité que si on l'approche du nez, il en fait sortir le sang. L'animal duquel on le

tire est grand comme un chevreuil. Le musc se trouve dans une poche semblable à une loupe qui se forme sous le ventre de l'animal près du nombril. Le mâle seul donne cette matière odorante. Le véritable musc a une couleur noire, et des pellicules très minces le divisent; en le jetant sur le feu, il fond, bouillonne et brûle entièrement. On a remarqué que le porte-musc pris au filet, et auquel on serre à l'instant avec une corde la poche qu'il a au nombril, donne le meilleur; c'est celui dont les chasseurs de l'empereur de la Chine approvisionnent l'apothicairerie du palais. Les Chinois l'altèrent très-souvent en y mêlant du sang et plusieurs drogues.

Je partis de Pekin à cheval et par le bourg de Lou-pou-xaou, qui est petit, mais fermé de bonnes murailles; auprès est une rivière rapide qu'on passe sur un pont d'environ quatre cents toises, orné de chaque côté et de deux en deux pas de lions de pierre. A Lean-xien-xié, je rencontrai un Tartare suivi de plusieurs domestiques, avec lequel je fis une partie de la route. A Tantien je vis une pagode ceinte de murs élevés qui renferment avec elle plusieurs couvens de bonzes. J'y vis une statue dorée, assise à la manière orientale, entourée de plus petites; ailleurs trois femmes assises sur un lion et deux dragons dorés; plus loin une espèce de Briarée

assis : il avoit vingt bras de chaque côté et environ cinquante têtes élevées l'une sur l'autre ; les religieux ont de bons appartemens, et de beaux arbres. Avant d'entrer dans le bourg de Pecouxo, je vis de ces bonzes qui alloient chercher un mort ; ils marchoient deux à deux, leurs épaules couvertes d'une espèce de chape, les uns jouant de certains instrumens qui leur sont particuliers, les autres portant de certaines banderoles, ou des parasols ornés de mouchets de soie pendans. Nous vîmes Xiou-xiem qui est désert, mais dont le faubourg est grand et peuplé : nous y apperçûmes des bonzes sacrifiant à des idoles placées sous des arcades ; et près de là, un bon repas qui les attendoit. Chiopecouou est un bourg voisin de lacs dans lesquels on pêche un excellent poisson. Je souffris beaucoup du froid dans cette route, parce qu'on n'y trouve ni bois, ni charbon, et qu'on y apprête les alimens avec de la paille et de l'herbe sèche. Nous parcourûmes une plaine vaste et bien cultivée : j'y vis labourer la terre avec un soc aidé d'une plaque de fer ronde pour mieux diviser la terre ; nous traversâmes des bourgs, des villes, qui n'ont rien de remarquable : tel n'est pas Zouxien où l'on voit une pagode : on trouve d'abord deux places fermées de murs, ombragées de hauts cyprès, puis

trois cours : près de la porte de celle du milieu est le tombeau d'un Chinois illustre, soutenu d'un grand crocodile : dans la pagode même sont deux grandes idoles assises, regardant leurs mains ; sur leur tête pend un diadême à l'antique auquel sont attachées différentes balles de diverses couleurs. Dans un autre lieu on voit une femme assise, ayant sur la tête cinq oiseaux à longues queues dans le moment où ils prennent leur vol. Plus loin, on en voit une ornée d'une longue barbe : d'autres statues semblent par leur air menaçant interdire aux hommes l'entrée de ces lieux : elles sont de terre, couvertes de chaux ou de plâtre ; mais le dos en est de bois.

Au-delà de ce lieu, nous rencontrâmes un mort : le convoi étoit escorté par des soldats ; il étoit formé de mules chargées, d'un brancard porté par trente hommes où reposoit un cercueil, d'un coq blanc lié, de la veuve habillée de blanc, voilée, portée dans une chaise blanche, accompagnée de filles en habits blancs, et couvertes d'un voile noir, et d'une vingtaine de litières : le pays que nous traversions étoit abondant en lièvres. Le Xouayxo qui l'arrose a peu de fond et on le franchit au moyen de paysans en bottes, qui se tiennent pour cette raison sur ses rives, et vous portent sur leurs épaules. Founianfou a plusieurs tribunaux, et nous vîmes

à la porte de la salle des prisonniers ayant aux pieds une chaîne, et une cangue très-pesante autour du cou. Xouanchen a des murs qui renferment des champs cultivés et des maisons de paille. A Patein, je fus obligé de coucher dans la même chambre que le Tartare, et je vis qu'après s'être mis au lit, il obligeoit un page de venir battre sur son ventre comme sur un tambour, afin de s'endormir. Je le quittai peu de tems après, et rencontrai un mandarin qui avoit une suite de mille personnes, les uns soldats, les autres domestiques; des officiers, des pages étoient à cheval; il étoit porté dans une chaise par huit hommes; des drapeaux l'entouroient. Je passai Louchi-fou, environné de fossés pleins d'eau, orné de belles boutiques et de grands faubourgs. Au-delà je traversai quelques montagnes et descendis dans une plaine entourée de vallées bien habitées: dans ces montagnes croît une espèce de truffes qui ont la figure d'une petite rave et le goût d'une châtaigne fraîche. A Tounchin-xien, je remarquai dans les boutiques des navets suspendus, creusés, remplis de terre et d'eau où l'on faisait germer des graines. Plus loin, je traversai des forêts de cyprès au-delà desquelles je vis une grande plaine remplie de maisons de campagne, de fermes et de beaux jardins. Enfin j'arrivai à Siauchicheou,

petite ville bien peuplée, ayant de belles boutiques, mais n'ayant point de murs autour d'elle : elle est sur le Kian, qui sépare la province de Honquam de celle de Kiansi : sur la rive opposée est Kiou-Kia-fou, grande ville qui renferme des champs cultivés, et dont le faubourg est séparé d'elle par un lac qui lui fournit beaucoup d'esturgeons et d'autres bons poissons. Je traversai ensuite des montagnes, et enfin me trouvai à Nanchianfou que le fleuve environne. Là, mon Tartare me quitta. Je fus le soir dans un grand palais, qu'on nomme l'école de Confucius, où mon domestique, qui étoit Chrétien, se mit à genoux devant le portrait de Confucius ; je l'en blâmai, mais il me dit que les Jésuites le permettoient comme un acte de vénération extérieure, et je me tus.

De Nanchianfou je partis pour Canton et m'embarquai sur le fleuve : nous avançâmes peu, parce que le vent étoit foible, quoique les matelots sifflassent, disoient-ils, pour le faire souffler plus fort. D'ailleurs les eaux étoient basses, ce qui, joint aux sinuosités du fleuve, nous retardoit encore. Nous arrivâmes à Cancheoufou : je vis une pagode dans son faubourg ; une vaste campagne l'environnoit : d'abord on voit une idole avec une épée dans chaque main, et deux statues auprès d'elle. Plus avant on voit une grande

idole dorée avec une épée à la main et deux statues à ses pieds. Il y en avoit d'autres sur le pavé, très-grandes, très-laides, et toutes armées. A Naganfou, je trouvai un missionnaire dont les honnêtetés me retinrent deux jours; je partis en chaise pour traverser la montagne escarpée qui en est à quelque distance. A son sommet est une pagode qui sépare les deux provinces, et où les principaux chefs de la province viennent prendre possession de leurs emplois; la pagode est desservie par des bonzes : on y voit la statue gigantesque de Foë, espèce de Dieu qui est le rédempteur, l'instructeur et le chef de ceux qui suivent la religion dont les bonzes sont les prêtres. Plus haut est la statue de Vouen-chin-sian, ayant la couronne en tête et un manteau royal sur les épaules. A droite est celle de Chian-laoie, mandarin célèbre, regardé comme le protecteur des tribunaux.

Sur cette montagne et celle qui en est voisine, croissent de petits arbres qui produisent un fruit rond et noir de la grosseur d'une noix, ayant quelques semences que l'on presse et d'où découle la meilleure huile de la Chine. Quand je fus descendu, je trouvai un grand nombre de personnes qui venoient au-devant du Titou de la province. J'arrivai à Nanyounfou, où je fus bien reçu par les missionnaires, mais où j'eus de

la peine à trouver une barque pour continuer mon chemin. J'y trouvai deux femmes qui ramoient aussi vigoureusement que des hommes, quoiqu'elles eussent leurs enfans sur leurs épaules. J'arrivai à Chiaeheoufou, grande ville, dont on peut suivre les murs d'enceinte à l'abri de la pluie : ses rues sont droites, larges, bien pavées, remplies de bonnes boutiques. Elle a au midi une rivière navigable qui vient du couchant se rendre dans celle où nous naviguions. Nous traversâmes la seconde gorge de montagnes, où nous éprouvâmes une chaleur excessive, quoiqu'au milieu de l'hiver. Après en être sortis, nous reneontrâmes trois barques couvertes, décorées de drapeaux et d'étendarts qui annonçoient les mandarins qu'elles portoient; et lorsqu'ils approchèrent de la rive, les soldats qui les y attendoient, les saluèrent de plusieurs salves. Plus loin est Scoutan, ombragée par une multitude d'arbres. Je débarquai à Fouehiau, et pour y visiter un Jésuite, je fus obligé de parcourir une lieue toujours au milieu de boutiques riches et des produetions des manufactures qui y prospèrent. La rivière le partage, elle y est eouverte de barques dans une grande étendue. Son mandarin dépend des tribunaux de Canton.

Enfin j'arrivai dans cette grande ville dans le

moment où l'on alloit célébrer la nouvelle année (1696) qui commence en Chine à la nouvelle lune la plus voisine du 5 février. Mais les préparatifs en furent troublés par la crainte d'une sédition excitée par la dureté des impositions et par les vexations que le peuple y éprouve. Cependant on réussit à imposer silence au grand nombre, par le supplice de quelques-uns, et la fête se célébra avec magnificence. Les tribunaux furent fermés, toute la ville fut magnifiquement ornée, le plus pauvre se donne un habit, et on couvre de nouveau papier ses fenêtres et ses murs ; mais dans ce jour il est dangereux de voyager, parce que les voleurs se montrent ; sûrs de n'être pas punis sur-le-champ. On illumina la ville le lendemain, et le jour qui suivit on congédia la vieille année : ce qui se fait comme nous l'allons dire. Le soir, dans chaque maison, l'enfant devant ses parens, le cadet devant son aîné, le serviteur devant son maître, se met à genoux, bat la terre de son front, puis on brûle des parfums devant les images de ses ancêtres, et l'on passe la nuit en festins : les femmes font de même en leur particulier ; car les deux sexes ne se mêlent jamais. Le lendemain on alla dans les pagodes battre la terre de son front, et brûler des parfums, puis on rendit visite à ses amis, à ses parens, et souvent on rentre ivre

chez soi : tout s'y fait alors avec plus de gravité encore qu'à l'ordinaire, pour ne pas donner un présage déshonorant de ce qu'on fera dans toute l'année.

Parmi les spectacles qu'on donne durant ces fêtes, je remarquai une grande vache de terre colorée, environnée d'une multitude de Chinois qui tombèrent sur elle à coups de bâton et la brisèrent ; puis ils se disputèrent à coups de poings les petits veaux qu'elle avoit dans son ventre : on m'a dit qu'ils alloient présenter ces veaux à des grands qui les en remercioient par des présens. Ils tirent aussi différens présages pour leur sort futur : on les voit lancer en l'air un morceau de bois fendu en deux ; s'il tombe en terre, la partie par où il est fendu étant élevée, ils croient être dans les bonnes graces de leur Dieu ; mais ils le jettent jusqu'à ce qu'il leur donne cette assurance : ils font diverses cérémonies semblables, qu'ils répètent jusqu'à ce qu'ils soient satisfaits.

J'allai voir les préparatifs qu'on faisoit pour la fête de Loum-chouen ou des lanternes, instituée peu après l'établissement de leur monarchie, en mémoire, dit-on, d'un mandarin chéri par sa vertu, qui perdit sur les rives d'un fleuve une fille tendrement aimée : tout le monde prenant part à sa peine, le suivoit avec des flam-

beaux allumés et des lanternes, en pleurant comme lui; mais il ne put la retrouver. Les lettrés attribuent l'origine de cette fête à d'autres causes. Ils disent que l'empereur Kié regrettant la courte durée des plaisirs et de la vie, s'en plaignit à une de ses femmes, qui lui conseilla de changer les jours en mois, les mois en années, afin d'allonger la vie, et de bâtir un palais inaccessible à la lumière du jour; elle le fit brillant d'or, d'argent, de pierres précieuses, y rassembla de jeunes garçons, de belles filles toutes nues, ne se servant que de lanternes, de flambeaux, et vivant dans un oubli honteux de ses devoirs. Ce qui fit secouer le joug à ses peuples. (Cette origine paroît moins naturelle que l'autre, et ce n'est pas la première fois que l'opinion populaire a été préférable à celle des savans.) Ils en racontent deux autres plus ridicules encore et que nous ne rapporterons point.

Je me promenai dans Canton le jour qu'on la célébra : dans chaque quartier on avoit mis des figures d'idoles, autour desquelles des personnes, en habits de masque extravagans, jouant d'instrumens divers, marchoient sur des ânes ou à pied, précédés d'une longue procession de lanternes suspendues à de longues perches. Ces lanternes sont de papier ou de soie; elles étoient colorées, on y avoit peint des poissons, des

chiens, des chevaux, des lions, etc. ; et le tout étoit accompagné d'un fracas d'instrumens d'airain et de tambours.

C'est dans les pagodes et les palais des grands que cette fête est la plus brillante. Les lanternes en sont magnifiques, et d'une grandeur extraordinaire remplies d'une multitude de lampes ; les figures s'y meuvent ; on y voit des chevaux qui courent, des chariots qui roulent, des vaisseaux à la voile, des armées en marche, des mandarins avec leur cortége, des comédies, des danses singulières. Le peuple passe la nuit à contempler ce spectacle ; il n'y a pas de maison qui n'ait sa lanterne ; çà et là on fait jouer des marionnettes, des lanternes magiques. Les pagodes sont entourées d'arcades couvertes de soie peinte. On consume dans tout l'empire plusieurs millions pour célébrer cette fête : car tout l'empire est illuminé à la fois, à la ville, dans les villages, dans les maisons de plaisance, et il présenterait un superbe spectacle à celui qui seroit assez élevé pour le voir tout sous ses yeux.

Il n'est point de nation qui puisse égaler les Chinois dans l'art des feux d'artifice : on leur a vu faire un berceau entier de raisins rouges qui brûloit sans se consumer ; les ceps, les branches, les feuilles, les grappes, les pepins, brûloient tous en même tems, brilloient de leurs couleurs

couleurs propres, et sembloient une vigne naturelle : le feu y agissoit si lentement qu'il semble asservi par l'art à représenter la nature, non à la détruire.

Je vis les apprêts de la réception qu'on préparoit au Tsong-tou ou vice-roi. On devoit le recevoir dans une maison ou belvédere élevé sur un mont : c'étoit une grande salle soutenue de plusieurs belles colonnes de bois, et là on avoit dressé une table magnifique ; au-dessus il y en avoit une pareille où étoit une pagode et des idoles : on avoit élevé dans une grande enceinte des armoires, des cabinets et autres meubles vernis et remplis d'un grand nombre de figures ; tout devoit y briller de feux d'artifice que je ne vis pas.

Deux jours après je vis passer une nouvelle mariée. Des femmes la précédoient, portant chacune des présens dans une boîte dorée ; une vingtaine de musiciens les suivoient ; des étendarts étoient mêlés avec les instrumens : ensuite parut la mariée dans une chaise couverte et richement ornée de taffetas, accompagnée de quatre parens : dix valets portoient ses meubles : l'époux la reçut à sa porte.

Je passai un jour devant le tribunal du gouverneur de la ville, et je vis battre un misérable qui m'intéressa ; je demandai la cause de cette

bastonnade; on me dit qu'il la recevoit pour la faute d'un coupable qui lui avoit donné de l'argent pour recevoir en sa place la punition qu'il méritoit. On me conta que des voleurs condamnés à mort, avoient trouvé le moyen de persuader des paysans à prendre leur place; ils l'acceptèrent, croyant qu'il n'y avoit que des coups de bâton à recevoir pour de l'argent : ils furent mis à mort malgré leurs plaintes, et l'on ne connut qu'ils avoient été trompés qu'après l'exécution.

On étoit menacé d'une grande sécheresse, et pour obtenir de la pluie, le gouverneur ordonna un jeûne de quinze jours, et j'y fus soumis; car il étoit défendu sous de rigoureuses peines de vendre aucune viande, ni même des œufs et du poisson.

Résolu de passer dans les îles Philippines, je me rendis à Macao; mon petit voyage fut assez agréable : j'y vis les matelots idolâtres faire des sacrifices avant le lever du soleil. Le pilote placé sous un parasol, faisoit la fonction de prêtre; du porc cuit, du poisson, des cannes à sucre mises en petits morceaux, du vin, étoient placés dans des plats sur la table : il joignit les mains, frappa le plancher avec sa tête plusieurs fois au son du tambour, marmota quelques paroles, versa un peu de vin sur les viandes, et

brûla quelque papier de couleur; puis on les distribua aux matelots qui mangèrent avidement des alimens consacrés. Bientôt après, nous fûmes approchés par des voleurs que deux coups de pistolets tirés en l'air mirent en fuite; car les voleurs même sont lâches en Chine. Nous arrivâmes heureusement, et je fus témoin de la dévotion des deux sexes pour le service divin à Macao.

L'habillement des femmes y consite en deux pièces de toile, dont l'une attachée autour de leur ceinture leur sert de jupes, l'autre leur cache la tête et l'estomac, elles ont une sorte de mules à leurs pieds et point de bas. Les dames sortent dans des chaises de bois dorées et fermées; elles y sont assises les jambes croisées; ces chaises sont suspendues comme une cage, par un anneau à un bâton. Les hommes y portent des hauts-de-chausses qui leur descendent jusqu'au cou du pied.

J'y soupai avec les marchands Espagnols de Manille, qui m'accordèrent le passage dans cette ville avec la plus grande honnêteté; et je retournai à Canton pour y prendre mes valises; j'y allai par terre dans une chaise, jusqu'à Aanson, toujours dans des montagnes et des collines; la faiblesse de mes porteurs de chaise m'obligea de faire une partie du chemin à pied.

Puis je m'embarquai sur un canal d'eau douce, où l'on trouve beaucoup de grandes huîtres, dont la chair est inférieure aux nôtres pour le goût. Arrivé à Canton, j'en vis partir le vice-roi avec une suite de 280 grandes barques dorées et peintes ; c'étoit pour prévenir une sédition qu'il partoit. Je fis mes affaires, j'embrassai mes amis, et partis avec mes hardes et mon noir; je séjournai peu à Macao; mais avant d'en partir, je pris une barque et allai visiter l'île Verte, qui est une possession des Jésuites : c'est un rocher d'un mille de circuit, où l'on trouve une maison commode et divers arbres fruitiers. J'y trouvai un frère qui me raconta l'histoire du naufrage d'une patache où il étoit. Elle étoit partie de Macao, et le pilote ne connoissant pas deux bancs qui sont vis-à-vis des îles Calamianes, échoua sur un d'eux; le vaisseau se brisa; les marchandises furent perdues. Les Mores et les Gentils impatiens de se sauver dans une île voisine, coulèrent à fond avec leur barque par une tempête qui s'étoit élevée; les Portugais moins pressés, attendirent le calme et parvinrent dans une île, mais ils n'y trouvèrent point d'eau; ils passèrent dans une autre et n'y en trouvèrent point encore : la soif qui les dévoroit, leur fit creuser des fossés près du rivage : il y vint de l'eau encore salée, mais qu'ils purent boire. Les Tor-

tues qui venoient pondre à terre, les nourrirent pendant six mois. Lorsqu'elles cessèrent d'y venir, de gros oiseaux de mer que les Espagnols appellent *Paxaros-Bobos*, qui se laissent tuer stupidement à coups de bâton, leur succédèrent et ils s'en nourrirent six mois encore. Ils séchoient leur viande pour la conserver, et la faisoient cuire dans des pots de terre qu'ils façonnoient eux-mêmes, et ne pouvoient leur servir qu'une fois. Ils restèrent sept ans dans cette île, au nombre de dix-huit; leurs habits s'usèrent; ils y suppléèrent avec les peaux des oiseaux qu'ils tuoient, et creusèrent des grottes avec les mains pour s'y blottir pendant l'hiver : en vain ils allumoient des feux à la vue des vaisseaux qui passoient; la crainte des écueils faisoit qu'aucun n'osoit s'approcher. Enfin, ne pouvant plus vivre dans cette île, parce que les oiseaux épouvantés n'y venoient plus qu'en petit nombre, devenus deja autant de fantômes par leur maigreur, ils résolurent de périr ou d'en sortir. Ils firent une espèce de long coffre qu'ils calfeutrèrent avec le coton d'un vieux matelas qu'ils avoient sauvé, de graisse de tortue au lieu de poix; des nerfs leur servirent de cordes; des peaux d'oiseaux cousues ensemble furent leur voile : ils partirent enfin, et dans cet équipage arrivèrent dans huit jours à l'île Hainan. Les

Chinois s'enfuirent en les voyant; mais le mandarin eut pitié de leur misère, les nourrit et les renvoya (1).

---

(1) Nous offrons ici quelques nouveaux détails sur un peuple placé à 4000 lieues de l'Europe, un peuple que nous n'osons nommer qu'avec respect, et dont on cite les lois avec éloge.

Ce fut en 1518 que les Portugais découvrirent la Chine, mouillèrent à Canton, et aidèrent les Chinois à se défaire des habitans, des iles des Larrons ou Mariamnes. Ces voisins, placés à l'entrée de la rivière qui baigne les côtes de l'empire, leur enlevoient tous leurs vaisseaux. Les Portugais gagnèrent bataille sur bataille, défirent ces pirates, et pour prix de leurs services, obtinrent la permission de bâtir Macao dans une ile sèche et stérile. C'est là que tous les vaisseaux qui vont à la Chine, sont obligés d'attendre leur chappe ou passeport pour aller à Canton. Il faut même se soumettre à Macao à la visite des douanes, attendre l'opeou ou intendant de la province, qui vient précédé de cent bourreaux, rangés sur deux lignes, en criant *hu*, rangez-vous. Il mesure le vaisseau dans toutes ses dimensions, et on lui paye un droit de 4000, ou 4500 piastres si le vaisseau se trouve grand. Rien absolument ne peut être déchargé sans ces préliminaires. Après cette formalité, on embarque, si l'on veut, des soies écrues, du thé, de la porcelaine, du riz, du camphre, de la gomme-lacque, du nankin, du musc, du peking et autres soieries.

En 1788, le roi d'Angleterre a envoyé un ambassadeur à la Chine. Le colonel Cathcart, chargé de cette

La patache sur laquelle je devais m'embarquer, étant prête à mettre à la voile, je fis en hâte

---

première ambassade, est mort en chemin, et a été enterré aux îles de la Sonde, à la pointe d'Anguera. Le cabinet de Londres, instruit de cet événement, l'a remplacé par lord Makartney, et a nommé Georges Staunton en survivance. M. Holmes étoit de cette ambassade en 1793 et 1794 : elle a coûté aux Anglais près de douze millions, et a trompé leur attente. Les Chinois, instruits des malheurs récens de Tipoo-Saib dans l'Indostan, ont eu le bon esprit d'éconduire ces étraugers. Ces insulaires ont été traités à Peking comme prisonniers; enfin, au bout de deux mois de séjour dans l'empire, après avoir remis à l'empereur de très-beaux présens, au nombre desquels on remarquoit une très-élégante et magnifique voiture, lord Makartney a reçu son audience de congé; on la reconduit nuit et jour jusqu'à Canton, et on lui a fait faire 500 lieues sans s'arrêter : il est vrai qu'il a navigué sur le fleuve Jaune ou sur le grand canal, pendant une grande partie de la route.... En 1795, la Hollande y a envoyé une ambassade. M. Van-braam, qui y étoit employé en second, nous apprend dans son journal donné au public, qu'ils ont été parfaitement accueillis à la cour, et même comblés d'amitié et de présens de la part de l'empereur. Les Chinois avoient placé près de la porte du lord Makartney une demi douzaine de *tcha* ou cangues, pour punir les Chinois de l'hôtel de l'ambassade qui auroient commis quelque faute grave. Ce supplice consiste en une énorme table de bois, percée d'un trou

provision de ce qui m'étoit nécessaire, et je m'y rendis après avoir été festiné magnifiquement par

---

dans le milieu pour recevoir la tête, et de deux autres trous destinés à recevoir les mains. Le poids de cette machine est proportionné à la grandeur du délit. Les coupables les portent un, deux et trois mois sans interruption, la nuit en prison, le jour à la porte la plus fréquentée des villes où ils ne reçoivent d'autre nourriture que celle que par commisération on veut bien leur porter à la bouche. Le coupable a la liberté de marcher, mais le fardeau est quelquefois si pesant qu'il est fort heureux de trouver un mur ou un arbre pour lui servir d'appui. Alors si quelque valet du tribunal civil trouve qu'il s'est reposé assez long-tems, il lui applique des coups de lanières jusqu'à ce qu'il se mette en marche. Ce supplice est usité en Perse. (Voyez page 200 de ce volume.)

Les nations, les empires, tout passe sur la terre : comme nous, les états sentent le poids des ans; mais il n'en est pas de même de la Chine. Les annales des autres peuples n'offriront jamais de spectacle aussi imposant, ni un tel degré de puissance, ou de durée. En 1644, les Tartares manchéoux l'ont conquise; la dynastie même de l'empereur actuel en vient, mais les vainqueurs ont toujours adopté les lois et les mœurs du vaincu. Les Mongoux qui avoient conquis cet empire en 1280, et qui en furent chassés en 1368, habitent la Tartarie chinoise occidentale, et sont gouvernés par des Kans ou princes soumis à l'empereur de la Chine. Ce souverain a une armée effective de 1,800,000 hommes, dont 800,000 hommes de cava-

le capitaine : c'étoit le 7 avril 1696. Les Chinois vinrent visiter le vaisseau, et quoiqu'on les eût

---

lerie mal montés : ils n'ont en général que des petits chevaux très-laids et mal tenus ; les cavaliers ont un casque de fer qui a la forme d'un entonnoir renversé. Le prince a des gardes-du-corps, pris pour l'ordinaire dans les familles des Mandarins. On les élève dans l'art militaire, et ils répondent de la garde intérieure et extérieure du palais où le monarque réside. On les nomme *Chiouais*.

La vaisselle du souverain est en or massif. Parmi ses maisons de campagne on remarque celle de Yuen-ming-yuen, à deux ou trois lieues de Peking, bâtie sur les dessins du père Benoit, missionnaire français. Le parc a dans son enceinte trente-six édifices tous en état de loger l'empereur avec toute sa cour ; il y en a un bâti à l'européenne avec des jardins magnifiques. Le monarque a un premier ministre, auquel les Chinois n'osent parler sans fléchir le genou. Ils appellent ce premier agent de l'empire de la Chine le second empereur. Un Mandarin de première classe porte sur la poitrine et le dos une pièce d'étoffe carrée où l'or et l'argent brillent ; on reconnoit encore un Mandarin par le bouton d'or, de perle ou de corail qu'il porte à son bonnet suivant son grade, et bien mieux encore à la quantité de bourreaux qui le précèdent avec des fouets, des chaînes et des bambous. La couleur jaune est réservée au monarque et aux princes de son sang : les lois y fixent les costumes et la manière de se mettre depuis le souverain, jusqu'au dernier de ses sujets. Il prend le titre de grand prêtre du Tout-

régalés, qu'on leur eût fait mille honnêtetés, leur avarice insatiable leur fournit encore mille

---

Puissant; il n'offre des sacrifices qu'au Dieu du ciel, aux mânes de ses ancêtres et à l'esprit de Confucius;... aux éclipses de soleil ou de lune : le monarque et les grands de sa cour se retirent dans l'intérieur de leurs appartemens; prennent le deuil et se mettent en prières, pour empêcher le dragon d'avaler l'un ou l'autre de ces astres. Sonnerat prétend que quand il sort de son palais, il est souvent précédé de 2000 bourreaux, et qu'il fait garder son trésor, qui est immense, dans la ville de Fongt-hienfou, capitale de la Tartarie orientale, au-delà de la grande muraille. Suivant le père Du halde, le Chinois est d'un caractère doux et traitable; il faut cependant se défier de l'habitant des côtes, qui se fait très-souvent une gloire de tromper l'étranger; quand il traite avec lui d'affaires de commerce, il y met beaucoup de ruse et altère même quelquefois ses marchandises. Les Chinois, suivant Sonnerat, sont déclarés infâmes quand ils quittent leur patrie; les plus policés résident à Canton : c'est là qu'on voit les hommes les plus instruits et les plus polis, à cause sans doute de leurs relations avec les Européens. Malgré le séjour de la cour à Peking, on y remarque un peu la rudesse des Tartares. Au reste leur verni, leur beau rouge, leur porcelaine, cette variété de belles étoffes de soie qu'on transporte en Europe, sont des témoignages assez honorables de leur industrie. Le nam-king que nous employons pour culotte, est fait avec du coton roux qu'ils cultivent chez eux; cette toile est de couleur naturelle. Leurs édifices publics,

nouveaux prétextes pour exiger et demander. A peine en fut-on délivré qu'on leva l'ancre;

---

leurs arcs de triomphe, leurs ponts, leurs tours et leurs temples ont beaucoup de noblesse et de grandeur. Ils regardent nos chefs-d'œuvre d'Europe comme des superfluités; s'ils ne peuvent leur refuser un moment d'admiration, ils sont décidés à ne point les imiter, parce qu'ils sont des nouveautés pour eux. Fidèles aux usages de leurs ancêtres, ils ont une si haute opinion d'eux-mêmes, que le plus vil Chinois regarde avec mépris toutes les autres nations. On n'en connoit pas de plus laborieuse ni de plus sobre; ils ne rejettent aucun moyen pour gagner leur vie, on y voit des bateleurs faire des tours de force étonnans. Tout y est mis en culture, jusqu'au sommet aride des montagnes. Ils cultivent l'indigo; l'agriculture y est perfectionnée et en honneur; elle y est regardée comme la plus digne occupation de l'homme: ils emploient jusqu'aux cendres des os pour engraisser leurs champs de riz: l'empereur assiste chaque printems à une fête solemnelle, où, pour donner l'exemple, il manie lui-même la charrue. On voit aussi peu de mendians à la Chine; ils mangent la chair du chien et du cheval; c'est un spectacle assez singulier de voir quelquefois tous les chiens d'une ville rassemblés par les cris de ceux qu'on va égorger, ou par l'odeur de ceux qu'on a déjà tués, fondre en corps sur les bouchers, qui ferment soigneusement leurs boucheries, et n'osent alors marcher sans être armés de longs bâtons ou de fouets. L'usage de la boussole y est de la plus haute antiquité: la dépense des personnes riches, pour se pro-

d'abord nous avançâmes peu, puis nous échouâmes; mais un Biscayen, bon marinier,

---

curer de leur vivant un beau cercueil, est portée à un excès incroyable : ils mettent dans cette dernière demeure un petit matelas, une courte-pointe, des petits oreillers, des ciseaux pour se couper les ongles. Il n'est pas rare de voir une famille tendre et respectueuse, conserver dans sa maison, pendant plusieurs mois, le corps d'un parent décédé, sans qu'il en résulte aucune émanation dangereuse, car ils ferment exactement avec du bitume et du vernis tous les joints de la bière. C'est sans doute à ce respect filial, à cette vénération pour leurs usages antiques, qu'on doit attribuer la longue durée de cet empire, dont l'origine se perd dans la nuit des tems. Leurs tombeaux sont hors des villes, la plupart sur quelque éminence, ou sur le penchant d'une colline, dans une situation agréable. Ce que les Chinois appellent beauté parfaite, consiste dans un grand front, un nez court, des petits yeux bien coupés, un visage large et quarré, des grandes oreilles, une bouche moyenne, un très-petit pied et des cheveux noirs, car ils détestent les cheveux blonds ou roux. Un homme est bien fait, quand il est gros et gras, et qu'il remplit sa chaise de bonne grace. L'embonpoint des femmes passe pour un grand défaut. Les Chinois sont lestes, d'une belle taille, mais on leur reproche d'avoir peu de courage. M. Sonnerat prétend qu'ils seront toujours vaincus par les nations qui voudront les attaquer. Selon Holmes il n'est pas commun de rencontrer en Chine une pièce de canon : leur mal-adresse à s'en servir ne peut être comparée

nous tira d'affaire. Vers le minuit, nous mouillâmes entre des îles à douze lieues de Macao.

---

qu'à la peur qu'ils en ont; leur artillerie n'est propre qu'à des réjouissances. Selon cet Anglais, la Chine est un des plus beaux et un des plus salubres pays de la terre; on y parvient à un âge très-avancé. Il assure que les Chinois sont accoutumés à la plus entière obéissance; le plus petit mouvement d'insubordination y est puni avec tant de sévérité, qu'ils ne sont jamais tentés d'opposer la moindre résistance. Ils sont en général ennemis des étrangers, à l'exception de quelques Jésuites qui sont encore très-surveillés, et ne s'y soutiennent que par leur tranquillité et leur renoncement à leur patrie. Nous n'avions, dit-il, pour tous meubles qu'une table et une natte étendue sur le plancher. Quant au lit, il faut se le fournir soi-même. La cuisine des Chinois nous parut très-mauvaise; leurs viandes et leurs légumes étoient préparés en hachis, et tellement mêlés, qu'il nous étoit difficile de savoir ce que nous mangions. Nous étions servis du reste avec profusion, et le bœuf, le mouton, le cochon, la volaille, nous parurent être de la meilleure qualité, ainsi que les légumes communs à l'Europe et à l'Asie. Les Chinois mangent plus de riz que de pain; il y a des provinces où ils ne se nourrissent que du millet et des poix.... M. Van-braam se plaint du peu de soin et du peu de propreté qui règne chez les Chinois. En 1795, il a remarqué cette même négligence jusque dans la vaisselle de leur table, qui n'étoit pas toujours bien lavée : il ajoute qu'il leur a vendu à Canton des nids de salangane, espèce d'hirondelle, à raison de

Le vent contraire nous y fit rester plusieurs heures; mais il devint favorable et bientôt nous fûmes en pleine mer.

---

quatre louis et demi la livre de seize onces. Ils en sont très-friands, et regardent ces nids comme des puissans stimulans en amour.... Le Gentil, Raynal, Holmes, accusent les Chinois d'infanticide; plusieurs voyageurs graves n'en parlent pas; d'autres enfin plus récens, tels que Sonnerat et M. de Guignes, ne veulent pas qu'on leur impute aujourd'hui cette coutume barbare. Comment concevoir en effet un usage aussi atroce chez un peuple aussi anciennement civilisé? Ce crime a pu être commis autrefois en Chine par quelques individus, sans que toute la nation en soit coupable : il est certain que les lois actuelles de la Chine punissent l'assassinat avec une sévérité extrême. M. Sonnerat, qui n'est pas leur admirateur, assure avoir vu très-souvent beaucoup d'enfans nager autour des vaisseaux avec des calebasses vides sur le dos : précaution que les parens ne prendraient pas certainement, s'ils avaient envie de s'en défaire. M. de Guignes qui va mettre au jour un ouvrage très-précieux sur la Chine, où il a séjourné très-long-tems, et qui a eu la complaisance de nous fournir les deux dessins chinois qui décorent ce troisième volume, avoue avoir aperçu quelquefois des enfans morts exposés dans les rues; mais son opinion est que ces enfans ne s'exposent ainsi, que pour les faire inhumer aux frais de l'Etat, frais trop considérables pour des pauvres parens dénués de tout.... C'étoit aussi une coutume assez générale autrefois parmi les

Une alternative de vents et de calme nous ballotta quelques jours, et pendant le dernier nos

---

Tartares et les Chinois, qu'à la mort d'un homme une de ses femmes se pendit pour l'accompagner dans l'autre monde. En 1668, l'empereur de la Chine abolit cet usage, comme un reste de barbarie. Ils ne négligent rien pour rendre leurs grandes routes sûres, belles et commodes ; celle qui vient de la Tartarie à la Chine parait surpasser tout ce qui existe en ce genre. Dans presque toutes les provinces, elles sont autant de promenades bordées de peupliers et d'autres grands arbres. On y trouve à certaines distances des lieux de repos pour ceux qui voyagent à pied. Le peuple Chinois a tellement la passion du jeu, qu'il seroit rare de le rencontrer sans un paquet de cartes, ou un assortiment de dés faits comme les nôtres : ils n'emploient pas les cornets comme nous ; ils ne se servent que de la main pour les jeter. Les combats des coqs et des cailles sont en usage parmi eux. Selon Holmes et Barrow, ils ont aussi une grosse espèce de sauterelle qu'ils se plaisent à faire combattre l'une contre l'autre dans un grand vase. Ces insectes s'attaquent avec tant de furie, qu'il n'est pas rare de leur voir quelque membre rester sur le champ de bataille. Ils ont des salles de spectacles dans les grandes villes, où les acteurs donnent des représentations pour une somme fixée, et où on ne paye jamais pour entrer. Les comédiens jouent aussi quelquefois sous un hangar, dont l'entrée est libre..... Chaque famille a dans sa maison le nom de tous ses ancêtres. La maison d'un mandarin est ordinairement distinguée par deux mâts élevés au devant de la porte.

matelots prirent un grand requin qui en avoit trois dans le ventre : on les jeta dans la mer, et

---

Le jour, il y a des pavillons flottans, et la nuit, des lanternes peintes y brillent. Les autres maisons à la Chine ont rarement plus d'un étage; elles n'ont jamais de cave au-dessous, elles sont assises sur le sol; n'ont pas d'ouverture à l'extérieur, et elles ne reçoivent le jour que par des fenêtres donnant sur la cour dans l'intérieur. Le riche se chauffe avec des tuyaux de chaleur qui communiquent dans tous les appartemens. Les fourneaux d'où partent ces tuyaux sont souterrains et hors de la maison, attendu que les Chinois n'ont point de caves. Le pauvre se chauffe avec de la braise dans un vase de cuivre. L'hiver, il gèle très-fort à Pékin et dans le nord de la Chine. Pendant l'été, le thermomètre de Réaumur s'y élève à trente-deux degrés : en 1743 le 15 juillet, il y est monté à trente-cinq degrés et demi. Les Chinois sont polygames; ils ont autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir; la première en date a la préséance sur les autres : ils en sont très-jaloux. Chez les grands, elles vivent recluses dans l'enceinte de la maison; elles ne doivent jamais rire ni parler, elles ne peuvent que répondre : il est très-rare qu'on les laisse paroître dans les fêtes publiques. Chez les bourgeois, elles sont livrées aux soins pénibles du ménage, sans aucune liberté; et celles du peuple partagent avec leurs maris les travaux les plus grossiers. On en voit de fort jolies à Canton et ailleurs. Il y a des villes où on en fait une espèce de commerce, et où on en élève pour la cour et les mandarins de la première classe. Les adolescentes s'y vendent depuis cent jusqu'à

ils

ils s'enfuirent : les uns dirent que le gros requin avoit avalé ses petits pour les conserver ; d'autres

---

quatre cent cinquante louis, suivant leurs agrémens et leur beauté. Elles laissent croître leurs ongles, et ne conservent qu'une ligne de leurs sourcils. On a observé qu'il naît en Chine deux filles pour un garçon. Tout le monde y fume : on voit des filles de dix ans, et même plus jeunes, avoir une longue pipe à la bouche. L'habit chinois est une espèce de chemise de soie de différentes couleurs, qui se boutonne pardevant : ils en mettent quelquefois jusqu'à huit les unes sur les autres. Quand il fait froid, ils y ajoutent une espèce de mantelet de drap noir. Ils ont des bottes de satin piqué, avec des semelles de papier qui ont plus d'un pouce d'épaisseur, et des pantalons. Ils se rasent les cheveux, et ne gardent qu'une touffe derrière la tête, pour en faire une tresse appelée *Penesé*. Il n'est permis qu'aux pères de famille de porter des moustaches : ils ne cessent d'y passer la main pour les rendre lisses. Les Bonzes se font raser le *penesé*, vivent d'aumônes ; leur chef jouit de grands priviléges ; il ne rend le salut au vice-roi qu'après avoir été salué le premier ; il s'assied même avant lui, sans en attendre l'ordre. L'habit des femmes est presque le même que celui des hommes. La *taële* est une monnoie qui sert de base à tous leurs comptes ; elle vaut sept livres dix sous de France. Les villes de la Chine se divisent en trois ordres. Celles du premier se terminent en *fou ;* celles du second ordre, en *cheou ;* et celles du troisième, comme bourgs et villages, en *hyen*. Les lettrés et les docteurs, surtout ceux de basse extraction, ne se coupent jamais les ongles ;

prétendirent que ses œufs étoient éclos avant qu'il les eût jetés. Quelques tems après nous

---

ils les laissent croître de la longueur d'un pouce pour faire connoître qu'ils n'ont pas besoin de travailler pour vivre.

L'île Formose située à vingt lieues de la Chine, très-abondante en vivres et surtout en sucre, relève de la province de Fouquien; possédée d'abord par les Espagnols qui s'en emparèrent après avoir fait la conquête des Philippines, elle est tombée au pouvoir des Hollandais, qui en faisoient le centre de leur commerce, du Japon et de la Chine. Ces deux puissances ont cédé à leur tour aux armes de l'empereur de la Chine.

Lord Makartney a observé, dans les villages Tartares au-delà de la Grande-Muraille, plusieurs personnes attaquées du *goître*, et ayant le cou très-enflé. Quelques-uns de ces malades sont réduits à un état d'imbécillité absolue; leurs familles cependant en ont un soin particulier, et leur personne est considérée comme sacrée. Les frontières de l'empereur de la Chine, du côté de la Tartarie, sont reconnues dans les cartes russes. Le territoire de la Russie comprend des déserts inhabitables; celui qui dépend de la Chine convient partout à l'homme : ces deux empires occupent ensemble un cinquième de la terre. Chaque feuille de thé que nous consommons en Europe, a passé d'abord par les mains d'une femme de la Chine, qui la roule et lui donne la même forme qu'elle avoit sur l'arbre avant d'être développée. On la place ensuite sur un plat de terre ou de fer le plus mince possible

vîmes la terre d'Illocos, puis le cap Boliano et Pangasinan, capitale de la province; nous découvrîmes ensuite Dos Ermanos ou les deux sœurs; et arrivâmes devant Playaonda, où les Espagnols ont un petit fort qui sert de prison à des soldats. Plus loin, nous découvrîmes un Typhon en pleine mer, qui fut suivi d'une tempête, après laquelle nous doublâmes le cap Capones, nommé ainsi à cause de deux rochers qui sont à sa pointe : il s'étend fort loin dans la mer. Nous parvînmes devant la baie Mariouman où nous n'entrâmes point, par la crainte de ses bas-fonds; nous passâmes le cap Batan, puis les rochers Las Poreas y Porquitos, ou la Truie et ses petits, et nous entrâmes dans le canal formé par l'île Maribeles et la Pointe du Diable, d'où l'on vint nous reconnoître : bientôt nous nous vîmes devant le château de Cavité, et continuant

---

qu'on met sur le feu, afin d'y dissiper le reste d'humidité qu'elle pourroit avoir conservé. On cultive cet arbuste régulièrement à la Chine : selon Macartney, on le sème à la distance de quatre pieds, et on l'empêche de devenir très-haut pour en cueillir plus aisément les feuilles. On les ramasse d'abord au printems, et ensuite deux fois dans le cours de l'été.

On trouvera des nouveaux détails sur la Chine, tome 5, dans le voyage de Le Gentil, et sur l'incendie de Canton, à la fin du voyage d'Anson, même volume.

notre route vers Manille, nous reçûmes la visite des Espagnols qui nous apportèrent des rafraîchissemens, tels que du chocolat, des raisins, des melons et d'autres fruits du pays qui nous rétablirent de nos fatigues. Nous arrivâmes enfin, et je descendis du vaisseau avec mon coffre et mes valises ; j'entrai par la porte Saint-Dominique, où je trouvai un officier qui m'apprit que le gouverneur m'attendoit dans son palais ; je m'y rendis, j'y fus reçu avec civilité et régalé de confitures et de chocolat. Il conversa avec moi pendant quatre heures, m'offrit ses services, et me laissa rendre dans l'appartement qu'on m'avoit donné dans le collége.

Manille est située sur la pointe de terre que forme la rivière qui se rend d'un lac dans la mer, dans l'endroit d'où Michel Lopez chassa le roi More qui s'y étoit fortifié avec des remparts palissadés et quelques pièces de canon. Elle a environ deux milles de circuit ; sa figure est irrégulière, large au milieu, étroite à ses extrémités : elle a six portes : la muraille est défendue vers Cavité, par cinq petites tours garnies de pièces de fer ; les autres côtés ont des bastions garnis de canons de bronze : au midi elle est baignée par la mer, au nord et à l'orient elle l'est par la rivière. Ses maisons sont de bois depuis le premier étage, mais agréables par leurs

belles galeries : les rues en sont larges, mais les fréquens tremblemens de terre détruisant toujours quelques maisons qu'on rebâtit comme on le peut en bois, elles ne sont ni symétriques, ni belles. On n'y compte que trois mille habitans, tous nés du mélange de tant de races, qu'il faut mille mots barbares pour les distinguer. Les femmes riches y sont habillées à l'Espagnole, les autres s'habillent avec deux pièces de toile, dont l'une sert de manteau et l'autre de jupe. La chaleur les dispense d'avoir des bas et l'habitude de souliers; les riches qui vont à pied se font suivre d'un domestique qui les couvre d'un large parasol ; les femmes se font porter dans des hamacs ou des chaises.

Les faubourgs de Manille sont fort grands : il en est un habité par les Chinois, qui a plusieurs rues toutes remplies de boutiques pleines d'étoffes de soie, de belles porcelaines et autres marchandises : là, demeurent toutes sortes d'artisans et d'hommes de métier, qui attirent tout l'or des Espagnols : ils sont aussi en grand nombre que ces derniers, et on y en a compté autrefois quarante mille ; mais les séditions qu'ils y excitoient, les ont fait chasser en grande partie. Ils ont un alcade ou prévôt qui est leur chef; ils ont encore d'autres protecteurs qu'ils payent : ils achètent la permission de jouer à pair ou non,

pour la somme de dix mille pièces de huit ; on veille sur eux rigoureusement, et peut-être on a raison. On compte encore quinze faubourgs habités par des Indiens, des Tragales ou autres nations : la plupart ont formé des maisons de bois bâties sur pilotis le long du fleuve, couvertes de feuilles de palmier, ayant les côtés garnis de cannes ; dans beaucoup on n'y monte que par une échelle. Les bords de la rivière jusqu'au lac Bahi sont embellis de jardins, de fermes, de maisons de campagne assez agréables.

Je visitai le père provincial des Jésuites, avec lequel nous parlâmes beaucoup de l'Amérique, et surtout de la Californie qu'il m'assura être une presqu'île séparée du Continent par un golfe large de soixante lieues. Je visitai aussi les églises, la chapelle royale ornée de stucs et de trois autels dorés. C'est dans le monastère de la Miséricorde qu'on élève les orphelines, filles d'Espagnols et de Métices. Qu'elles se marient ou se fassent religieuses, on leur fait également une dot. Le couvent des Augustins est très-vaste, et son église assez basse est décorée de quinze autels, dont quelques-uns ont des paremens d'argent massif : le portail en est beau, mais tout en bois. Le collége des Jésuites est fort grand, orné de voûtes hautes et longues ; les tremblemens de terre l'ont fait construire tout en

bois, appuyé sur des murs et sur de hautes colonnes; le cloître est magnifique, et l'église une des plus belles de la ville; le grand autel fait en demi-cercle, est orné de colonnes et de très-beaux morceaux de sculpture dorés; les autres brillent de richesses. Près de ce collége est celui de Saint-Joseph où quarante étudians, habillés de pourpre, reçoivent des instructions sur les humanités, la philosophie et la théologie, aux dépens du roi.

L'église archiépiscopale est grande; mais l'intérieur en est peu orné, les murs en sont noirs, les autels en mauvais ordre : il y en a trois et autant de chapelles. Son chef a un revenu de six mille pièces de huit. L'église de Saint-Dominique seroit la plus belle de la ville, si elle étoit moins obscure. Auprès est le collége de Saint-Thomas, où cinquante étudians, fils d'Espagnols, en habit verd, couvert d'une robe de satin incarnat, sont instruits *gratis*. Le roi fournit l'huile pour les lampes dans les églises.

Déterminé à me rendre dans la Nouvelle-Espagne, je demandai à faire le voyage sur le galion, et je vins à Cavité où étoit le vaisseau; j'y vis la cabine qui devoit me servir de prison pendant six mois; mais aucun des officiers du vaisseau ne voulut se charger de ma nourriture; il fallut m'arranger avec le gardien du galion qui ne le fit qu'avec peine pour cent pièces de

huit. Assuré de mon passage, je revins à Manille, où la crainte de tracasseries monacales me fit abandonner mon appartement dans le collége, pour me réfugier dans un autre qui faisait partie de l'hôpital royal fondé pour les soldats blessés; le roi lui assigne deux cent cinquante pièces de huit par mois, et fournit les poules, le riz, les légumes, le sel, le bois, les confitures et la toile qui s'y consomment. Le bâtiment est grand et a de beaux corridors. Le gouverneur s'étoit retiré dans une petite maison de campagne bâtie en bois, mais très-agréable : le jardin en est petit, mais beau ; on y jouit d'une belle vue sur la rivière, où des bateaux montent et descendent sans cesse, et j'allai l'y voir pour le remercier de ses bontés; j'allai aussi voir l'église de Notre-Dame-des Remèdes, à une petite lieue de la ville : le frontispice et l'intérieur de l'église y est incrusté d'écailles d'huitres et d'autres poissons; on trouve devant la porte un parterre embelli par des fleurs et des arbrisseaux. Je visitai encore quelques autres bâtimens publics.

Un jour je vis un combat de coqs : on les nourrit séparément pour ces combats ; et pour les rendre plus sanglans, on leur attache au pied gauche un couteau en forme de faulx dont le taillant est de revers. On les irrite, puis on les lance en plein champ où ils combattent comme

des lions, se ruent l'un contre l'autre, se prennent à la gorge et s'ouvrent les entrailles à force de coups.

J'allai voir la salle de l'audience royale : elle est tapissée de damas : au fond est un grand dais, et au-dessous un long banc garni d'une étoffe de soie, sur lequel s'asseyent les gouverneurs et les auditeurs : devant eux est une grande table couverte de damas cramoisi. Près de là sont une chapelle et d'autres salles, toutes ornées de damas ou d'autres étoffes de soie ; puis le palais du gouverneur, dont la plus grande partie est construite en bois, mais qui est grand et assez beau. C'est un grand quarré dont les fenêtres et les galeries sont disposées symétriquement ; les chambres en sont commodes et ornées : au-devant est la place d'armes très-grande, peu fréquentée et couverte d'herbe.

On me dit à Manille qu'en 1680, D. Maria Quiros, veuve de D. Joseph d'Armixo, y avoit accouché, deux ans après la mort de son mari, d'un enfant qui fut déclaré légitime. Le fait est vrai ; mais une femme peut-elle demeurer deux ans enceinte ?

Curieux de voir le lac Bahi, je partis à cheval pour m'y rendre, précédé d'un guide qui me fatigua, m'égara et me força enfin de laisser là les chevaux pour prendre un bateau et remonter

la rivière. Je me reposai chez les pères observateurs : de là j'allai visiter un petit lac très-profond : l'eau en est saumâtre, quoiqu'il soit sur une montagne : on y trouve des poissons remplis d'arêtes et de mauvais goût : autour sont de grands arbres aux branches desquels sont suspendues de grosses chauves-souris attachées les unes aux autres, et qui, le soir, prennent le vol en troupes et obscurcissent l'air avec leurs ailes de cinq ou six palmes d'étendue : elles vont dévorer les fruits des forêts pendant la nuit et retournent dans leurs asyles. Les Indiens dont elles dévorent les fruits, en tuent autant qu'ils peuvent, et les mangent : leur chair a, dit-on, le goût de celle du lapin. On tire beaucoup de salpêtre de leurs excrémens. Près de là sont des bains chauds; le ruisseau qui s'y rend, passe sous le couvent, et l'eau en est si chaude qu'on n'y peut souffrir la main, et que si l'on y met une poule, elle en fait tomber les plumes et ensuite la chair; elle fait tomber les écailles du crocodile et le tue; il s'en élève une vapeur comme d'une fournaise enflammée. Elle vient d'une montagne voisine, et l'eau est claire et limpide quand elle est refroidie : ces bains ne sont plus utiles. A demi-lieue du couvent coule une petite rivière dont les eaux sont très-froides et très-saines.

Le lac de Bahi est fort long, mais étroit; il a trente lieues de tour ; ses bords sont cultivés, et embellis par des couvens et des cabanes d'Indiens : la pêche y est abondante ; on y trouve des crocodiles et des poissons à épée qui se combattent avec fureur , le dernier est le plus souvent vainqueur; son épée est dentelée, aiguë, longue de six palmes : le crocodile y est très-dangereux , il se passe peu d'années qu'il ne dévore quelques personnes , des chevaux et des bufles qui s'approchent des bords : les Indiens lui tendent des piéges et lui donnent pour appât un chien dont il est très-friand.

Je revins à Manille : j'ai dit que cette ville avoit un archevêque ; elle a encore un évêque titulaire qu'on y appelle évêque à l'anneau, qui prend soin de la première église vacante, qui, vu l'éloignement de ceux qui ont droit d'y nommer, demeureroit long-tems sans pasteur. Il y a encore des évêques à Zebu, à Camarines, à Cagayan, dont les revenus sont de cinq mille pièces de huit.

Un gouverneur, ou capitaine général y est le chef de tout ce que les Espagnols possèdent dans les Philippines : il siége huit ans; l'audience royale est formée de juges à vie, et reçoit les appels de tous les tribunaux inférieurs. Les appointemens du gouverneur sont de treize mille

trois cents pièces de huit, ceux des membres sont de onze mille. Le premier nomme à tous les emplois militaires et même aux canonicats de l'église archiépiscopale : sur trois sujets présentés par l'église pour desservir une paroisse vacante, il en choisit un : ses honneurs, son autorité sont très-grands, mais les recherches qu'on peut faire contre lui quand il est sorti d'office, y jettent de l'amertume : elles valent toujours cent mille écus à son successeur pour qu'il le tire d'affaire.

Le nombre des îles Philippines est très-grand : Magellan leur donna le nom d'Archipel de Saint-Lazare. On ignore leur ancien nom ; mais on leur a donné quelquefois celui de los Luçones ou des mortiers, parce qu'on y pile le riz avant d'en faire des galettes, et que chaque Indien en a un devant sa porte : les Portugais leur donnoient le nom de Manilas, nom connu du tems de Ptolomée. On n'y en compte que dix qui soient remarquables, comme le dit ce géographe. Mindanao, Leyte, Ibabao et Manille sont celles que découvrent ceux qui viennent de l'Amérique, vers laquelle elles présentent un demi-cercle de deux cents lieues : au couchant on découvre Paragua : dans l'enceinte de ces cinq îles sont celles de Mindaro, de Panay, de Cibu (1), de

(1) Ou Zebu : Magellan y fut tué en 1521. (Voyez tome II, page 24).

Bool et des Noirs. Il y en a un plus grand nombre de moins considérables, dont une partie sont désertes : toutes sont situées entre l'équateur et le tropique du Cancer ; en général, les tremblemens de terre y sont fréquens, elles sont exposées à des ouragans furieux qui déracinent les plus grands arbres, inondent des provinces entières, engloutissent beaucoup de vaisseaux.

Les Espagnols y trouvèrent trois sortes de peuples, les Malais, qui étoient maîtres des côtes ; les Tagales qui sont originaires de Manille et des environs, paroissent issus de ces Malais : ils ont une langue presque semblable à la leur, et leurs coutumes diffèrent peu : on appelle Bisayas et Pintados ceux des îles de Leyté, de Samar, de Panay et autres lieux. Les habitans de Mindanao, de Xolo, de Bool, d'une partie de Zebu, sont probablement venus de Ternate. Les noirs qui vivent dans les rochers et les bois épais diffèrent de ces peuples : ils vivent de fruits, de racines, de singes, de rats, d'autres animaux qu'ils prennent à la chasse : ils n'ont pour vêtement qu'une ceinture de fil ou d'écorce d'arbres, et des bracelets faits de jones et de cannes ; ils n'ont point de lois, point de gouvernement ; mais ils obéissent aux chefs de famille : les femmes portent leurs enfans dans des besaces, ou liés autour d'elles avec un morceau d'étoffe. Ils

dorment où la nuit les prend, dans des creux d'arbres ou sous des huttes : mais ils s'en consolent, parce qu'ils sont libres : ils se battent cruellement entre eux, et surtout avec les Espagnols : lorsqu'ils ont tué un de ceux-ci, ils se divertissent pendant trois jours, et boivent dans son crâne : leur mariage se fait en se touchant la main en présence de parens. Ils ne sont pas tous également noirs, et ce qui semble indiquer une origine différente, les uns ont les cheveux crépus et les autres les ont longs : il en est, dit-on, qui ont des queues de quatre ou cinq pouces de long. Leurs armes sont l'arc, la flèche, une lance courte et un cric ou couteau : ils empoisonnent la pointe de leurs flèches; ils portent toujours à leurs bras un bouclier de bois : s'ils sont poursuivis vivement par les Espagnols, ils se font des signaux et disparaissent bientôt. On n'a pu me dire quelle est leur religion, et même on assure qu'ils n'en ont point. Cependant on a quelquefois trouvé dans leurs cabanes des espèces de statues.

On croit que ces noirs étoient les premiers habitans de ces îles, et qu'ils ont été chassés dans les montagnes par les nouveaux venus. Les Espagnols ne possèdent que les côtes des îles où ils dominent; encore dans l'île Luçon, de Mariveles, au cap Boliano, il y a un espace de cin-

quante lieues de rivage où l'on n'ose aborder, par la crainte qu'inspirent les noirs. Les missionnaires font de vains efforts pour les gagner; quelquefois ils les écoutent, quelque tems après ils les chassent. Si les Espagnols en attrapent, ils les retiennent comme esclaves; mais dès qu'ils le peuvent, ils retournent dans la montagne où ils sont nés. Il y a aussi des Ilayas, des Sambales, des Igolotes, dont quelques-uns payent le tribut sans être Chrétiens, moins sauvages que les noirs, moins civilisés que les peuples qui habitent sur les côtes.

Luçon ou Manille est la principale des îles Philippines; sa figure est celle d'un bras plié, inégal dans son épaisseur, ayant de dix à quarante lieues de large, et cent soixante de long. Dans le coude de ce bras est une grande rivière dont l'embouchure forme une baie de trente lieues : là étoit le principal village des Indiens, qui renfermoit environ trois mille huit cents cabanes, et c'est là que sont Manille et Cavité : elle est profonde partout, et très-poissonneuse; ses rives sont bordées d'arbres et de villages. A son entrée est Maribeles, village sur une montagne de trois lieues de circuit, qui trafique avec les noirs et avec Manille, en tabac, en riz, en bois. Au levant de cette baie est celle de Balayan et Bombon qui a trois lieues de tour, et derrière

laquelle il y a un lac ; plus loin est celle de Batangas, voisine de l'île de la Caza, qui est toute remplie de gibier.

Luçon est partagée en plusieurs provinces : dans celle de Camarines est la baie d'Albay, près de laquelle est un volcan qu'on découvre de fort loin sur la mer : on en voit descendre des sources chaudes, dont l'une est pétrifiante. Dans la province de Parácale sont de riches mines d'or, de différens métaux et d'aimant. Le sol en est bon, plat, fécond en cacao, en palmiers. Celle de Cagayan est vaste, sa capitale est la nouvelle Ségovie, située au bord d'une rivière ; elle est le siége d'un grand Juge, a une garnison Espagnole, et un fort de pierres. Le pays est fertile ; ses habitans sont robustes ; les hommes cultivent la terre, les femmes travaillent à des ouvrages de coton : ses forêts fournissent beaucoup de cire et de miel, du bois de brésil, d'ébène et d'autres. Elles sont remplies de sangliers et de cerfs qu'on tue pour en avoir la peau et les cornes. La province d'Ilocos est des plus riches et des plus peuplées ; elle a quarante lieues de côte ; la ville de Fernandine est la capitale : ce pays qui ne s'étend qu'à huit lieues dans les terres, est resserré par la nation des Igolottes, hommes de haute stature qui possèdent des mines d'or ; et est fertile en pins,

pins, en muscadiers et en coton. Le Pangasinan peut avoir la même étendue; ses montagnes fournissent des bois qui servent pour la teinture rouge et bleue : une partie de ses habitans vivent errans dans les forêts. Le Pampanga est une province importante par sa situation, riche par sa fécondité en riz; elle est bien arrosée, et fournit du bois pour la construction des vaisseaux : ses montagnes sont habitées par les Zambales, et des noirs à cheveux crépus, toujours armés les uns contre les autres. Bahi fournit aussi du bois pour la marine : c'est autour de son lac que viennent les meilleurs fruits de l'île. Bulacan est une petite province habitée par les Tragales, abondante en riz et en palmiers. Par toute l'île, on trouve de l'or, de la cire, de la civette, du soufre, du coton, de la canelle sauvage, du cacao, du riz jusques sur les montagnes, de bons chevaux, des vaches, des bufles, des cerfs, des sangliers.

Il y a une province espagnole formée de quelques îles : celle de Catanduanes a trente lieues dans son circuit triangulaire, est exposée aux vents du nord, abonde en riz, huile de palme, cocos, miel et cire : quelques-uns de ses torrens déposent de l'or sur leurs rives; ses habitans s'occupent à faire de petites barques; ils sont bons marins, belliqueux, et se

peignent le corps : leurs femmes cultivent la terre, et pêchent aussi bien que les hommes; elles portent un long manteau, et leurs cheveux sont liés sur la tête en forme de rose; elles ont sur le front un morceau d'or battu, large de trois doigts, doublé de taffetas, trois pendans d'or à chaque oreille, et des anneaux aux jambes.

Capoul est peu éloignée de Catanduanes : elle a trois lieues de tour, est agréable, fertile et bien habitée. Ticao a huit lieues de circuit, et est habitée par des Indiens, la plupart sauvages encore. Bourias, n'a que cinq lieues de tour. Masbates en a trente, ses ports sont commodes pour faire de l'eau; une partie de ses habitans sont tributaires : on y trouve de riches mines d'or, mais négligées par les Indiens, parce qu'ils sont contens du nécessaire, par les Espagnols, parce que leur indolence trouve mieux son compte dans un commerce avantageux : ses bords offrent souvent de l'ambre gris.

Marindaque est une île à quinze lieues de Manille : elle a dix-neuf lieues de tour, son terroir est élevé, abondant en cocos et autres fruits, principale nourriture des hommes qui l'habitent. On y trouve de la cire, on y fait de la poix. Mindoro a soixante lieues de circuit : sa figure est longue; son terrain est élevé et mon-

tueux; elle abonde en dattes et en toutes sortes de fruits; le riz n'y vient qu'en certains cantons. Les Indiens qui habitent les canaux et les embouchures des rivières sont des hommes paisibles; dans le centre de l'île ce sont des hommes qui diffèrent par le langage et par les mœurs. Ils vont nus, se nourrissent de fruits sauvages, changent de demeure quand il leur plaît, font des échanges de cire contre des outils qui leur manquent : on dit qu'ils ont une queue, qu'ils sont braves, mais peu dangereux. Baco est le lieu principal de l'île; il est arrosé par des ruisseaux qui descendent de montagnes abondantes en salse-pareille. Louban est une petite île basse, proche de laquelle est celle d'Ambil qui renferme un volcan, lequel vomit sans cesse des flammes. Les Indiens de Louban sont ivrognes et violens : ce fut sur leurs côtes que se perdit le galion-S. Joseph dont la charge étoit de deux millions.

Parmi les petites îles nommées les Babouyanes, il en est une qui renferme 500 habitans payant le tribut; et qui produit de la cire, de l'ébène, des patates, des cocos, des platanes et autres fruits; on y trouve aussi des babouyes, animaux qui ont donné leur nom à ces îles.

Los Calamianes est une province composée de dix sept îles dont quelques-unes ne sont point

encore soumises. L'une d'elles, nommée *Paragoa*, appartient en partie aux Espagnols, en partie au roi de Borneo : elle a 250 lieues de circuit, sa largeur varie entre douze et quatorze : dans l'espace qui la sépare de Borneo sont plusieurs îles basses qui les semblent joindre. Les sujets de Borneo sont Mahométans, ils ont pour chef un Lampuan qui réside à Lavo. Les sujets des Espagnols leur sont affectionnés ; mais dans le centre sont des hommes barbares, sans lois, sans chefs, qui repoussent le joug du premier et des derniers. L'île est montueuse, remplie d'arbres et d'animaux : on y recueille beaucoup de cire et peu de riz. On n'y a pu abolir l'usage d'ensevelir vivans dans une canne les enfans qui naissent mutilés. Les autres Calamianes sont habitées par des Indiens paisibles dont la principale richesse est la cire. Près des rochers battus par la mer, on trouve ces nids d'oiseaux si estimés : près d'elles encore on pêche de belles perles. Au-delà sont les cinq îles du Cuyo où cinq cents familles payent le tribut aux Espagnols : leurs travaux y font prospérer le riz, les légumes, les fruits : les montagnes y sont remplies de gibier.

Panay est l'île la plus fertile et la mieux habitée de tout cet Archipel : son circuit triangulaire est de cent lieues, un grand nombre

de rivières en entretient la fécondité; il y en a une surtout qui porte son nom et qui est fort grande : les Espagnols disent que lorsque la foudre y tombe, elle n'est ni en feu, ni en eau, mais en petites croix d'un verd noirâtre, qui ont de grandes vertus. On y compte deux juridictions et quatorze paroisses. Ses habitans sont gros, bons laboureurs, chasseurs habiles : on y trouve des sangliers et des cerfs : il y a peu de grain et on n'y recueille que 100,000 boisseaux de riz. Le centre en est habité par des noirs de petite taille, à cheveux crépus, qui vont nus, et surpassent les cerfs à la course. Près de Panay est Imaraz, île basse, de dix lieues de circuit, fertile, abondante en bonnes eaux et en salse-pareille : on y trouve les mêmes arbres, les mêmes animaux qu'à Panay. Sibouyan ressemble à Imaraz. Romblon, Batan, Tablas, sont trois petites îles habitées; la dernière est la plus grande.

Samar ou Ibabao a la forme d'un corps humain auquel on auroit retranché les bras et les jambes; elle a cent trente lieues de tour. On dit qu'on a vu arriver sur la côte voisine du port de Palapa des hommes qui disoient venir d'îles peu éloignées; qu'il y en avoit une où ne demeuroient que des femmes, que les hommes alloient les visiter, et en rapportoient les en-

fans mâles. On dit que l'ambre gris leur sert de poix, et on présume que ces îles sont celles de Salomon, qu'on a dit riches en or et en ambre, et qu'on cherche depuis long-tems. Samar est pleine de montagnes escarpées, mais ses plaines sont abondantes : on y trouve un fruit sans noyau qui lui est particulier et qu'on nomme *Chicoy*. On le trouve sur une plante qui ressemble au lierre; le fruit vient aux nœuds et aux feuilles de la plante, et est de la couleur des pavies, de la grosseur d'une noisette : il est un excellent remède, un préservatif contre le poison, il chasse les vents, dissipe les coliques, soulage les maux de ventre et de l'estomac, calme les convulsions, aide à l'accouchement, arrête l'effet des morsures vénimeuses, les fièvres, etc.

Leyté prend son nom du village de Gleyté, situé dans une de ces baies : elle a 90 ou 100 lieues de circuit, est très-peuplée vers le levant où elle a des plaines fertiles qui rendent deux cents pour un : de hautes montagnes la partagent, et on dit que quand il est l'hiver dans une partie, il est l'été dans l'autre; que lorsqu'on moissonne dans celle-ci, on sème dans la première : ces montagnes nourrissent des cerfs, des vaches, des sangliers, des poules sauvages; on y trouve des carrières de pierres jaunes et bleues; les terres produisent beaucoup de ra-

cines et de légumes, des cocos, des bois propres à construire des vaisseaux; la mer y est abondante en poissons; le peuple y est susceptible d'instruction; il est très-hospitalier, et ne change point le prix des vivres, quelque disette qu'il y ait. L'air y est plus frais qu'à Manille.

Bool a seize lieues de long sur huit de large; on y joint quatre autres petites îles qui en sont voisines; il n'y croît point de riz; les mines d'or y sont abondantes; les plaines y produisent beaucoup de palmes, de patates, et autres racines : les montagnes fournissent un grand nombre de bêtes fauves; la mer y est riche en poissons. Les habitans en sont moins noirs, mieux faits, plus braves que ceux des îles voisines.

Sibu, ou Zebu, est la première où les Espagnols arborèrent leur étendart : sa circonférence est d'environ 8/ lieues : on y voit la petite ville de Nom-de-Jésus, voisine de la petite île de Malta : c'est là où Magellan fut tué. Il y a un fort bon port, une place d'armes, un fort de pierres avec trois cavaliers, le tout gardé par deux compagnies. Le sol y produit la borona, grain de la couleur du millet, plus petit que le riz et qui en tient lieu; il y croît aussi l'abaca espèce de platane qu'on bat quand il est mûr, dont on fait ensuite du fil, des cables, des toiles.

très-fines : il y croît aussi du coton, du tabac, des ciboules, de l'ail, etc. On trouve dans ses montagnes de la cire et de la civette. Près d'elle est Bantayan, petite île environnée de quatre ou cinq plus petites encore, et dont les habitans s'occupent à pêcher, à faire des toiles et des bas de coton.

L'île des Noirs a cent lieues de tour et est très-abondante en riz; ses montagnes sont habitées par des noirs à cheveux crépus, entre lesquels le sol est partagé; d'autres demeurent dans la plaine, et ils se battent avec fureur pour défendre leurs limites; quelques-uns habitent l'embouchure des rivières; leurs plus grands ennemis sont les Espagnols. Elle nourrit aussi des Bisayas qui fournissent aux noirs du riz, et en reçoivent de la cire. Le cacao y a très-bien réussi; il y croît aussi une espèce de riz qui prospère sur les hauteurs.

L'île del Fuego ou Siquior est petite, habitée par des peuples courageux : celle de Panamao a 16 lieues de circuit, est montueuse, bien arrosée, riche en mines de soufre et de vif argent : elle n'est pas habitée depuis long-tems.

Dans toutes ces îles on compte 250000 Espagnols, ou Indiens qui payent tribut à l'Espagne : les revenus du roi montent à 400000 pièces de huit; ils ne suffisent pas pour payer

les ministres et les 4000 soldats qui y maintiennent son autorité; le roi y envoye annuellement 250000 pièces de huit de la nouvelle Espagne pour remplir le déficit.

Ces îles cependant sont riches en perles, en ambre gris, en coton, en civette exquise, et surtout en or. Manille par sa situation devroit être le centre d'un grand commerce, elle y appelle et rassemble les productions du nouveau et de l'ancien Monde. Le climat y est en général chaud et humide : on y est presque toujours couvert de sueur : la multitude de rivières, de lacs, d'étangs, les pluies abondantes y entretiennent l'humidité, et le soleil qui y est vertical deux fois l'année, y fait régner en même tems une chaleur excessive. La pluie et l'éclair se montrent en même tems; le tonnerre ne se fait entendre que lorsque la pluie a cessé : des tempêtes y amènent avec elles des torrens de pluie, et souvent l'on ne peut s'y visiter qu'en bateau : on n'y connoît point la neige, on n'y prend un habit de drap que lorsqu'il pleut.

J'ai remarqué que les Européens n'y étoient point sujets à la vermine, tandis que les Indiens en sont remplis : mais en général les jeunes gens y digèrent mal, à cause de l'humidité chaude et relâchante qui y règne; mais le riz y est léger; on y mange du gibier le matin et du poisson le

soir : la rosée y est très-abondante, et contribue à y rendre l'air mal-sain pour les Européens : les habitans naturels y parviennent à l'âge de 80 à 100 ans, sur tout dans les montagnes. Les uns croient que les fréquens tremblemens de terre qu'on éprouve à Manille, sont causés par des concavités souterraines, d'autres les attribuent à des feux souterrains qui s'allument par la fermentation des métaux. Il y en eut un si violent en 1627 qu'il aplanit une des deux montagnes nommées *Carvallos* dans le Cogayan. En 1645, un tiers de la ville fut abimé; l'île a un grand nombre de volcans; et peut-être contribuent-ils à en rendre le terroir si riche. En tout tems, les herbes croissent, les arbres fleurissent et donnent des fruits sur les montagnes comme dans la plaine : les vieilles feuilles tombent rarement avant que les nouvelles soient développées. Les orangers, les citronniers et autres arbres de l'Europe y donnent du fruit deux fois l'année, un rejeton planté en terre donne du fruit l'année qui succède; il n'est nulle part de campagnes plus couvertes de verdure, ni de bois plus épais et qui fournissent plus à la nourriture des hommes.

Il y a tant de langues différentes dans ces îles, que dans Manille seule on en compte six : en général, ceux qui ont reçu la langue des Malais

n'ont que trois voyelles, quoiqu'ils en prononcent cinq : ils commencent à écrire par le bas, mettent la première ligne à gauche, et continuent vers la droite : avant qu'on y connût le papier, on écrivoit sur la partie polie de la canne, ou sur des feuilles de palmier avec la pointe d'un couteau. Lorsqu'ils veulent témoigner du respect à celui qu'ils rencontrent, ils plient leur corps fort bas, en mettant les mains sur les joues et élèvent un pied avec le genou plié. Ils sont de moyenne taille, bien faits, d'un teint rouge-noir; les uns portent les cheveux courts, les autres longs; les femmes diffèrent peu en couleur, et toutes portent leurs cheveux en tresses; celles qui ne sont point assez noires se teignent avec le suc de certains végétaux; elles se tiennent les dents propres, les enduisent d'une teinture noire, les ornent de petites lames d'or : les deux sexes portent des pendans d'oreilles. Presque tout leur tems se consume à fumer du tabac (1) : leur habillement

(1) Il réussit très-bien à Manille. Les chiroutes ou cigares qu'on y fabrique sont renommées dans l'Inde par leur goût agréable. Le cacao qu'on y cultive est aussi supérieur à celui de l'Amérique : on y en boit continuellement, et les Espagnols en offrent pour rafraichissement dans toutes les visites qu'ils reçoivent. Ces deux plantes étoient inconnues aux Philippines;

est simple : les femmes n'ont ni bas, ni souliers, mais elles portent encore des bijoux à leurs doigts et à leur cou. Les peuples se piquent la peau jusqu'au sang, en y dessinant différentes figures ; puis ils se frottent avec une poudre noire qui rend ces dessins durables. Dans leurs repas, il y a autant de tables que de conviés ; on y boit plus qu'on y mange ; leur mets ordinaire est le riz ; ils tirent leur vin du palmier, ou du suc des cannes à sucre, ou du riz fermenté. Leur musique, leurs danses ressemblent à celles des Chinois ; ils se servent beaucoup du bain. Parmi leurs maladies est un grand mal de tête et d'estomac qui conduit à la mort, si, dit-on, on ne vous distribue une bonne dose de coups de bâton sur les bras, les jambes, les cuisses et le côté droit du malade, et si on ne frotte vigoureusement les meurtrissures avec du sel ; le sang amené sur la peau, coule alors plus abondamment quand la lancette lui ouvre un passage : on les lave ensuite avec du vinaigre, et l'on ne donne plus au malade que du riz cuit sans sel. Une autre maladie y fait retirer la langue et les

---

ils les y ont apportées de la Nouvelle-Espagne. Iolo ou Gilolo, île où réside un sultan le plus puissant de tous les princes de cet archipel, paroit être le point qui sépare les Philippines des Moluques.

parties naturelles au-dedans du corps; on la guérit, ou on croit la guérir avec les parties du poisson-femme, ou du crocodile, mises en poudre dans un liquide.

Quelques-unes de leurs anciennes chansons persuadent qu'ils avoient un Dieu Suprême qu'ils appeloient le *Dieu fabricateur ;* ils adoroient des quadrupèdes, des oiseaux, le soleil, la lune : ils sacrifioient à des rochers, à des arbres, à des caps et des rivières; ils honoroient les vieux arbres et ils les respectent encore : ils croient que la fièvre les saisiroit s'ils en coupaient de tels, après que le vieux Nuno leur seroit apparu pour se plaindre de leur cruauté. Ils croient voir des fantômes d'une taille gigantesque, avec de longs cheveux, le corps peint, de petits pieds, des aîles étendues, qui voltigent sur la cime des arbres. Ils avoient des Dieux qui protégeoient les voyageurs, d'autres pour faire germer les semences, d'autres pour la pêche, et ils déposoient des alimens en certains lieux pour se les rendre propices : leurs ancêtres étoient rangés parmi ces Dieux ; ils y plaçoient aussi ceux que le crocodile dévoroit, ou que la foudre frappoit.

Chaque petit Etat particulier formoit un barangai ou barquée, peut-être parcequ'ils y étoient arrivés par la mer, et les familles de dif-

férens Barangais ne pouvoient s'unir par des mariages : les enfans de ceux qui le contractoient malgré la loi, étoient esclaves : l'industrie et la force y faisoient la noblesse : en général ces Indiens sont adroits, et ils fabriquent de petites chaînes et des chapelets d'or avec une grande délicatesse : ils font des boîtes, des caisses, des étuis de diverses couleurs et artistement travaillés, avec des cannes qui croissent autour des arbres comme du lierre. Les femmes font de belles dentelles et une broderie de soie admirable : mais le joug des Espagnols y éteint l'activité.

Celui qui doit, engage ses enfans, et quelquefois les vend : tout prisonnier y devient esclave, et tout homme puissant en avoit, en vouloit avoir, et l'homme du commun étoit forcé de le servir en cette qualité. Quand il arrive une éclipse, ils accourent avec des tambours pour effrayer le dragon qui seul dévore l'astre, ou pour qu'il le vomisse s'il l'a englouti.

On sait que si quelque chose avoit été volé sans qu'on pût connoître le voleur, on obligeoit tous les soupçonnés à mettre quelque chose sous un drap ; si l'on ne découvroit rien par ce moyen, on les obligeoit à se jeter dans une rivière la lance à la main ; celui qui en sortoit le premier étoit réputé coupable, et plusieurs se noyoient

pour ne pas le paroître; ou on leur commandoit de prendre une pierre au fond d'un bassin rempli d'eau bouillante, et celui qui le refusoit, payoit l'équivalent du vol. L'adultère étoit puni par la bourse, l'inceste y étoit sévérement réprimé; les mariages se faisoient avec peu de cérémonies. On dit qu'il y avoit autrefois des gens, dont le métier étoit de déflorer les filles fiancées et s'en faisoient bien payer.

On pleure les morts, et on paye encore des hommes pour les pleurer : on lave le cadavre, on l'embaume avec du storax, d'autres gommes odoriférantes, puis on l'enveloppe avec plus ou moins d'étoffes selon leur qualité : le pauvre est enseveli dans une fosse de sa propre maison; le riche est placé dans un coffre de bois précieux avec ses bracelets d'or et d'autres riches ornemens; puis ils l'entourent d'une espèce de jalousie : auprès de ce corps on plaçoit une autre caisse où l'on renfermoit les habits, les outils ou les armes du mort; quelquefois ils plaçoient devant ces tombeaux diverses sortes de mets; quelquefois ils régaloient son esclave chérie, et l'immoloient à ses mânes. Quelques peuples enterroient leurs morts dans des champs, et entouroient de feux sa maison, pour qu'ils ne vinssent pas prendre ceux qu'ils y avoient laissés. Quand le mort étoit enterré, les pleurs cessoient,

mais les repas continuoient, tandis que la femme et les enfans jeûnoient, et ne se nourrissoient que de quelques légumes. L'habit de deuil y est blanc. Si quelqu'un des chefs expiroit, il se faisoit autour de lui un vaste silence pendant plusieurs jours : on ne naviguoit point, on cessoit de travailler. Si le mort avoit été tué en trahison, les parens ne quittoient le deuil qu'après l'avoir vengé.

Les bufles sont en très-grand nombre dans ces îles : les Espagnols les tuent pour la peau, les Indiens pour en manger la chair : tel est leur multitude, qu'un homme à cheval peut en tuer vingt dans un jour : les chevaux, les vaches y ont beaucoup multiplié ; les cerfs, les sangliers, les chèvres sauvages y sont très-communs. Il y a beaucoup de singes très-gros, très-méchans, et d'espèces variées : ils ont de l'intelligence : quand ils ne trouvent plus de fruits, ils descendent sur les bords de la mer pour se nourrir de crabes, d'huîtres ou d'autres coquillages : ils jettent une pierre dans l'écaille d'une grosse espèce d'huîtres qui en se refermant leur saisiroient la patte, et la mangeroient ainsi sans crainte. Les civettes y sont très-communes aussi : on y voit une espèce de chat qui a des aîles velues (c'est probablement l'écureuil volant). On remarque le Mago, animal particulier à l'île Leyte, qui est de

de la grosseur de la souris, mais dont la tête est du double plus grosse que son corps : il a de longs poils sur le museau, et ne vit, dit-on, que de charbons. Il y a des serpens d'une grandeur extraordinaire : l'Ibitin, par exemple, qui s'entortillant à un arbre, s'élance de là sur les cerfs, les chevaux, les hommes et les dévore ; le Boa y croît de la longueur de vingt à trente palmes. L'Iguana ressemble au crocodile ; il a la peau rougeâtre, tachetée de jaune, la langue fendue, les pieds ronds avec de la corne : il passe les rivières avec rapidité.

Parmi les oiseaux, on remarque le Tavon, oiseau marin et noir, au long col, et plus petit qu'une poule ; il place ses œufs de la grosseur de ceux de l'oie, dans une terre spongieuse, au nombre de quarante à cinquante, et les couvre de sable : ils n'ont presque point de blanc, et quand les petits sont éclos, le jaune se trouve presque tout entier et frais : la chaleur du sable les fait éclore, les petits sortent, la mère accourt d'un arbre voisin, les appelle et les conduit. On y trouve une espèce de tourterelle grise sur le dos, blanche sur l'estomac, au milieu duquel est une tache rouge. Le colin, d'une couleur cendrée et noire, a la tête nue, mais couronnée d'une crête de chair : le ramier y a les plumes grises, vertes et rouges ; son estomac est sem-

blable à celui de la tourterelle ; ses pieds et son bec sont rouges. La salangane fournit des nids recherchés en Asie : l'herrero ou le forgeron est verd et gros comme la poule : son bec grand et dur perce les plus grands arbres, quand il veut y déposer son nid. Le colo-colo est noir, et plus petit que l'aigle ; il nage avec autant de rapidité qu'il vole ; il poursuit, atteint et tue les poissons avec son bec long d'un pied et demi. Les monts des Calamianes nourrissent beaucoup de paons, de coqs sauvages et de cailles. Il y a un grand nombre d'autres oiseaux. Notre poule n'y a pas prospéré, mais on y a naturalisé celle de Camboja, dont les pieds sont si courts que ses ailes traînent à terre.

Les poissons de ces îles sont nombreux : le poisson-femme est connu, ainsi que le poisson-épée. Il y auroit une multitude de crocodiles qui font jusqu'à cinquante œufs, s'ils ne les avaloient quand ils sont éclos : il avale des os, des pierres : ses œufs sont le double en grosseur de ceux de l'oie ; la coquille en est très-dure, le jaune très-petit. On dit que sous les mâchoires, il se forme quelquefois de petites vessies pleines d'un excellent musc. On dit encore que le Cayman, autre espèce de crocodile, n'a point de langue, qu'il a quatre yeux, deux en haut, et deux en bas : qu'il voit bien dans l'eau, mais

qu'il a la vue courte sur la terre ; que la femelle peut seule sortir de l'eau et aller dans les champs. On trouve dans ces mers de grandes baleines, et des chevaux marins sans pieds qui ont la queue des crocodiles.

Les tortues y sont de deux espèces ; on mange la plus grande qui a le goût de la vache. On y voit des écailles si grandes qu'elles peuvent servir d'abreuvoir aux bufles ; les rayes y sont très-grosses ; les Japonnais en estiment la peau pour en faire des fourreaux de cimeterre.

On recueille un fruit nommé *santor* sur un arbre semblable au noyer ; ses feuilles assez larges ont des vertus médicinales ; le bois en est excellent pour la sculpture ; le fruit, de la grosseur et de la couleur de la pêche, se mange confit en différentes manières : le mabol est plus doux ; il est cotonneux et a la couleur de l'orange : l'arbre ressemble au poirier, ses feuilles à celles du laurier, le bois en est un peu inférieur à l'ébène. Presque tous les fruits des Indes se retrouvent ici : les dourions, les maranes, le dottoyan, le panungian, etc. y sont communs : les forêts mêmes produisent beaucoup de fruits utiles ; les oranges, les citrons y sont de différentes espèces, et tous plus grands qu'en Europe : les paxos y tiennent lieu d'olives auxquelles ils ressemblent. On y a naturalisé encore un grand nombre de

productions du Nouveau-Monde : le goyavier, par exemple, est aujourd'hui répandu sur les montagnes : on en tire du vin ; lorsqu'il est mûr, c'est un bon fruit qui relâche ; ses feuilles bouillies sont excellentes pour l'enflûre des jambes. On y compte quarante espèces de palmiers, et parmi eux est le sagou ; il croît sans culture sur les bords des rivières ; il ne s'élève pas, mais il est épais ; sa substance est molle comme une rave ; on la coupe en petits morceaux, on la broie dans une eau qu'on reçoit dans un vase où il dépose une espèce d'amidon qu'on fait sécher au soleil, et c'est un pain nourrissant qui se garde autant qu'on le veut. On fait du vin avec différentes espèces de ces palmiers : quelques-uns de leurs fruits donnent du sucre, des fruits divers, et il en est un qui fournit de la laine et du chanvre. Les feuilles de tous peuvent servir à couvrir des maisons et à faire des chapeaux. Le tamarin, le cassier y prospèrent. Les montagnes sont chargées de bois de construction : tel est l'ébène noir, le balayong rouge, l'asana dont on fait des tasses qui donnent à l'eau une teinte bleue et un bon goût : sa gomme est ce qu'on appelle *sang de dragon :* le Calingak qui exhale une douce odeur, dont l'écorce est aromatique, etc. Il y a un bois nommé *tigas*, qui est si dur qu'on le scie comme le marbre. On

trouve de la muscade sauvage dans l'île de Luçon, et de la canelle sauvage dans celle de Mindanao.

Ce qu'il y a de plus singulier dans ces îles, c'est que la feuille de certains arbres se transforme en un animal vivant qui voltige dans l'air. (Ce fait a sûrement été mal vu.)

Les anciennes forêts sont encore une des principales richesses des insulaires, par le grand nombre d'abeilles qu'elles nourrissent et qui leur fournissent sans soins, une quantité incroyable de cire et de miel : on y compte quatre espèces d'abeilles, dont l'une, aussi petite que les mouches ordinaires, donne un miel acide et une cire noire. On y recueille aussi diverses gommes, des parfums, etc. Si en les parcourant, vous êtes pressé de la soif, vous trouvez facilement l'amit, arbre qu'on n'a qu'à percer pour en faire tomber une eau très-claire. Au milieu de tous ces végétaux, on trouve le bambou ou la canne d'Inde qui, embrassant les arbres, monte jusqu'à leur sommet, et si on la coupe, elle fournit encore une eau douce et saine : elle sert encore à bâtir des maisons; plusieurs réunies ensemble forment des colonnes torses; en la tissant, on fait des murs et des planchers; en la fendant, on en fait des paniers, des cassettes, des chapeaux et plusieurs autres ustensiles; et elles offrent encore un bon appui.

Le figuier d'Inde y donne de bons fruits et des feuilles larges et longues : une espèce entoure les maisons pour y répandre de l'ombre, et fournit des plats et des assiettes : une autre produit un fruit plus long qu'une palme et demie, qu'on mange rôti : tous ces plantanos, comme on les y appelle, sont estimés très-sains. On y voit beaucoup d'ananas, de cannes à sucre, de gingembre, d'indigo et de tabac ; les racines comestibles y sont en grand nombre ; les plantes n'y sont pas toutes connues, et leur variété est étonnante ; plusieurs sont médicinales ; les fleurs y exhâlent une douce odeur.

On y trouve un arbre venimeux : c'est le *camandag* : les sardines qui avalent de ses feuilles meurent bientôt ; la liqueur qui distille de son tronc sert à empoisonner les flèches ; son ombre fait sécher toutes les plantes qu'elle atteint ; deux arbrisseaux détruisent l'effet de son poison. Il y a diverses plantes sensitives, et l'une ressemble beaucoup au chou : elle croît dans la mer.

Nous n'avons point parlé des îles de Mindanao et de Gilolo, parce que nous nous proposions d'en citer quelques circonstances particulières. La première est triangulaire ; son circuit est d'environ trois cents lieues ; mais elle a tant de caps avancés, tant de baies profondes qu'on peut

la traverser en un jour et demi. Plusieurs petites îles sont situées autour d'elle : ses mers sont orageuses. Les lieux voisins de Samboangan sont peu exposés à la pluie ; les vents y sont doux, les tempêtes rares : ceux qui entourent Mindanao et Buhayen sont marécageux et tourmentés par les moucherons. On y compte plus de deux cents rivières, dont vingt sont navigables : on y remarque deux lacs ; l'un qui a donné son nom à l'île, est fort grand et couvert d'herbes qui étendent leurs branches sur la surface : l'autre a le nom de *Malanao* et a huit lieues de circuit. Elle est hérissée de montagnes, fertile en riz, en patates et autres racines, riche en sagou. Tous les fruits des autres îles s'y trouvent, et surtout le dourion : la canelle y croît sans culture ; mais comme on l'enlève avant le tems, elle perd ses vertus au bout de deux ans. Dans le lit des rivières, au fond des fossés on trouve de l'or : le soufre y est commun, ainsi que les volcans. Sur ses rivages on pêche de belles perles. Les sangliers, les cerfs, les lapins, les babouins surtout y sont en grand nombre : tous les oiseaux des îles voisines s'y trouvent.

Gilolo est à trente lieues au sud-est de Mindanao ; elle a son roi particulier ; tous les navires des îles voisines s'y rendent, et c'est la foire des royaumes Mahométans voisins : l'air y est

sain et frais, les pluies fréquentes, le sol abondant en riz : c'est la seule des Philippines où l'on trouve des éléphans : on y voit des chèvres dont la peau est mouchetée comme celle du tigre : la salangane y fait son nid précieux ; le dourion y offre son jus rafraîchissant ; on y trouve un fruit gros comme une pomme, de couleur de pourpre, renfermant des pepins comme des gousses d'ail ; son écorce est épaisse comme une semelle de soulier : on l'appelle *fruit du roi*, outre les richesses des îles voisines, on trouve de l'ambre gris sur ses côtes.

Basilan, île de douze lieues de tour, est à trois lieues de Mindanao ; c'est en quelque manière un beau jardin fruitier : on y trouve tous les fruits de ces climats, et quelques-uns qui lui sont particuliers ; elle abonde en riz de diverses sortes ; les rivières y sont larges, les animaux nombreux ; le bois à bâtir y est commun, et les poissons abondans ; on y trouve du jayet de deux sortes. On compte quatre nations différentes à Mindanao : les Caragas, qui se font redouter sur terre et sur mer par leur courage ; les Mindanaos, qui sont Mahométans et perfides ; les Lutaos, qui vivent dans des maisons bâties sur des pieux au bord des rivières, qui ne cultivent ni ne sement, vivent de la pêche et du commerce ; les Sebanos, moins esti-

més que les autres, vivent dans des maisons élevées sur de si hauts pilotis qu'on ne peut les atteindre avec de longues piques; ils y montent avec le secours d'une perche. L'intérieur est habité par des peuples sauvages, sans liaisons avec les autres, amis de la liberté et de la paix. On y trouve aussi des noirs qui vivent en brutes, sans demeures fixes, nus, n'ayant d'abri que l'ombre d'un arbre, et pour armes que l'arc et la flèche. Une partie des habitans des côtes sont Mahométans, ainsi que ceux de Basilan et Gilolo; cette dernière est comme le siége de cette religion, et on y voit le tombeau de celui qui l'y apporta : ils n'en connoissent et n'en pratiquent que trois articles, l'abstinence du porc, la circoncision, la pluralité des femmes. En général ils sont sobres; le sel et l'eau sont les seuls assaisonnemens de leurs mets; leur habillement est simple, leurs maisons sont couvertes de nattes, la terre leur sert de siége, les feuilles d'arbres de vaisselle, et les cocos de tasses.

Ils ont des coutumes barbares : le père qui rachète son fils en fait son esclave; le fils en fait autant de son père; un bienfait est un titre pour réduire à cet état un homme avec ses parens; le vol y est en horreur; ils punissent l'inceste de mort, l'adultère par une amende; le roi y

est intimidé par les grands qui oppriment le peuple. Les Subanos ne font point la guerre comme membres d'un Etat, d'une famille, mais comme particuliers : leur droit est la force; celui qui tue et paye est estimé un homme courageux; il porte une marque de distinction ; plus il en tue et plus il est honoré; coutume barbare qui fait que nul n'y est en sûreté dans le voisinage d'un autre homme. Ils font de magnifiques funerailles aux morts, et ornent leurs sépulcres de palmes et de fleurs : chacun orne sa maison de sa bière. Les femmes y sont laides et modestes : une noce est célébrée par un festin qui dure quinze jours; leurs barques sont faites de cannes fendues; leur arme est un cric ondoyant; ils se servent aussi de la lance, du bouclier, et des dards lancés à la main. Les Mahométans s'y servent de la sarbacane avec laquelle ils lancent des petites flèches empoisonnées.

Les îles Moluques prennent leur nom du mot Moloc, qui en Malais annonce la grandeur : elles sont au nombre de cinq, semées dans un espace de vingt-cinq lieues à la vue l'une de l'autre : la principale est Ternate, située au nord, elle a sept lieues de tour; on y recueille du soufre; on y trouve un volcan qui l'agite, la secoue et la couvre de cendres et de pierres brûlantes:

le pays est montueux, presque inaccessible à cause des grands arbres qui la bordent et sont enchaînés par la canne des Indes : le climat est chaud et sec; il n'y a ni rivières ni sources; mais un lac : les pluies la rendent fertile; les vivres y sont légers. Le vent du sud-ouest y amène des maux cruels. Les hommes y sont presque noirs, d'une belle physionnomie : les deux sexes ont de beaux cheveux : leur habillement est d'une simplicité qui n'exclut ni l'élégance ni la richesse : ils se nourrissent de sagou, de maïs, de camattes, et parviennent à un siècle sans maladies : les hommes s'adonnent aux armes et les femmes à l'oisiveté. La noix muscade et le girofle étoient leurs principales richesses; mais ils les ont détruits pour satisfaire leur haine contre les Européens qui les recherchoient : la mer y fournit toutes sortes de poissons, et les montagnes des sangliers, des civettes et autres animaux; on y trouve une multitude de serpens d'une grandeur prodigieuse; on y remarque un perroquet blanc, qui parle peu et crie beaucoup; les simples y sont communs. A l'orient est un lac d'eau douce; voisin de la mer il hausse et baisse comme elle : on a tenté inutilement d'en faire un port.

Tidor est à deux lieues de Ternate : l'air y est plus sain; son circuit est de sept lieues; au midi elle a un volcan d'où descendent des sour-

ces chaudes et salutaires. On y compte 7000 hommes dont le chef réside à Hamolamo : son principal fruit est le girofle qu'on n'y cultive plus : la noix muscade y donne une bonne récolte; on y sème le maïs et le riz; mais la principale nourriture des habitans est le sagou. On y remarque trois arbres particuliers, toujours verds, mais ne rapportant point de fruits : l'antiloche dont le tronc, les branches et les feuilles distillent sans cesse une eau verdâtre bonne à boire : l'apilaga dont l'écorce coupée en long fournit une grande quantité d'eau; le troisième répand au loin une odeur et une ombre caustique.

Mutiel a un sol élevé, où l'on trouve du girofle : son air mal-sain fait qu'elle est déserte.

Machien a un volcan et fournit beaucoup de girofle aux Hollandais, qui y ont quatre forts et un comptoir.

Bachian a douze lieues de tour; c'est la plus grande des cinq : on y voit un volcan ; elle abonde en animaux et en fruits de toute espéce, en tabac et en sagou. Son roi est tributaire de Ternate.

On renferme encore quelques îles sous la dénomination de Moluques : elles sont à quatre-vingts lieues au nord de Ternate : Los Meaos qui a cinq lieues de tour; elle ne rapporte que peu

de girofle et n'a point de ports : ses habitans sont pêcheurs. Tafures n'a que trois lieues de circuit, mais elle est fertile en sagou, en cocos et autres fruits; cependant elle est déserte : on y voit un lac. Tagolanda a six lieues de circuit; elle a deux bons ports, une rivière profonde, un volcan, et produit beaucoup de fruits : près d'elle sont deux petites îles dont chacune a son volcan. Son roi peut mettre en mer huit à dix grandes barques armées. Siao est quatre lieues plus au nord : on y voit un volcan d'où descendent des pierres enflammées, et un ruisseau. Son roi fut chrétien, son peuple est idolâtre : on n'y compte que 3000 ames dans une étendue de quatre à cinq lieues : elle produit beaucoup de cocos, du sagou, des plantains et autres fruits, mais peu de riz.

Calonga est une île plus au nord, riche en sources tièdes qui descendent d'un volcan, l'arrosent et la fertilisent; elle nourrit cinq ou six mille habitans dans un circuit de six à sept lieues : elle a un port vers le nord.

Cauripa en est à quarante lieues : elle a une rivière profonde et un bon port : elle renferme 5000 hommes, tous idolâtres, et leur roi peut armer quinze grosses barques : le climat est tempéré, le terroir abondant en sagou et en fruits :

elle nourrit un grand nombre d'animaux; la mer, les rivières y abondent en poisson; le peuple y est guerrier et infatigable.

Bulan abonde en riz, en fruits; on y fait du salpêtre, on y travaille des mines de fer; c'est une province dans la même terre que Macassar, ainsi que Manados. Tous ces pays étoient compris dans l'archipel des Moluques. A l'orient est la terre des Papous dont les habitans sont noirs. Entre Amboine et Ternate sont les îles de Banda, riches en noix muscades et autres épices. Banda est la plus grande d'entr'elles; elle a la figure d'un fer à cheval; son rivage embelli par les muscadiers, dont le feuillage se revêt d'un bleu mêlé de noir, d'incarnat et de couleur d'or. Au milieu de l'île est une petite montagne d'où descendent les ruisseaux qui l'arrosent: ses habitans sont laids, mélancoliques, robustes, ornés de longs cheveux : ils cultivent la terre, n'obéissent qu'à la voix des vieillards.

Amboine a dix-sept lieues de tour, et fournit autant de girofle que les Moluques ensemble, mais il est moins bon : elle abonde en oranges, limons, citrons, cocos, cannes de sucre, etc. On y voit de très-beaux perroquets : ses habitans sont dociles, et deviennent d'excellens matelots et de bons soldats; ils savent se servir du

cimeterre et du javelot; le sol y est montueux, fertile en riz (1).

On sait que Ferdinand Magellan a découvert les Philippines : l'histoire de cette découverte

---

(1) L'amiral anglais Rainier s'est emparé, en 1796, des îles d'Amboine et de Banda. La population d'Amboine consistoit, à cette époque, en 45,253 habitans, dont 17,813 protestans, le reste musulmans ou indigènes. Le teint des Moluquois approche du noir lavé de jaune ; ils ont le corps tout nu, excepté une toile très-étroite à la ceinture, et un chapeau de diverses couleurs fait avec les feuilles du latanier. Les femmes, suivant Sonnerat, ont une longue robe ou espèce de sac, sans plis, fermé par devant ; elles portent un immense chapeau de sept à huit pieds de circonférence; ne sortent jamais et vivent renfermées : les prêtres ont le même habit des femmes, mais ils ont des bonnets qui s'élèvent en pointe : leur religion est une corruption du mahométisme. Leurs voisins, les Papoux, qui habitent auprès de la Nouvelle-Guinée, paroissent très-éloignés des Moluquois par leurs traits et leurs mœurs. Ils offrent plus d'analogie avec les Caffres de Guinée en Afrique. Ils sont robustes, d'une grande taille, d'un noir luisant, ont le nez écrasé, la bouche très-fendue, les yeux grands, la lèvre supérieure très-enflée et les cheveux crépus et d'un noir brillant. Ils sont braves, et cruels pour leurs ennemis. Les Papous sont très-peu connus, et leur sol est rarement fréquenté. Les Hollandais ont fait l'impossible pour vendre exclusivement les aromates précieux de tous ces pays. Ils

et de leur conquête se trouve facilement ailleurs. Je reviens à mon journal.

Après avoir rendu visite au gouverneur et à mes amis, je m'embarquai pour Cavité dans une banca faite du trone d'un arbre : je n'y trouvai pas le chevalier Charles Joseph de Milan, que je desirais y voir, parce qu'il étoit allé à la découverte des îles du Sud, entr'autres des îles Carolines, que lui-même avoit déjà vues. J'allai voir le château Saint-Philippe placé sur la pointe de terre qui forme la baie : il a quatre bastions, bien pourvus de petits canons, des casernes, des magasins, des citernes, une grande place d'armes. La vue de Cavité est à la vue de Manille, sur une langue de terre étroite, à l'extrémité de laquelle est le château ; elle est séparée de la terre par un mur, et on en pourroit faire une île avec peu de dépense : le port forme un demi-cercle, et est exposé aux vents du nord. Toutes les maisons en sont de bois ou de cannes ; l'église, le couvent des Dominicains sont aussi

---

ont mis plusieurs fois le feu dans les iles qui en produisoient aux environs de leurs propriétés. Mais leurs efforts ont été impuissans contre les lois immuables de la Nature ; les Moluques, la Nouvelle-Guinée et les terres des Papous, produiront toujours du poivre, de la muscade, du girofle, tant qu'elles existeront.

bâtis

bâtis en bois. L'arsenal est à la pointe du château ; trois à six cents Indiens y sont occupés à la fabrique des vaisseaux qu'on y fait d'un bois si dur et si épais que les boulets ne les traversent pas et y demeurent engagés ; ils sont si grands qu'il faut une tempête pour les faire avancer : cet arsenal est très-grand. Hors du mur de la ville est le faubourg Saint-Roch, situé au milieu d'une forêt d'arbres, et formé de maisons de bois et de palmiers : il est plus peuplé que la ville, et c'est le lieu où le raisin mûrit le mieux dans toute l'île.

Je m'embarquai enfin sur le galion qu'on avoit achevé de charger : ce vaisseau n'avoit que quarante-cinq pieds de quille, mais il étoit fort, et d'une bonne proportion : on y apporta en cérémonie l'image de Notre-Dame ; et le trouvant trop chargé, on en fit descendre plusieurs ballots et pains de cire ; mais les riches furent favorisés ; et même on exposa pour leur plaire, la sûreté de tous. On avoit construit sur les côtés du vaisseau deux espèces de citernes qui auroient été utiles ; on les défit pour mettre plusieurs ballots à leurs places, sans considérer qu'on avoit compté sur elles, quand on avoit embarqué les jarres qui contenoient la provision d'eau.

La navigation des Philippines au Mexique est très-dangereuse, parce qu'il faut traverser des

mers immenses, où les vents sont contraires, les tempêtes terribles. Nous ne sortîmes du port qu'avec lenteur : deux fois nous mîmes à la voile, deux fois nous fûmes obligés de mouiller : en cinq jours nous ne fîmes que trois lieues. Il fallut envoyer chercher de l'eau pour remplir les jarres déja vides. Je descendis à terre où nous fûmes à peine que les femmes et les enfans des noirs aboyoient comme des chiens contre nous, tandis que les hommes en embuscade, attendoient le moment de nous percer de leurs flèches; mais ils ne nous attaquèrent point; nous fîmes notre provision et revînmes tranquillement au vaisseau. Le vent, les pluies, retardant notre course, nous fûmes encore obligés de nous mettre à couvert sous le mont Batan : il fallut ensuite nous faire touer pour avancer un peu; enfin le vent du nord s'éleva, et nous fit passer devant les îles Maribèles ou Marabillas, d'Ambil et de Luvar; nous cotoyâmes ensuite l'île Mindoro, dont les montagnes recèlent des hommes indépendans encore, dont le teint est olivâtre; ils ont les cheveux longs, et le derrière orné d'une queue. Vis-à-vis celle de Maricavan, le vent contraire nous força de mettre à la cape; mais le vent nous fit rétrograder : il fallut regagner le chemin perdu, doubler quelques caps pour entrer dans le Varadero, baie en demi-cercle formée par une

langue de terre de Mindoro et de petites îles voisines : je voulus descendre pour chasser ; mais des bois impénétrables me forcèrent de revenir les mains vides.

Après avoir fait provision d'eau et de bois, nous mîmes à la voile, et laissant à droite Mindoro et quelques petites îles inhabitées et couvertes de verdure, nous passâmes entre celles de Bantam et de Marinduque : cette dernière est abondante en fruits, en racines nourrissantes, en sangliers, bufles, cerfs, singes ; le calme survint ensuite et ne nous permit pas de sortir du labyrinthe d'îles qui forme une route de quatre-vingts lieues. Enfin nous vîmes s'éloigner les îles Borias et Masuate ; nous mouillâmes dans la rade de Ticao où nous reçûmes encore des rafraîchissemens. J'y descendis pour m'y baigner : le village formé d'une trentaine de maisons de bois, est à demi-lieue du rivage. Là on nous apporta cinq cents bombones de cannes, pleins d'eau, longs de huit palmes et de la grosseur de la cuisse. Le vaisseau étoit devenu un jardin flottant par la multitude et la variété des fruits qu'on y avoit embarqués.

Le vent nous força de rester plusieurs jours dans cette baie, n'ayant pour dissiper notre ennui que la vue des combats de coqs dont on avoit un grand nombre dans le vaisseau. Le vent arriva

enfin, et nous essayâmes de sortir de l'Embocadero, détroit long de huit lieues, large de quatre à six, enfermé par les îles de Luçon, Borias, Ticao, Masuate, les Oranges, Capoul ou Capul, les Alupores, Palapa, Maripipi, Tagapola, Mougol, Kamandan et Limbangayan: nous nous trouvâmes bientôt à son entrée qui a deux lieues de large; mais la marée ne nous permit pas d'avancer, quoique le vent fût favorable, et nous passâmes la nuit dans l'agitation qu'inspire la vue du danger. Je voyais en tremblant la mer bouillonner autour de nous: heureusement la marée devint favorable, et nous fûmes dehors du détroit avant midi: tout l'équipage fut réjoui de se voir en pleine mer; on serra les cables, on laissa aller la chaloupe à la dérive, et le vent nous favorisant, nous résolûmes de passer les îles Larrons plus au nord qu'on ne faisait ordinairement, afin de pouvoir gagner plus facilement une grande hauteur. Le calme ralentit notre marche pendant quatre ou cinq jours, et déjà, on fut obligé de diminuer la portion de l'eau, parce qu'on n'en avoit pas. Une tempête violente vint ensuite nous tourmenter; la pluie l'appaisa, et nous y gagnâmes de l'eau qu'on s'empressa de ramasser: quand elle arrivoit, les matelots se déshabilloient pour la recueillir, et deux averses remplirent nos jarres vides.

Le 2 septembre un vent violent d'est fit amener les mâts de hune, parce que l'on craignoit qu'ils ne se rompissent ; on veilloit jour et nuit ; les vagues s'élançoient sur le galion et lui donnoient des secousses terribles. On exposa l'image de Saint-François Xavier, et le général fit un vœu pour la conservation de notre grande voile, qui seule alors nous soutenoit. Le vent devint favorable quelque tems après : on rehissa les mâts de hune : on pêcha des bonites, des cacherotas ; mais ce beau-tems dura peu ; le vent, la pluie devinrent si violens qu'on ne pouvoit faire monter les matelots sur le pont qu'à force de coups de bâton. Quelques jours après nous vîmes quatre des îles Mariannes ; la plus grande avoit la figure d'une longue selle de cheval ; la seconde avoit un volcan pointu et rond que l'on nomme *Grigra :* il a trois lieues de circuit, il en sort toujours de la fumée ; vers le midi il est habité.

On donna d'abord à ces îles le nom de Las Velas ; puis le penchant que leurs habitans avoient pour le vol leur fit donner celui de Larrons. Les Espagnols s'emparèrent d'Yguana ou de Guan et s'y établirent ; des missionnaires vinrent y prêcher leur religion et furent peu écoutés. Aujourd'hui encore ils n'étendent pas leur domination au-delà des îles Sarpana et

Iguana. Elles s'étendent, disent les Espagnols, à une distance considérable. Voici les noms de celles qui sont connues. Yguana, Sarpana, Buona-Vista, Saespara, Anatan, Sarigan, Guagan, Alamaguan, Pagon, Griga, Tinay et Maug, Urrac, Pattos, Desconosida, Malabrigo, Guadalupe, les trois Tzola qui s'étendent du trente-quatre au trente-six degré de latitude. Le vaste Océan Pacifique est traversé par une longue suite d'îles dont les mieux connues en 1696 sont inhabitées, ne nourrissent point de quadrupèdes, mais beaucoup d'oiseaux que l'on tue à coups de bâton; ce sont les Gallapagos, qui doivent leurs noms aux tortues qu'on y trouve : elles sont presque sous la ligne.

La principale des Mariannes est Yguana où les Espagnols ont un port gardé par quatre-vingt-dix hommes : ils ont aussi une garnison dans Sarpana. Les vaisseaux n'en approchent pas à plus de trois lieues : il y a deux colléges dans la première, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles; et leur entretien, celui des missionnaires, des soldats, du gouverneur, est fourni par la Nouvelle-Espagne : une patache leur porte ce dont ils ont besoin : les maisons des Jésuites y sont de terre, celles des habitans sont des espèces de grottes couvertes de bois et de feuilles de palmier. Leur figure est gigantesque; ils sont

corpulens et forts, et portent des fardeaux de cinq cents livres ; excellens nageurs, habiles plongeurs, la mer leur fournit des poissons ; ils vivent errans et nus, ne connoissent point l'usage du feu, ni du fer, mangent le poisson crud ou pourri, ont des cocos, des racines et de l'eau pure. On n'y fait rien que par échange. Ils vénèrent leurs ancêtres, gardent leurs crânes dans leurs huttes et les invoquent dans le besoin : leur langue diffère de celle des Philippines : leur seule arme est la javeline, dont la pointe est armée d'un os ou d'une pierre. On n'y trouve que des fruits et des poules ; on y sème aujourd'hui du riz et des légumes ; on y a porté des chevaux, des vaches, des cochons ; on n'y voit aucun animal venimeux.

Leur fruit le plus singulier est le *rima* qui leur sert de pain : il est gros comme la tête, a la couleur de la datte, est hérissé de piquans, et renferme un noyau blanc : on le mange bouilli et rôti, il se garde cinq à six mois ; il a le goût de la figue d'Inde. Le Douedou porte un fruit semblable à la poire, la pulpe en est blanche et molle : il renferme quinze noyaux qu'on mange rôtis ; ils ont le goût de la châtaigne. On y trouve aussi différentes racines ; les montagnes y sont couvertes de cocos ; les eaux y sont excellentes ; l'air y est bon. Leurs

habitans y fabriquent des bateaux extraordinaires par leur construction et leur vîtesse ; ils sont faits de deux troncs d'arbres courbes et creux, cousus et joints avec de la canne des Indes : leur voile est triangle et de nattes ; ils ne font que la changer de place pour changer leur route, et pour que leur poupe devienne proue : ils font dix ou douze milles d'Italie par heure. C'est avec ce frêle bâtiment qu'on a vu des Insulaires faire des courses de trois cents lieues.

Nous continuâmes notre route en cinglant vers le nord : un jour le ciel parut d'une couleur violette avec des nuages verds, ce qui m'étonna beaucoup, n'ayant vu le même phénomène nulle part. Le calme nous prit ensuite. Nous étions dans des parages où l'on remarque une grande variation dans l'aiguille aimantée. Elle commence au cap Saint-Bernadin au 12 et 13°, et va toujours en augmentant jusqu'au 18 et au 20 pendant plus de 1000 lieues, puis elle diminue jusqu'au cap Mendocino, où elle ne se trouve plus que de deux degrés : cette variation est tantôt nord-est, tantôt nord-ouest, ce qui en rend l'explication difficile.

Nous étions sous la latitude de 23° 30′ quand nous fûmes accueillis d'une grande tempête qui nous obligea de mettre à la cape : elle s'appaisa, et l'on prit tant de poissons qu'on les dédaignoit.

On mettoit autour de l'hameçon un chiffon qui lui donnoit l'air d'un poisson volant, et ces bonites l'avaloient avidement. Quelques jours après nous prîmes quatre requins, dans le ventre de l'un desquels on trouva sept petits vivans; nouvelle preuve que ces animaux sont vivipares. Un des marins m'assura avoir vu de petites baleines dans le ventre de leur mère. Comme on ne se soucioit plus de la chair de ces poissons, on s'en divertit; on en attacha deux ensemble, et on les vit s'entraîner tour à tour; on en attacha un à une planche, et ne pouvant s'enfoncer, il couroit rapidement sur la surface. Le calme revint; mais on ne s'en attrista pas: nos pilotes commencèrent leur neuvaine avec quantité de lumières et de petites lanternes; ils nous régalèrent avec des confitures, puis il y eut des danses et des espèces de farces imaginées sur-le-champ.

Vers le 29e on veilla pour éviter deux rochers, et vers le 31, on espéra voir une île imaginaire qu'on nomme *Rica de oro*, mais que personne n'a vue. La tempête nous surprit encore peu après, et rompit la barre de notre civadière; toutes les voiles étoient abattues, excepté celle-là; et le vent grossissoit toujours; le vaisseau s'élevoit au sommet de très-hautes montagnes d'eau, puis descendoit dans d'épouvantables

vallées où nous croyions à chaque instant trouver notre tombeau ; les vagues s'élançoient pardessus le vaisseau ; on ne pouvoit y allumer du feu ; il falloit manger tout froid, et, qui pis est, se passer de chocolat : on ne pouvoit rester debout, ni assis ; l'on étoit renvoyé comme un ballon, toujours en danger de se casser la tête contre quelque coffre ou quelque autre ustensile ; pendant cette agitation effrayante, un matelot prit un petit oiseau, semblable à un serin, à qui le vent n'avoit laissé d'asyle que les cordes du vaisseau : on essaya de le garder en cage ; mais il étoit si exténué de fatigue, qu'il mourut le même jour ; on lui trouva du sable dans le ventre. D'où pouvoit-il venir ? peut-être, disoit-on, de Rica de Plata, île qui pourroit bien être aussi imaginaire que Riea de oro. Vainement on cherche l'une et l'autre, ainsi que celles de Salomon.

Le froid se faisoit sentir vivement, quoique nous ne fussions encore que sous le 33° 30′ de latitude septentrionale. Les courans nous favorisoient, les tempêtes nous retardoient : quelquefois il tomboit une pluie très-fine que les Espagnols nomment *Garuva* : les Indiens, les noirs, peu accoutumés à de telles impressions, les trouvoient peu supportables ; les pluies gâtèrent plusieurs balles d'étoffes de soie et d'éven-

tails de la Chine. Mais si l'on ne s'élevoit pas autant vers le nord, on ne pourroit le gagner dans la suite et parvenir à la Californie. Une patache qui ne s'éleva que jusqu'au 35° et ne s'y maintint pas, ne put jamais rencontrer les signes qui annoncent la terre, et tout son équipage seroit mort de faim, si elle n'avoit découvert une île qu'on nomma *Saint-Sébastien*, où ils firent provision d'eau dans un lac, et d'oiseaux qu'ils salèrent et mirent dans des vaisseaux de terre : cette île étoit petite, plate et couverte de beaux arbres.

Nous étions parvenus au 36° 37′ quand nous aperçûmes un pigeon qui nous parut être d'un bon présage : nous comptions que dans un mois nous pourrions voir la terre. Ce pigeon pouvoit avoir été enlevé par le vent hors de l'île qu'une Espagnole qui s'y noya, fit nommer *D. Maria Laxara*, et où l'on dit qu'il s'en trouve des vols qui obscursissent le jour. Quoiqu'ils aient le bec et les plumes semblables au pigeon, ce sont des oiseaux de mer qui ont les pieds palmés. Notre navigation continuoit, quoique souvent troublée par les orages, qui nous obligeoient de recourir à la pompe : le froid étoit grand, et on distribua du vin à l'équipage pour réchauffer l'estomac. La pluie vint encore nous incommoder ; mais comme elle fut précédée

d'éclairs et de tonnerres, on la reçut avec plaisir, parce qu'on est persuadé qu'ils annoncent le voisinage des terres ; ce dont il est permis de douter. Le feu Saint-Elme brilla sur le haut du mât, et les passagers le saluèrent comme un présage de beau tems. Il vint en effet, mais fut de courte durée : de nouveaux orages s'élevèrent : puis le ciel s'éclaircit, le soleil succéda à des jours tristes et nébuleux, et les fit oublier.

Il faut beaucoup de courage et de patience pour cette longue traversée : on y est exposé à une faim, à une soif cruelles ; il faut veiller sans cesse, et être toujours ballottés par les chocs que le vaisseau reçoit des vagues : des petits animaux qui s'engendrent dans le biscuit, se répandent en peu de tems dans les cabines, les lits, les plats où l'on mange, et ils s'attachent à la chair : des vermines de toutes couleurs vous sucent le sang ; les mouches et les vers infectent la soupe dont on se nourrit ; souvent le corps se couvre de pustules : j'éprouvai une bonne partie de toutes ces misères ; d'abord nourri avec des poulets, je le fus ensuite avec du buffle salé, viande si dure, que pour la manger il falloit la battre longtems avec un morceau de bois dont elle étoit peu différente, et qui ne la rendoit pas plus digestible. Les jours maigres, l'ordinaire étoit un poisson rance cuit avec de l'eau et du

sel : à midi on mangeoit la soupe où les vers obscurcissoient le bouillon, et je doutois s'il falloit l'appeler maigre ou gras : après le diné, on prenoit un peu d'eau et de suere. Les confitures et le chocolat sont les alimens du plus grand secours aux passagers, parce qu'ils ne se corrompent point.

Les pluies, le froid, la mauvaise nourriture rendirent malades un grand nombre de nos matelots; ce voyage est si pénible que l'avidité du gain peut seule le faire entreprendre; il rapporte 150,200 pour cent de profit aux marchands, 9 pour cent aux facteurs, et les matelots sont très-bien payés; aussi en voit-on beaucoup qui jurent de ne plus s'y exposer, et qui, dès qu'ils sont à terre, ne pensent qu'à en préparer un nouveau : on trouve des personnes qui l'ont fait dix fois. Il n'en faut qu'un pour les enrichir.

Cet océan Pacifique mérite peu son nom : ses mouvemens orageux devroient lui faire donner celui de Turbulent : souvent les vagues étoient si violentes qu'il falloit dix hommes au gouvernail. La vue d'un morceau de bois travaillé nous parut être une marque que nous étions voisins de la terre; nous étions alors au-delà du 37° de latitude. Les vents contraires nous retardant sans cesse, on diminua les rations : les mieux traités prenoient une tasse de chocolat le matin, une le

soir, et le dîné étoit entre-deux. Nous vîmes encore un morceau de bois, puis un tronc d'arbre avec ses branches, et plusieurs thons, poissons qui s'éloignent peu des terres, et se montroient autour de nous. Parvenus au 39° 38' nous portâmes à l'est : un vol nombreux de canards passa devant nous, le vent du nord s'éleva, il gela, et les noirs, accoutumés à un climat où l'on sue sans cesse, se cachoient sous les ponts et dans les cages à poulets. On espéroit voir bientôt la terre, et je l'espérai si bien que j'avois gagé une paire de boutons d'or montés en émeraudes. La tempête nous rejeta vers le sud, la grêle, les pluies la suivirent et durèrent plusieurs jours : le feu Saint-Elme vint nous annoncer des jours plus agréables : on cherchoit en vain les herbes qu'on découvre toujours à quelque distance de terre. La mer redevint furieuse; elle ne s'appaisa que pour s'agiter plus violemment encore, et la nuit nous n'osions avancer dans la crainte de nous briser contre la terre que nous ne pouvions voir. Enfin une herbe fort longue ayant une grande racine bulbeuse vint réjouir nos yeux, et faire renaître nos espérances. Alors les matelots prenant une cloche, la portèrent à la proue, et formèrent la Cour des Signes et publièrent des ordres pour juger les officiers du vaisseau. On chanta le *Te Deum* on se congra-

tula au son des tambours et des trompettes, comme si l'on eût atteint le port, qui cependant étoit encore à 700 lieues de nous. Le premier matelot qui avoit vu l'herbe, reçut en présent une chaîne d'or. Nous vîmes, le jour qui succéda, un Lobillo, poisson qui a la tête et les oreilles du chien, et la queue telle qu'on peint celle des sirènes : nous vîmes aussi une canne de sucre flottante, tous signes que la terre n'étoit pas éloignée. Après quelques jours désagréables, on érigea la cour maritime des signes : le président et deux juges habillés ridiculement, s'assirent sous un dais; puis ils jugèrent le général, les officiers, les passagers : on lisoit les accusations, qui étoient suivies d'une sentence de mort dont on se rachetoit avec du chocolat, du sucre, du vin, des confitures, de l'argent; et celui qui n'étoit pas prompt à payer recevoit des coups de corde; l'autorité, ni le respect ne peuvent sauver personne. Les amendes furent partagées ensuite entre les matelots.

Les mauvaises voiles du galion le faisoient avancer avec lenteur ; nous ne voions point encore la terre ; cependant la vue de quelques serpens nous annonçoit qu'elle n'étoit pas loin. Nous examinâmes une de ces herbes qui nous avoient rendu l'espérance : elle avoit plus de 18 pieds de long, étoit grosse comme le bras vers la

racine, qui ressembloit à un oignon, creuse en dedans, couverte de coquillages dans sa partie la plus mince qui semble être la partie qui touche au rocher où elle croît, tandis que la racine est en haut. Elle étoit sans goût. Enfin on découvrit l'île Sainte-Catherine avec les îles qui l'environnent, peuplées de sauvages, et plus loin la baie de Toque. Notre joie fut extrême à cette vue; les ancres furent préparées, les canons qu'on avoit mis à fond de cale furent remis sur leurs affûts, et l'on espéra être bientôt délivré des misères qu'on éprouvoit. Le capitaine du vaisseau, titre sans office, mourut du Berben, maladie qui surprend quand on approche de l'Amérique; elle fait enfler le corps et l'on meurt en parlant : le scorbut régnoit aussi parmi nous, et nous faisoit desirer vivement d'arriver. Nous cotoyâmes l'île de Cenisas ou des Cendres, qui n'est qu'à dix lieues du Continent : elle a 11 lieues de long, quatre à six de large; mais on n'y voit ni arbres ni habitans : plus loin, nous découvrîmes l'île de Cerros, qui a 30 lieues de tour, et est terminée par des caps élevés qui lui donnent la figure d'une selle à cheval. Deux jours après on vit la terre au coucher du soleil, mais elle étoit encore fort éloignée, puis nous la cotoyâmes, c'étoit une terre haute vis-à-vis du canal Saint-Lucas; nous arrivâmes bientôt

vis-à-vis

vis-à-vis le cap de ce nom, qu'on pourroit appeler le *Chauve*, car on n'y voit aucun vestige d'arbres. Il est au 22e degré 50 minutes latitude nord.

Il fait partie de la Californie, qui renferme différens ports, et diverses peuplades : celui de Monterey est assez profond, ses environs fournissent du bois pour bâtir les vaisseaux et autres usages; ses monts nourrissent des ours, des cerfs, et autres animaux. A quelques lieues vers le nord-ouest est une rivière rapide où l'on ne peut entrer : les habitans sont bons et disposés à faire amitié avec les étrangers, mais ceux de la baie Saint-Quentin sont guerriers et perfides. Le port de los Reyes, celui de Saint-Gaspard sont bons : partout on trouve d'excellens poissons, des baleines. Dans le canal de Californie, les habitans se servent de radeaux, vont nus, sont bons nageurs, dorment sur terre, par-tout où ils se trouvent, et dans l'hiver, échauffent la place avec du feu, puis se couchent sur les cendres. Ces peuples sont divisés par des inimitiés cruelles et par un langage différent : tous sont idolâtres, vivent de chasse, de racines, d'herbes et de figues d'Inde dont leur pays est rempli.

Nous traversâmes l'entrée du canal de Californie; nous croyions voir les trois Maries et

ne pûmes les découvrir. Les trois maries ou les trois sœurs sont au 31e degré latitude nord sur les côtes de la Californie : on dit qu'il y a de bons arbres, de l'eau, du gibier, et que les corsaires les visitent souvent. Le calme nous laissa au milieu, et nous pêchâmes des tortues qui flottoient endormies, et dont la chair ressemble à la vache, mais n'en a pas le goût; nous prîmes aussi des requins et des dorades. Le jour suivant nous découvrîmes la Nouvelle-Espagne dont la côte est habitée par des Indiens pacifiques; nous ne pûmes en approcher à cause des courans. Nous suivîmes ses montagnes, qu'on dit être remplies de mines d'or et d'argent, et nous vîmes autour du galion des serpens de diverses couleurs que le courant des rivières avoit entraînés. On tira des coups de mousquet pour obtenir des rafraîchissemens, mais on ne nous entendit pas; seulement nous vîmes vers le soir deux feux allumés sur ces hautes et stériles montagnes. On mit la chaloupe en mer pour descendre à terre celui qui devoit porter les lettres pour Mexico, et ceux qui avoient le scorbut y descendirent aussi. Le pays que nous avions devant nous étoit la Nouvelle-Galice où l'on trouve quelques ports; celui de la Nativité dont un rocher gêne l'entrée, et celui de Chiamela bon pour les bar-

ques, vaste, couvert de petites îles, riche en perles et en bons poissons. Quand nous fûmes dans le voisinage du port de Salagua, nous tirâmes un coup de canon pour nous annoncer. Les montagnes nous paroissoient toujours chauves et escarpées : la mer y est ordinairement calme : le ciel y est serain et sans nuages, excepté de juin en décembre, tems de la saison des pluies. Nous y éprouvâmes une chaleur extrême; nous vîmes le port Siguataneio, dont l'entrée est gênée par trois écueils; on y pêche des perles, on y fait le sel : le pays commence à y être moins stérile; quelques petits arbres y revêtent les montagnes. En nous approchant de terre, nous fûmes tourmentés par les cousins et de petites mouches. Notre chaloupe revint avec quelques rafraîchissemens. Nous vîmes Saliua, lieu voisin des vallées, et où croit le cacao et la meilleure vanille; au-delà est le port Patatan, puis la côte del Calvario où l'on trouve beaucoup de cacaotiers et de la vanille; enfin nous approchions d'Acapulco, sur la côte du Mexique; et nous rencontrâmes une grande barque qui nous apportoit des rafraîchissemens, qui furent utiles à tous, mais surtout aux malades; poussés par un vent favorable, nous entrâmes dans le port d'Acapulco, par sa grande embouchure; on passa la

nuit à nous tuer, parce que ce port fait en limaçon, demande un vent différent pour entrer, et pour mettre le vaisseau en sûreté près de terre. Là, nous nous embrassâmes, nous chantâmes le *Te Deum*, et nous attendîmes pour descendre la visite des officiers du roi. Ils vinrent, et quand ils furent partis, on porta à terre l'image de la Ste Vierge, et je l'accompagnai jusqu'à l'église paroissiale. Je ne trouvai point d'auberge dans la ville, et je fus obligé de me rendre dans un couvent de Cordeliers où je fus bien reçu. Acapulco est plus un village qu'une ville; ses maisons ne sont faites que de bois, de boue et de paille; elle est située au pied de très-hautes montagnes qui la couvrent à l'orient, et y font régner de grandes maladies de novembre en mai; la chaleur y est alors insupportable, aucune pluie ne rafraîchit l'air pendant sept mois; les vivres y viennent de campagnes éloignées, et y sont chers; les logemens y sont très-chauds, très-incommodes, et très-mal-propres : ce lieu n'est habité que par des noirs et des mulâtres; tous les Espagnols s'en retirent quand ils ont fait leurs affaires; enfin il n'y a de bon que son port dont le fond est égal partout, et dans lequel les vaisseaux sont renfermés comme dans une cour ceinte de montagnes très-hautes, et amarrés aux arbres du rivage. Il est défendu par un château

qui a quarante-deux pièces de canon ; son gouverneur en retire 20000 pièces de huit par an, et ses officiers en ont presqu'autant. Le curé en gagne souvent jusqu'à 14000, en faisant payer très-cher la sépulture. Le port y nourrit tout le monde; un noir se contente à peine d'une pièce de huit par jour, et l'hôpital s'y enrichit.

A deux lieues de là, est le port Marqués dont le fond est bon et profond, et qui reçoit souvent des vaisseaux du Pérou, chargés de marchandises de contrebande. Les montagnes qui sont derrière ces deux ports sont remplies de cerfs, de lapins, et d'autres quadrupèdes, de perroquets, de tourterelles, dont la pointe des ailes est colorée, et qui volent jusque dans les maisons, des merles à longues queues, des canards et autres oiseaux.

Les officiers et les marchands du vaisseau descendirent, un grand concours de commerçans de Mexico s'y joignit, et le village désert devint une ville peuplée et riche : les provisions y vinrent de toutes parts. J'allai rendre visite à un Espagnol venu du Pérou, qui, au lieu de chocolat, me servit des feuilles du Paragnai, recueillies sur un arbre semblable au myrte, séchées à l'ombre, puis au four : elles sont plus en usage au Pérou que le chocolat; cette

nourriture est saine dans un climat sec ; mais elle est insipide et peu nourrissante ; elle excite le vomissement et ôte l'appétit. Les autres jours, je vis le petit château, qui n'est redoutable que par ses beaux canons de fonte qui défendent l'entrée du port ; et de là j'allai au pied de la montagne, où est une fontaine, l'unique récréation de ce triste lieu : il y a peu d'eau, mais elle est bonne. Souvent incommodé par l'excessive chaleur et par les moucherons, je le fus un jour par un marchand du Pérou, dont le babil inutile me donna un grand mal de tête.

On avoit déchargé le vaisseau, et les portefaix firent une espèce d'enterrement allégorique, pour annoncer que leur gain étoit fini. Quelques heures après, on sentit un tremblement de terre, annoncé par un grand bruit dans les montagnes : ils y sont très-fréquens.

Je me préparai pour le voyage de Mexico et louai trois mules ; mais avant de partir, j'admirai les courses de chevaux que firent les noirs et les mulâtres d'Acapulco : ils étoient au nombre de cent ; quelques-uns couroient l'espace d'un mille d'Italie, se tenant par la main, ou s'embrassant sans jamais lâcher prise. Je sortis le lendemain d'Acapulco, montai, descendis des monts pendant trois heures ; j'arri-

vai à Attaxo, lieu composé de cinq cabanes couvertes de paille et environnées d'une palissade : c'est là que je célébrai le Mardi-gras de l'année 1697, et tout y est très-cher. Le bois voisin étoit plein de gibier, j'y tuai des Chiachialacas, oiseau couleur cendrée, à longue queue, et qui est aussi bon qu'une poule qu'il égale presque en grosseur. On y trouve des beaux limoniers et orangers dont personne ne va cueillir les fruits.

Je traversai ensuite des montagnes, des forêts de bois de brésil, je ne trouvai dans ces lieux que des galettes faites avec du maïs écrasé, détrempé et cuit à un feu lent, sur des plats de terre : le pays cessa ensuite d'être montueux, et j'arrivai à Los Posuelos où je tuai un coq de montagne, qu'on y nomme faisan, qui a la queue et les ailes longues, les plumes noires, un panache sur la tête, et un cou semblable à celui d'un coq d'Inde. D'autres montagnes succédèrent à la plaine : je fus obligé de monter pendant une lieue sur la roche vive, sur celle du Perroquet et d'en descendre de même. Je passai à gué une rivière qu'on passe ordinairement sur des radeaux faits de planches croisées, soutenues par des calebasses. J'arrivai à Los dos Caminos, le premier village que j'eusse encore rencontré : les Indiens vinrent me servir : au-

delà, il fallut franchir la noire montagne de Los Caxones qui a une lieue de haut, et en traverser quelques autres pour arriver à Trapiche de Massatlan, où je trouvai du bon pain : on y trouve un beau pressoir à sucre qui lui a donné son nom : dans son voisinage on trouve beaucoup de cerfs et une mine d'argent. J'éprouvai quelquefois un froid piquant. J'arrivai à Cilpancingo, village commode au milieu de vallées fécondes en maïs qu'on garde dans de petites granges faites de bois et de terre : les filles, pour s'y conserver le teint, se le couvrent d'une pâte qu'elles font avec une fleur jaune. Zumbango est un village dans un long chemin dénué d'arbres; ces villages ont une maison qui appartient à la communauté, où les Indiens viennent servir les voyageurs : la commune fournit le sel et le bois; ils tiennent les chambres nettes; on y trouve toujours un autel sur lequel est une image de quelque saint.

Après avoir traversé Rio de las Balzar, nous sentimes deux fois un tremblement de terre, précédé d'un bruit souterrain semblable à un coup de canon : on sut dans la suite qu'il avoit renversé des maisons dans Acapulco. En chemin je tuois toujours quelques oiseaux qui servoient à nos repas : nous arrivâmes à Pueblo novo où l'on voit un grand lac rempli de canards. J'ad-

mirai l'ordre établi dans Armacusac : à quelle heure que le voyageur arrive, le sergent et l'hôte accourent à la maison commune pour préparer le repas, les lits, et dans un instant on y trouve des serviettes, de l'eau, du bois. Dans l'une de ces maisons je trouvai un teponaste ou tambour dont les Indiens se servoient autrefois : il étoit d'un tronc de bois creux, long de trois pieds, et fermé de peaux aux deux bouts : on peut bien l'entendre de demi-lieue.

Nous arrivâmes dans Cornavaxa, ville qui appartient au marquis della Vallé, descendant de Cortez, qui conquit le Mexique en 1522 : elle est riche; les productions de son territoire y appellent le commerce. Sur le sommet de la montagne de son nom est le petit village de *Guisilac*, dont les habitans font avec certaines herbes une liqueur aussi enivrante que le vin; elle a quelque ressemblance avec l'hydromel par le goût et la couleur. Après avoir passé pendant la nuit une montagne affreuse couverte de pins, la neige tomba sur nous abondamment; la pluie lui succéda, et c'est par ce tems que j'entrai dans Mexico, en suivant une chaussée faite sur le lac.

J'allai saluer le comte de Montezuma, vice-roi du royaume, qui me fit beaucoup de civi-

lités. J'y vis arriver les syndics de deux villages d'Indiens, portant un grand arbre chargé de fleurs qu'ils laissèrent devant lui : c'est ainsi qu'ils annoncent qu'ils ont une requête ou un mémoire à présenter. Je visitai différentes églises, dont plusieurs sont très-riches et bien ornées. La ville nommée par les Indiens *Tenohtitlan*, par les Espagnols, Mexico, est située au milieu d'une vallée plate qui a vingt lieues de long sur dix de large : dans sa partie orientale on trouve un lac où se rendent une multitude de rivières; le sommet des montagnes qui l'environnent est d'une très-grande élévation.

La ville est dans une plaine marécageuse, ce qui fait que les bâtimens s'y enfoncent insensiblement; sa forme est quarrée et ressemble à un échiquier à cause de ses rues droites, larges et bien pavées, qui répondent aux quatre vents principaux : son circuit est de deux lieues; on y entre par cinq chaussées; elle le dispute aux meilleures villes d'Italie, pour la bonté des édifices et les ornemens des églises : elle l'emporte par la beauté des dames; elles aiment autant les Européens que les Créoles les haïssent; ceux-ci haïssent jusqu'à leurs père et mère s'ils sont Européens. Cette ville renferme 100,000 habitans, mais la plupart noirs ou mulâtres. On y compte vingt-deux couvens de filles, et vingt-

neuf d'hommes, et tous sont riches. L'archevêque y jouit de 60,000 livres de revenu, le doyen de 11,000, les dignitaires de 8000, les simples chanoines de 6000 : les revenus de l'église métropolitaine montent ainsi à 300,000 pièces de huit.

Le climat de Mexico est tempéré : on y a toujours froid à l'ombre, toujours chaud au soleil : l'air n'y est pas mauvais; les pluies durent depuis juillet jusqu'en septembre. Les habitans appellent froides, les douces nuits dont on y jouit : un Européen s'y plaît, parce que le froid ni le chaud n'y sont point incommodes ; des pluies fécondes y donnent trois récoltes par an ; le maïs ou blé d'Inde y est très-commun. On n'y a point de monnoies de cuivre; dans les marchés, les noix de cacao en servent, on en donne soixante à quatre-vingts pour une réale. Les fleurs et les fruits de toute espèce s'y vendent toute l'année.

L'empire du Mexique se forma de sept nations diverses, et avoit eu dix rois lorsque Cortez parut sur ses côtes; ils furent d'abord élus par le peuple. On a trouvé dans la situation de Mexico la bête de l'Apocalypse; ses sept nations ont paru être ses sept têtes, ses dix rois ses dix cornes : on y trouve ce qu'on veut quand

on l'y cherche; mais aujourd'hui on n'y cherche plus rien.

Les Mexicains n'avoient point de lettres et se servoient d'hiéroglyphes. Ils avoient des roues peintes qui contenoient l'espace d'un siècle divisé par années, pour y dessiner avec leurs caractères propres les choses mémorables qui les distinguoient : l'année solaire y étoit de trois cent soixante-cinq jours, leurs mois de vingt, ils n'étoient point divisés par semaines : dès qu'un siècle étoit terminé, on brisoit tous les vaisseaux, et l'on éteignoit le feu, parce qu'on s'imaginoit que le monde devoit finir avec un siècle. Le premier jour étant arrivé, le son des instrumens invitoit à remercier Dieu d'avoir donné un nouveau siècle : on achetoit de nouveaux vaisseaux, et on alloit en procession solemnelle recevoir un feu nouveau du grand prêtre. Ils avoient une espèce de jubilé tous les quatre ans; on s'habilloit en pénitens, on alloit çà et là en procession en se demandant pardon les uns aux autres : on immoloit à son idole des esclaves, on leur ouvroit l'estomac et on en tiroit le cœur palpitant dont on frottoit la face de l'idole. Ils avoient plusieurs autres sacrifices sanglans. Ces idoles étoient dans des espèces de temples : une des plus remarquables est celle de la pluie; ils

la nommoient *Tlaloc*, celui qui rend la terre féconde. Elle étoit de la taille d'un homme; son visage étoit horrible et oint d'une liqueur qui distille de certains arbres; dans sa main droite elle tenoit une feuille d'or battu; dans la gauche un cercle de plumes bleues; son habit étoit aussi de plumes bleues, et recouvert de croissans blancs faits avec du poil de lapins. Sur sa tête étoit un panache de plumes blanches et vertes; ses jambes étoient peintes en jaune avec des grelots d'or autour.

Les Indiens sont habillés d'un pourpoint court, et de larges hauts-de-chausses; ils portent sur leurs épaules un manteau de diverses couleurs, qui passe sous le bras droit et se lie sur l'épaule gauche : ils ne quittent jamais leurs cheveux; les femmes ont des jupes étroites remplies de figures de lions, d'oiseaux et autres animaux ornés de plumes de canards, et au-dessus un habit semblable à un sac qui recouvre une fine toile de coton. Tous ont le teint brun, et ils se le barbouillent d'herbes pilées ou de la terre détrempée; ce qui, disent-ils, leur rafraîchit la tête et rend leurs cheveux noirs et doux.

Les noirs et les mulâtres y sont très-insolens, et on craint qu'ils ne se révoltent un jour : les Indiens abattus se sont plongés dans l'oisiveté,

et ne s'attachent qu'à tromper ceux qui les ont soumis. Quelques-uns font différentes figures avec des plumes de différentes couleurs; d'autres travaillent en bois très-délicatement : timides dans l'adversité, ils sont cruels dans la prospérité; ils sont très-malheureux sous les Espagnols.

Le pain manqua dans la ville, et la populace soulevée vint demander du pain au vice-roi, qui les intimida en garnissant de pierriers les fenêtres de son palais; puis il chercha les moyens de faire cesser la famine. Je vis peu de jours après faire la procession de la Passion : je n'y remarquai de singulier qu'une compagnie de soldats en deuil, la salade en tête et traînant la pique : au milieu d'eux un homme portoit une tunique au haut d'une lance. Je vis l'église fondée par Cortez : le chœur est orné de quantité d'ouvrages de sculpture en bois de senteur, de très-belles figures et de beaux feuillages ; autour sont plusieurs chapelles dorées ; le portail en est magnifique : c'est la cathédrale et, elle a onze suffragans qui tous ensemble ont 516,000 pièces de huit, outre un casuel qui égale dix fois cette somme. Je vis porter le Saint-Sacrement en carrosse tiré par quatre mules. J'allai voir le collége de Sainte-Anne des Carmes-Déchaussés : leur petite église est en quelque manière une petite

masse d'or : le couvent est vaste, et c'est là que se tiennent les assemblées du chapitre ; la bibliothèque renferme 12,000 volumes ; leur jardin a une lieue de tour et est traversé par une rivière ; ses arbres fruitiers rapportent annuellement 13,000 pièces de huit ; on y trouve quarante espèces de poires ; les pommes, les pêches, les coings sont les principaux fruits qu'on y trouve. Il est situé au pied de hautes montagnes : on y voit encore un jardin de fleurs, des réservoirs pleins de poissons, et des fontaines curieuses. Le couvent de l'Incarnation est aussi très-vaste : on y compte cent religieuses et trois cents servantes. J'allai aussi au trésor royal : on me dit que les droits du roi montoient à 600,000 marcs tous les ans ; on le frappe au coin du roi, après qu'on en a séparé l'or qui s'y trouve mêlé : s'il ne s'en trouve pas quarante grains par marc, on le néglige.

Un jour je rencontrai le gouverneur du Nouveau-Mexique, que j'avais connu à Naples. Il me dit que ce pays étoit habité par les Chichimaques, peuple d'une adresse extrême à tirer de l'arc, et si avide de la chair des mules, qu'il attaque les voyageurs, seulement pour leur enlever leur monture : ils se peignent le corps, se révoltent souvent, mais se défendent foiblement avec leurs flèches. Le roi y entretient

six cents cavaliers armés d'un bouclier, d'un mousquet et d'une demi-pique. Ils ont ordre, non de tuer ces hommes sauvages, mais de les enlever pour qu'on puisse les instruire. Le pays est plat, commode pour les voitures, et peu habité; il est fertile, reproduit ce qu'on y sème, et a de riches mines d'or et d'argent. Les religieux de saint François sont chargés de la conversion de ces peuples.

Les fêtes de Pâques approchoient, et je vis faire la revue des prisonniers. Le vice-roi vint entendre la messe, et quand il sortit de l'église, des Indiens, au nom de leur communauté, lui présentèrent deux branches remplies de fleurs sur lesquelles on avoit attaché des lapins; ils donnent des bouquets aux officiers. Le vice-roi s'assit sur un banc, les juges se placèrent à ses côtés, on lut le mémoire des criminels; puis il prit les avis, il fit grace à plusieurs, mais ordonna qu'on agît avec rigueur contre ceux qui étoient coupables de vols.

Un jour je vis une cérémonie curieuse dans l'archevêché : on la nomme la *senna*. Treize chanoines, vêtus de longs manteaux noirs avec un capuce, passèrent du chœur au chapitre le long d'une galerie de fer; ils s'y mirent à genoux, et le doyen ayant pris un étendart noir qui avoit une croix rouge au centre, il chanta, pria

pria, puis de l'étendart toucha le dernier des chanoines, à droite, puis à gauche, puis le mettant sur l'épaule, il se promena en mémoire de ce que Jésus s'étoit promené dans la cour de Pilate; puis les chanoines se mirent en rang, saluèrent profondément, et retournèrent au chœur avec leurs longues robes traînantes. Je vis encore d'autres processions: plusieurs y sont précédées d'instrumens qui jouent des airs lugubres, chacun porte ses images, beaucoup de lumière: il y a des pénitens et des confrères habillés en anges: elles sont accompagnées de gens armés dont plusieurs sont à cheval. Souvent ils se battent pour la préséance, et l'on rapporte à leurs maisons, ces hommes qui en étoient sortis dévotement et en habit de pénitens.

Le jour de Pâques, je vis le vice-roi dans l'église sur une estrade, avec environ dix-huit chevaliers de Saint-Jaques, avec l'habit de l'ordre, assis sur deux bancs à ses côtés; on leur présenta la paix, puis ils communièrent. Il y a dans Mexico beaucoup de chevaliers de différens ordres, qui vendent des étoffes, du chocolat et autres denrées, et ils le font sans déroger, parce que Charles-Quint leur a permis le commerce. En sortant de l'église, j'allai voir représenter une comédie, qui le fut très-mal; les acteurs sont Créoles ou Indiens, car les

Européens croiroient se déshonorer à se métier là.

Le lendemain j'allai me promener dans le canal de Xamaica, le Pausilipe de Mexico : on s'y promène en bateau, et par terre sur ses bords : là, les hommes, les femmes cherchent à s'y surpasser par le chant, et à jouer des instrumens; ses rives sont couvertes de petites maisons d'Indiens, et de cabarets où l'on va prendre le chocolat, l'atole et les tamales. Le principal ingrédient de ces derniers est le blé d'Inde. On le fait bouillir avec de la chaux, puis on le broie et on passe la pâte avec de l'eau au travers d'un tamis; il en sort une liqueur semblable au lait d'amande, qu'on fait bouillir encore, et c'est l'atole qu'on boit seule ou avec le chocolat; elle nourrit beaucoup. Pour faire des tamales, après que la pâte a été bien lavée, on la mêle à de la viande hachée, à du sucre et des épiceries.

J'allai voir Chapultepech où Montezume avoit un lieu de récréation. C'est aujourd'hui un château bâti par le vice-roi Vélasco, au pied d'une colline sur le haut de laquelle il y a un hermitage. On voit deux cours, un petit jardin arrosé par une source abondante, un petit bois, et à quelque distance, des moulins à poudre. Là commence un aqueduc qui conduit à Mexico une eau excellente qui vient de Santa-Fé, et

qui fut construit aux dépens de Guevara, simple bourgeois.

J'allai voir aussi l'image miraculeuse de Notre-Dame des Remèdes. L'église est sur une montagne ; elle est ornée de beaux tableaux, et le grand autel où est placée cette image est tout doré, et surmonté d'un beau dais d'or massif, et de trente grandes lampes de même métal et très-bien taillées. La sainte image fut enlevée un jour par un Indien qui, lui croyant de la vie, lui donnoit à boire et à manger.

Je voulus connoître les travaux faits pour le dégorgement des eaux du lac. Pour m'y rendre, je montai la colline Varientos, et parvins à Guautitlan où l'on fait une poterie si estimée en Europe, que les dames en rongent les morceaux ; de là j'arrivai dans un couvent de Jésuites richement orné, et dont le spacieux jardin rapporte presque tous les fruits d'Europe. Enfin j'arrivai à Guegetoca, lieu où les eaux ont leur passage.

Mexico est exposé à d'effroyables inondations par la crue subite des eaux de son lac. Pour l'en délivrer, on voulut dessécher le lac, et en faire passer les eaux dans la Tula ; le travail étoit immense et les frais prodigieux. Pour y fournir, on fit une évaluation de tous les biens des bourgeois ; elle monta à 20,267,555 pièces de

huit, et on en prit un pour cent; près de 50,000 hommes furent employés à cet ouvrage : après un an de travaux, il fut prouvé qu'on suivoit un mauvais plan, et que la dépense et les travaux étoient inutiles : on essaya des digues qui ne produisirent rien; on en revint à faire un canal; il fut abandonné, repris, abandonné encore. Le roi vouloit qu'on élevât une ville ailleurs; mais les habitans s'y opposèrent toujours. On a repris l'entreprise du canal; et quand je le vis, il y avoit plus à faire qu'il n'y avoit de fait; il me semble encore que lorsque l'ouvrage seroit terminé, il seroit trouvé inutile ou insuffisant. Je visitai aussi les digues et les écluses qui empêchent la communication des lacs.

Je desirai voir les mines de Pachuca et je partis. J'arrivai à Techischiac où le gouverneur Indien étoit aux prises avec le curé : le premier vouloit fournir du vin pour les messes, et le second ne voulant point d'une liqueur préparée par des mains indiennes, prétendoit qu'on lui devoit donner l'argent nécessaire pour l'acheter; et pour mieux prouver la justice de sa prétention, il l'appuyoit de coups de bâton sur le dos de son adversaire. J'arrivai à Pachuca, j'y dînai et vins aux mines par un chemin escarpé et difficile. J'en vis deux : celle de Santa-Crux a plus de sept cents pieds de profondeur; celle de

Navarro en a six cents. On tire l'argent ou le minérai de la première, avec une roue à long essieu, autour duquel s'enveloppe une chaîne qui fait monter le métal; elle est mue par le moyen de quatre mules; on se sert du même moyen pour tirer l'eau qui l'inonde. On y descend par des échelles formées d'un arbre entaillé. C'est avec de telles échelles que les Indiens transportent le minérai de la mine Navarro sur leurs épaules du fond au-dehors. On ouvroit alors une communication de l'une de ces mines à l'autre.

J'allai à celle de la montagne et y trouvai une petite ville sous terre couverte de bois : dans l'espace de six lieues il y en a aussi mille ou abandonnées, ou travaillées, ou mises en réserve, et 12,000 hommes y sont occupés à ces travaux. On a tiré, me dit-on, depuis dix ans 40,000,000 d'argent, mais aujourd'hui l'eau et la terre ont rendue celle de la montagne si dangereuse qu'on l'a abandonnée. Je voulus descendre dans celle de Saint-Matthieu qui n'a que quatre cents pieds de profondeur; mais au cinquième arbre la peur me saisit; je voulus en vain remonter, il fallut descendre jusqu'au fond où, je trouvai les mineurs occupés à faire sauter une terre métallique très-dure: j'en achetai quelques mor-

ceaux de couleurs diverses, et remontai avec effort. Je n'y redescendrais pas aujourd'hui (1).

---

(1) M. Malte-Brun nous dit, dans ses Annales, que les mines du Mexique, en 1790, ont produit 5024 marcs d'or et 2,179 455 marcs d'argent... Voyons un peu celles du Pérou: nous aurons pour guides Fresier, MM. de la Harpe et Malte-Brun.

La fameuse chaine des Cordelières part des terres Magellaniques, et court par les contrées du Chili, de Buenos-Aires, du Pérou, de Quito jusqu'à l'isthme de Panama où elle se resserre pour élargir ses rameaux dans le Mexique. C'est du sein de ces monts qu'on tire l'or et l'argent, métaux adorés des mortels, et cause de tant de crimes.

Fresier assure que les plus riches mines d'argent au Pérou, sont celles d'Oruro, ville à quatre-vingts lieues d'Arica. Celle d'Ollachea, près de Cusco, étoit si abondante, en 1712, que chaque caxon ou 50 quintaux de minérai rendoient un cinquième d'argent ou 2500 marcs. L'or est plus rare au Pérou; on ne le trouve guère que du côté de Lima, de Pasco, à Lauricocha, dans la province de Guanuco, et le Popayan. A Chuquiago, qui signifie *maison* ou *grange d'or*, on a trouvé deux grains d'or vierge, dont l'un pesoit soixante-quatre marcs et quelques onces. Ce grain a été acheté par le comte de la Moncloa, vice-roi du Pérou, pour en faire présent à Sa Majesté Catholique: l'autre pesoit quarante-cinq marcs de trois alois différens: l'aloi de l'or se mesure par karas, qu'on borne à vingt-quatre. On n'applique point les nègres au travail des mines, parce

Quand on a sorti le minérai, on le casse, et on choisit les morceaux où il suffira d'employer

---

qu'ils y meurent tous. Les Péruviens mêmes n'y résistent, dit-on, qu'avec le secours de certaines herbes qui augmentent leurs forces. On assure que, lorsqu'ils y ont passé quelque temps, ils sont si imprégnés de molécules d'antimoine ou de mercure, que la plupart deviennent tremblans et meurent hébétés.

Les mines de Lipes et du Potosi, sans être épuisées, rendent moins aujourd'hui. M. Malte-Brun nous dit, dans ses Annales, que, depuis 1574 jusqu'en 1637, elles ont produit plus de quatre cent cinquante millions d'écus. Dans l'espace de soixante-trois ans, on y a employé pour l'amalgamation deux cent trente-quatre mille sept cents quintaux de vif-argent. Treize mille hommes sont occupés encore dans ces mines, qu'on dit très-profondes. Il faut que le *caxon* rende à Lipes et au Potosi huit à dix marcs d'argent, pour donner du bénéfice à l'entrepreneur. Dans d'autres endroits, quoiqu'il ne rende que cinq à six marcs, qu'il baisse même jusqu'à trois, on ne les exploite pas moins, lorsque le pays, où elles se trouvent, abonde en vivres, en ouvriers, et que l'extraction en est facile.

Toutes les mines appartiennent à celui qui les découvre : il n'a qu'à présenter une requête au tribunal, pour s'en assurer la propriété, aux conditions suivantes. On lui mesure d'abord, sur la veine et du côté qu'il le desire, quatre-vingts vares, ou un espace de deux cent quarante-six pieds de long sur quarante de large ; le roi en a autant, et le reste est au propriétaire du terrain. Le mineur et le propriétaire du sol payent en outre un

le feu et le plomb pour en tirer l'argent, et ceux où il faudra employer le mercure : puis on se

---

vingtième du produit au roi, qui vend ordinairement sa part du terrain à celui qui l'exploite. Voici le procédé pour l'or. Après avoir tiré le minérai de la mine, on le place dans une espèce de moulin à cidre, où on l'écrase sous la meule. On y jette ensuite une certaine quantité de vif-argent, qui s'attache à l'or que la meule a séparé du roc ou de la terre. L'auge circulaire reçoit en même temps un filet d'eau qui est conduite avec rapidité par un petit canal. L'or, amalgamé avec le mercure, tombe au fond où il demeure retenu par sa pesanteur. On chauffe ensuite cette pâte d'or et de mercure, pour faire évaporer le vif-argent. On moud par jour vingt-cinq quintaux de minérai d'or. Le procédé pour le minérai d'argent est beaucoup plus long. On est obligé de le pétrir long-temps sur des tables avec le mercure et du sel marin ; quand il est trop gras, on y mêle avec précaution de la chaux : on y sème aussi quelquefois du plomb ou de l'étain. Sous le vingt-deuxième degré de latitude, à Lipes, et à Potosi, qui se trouve au vingtième, on le pétrit quelquefois pendant deux mois ; au lieu que, dans les pays plus chauds, le mercure s'amalgame à l'argent en huit ou dix jours. Dans les huit intendances du Pérou, il y a soixante-neuf mines d'or, sept cent quatre-vingt-quatre d'argent, quatre de mercure, quatre de cuivre, et douze de plomb. En 1761, outre ces mines, on en avoit abandonné au Pérou vingt-neuf d'or et cinq cent quatre-vingt-huit d'argent. Le produit des mines en activité, dans l'intervalle de dix ans, a été de trente-cinq mille

sert de ces deux moyens en des fourneaux différens. J'examinai tous ces travaux, et je revins à Pachuca et de là à Sainte-Lucie, ferme des Jésuites, qui contient plusieurs lieues de pâturages ou de champs; 6000 noirs mariés y vivent dans des cabanes et y multiplient : les pères les revendent trois ou quatre cents pièces de huit par tête. On y compte 140,000 brebis et chèvres, 5000 chevaux, 1000 bœufs ou vaches.

Revenu à Mexico, je me promenai encore sur le canal de Xamaica; ses bords peuples d'Indiens et d'Indiennes parées de fleurs, qui viennent s'y réjouir avec des friandises, seroient encore plus agréables, si l'on prenoit plus de soin pour les

---

trois cent cinquante-neuf marcs d'or et de trois millions sept cent trente-neuf mille sept cent soixante-trois marcs d'argent. Ces mines, mieux exploitées, rendroient l'argent trop commun en Europe : sa rareté fait son mérite; son abondance feroit notre misère et une révolution dans les rapports commerciaux de tous les peuples. On trouvoit autrefois, près de Quito et du côté de Manta, des mines abondantes d'émeraudes. Don Ulloa prétend qu'auprès de la ville de Cuença, située au troisième degré de latitude sud et près du bourg des Azogues, on trouve, dans le sable d'une rivière, des rubis fins de la grosseur d'une lentille. Les anciens Péruviens ne faisoient cas que des mines d'or, d'argent et d'émerandes. C'est auprès de Cuença que M. de Jussieu a trouvé en 1736 le meilleur quinquina.

nétayer, et si l'on avoit des bateaux plus commodes. J'allai jusqu'au village d'Istacalco, où l'on voit un petit lac d'où l'on tire du sel en faisant bouillir ses eaux avec une espèce de terre. J'y vis un épi de blé de figure pyramidale, qui en avoit huit autres à ses côtés : on peut juger par là de la fécondité du terroir.

A Taeubaya, je vis plusieurs maisons de plaisance avec des jardins et des fontaines : il en est un tout planté d'oliviers qu'on laisse dépérir.

J'assistai un jour à l'examen d'un écolier pour être reçu bachelier en philosophie : son régent portoit un bonnet de prêtre avec des touffes violettes, comme docteur en philosophie, et des touffes blanches comme théologien. Les docteurs en droit civil en portent de rouges, ceux en droit canon de vertes, et les médecins de jaunes : on argumenta, on applaudit, et la cérémonie finit par un grand bruit de trompettes, et une cavalcade par la ville.

Je desirai voir l'hermitage des Carmes déchaussés, et j'en obtins la permission ; je parvins par un mauvais chemin à la première enceinte de murailles ; puis je montai la montagne pendant demi-lieue par un sentier qui a coûté 6000 pièces de huit aux pères. On vint me recevoir à la porte, et d'abord je visitai l'église : elle est petite, les voûtes des dortoirs sont basses, ses

cellules étroites, ses cinq autels sont modestement ornés. Dans le couvent on trouve une bonne bibliothèque, dehors un jardin qui ne produit que des pommes et des roses. A différentes distances sont disposés neuf réduits solitaires qui ont chacun un oratoire, une cellule, une cuisine, un petit jardin de fruits et de fleurs qu'arrose une fontaine d'eau claire. L'hermitage entier renferme sept lieues de terrein et est tout entouré de murs; dans cette enceinte sont de hautes montagnes, couvertes de pins touffus, habitées par des cerfs, des lions*, des tigres, des lapins: des brouillards continuels y rendent l'air mal-sain. On m'y assura que depuis sa fondation on y avoit vu deux corbeaux qui en chassent tous les autres, même leurs petits, qui viennent à l'appel des moines, mangent et s'en retournent dans le bois. Il fut fondé en 1605 par un parvenu: il leur est ordinaire au Mexique de sanctifier ainsi l'immense fortune qu'on y peut faire. A quelque distance de ce lieu est la montagne des Idoles; les Indiens y sacrifioient autrefois, et on y trouve encore de petites idoles de terre dans les creux d'un vieux mur. En revenant à Mexico, la source de l'eau qui s'y rend, sort du pied d'une montagne, entre dans des canaux ouverts qui la conduisent dans les aqueducs dont j'ai fait mention.

On me fit voir dans l'hospice de Sainte-Jacinte, sur les feuilles de figuiers d'Inde, cette graine qui produit l'écarlate : c'étoient certains insectes couleur cendrée, attachés aux feuilles, qu'on fait tomber sur des linges et sécher : ils deviennent alors couleur de pourpre. La province d'Uguaxaca si renommée pour son bon chocolat, l'est encore par la quantité de cochenille qu'on y ramasse.

On célébra la Fête-Dieu ; toutes les rues, toutes les fenêtres furent richement parées de tapisseries et de tapis, qui, joints aux herbes et aux fleurs, faisoient un très-bel effet : on y représentoit la conquête du pays avec les maisons et les habillemens des Indiens de ce tems-là ; ce qui devient aujourd'hui toujours plus rare, parce qu'on détruit tout ce qui peut rappeler à ces peuples le souvenir de leur ancienne liberté. Cent images ornées de fleurs commencèrent la procession, que suivoient les confrairies, les religieux de tous les ordres, l'archevêque, le vice-roi, les ministres, les magistrats, la noblesse. On y voyoit des monstres que l'on faisoit remuer, et des gens masqués qui faisoient différens tours comme en Espagne. Dans une autre procession je vis huit géans et géanes qui, avec différentes personnes masquées, dansoient pendant tout le tems de la marche.

J'y ai vu donner la mort à cinq voleurs, et en fouetter quatre autres pour intimider ceux qui pourroient les imiter ; et dans le même jour, dans le même lieu, on en saisit onze occupés à commettre le crime qu'on punissoit. J'ai vu aussi fouetter trois femmes de mauvaise vie, dont on enduisit les épaules de miel, que l'on couvrit de plumes pour marque d'infamie.

On avoit fait une moisson abondante du grain nommé *riego* ; le vice-roi fit venir tous les boulangers et les fermiers, les pria de faire le pain du poids dont il devoit être, et les régala de biscuit et de chocolat, pour les y mieux engager. Ils le promirent tandis qu'ils buvoient, l'oublièrent quand ils furent rentrés chez eux.

J'allai dans le collége de l'Amour-de-Dieu, fondé pour la guérison des maux vénériens. Son directeur Carlos de Siguenza y Gongora, se lia d'amitié avec moi ; il étoit curieux et savant ; il me donna un livre qu'il avoit fait imprimer sous le titre de *Balance Astronomique*, après m'avoir fait voir plusieurs écrits et dessins des antiquités Indiennes.

La fille du vice-roi mourut ; et comme elle descendoit de Montezuma au cinquième degré, on lui fit de magnifiques funérailles ; toutes les cloches de la ville sonnèrent ; tous les religieux vinrent au palais où elle étoit exposée sous un

dais, dans une salle de damas, afin de prier pour le repos de son ame : les différens ordres, les ministres, la noblesse accompagnèrent son cercueil ; les magistrats, les militaires s'y joignirent. On mit le corps dans un mausolée, on l'orna d'une couronne de fleurs, on chanta la messe, et les soldats firent deux décharges.

J'ai remarqué qu'il y avoit plusieurs établissemens charitables, et qu'on y faisoit de grandes aumônes ; mais cette facilité d'y vivre sans rien faire y multiplie le nombre des fainéans.

Dans le collége de Saint-Alphonse je vis des antiquités : c'étoient d'anciennes pierres sur l'une desquelles on voyoit deux figures gravées, et des hiéroglyphes, entre autres un aigle avec des feuilles de figuier autour : sur une autre, on voit des cercles : là étoient, me dit D. Carlos, les restes d'un temple de l'idole Vitziliputzli. En revenant dans le cours, je vis des Indiens qui tuoient avec leurs sarbacanes les plus petits oiseaux sur les plus hauts arbres.

Je vis la fête de l'Etendart, une des plus grandes de Mexico ; c'est l'anniversaire de sa conquête : tous les officiers de police, les juges, les chevaliers assemblés, vinrent au palais avec l'étendart qu'avoit Cortez, quand il soumit la ville ; puis on fait une brillante cavalcade. A sa tête marchent deux timbaliers montés sur des

ânes (animal estimé en Amérique), douze trompettes les suivent; douze alguazils à cheval précèdent les chevaliers, les magistrats, les ministres et les officiers du roi, au milieu desquels étoit l'étendart. Le roi avoit ordonné que les vice-rois marcheroient à la gauche de l'étendart: celui qui régnoit ne voulut pas s'y trouver, parce que l'ordre exige qu'il monte à cheval, et qu'en faisant son entrée, il en étoit tombé: ce qui lui faisoit craindre encore un accident semblable. On se rendit à l'église de Saint-Hippolyte et de là au palais.

La veille de l'Assomption, je vis la procession où l'on porte l'image de Notre-Dame: cette image est d'or massif et ornée de diamans et de rubis: jointe aux quatre anges qui sont à ses pieds, on l'évalue à 300,000 pièces de huit. La cathédrale où on la dépose renferme quantité de reliques précieuses, de riches ornemens et des vases d'or et d'argent. On fit tirer au sort plusieurs filles orphelines, et parmi elles trois eurent 300 pièces de huit pour dot.

J'allai coucher dans une ferme située au pied d'une montagne, pour prendre le plaisir de la chasse le lendemain. Mes compagnons et moi arrivâmes de bon matin au village de Saint-Jérome, habité par les Ottomites qui n'entendent pas la langue de Mexico; ils vivent d'herbes dans

ces montagnes horribles, et y cultivent peu la terre. Ils sont si pauvres qu'ils vont nus : on les voit ramasser les pailles du maïs, les broyer sur des pierres, y mêler un peu de son, et faire cuire cette pâte verte, qui est un de leurs meilleurs mets. L'un d'eux ramassoit les miettes du pain que je mangeois. Ils n'ont de lits que la terre; l'avidité des alcades contribue, autant que leur paresse, à les réduire dans cet état misérable. Nous chassâmes là aux daims, nous en tuâmes quatre, dont nous chargeâmes un mulet, et contens de notre capture, nous revînmes à Mexico.

Peu de jours après j'eus occasion de voir au palais quatre Chichimecques : ils n'avoient que quelques parties du corps de découvertes ; ailleurs il étoit peint de diverses couleurs. Tout leur visage étoit rayé de lignes noires; les uns se coïffent d'une tête de cerf avec son bois et la peau du col qu'ils ajustent sur le leur ; les autres de celle d'un loup avec toutes ses dents, ou d'un tigre, ou d'un lion, pour paroître plus terribles. En campagne leurs hurlemens sont plus effrayans encore que leur figure; les chevaux et les mulets qui sentent de loin la puanteur qu'ils exhalent, ne veulent pas avancer. Un de leurs plus ardens desirs est de tuer un Espagnol pour lui enlever la peau de la tête, et s'en parer avec ses cheveux, jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture.

Avant

Avant de partir, je voulus voir les pyramides de Saint-Jean-Teoti-Guatan ; elles sont à huit lieues de Mexico : l'une, vers le nord, a le nom de la Lune, deux de ses côtés ont environ 490 pieds ; les deux autres en ont 375 : sa hauteur me parut de 150 : c'est un amas de pierres avec des degrés, comme en ont les pyramides d'Egypte. Au sommet il y avoit autrefois une fort grande idole de la lune, que l'évêque du Mexique fit mettre en pièces : ces grandes masses renfermoient des voûtes où l'on enterroit les rois : on voit tout autour de petits monts faits de main d'homme, qu'on croit avoir servi de tombeau aux riches Mexicains. Au midi est la pyramide Tomagli ou du Soleil : deux de ses côtés ont 750 pieds de long, les deux autres 490, et sa hauteur est de 200 : la statue du soleil a été brisée, elle avoit un creux dans l'estomac où l'on trouva de l'or ; la pierre en étoit très-dure, et on n'en trouve point de semblable dans les environs. On dit que les Ulmecques, peuple venu de l'orient, élevèrent ces monumens massifs, et qu'ils descendoient des Egyptiens. On croit qu'il y a eu une grande ville dans le lieu où ils sont élevés, et en effet on y remarque des ruines prodigieuses. Je revins à Mexico, après avoir satisfait ma curiosité, qui me coûta mon cheval, lequel mourut le lendemain de fatigue.

Il y a une grande diversité d'oiseaux dans la Nouvelle-Espagne. Celui qu'on nomme *sen-sontlé* ou 500 voix, est le plus estimé : il est plus petit qu'une grive, d'un plumage cendré, ayant les ailes et la queue mouchetées de blanc. Le gorion, oiseau noirâtre de la grosseur d'un moineau, chante agréablement ; le cardinal, qui a des plumes et le bec rouges, dont la tête est ornée d'une belle hupe, s'y vend dix ou douze pièces de huit. Le tigrillo, nommé ainsi parce qu'il est tacheté, est encore estimé par son chant. Le cuirlacoche, le cacalototol, les silgueros, diverses espèces d'alouettes, embellissent encore les champs : on apprend à parler aux caterinillas, aux loros, aux periccos, qui sont des espèces de perroquets et ont les plumes vertes ; le guava-mayas est de la grosseur du pigeon, est paré de plumes incarnates, vertes et jaunes et d'une très-belle queue, mais il ne parle pas. On y trouve deux espèces de faisans, des poules, des coqs d'Inde, des grives, des pies, des cailles, etc. On y admire le guachichil ou suce-fleurs, qui suce les fleurs sans se reposer sur elles, et dont les plumes brillantes servent aux Indiens pour faire des tableaux. Les supilotes sont de deux espèces, l'une a une crête, l'autre une hupe ; ils sont utiles en dévorant les charognes qui corromproient l'air. On y trouve un grand

nombre d'oiseaux d'Europe ; des ours, des loups, des sangliers qui ont le nombril sur l'échine (1), des lièvres, des lapins, des cerfs, des canards, des tigres, des lions qui fuient les chiens, et pour leur échapper, montent sur des arbres; quelques quadrupèdes particuliers au pays, comme les siboles, qui sont de la taille d'un bœuf, et dont la peau est estimée à cause de son poil long et doux; et des espèces de renard, de la grandeur du chat, dont le poil est blanc et noir, et qui ont une belle queue : leur urine très-puante leur sert de défense, car elle arrête ceux qui les poursuivent.

On y recueille tous les fruits d'Europe, excepté les noisettes, les cerises ; on y voit prospérer le platane, l'ananas, le coco, l'atas, la datte. Il en est de particuliers à cette région : tels sont l'avocatier, le zapote, le mamey, la grenadille, le cacao, la vanille, le maghey, dont les feuilles donnent une espèce de fil avec lequel on fait des cordes, des chemises, des sacs, des dentelles; et l'arbre ou le fruit donne du vin, du vinaigre, de l'eau de vie, du miel et un excellent baume.

Après avoir pris congé du vice-roi et de mes amis, j'en partis pour la Vera-Crux, où je comptais m'embarquer pour la Havane : je pas-

(1) C'est le pecari de Buffon.

sai par le village de Mexicalsingo, d'où sort une rivière qui vient du lac de Chalco dans celui de Mexico ; j'arrivai ensuite à Chalco, village où siége un alcade, dont la juridiction est fort étendue : il est sur la rive du lac, sur lequel on navigue et on conduit beaucoup de provisions pour Mexico. Le second jour j'arrivai à Rio-Frio, après avoir traversé une partie de la montagne couverte de pins, sur laquelle ce lieu est situé : au pied de la montagne est une plaine agréable où sont dispersées de petites maisons champêtres. Je traversai des plaines marécageuses pour me rendre à Tlascala, qui n'offre plus que des ruines : dans son église on montre encore la figure du vaisseau qui apporta Cortez à la Vera-Crux : la ville est devenue un village où l'on ne trouve de considérable qu'un couvent de Cordeliers. Son évêché a été transféré à la Puebla, ville où je me rendis ensuite ; ses maisons sont grandes et de pierre; ses rues sans pavé, mais propres, droites, se croisant aux quatre vents principaux : autour d'elles sont diverses eaux minérales : celles du couchant sont sonfrées, celles du nord nitreuses ; au midi et au levant elles sont pures et alumineuses. La place est fermée de trois côtés par des portiques uniformes et de riches boutiques ; l'église forme le quatrième ; elle a un portail magnifique, une tour élevée ; dans

l'intérieur on trouve vingt-cinq autels. Cet évêché rapporte 80,000 pièces de huit à celui qui le posséde, et 200,000 à son chapitre. Le collége du S.-Esprit est beau, et accompagné d'une église ornée de douze autels. Il y a encore quelques couvens et de belles églises. J'y vis diverses curiosités, une pierre d'aimant grosse comme une pomme qui portoit un poids de dix livres Espagnoles, une côte de géant grosse comme le bras, longue de dix palmes, seul monument qui reste des géans qui habitoient les montagnes voisines de Tlascala. Il plut si prodigieusement à la Puebla, que le torrent emporta des maisons, des bestiaux et des hommes. Cette ville est magnifique et très-riche.

De Puebla, je me rendis à Chiolula, village dont les maisons sont environnées de jardins, et où l'on trouve de riches marchands; au centre de ce lieu est une ancienne pyramide de terre, au haut de laquelle est aujourd'hui un hermitage. Il y en a une pareille dans le village S.-Augustin. Le chemin est affreux, et l'on y monte, on y descend des montagnes au travers des fondrières et des précipices : au-delà de ces montagnes on trouve Aculsingo, village entouré d'une forêt. Je passai un rivière sur un pont très-long, et après avoir franchi une plaine où la boue venoit jusqu'aux étriers, j'arrivai à la ferme de

S.-Nicolas : je donnai au maître une poule pour qu'il la fît cuire pour mon soûpé; il le fit, mais la poule parut sur la table sans ailes, ni cuisses; excrescences inutiles dont le maître avoit fait modestement sa part. Le lendemain, j'arrivai à Orizava, village couvert d'arbres : au-delà est une grande plaine et un volcan couvert de neige; puis il fallut traverser deux montagnes difficiles pour arriver à Cordova où résident plusieurs riches marchands : le climat y est bon, le terroir fertile; on y voit des pressoirs à sucre.

En m'éloignant de Cordova, je trouvai un pays plus chaud, rempli de perroquets d'espèces différentes, et de coqs-d'Inde qui perchent tranquillement sur les arbres. Je m'arrêtai à S.-Laurent de los Negros, qui n'est habité que par des noirs qui s'occupent de l'agriculture; puis à S.-Campous, où les chiens et les souris ne nous permirent pas de dormir, et où nous fûmes obligés de suspendre nos bottes et nos souliers au plancher pour les retrouver le lendemain. Auprès de ce dernier lieu est une vallée remplie de noirs et de mulâtres qui y vivoient sans lois et sans mœurs. Nous trouvâmes ensuite une longue plaine inculte : les mulâtres y font de fort bon fil, qu'ils tirent de la substance du maghey. Il nous fallut ensuite traverser une grande rivière; nous passâmes les premiers, laissant les mules

chargées de notre bagage, de notre argent, de mes manuscrits sous la garde d'un mulâtre, qui pouvoit facilement se les approprier et ne le fit pas. Le pays est plat ensuite, et couvert de palmiers, dont les fruits pendent en grappes; il est coupé de petits lacs, séparés par une herbe si haute qu'elle nous cachait les uns aux autres. Nous nous arrêtions dans des fermes: je trouvai dans l'une d'elles un Espagnol qui me confirma ce que le père Colin écrit de l'oiseau carpentero, qui a, dit-il, l'instinct de trouver une herbe qui casse du fer comme du verre; mais on n'a jamais pu trouver de cette herbe. Enfin j'arrivai à la Vera-Crux où je trouvai mes hardes. J'y vis partir une petite frégate, sur laquelle je refusai de m'embarquer, espérant que dans peu il en partiroit une meilleure.

La nouvelle ville de Vera-Crux est située sur un sol sablonneux et stérile; les provisions se tirent de loin; sa longueur est du couchant au levant; l'air n'y est pas sain, surtout en été par le vent du nord; les maisons sont enterrées dans les sables jusqu'à moitié de leur hauteur; ses murs sont minees et n'ont que six palmes de haut: il seroit inutile d'en fermer les portes, parce que les sables accumulés donnent la facilité de passer par-dessus ses murs: ses bastions sont irréguliers, ses redoutes dispersées: deux

petits forts pourroient en défendre quelque tems le rivage. Elle fut surprise en 1683 par des pirates. Le port est naturellement fort par les rocs qui en défendent l'entrée, en présentant des écueils cachés aux vaisseaux ; un château protège ceux qui y sont monillés : plus loin est une petite île qu'on nomme *Isle des Sacrifices*. La ville est petite, pauvre, habitée par quelques Espagnols, beaucoup de noirs et de mulâtres : ses maisons sont de bois. Sa grande église forme trois nefs et neuf chapelles. Deux compagnies d'infanterie veillent à sa sûreté ; une de cavalerie rôde sans cesse sur le rivage.

Ce lieu est triste, on ne sait à quoi s'y occuper : j'y allais à la chasse, et parvins à la vieille Vera-Crux, qui en est à cinq lieues : elle n'est plus qu'un réduit de pêcheurs, vivant sous des huttes de cannes couvertes de feuilles ; ils y sont tourmentés sans cesse par les moucherons. On y pêche des Bobos ou Foux, dont les œufs séchés sont très-bons à manger ; ils se rendent à l'embouchure des rivières, que les crocodiles infestent : on dit que ces animaux sont avides de la chair des chiens, qui, pour passer les rivières avec moins de danger, abordent d'abord à un endroit du rivage pour y attirer leur ennemi, et courent ensuite pour traverser à quelque distance. J'y tuai beaucoup de faisans aussi grands que des

coqs-d'Inde, ornés d'un panache blanc et noir: ils sont bruns sur le reste du corps. Je m'en régalai avec le gouverneur.

Je retournai encore à la chasse dans les environs de Vera-Crux; je vis dans la ferme de S.-Jean un jardin rempli de diverses sortes de fruits, et un petit bois habité par des oiseaux et des animaux sauvages; je tuai là des faisans royaux et un de ces sangliers qui ont le nombril sur le dos: il faut retrancher d'abord cette partie où la mauvaise odeur qui en sort, infecte bientôt l'animal. Je visitai des couvens, et ce qui annonce un pays pauvre, je les trouvai peu ornés. Je partageai mon tems entre ces visites et la chasse; celle-ci me fit connoître d'autres espèces de faisans, dont l'un est petit comme ceux d'Europe; il est noir: ses os sont, dit-on, un poison pour les chiens; on les nomme *Grittones*. J'y tuai aussi un perroquet, qui, dès qu'il fut blessé, cria comme un homme auroit pu le faire, et bientôt tous les animaux de son espèce accoururent en si grand nombre, que l'air en étoit obscurci. J'allai aussi tuer des coqs-d'Inde au clair de la lune; ceux qui sont sauvages poursuivent et tuent ceux qu'on a rendus domestiques. J'achetai le plaisir de la chasse par la multitude d'insectes qui s'attachèrent à ma peau dans les bois, et dont j'eus bien de la peine à me

défaire. Je m'embarquai enfin sur le petit vaisseau, le Sevillan, qui partoit avec la flotte; et nous fîmes route par le canal de l'Ouest, le long du château où le gouverneur est aussi mal logé que les soldats. Quand nous fûmes en pleine mer, il s'éleva une tempête qui rendit malades, et les passagers et le capitaine même : après qu'elle fut appaisée, nous voguâmes tranquillement jusqu'à la vue de Cuba. Nous mouillâmes auprès du château del Morro, qui est à l'entrée du port de la Havane; nous n'y entrâmes que le lendemain, parce que le gouverneur avoit négligé d'allumer le fanal.

La Havane est une ville de demi-lieue de circuit, située dans une plaine : sa forme est circulaire, ses murs sont petits et bas vers la terre; le canal la défend du côté de la mer : on y compte 4000 Espagnols, mulâtres ou noirs : les femmes y sont belles et les hommes spirituels : son gouverneur est capitaine général de l'île. On y vit chèrement, et encore on y fait mauvaise chère : quoique le climat y soit assez tempéré, le blé n'y peut prospérer : la racine Jucca supplée à son défaut, et les pauvres en mangent après en avoir fait sortir un suc vénéneux.

L'île nommée *Cuba*, a trois cents lieues de long sur trente de large. On n'y commerce

qu'en tabac et en sucre, des esclaves les cultivent ; deux des côtés de la ville sont sur le port qui est sûr et profond, et que trois châteaux défendent. Je visitai des églises, des couvens, et vis arriver une barque de la Floride, qui mit à terre quelques Indiens : ils n'avoient pour tout habillement qu'une ceinture ; leurs longs cheveux étoient noués par derrière ; ils sont idolâtres et viennent vendre du poisson, des écailles de tortue, de l'ambre et des oiseaux à la Havane. Je vis ensuite embarquer des caisses de pièces de huit ; il y en avoit bien pour 30,000,000 appartenant au roi ou aux particuliers, produit des marchandises vendues à Porto-Bello, avec une bonne foi remarquable dans des commerçans.

Je vis mettre sur l'amiral une perle qui devoit être présentée au roi ; elle pesoit soixante grains, avoit la figure d'une poire, et avoit été pêchée dans les îles de Panama : le noir qui l'avoit trouvée reçut la liberté ; le prêtre à qui il appartenoit, refusa de vendre la perle au président de Panama pour 50,000 pièces de huit, et au vice-roi du Pérou pour 70,000 ; ils vouloient l'envoyer au roi, mais le prêtre voulut la lui porter lui-même, et il mourut en chemin.

Je chassai aussi dans les environs de la Havane ; ils sont très-agréables, semés de petites fermes embellies de jardins où les fruits des Indes

ne manquent pas : on y voit de grands limaçons, et j'y tuai beaucoup de Cotorreras, dont les uns ont les plumes vertes et noires, les autres vertes et bleues ; quelques-uns ont l'estomac rouge, les ailes vertes et noires, et la moitié de la tête blanche : j'y pris aussi deux guacamaïjas qui méritent d'être gardés par la beauté de leur plumage. D. Manuel Velasco recherchoit les oiseaux les plus rares du pays et avoit donné jusqu'à cent pièces de huit d'un sensontlé.

Je trouvai à la Havane un auditeur de Santa-Fé, auquel il étoit arrivé une aventure désagréable : il alloit prendre des informations contre le gouverneur de Carthagène qui avoit rendu cette place aux Français : celui-ci, croyant avoir fait son devoir, fut indigné de ce que l'auditeur en agissoit avec hauteur et sans montrer sa commission ; il le fit saisir pendant la nuit, l'emprisonna, le fit mettre dans une petite barque avec du biscuit et des fruits, et l'envoya comme un séditieux dans le château del Morro, jusqu'à ce que le roi en fût informé.

J'allai voir l'hermitage de Saint-Jacques, église que l'évêque de Cuba a fait bâtir dans la Havane où il réside, qu'il a bien ornée, et proche de laquelle il a un appartement où il se retire quelquefois. Je vis aussi le château de la Punta ; il est fort petit et défendu par quatre

bastions; celui de la Fuerça en a autant, et une plate-forme qui regarde l'entrée du port où l'on voit une belle artillerie de fonte. Enfin on fit publier à son de trompe que la flotte partiroit le 11, et que chacun devoit être à bord le 8, et je me préparai au départ.

Il y a deux sortes de fruits qui sont particuliers à la Havane : l'un a la forme d'un cœur, il est vert, épineux au-dehors, rempli de quartiers blancs, d'une saveur aigre-douce assez désagréable : on le nomme *guanavana*, et l'arbre qui le porte est assez grand ; l'autre est le camilto qui a la couleur de l'orange, une pulpe blanche et rouge, un suc doux ; les feuilles de l'arbre sont vertes d'un côté et canelle de l'autre. On y trouve beaucoup de coings, d'oranges, de limons, de grenades et autres fruits d'Europe. Les montagnes sont remplies de sangliers, de vaches, de chevaux et de mules ; il y a beaucoup d'oiseaux, surtout des perroquets et des perdrix plus grandes que des cailles, et dont la tête est bleue. Parmi les oiseaux de cage, on remarque des chambergos.

Je vis arriver dans le port une barque chargée de cinq Cordeliers tout nus ; elle venoit de Matacumbé, île du canal de la Floride, où ces moines étoient venus comme missionnaires ; mais on les renvoya ignominieusement pour avoir

voulu faire pendant la nuit, la procession devant la pagode des idolâtres.

Avant que la flotte partît, on représenta au général, que les vaisseaux ayant été bâtis plus hauts que les vaisseaux de guerre, ce seroit les exposer à se perdre, que de les laisser partir avec aussi peu de charge qu'on l'avoit déterminé; et on conclut qu'il falloit bien remplir le fond de cale de marchandises. L'intérêt avoit fait la demande et dicté la réponse; car on vouloit gagner davantage, et on ne le pouvoit qu'en chargeant les vaisseaux, malgré l'ordre du conseil des Indes, qu'on sut éluder. J'allai encore examiner le château del Morro : il est bâti sur une roche, à la gauche de l'entrée du port qu'il défend; il a une plate-forme, sur laquelle sont onze pièces de canon, appelées les *Apôtres*. Tout le château en a cinquante-cinq; son fossé est taillé dans le roc et rempli des eaux de la mer.

Une barque de la Floride apporta des fruits et des oiseaux cardinaux, dont les gens des galions étoient très-curieux : on en payoit jusqu'à dix pièces de huit, et l'on me dit qu'on y avoit dépensé 18,000 pièces en ces sortes d'oiseaux. Après avoir dit adieu à mes amis et fait provision de confitures, je m'embarquai sur un des galions, dont le capitaine m'offrit le passage gratis. Dès qu'on eut entendu le coup de départ,

les galions levèrent l'ancre, et l'amiral sortit du port au lever du soleil ; il toucha sur des bancs de sable, mais on réussit à l'en tirer; chaque vaisseau salua les forts et on s'éloigna.

D'abord on cotoya le rivage, et on en étoit voisin encore, lorsqu'il s'éleva une tempête violente qui nous jeta à vingt lieues de la Havane, et nous sépara des autres galions dispersés assez loin. Nous poursuivîmes notre route sans les attendre tous. Il se trouva dans le nôtre une femme habillée en homme qu'on obligea de vivre avec les femmes. Bientôt nous fûmes à l'entrée du canal de Bahama, formé par le cap des Martyres et les îles de Bahama. Le vent nous inspira beaucoup de crainte en le traversant ; les houles étoient fortes ; mais nous en sortîmes heureusement ; l'amiral nous l'annonça par un coup de canon. Le canal a quatre-vingts lieues de long et dix-huit à vingt de large ; les courans, la multitude d'îles dont il est rempli le rendent dangereux ; il est connu par des naufrages. Un vent du sud nous dispersa, et nous ne vîmes plus que sept vaisseaux, le vent s'abattit et l'on célébra une messe de la Vierge ; puis on demanda l'aumône aux passagers, cérémonie qui terminoit les autres, et rapportoit tous les samedis environ vingt à trente pièces de huit. Le vent s'éleva du nord, fit entrer l'eau par les sabords, mouilla

les hardes et me fit craindre pour mes manuscrits ; j'employai tout un jour pour les sécher.

Un jour nous entendîmes un coup de canon ; nous courûmes sur le tillac pour voir ce qu'il annonçoit : c'étoit un vaisseau hollandais, qui de Curaçao retournoit en Hollande. On résolut de cingler jusque vers la latitude de quarante degrés, non vers les quarante-deux comme il étoit autrefois prescrit. Les cuisiniers du vaisseau firent une collecte qui leur rapporta cent quarante pièces de huit : pour exciter la charité par la gourmandise, ils présentent ordinairement un plat de quelque mets agréable à chaque passager. Quelques jours après, un coup de canon et un pavillon sur la proue d'un vaisseau nous annonça la terre ; ce qui répandit la joie sur la flotte : mais nous n'en pûmes d'abord approcher : c'étoient les îles de Cuervo et de las Flores : la première n'a point d'habitations, mais offre des pâturages aux Portugais qui habitent la seconde ; elles forment un canal de trois lieues, dans lequel nous devions passer ; le vent nous en éloigna pendant quatre jours. Là, nous vîmes un vaisseau anglais qui nous confirma que l'Espagne étoit en paix avec ses voisins.

Le vent contraire nous fit rétrograder ; il se renforça dans chaque moment, et devint enfin une tempête furieuse qui nous mit dans un grand

grand danger ; les vagues s'élevoient sur le galion, et s'élançoient d'un bout à l'autre ; on n'entendoit que des lamentations et des litanies, on ne voyoit que des pleurs et des chapelets. On fit une procession et la mer parut se calmer. Nous nous rassurâmes, la pluie fit tomber le vent, et nous appaisâmes la faim qui nous dévoroit ; car les cuisiniers n'avoient pu rien préparer pendant la tempête qui fit périr le Nazaréen, vaisseau sur lequel on avoit d'abord voulu que je m'embarquasse. Nous revîmes enfin les îles de Flores et de Cuervo, et nous nous trouvâmes dans le même lieu où nous étions quinze jours auparavant. Nous passâmes le canal avec assez de lenteur, et découvrîmes l'île Fayal, dont nous cotoyâmes la partie méridionale, puis l'île del Pico : celle-ci est très-peuplée, abondante en blé, et en fruits d'Europe : cent livres de biscuit n'y valent que quatre réales.

La crainte des corsaires de Salé nous fit mettre en état de combattre, et le jour de la Pentecôte, nous portâmes l'image de la Vierge en procession par tout le vaisseau, orné d'assez belles étoffes ; elle finit par une salve de toute l'artillerie et la mousqueterie. Le lendemain, on cria que le gouvernail touchoit, ce qui émut tout le vaisseau : l'alarme fit accourir tout le monde, on se croyoit échoué et l'on ne voyoit

ni bancs, ni écueils : il en arriva de même dans les autres vaisseaux, ce qui nous prouva que le mouvement du gouvernail avoit été causé par un tremblement de terre. Les pilotes n'étoient point d'accord sur la distance où nous étions encore des côtes d'Espagne ; les provisions diminuoient, et l'on fut obligé de réduire la ration des matelots à six onces de biscuit pour vingt-quatre heures, avec une petite mesure d'eau plus propre à allumer la soif qu'à l'éteindre. On vit bientôt après quatre vaisseaux qui faisoient la même route que nous ; ils pouvoient être ennemis, et l'on se hâta de ranger les coffres, d'abattre les cabanes, de donner des armes et de la poudre à tout le monde : la nuit on veilla, des fanaux furent placés sur les mâts, mais le lendemain nous apprîmes que les vaisseaux étoient amis, et se rendoient à Cadix. Trois gros vaisseaux qui parurent le même jour répandirent encore l'alarme ; ils s'approchèrent et on les reconnut pour l'amiral des galions, suivi de deux autres que la tempête avoit séparés de nous depuis deux mois. On apprit qu'en sortant du canal de Bahama, il avoit perdu son mât de misaine, son grand mât de hune et sa civadière, ce qui l'avoit forcé de s'arrêter pendant huit jours, et mis dans l'incertitude s'il devoit continuer sa route, ou retourner aux Indes.

Réunis sous le pavillon de l'amiral, nous continuâmes à cingler vers les côtes d'Espagne; mais dans le tems où nous devions y être selon le calcul des pilotes, nous ne pûmes encore les découvrir. Enfin on apperçut cette terre desirée, et cette vue fit éclater des transports de joie; mais nous avancions si lentement vers elle, que pendant trois jours les pilotes ne purent dire quel côté s'offroit à nos regards. Nous vîmes approcher un vaisseau; il étoit Français, armé de trente-six canons, et étoit sorti de Cadix pour nous chercher; car on nous y attendoit avec impatience. Il nous fournit quelques rafraîchissemens. Nous approchâmes de la baie en saluant de sept coups l'image miraculeuse de Notre-Dame de la Règle, couvent des pères de Saint-Jérôme; et la traversant au milieu d'un grand nombre de vaisseaux à l'ancre, nous mouillâmes dans les Puntales. Tout Cadix étoit en joie, les toits des maisons, les clochers des églises étoient remplis de drapeaux; le rivage étoit couvert d'un peuple innombrable, et toutes les cloches étoient en branle. C'est au milieu de ces acclamations que je descendis à terre dans l'Andalousie.

L'île où Cadix est située, reçut d'abord son nom d'un temple de Junon : on l'appela ensuite Gades, puis Cadix. Son port est le plus fréquenté

de l'Europe ; l'île est séparée du continent par un canal que l'on passe sur un beau pont. La ville est de forme irrégulière ; sa longueur va du levant au couchant ; ses murs imparfaits, ont un peu plus de demi-lieue de circuit : elle est très-riche ; ses bâtimens sont beaux et ses rues tortueuses. L'île n'a qu'une lieue d'un terroir fertile ; les vivres y sont chers, et cependant ils y abondent. Un petit château la défend au levant ; deux forts, tous deux environnés des eaux de la mer, protègent la baie qui a huit lieues de tour ; les vaisseaux qui la remplissent, les villages qui la bordent, en rendent le spectacle très-intéressant. J'y vis chanter les vêpres dans l'église épiscopale : on fit une procession précédée de quatre diables, de quatre femmes, de huit bergers et de six statues de géans, et tous dansoient dans l'église. J'eus plus de plaisir à voir la comédie et à m'entretenir avec le comte Nunnez, gouverneur général de la flotte royale.

Peu de jours après, on apprit que le vice-amiral des galions s'étoit perdu à cinq lieues de la Havane, où il avoit échoué : cette nouvelle répandit la tristesse dans Cadix, qui perdoit 12,000,000 pièces de huit. Si l'on ne pouvoit rien sauver de ce vaisseau, les marchandises en étoient au moins gâtées ; c'étoit encore un vaisseau où j'avais beaucoup desiré de m'embarquer.

Le comte Nunnez me conduisit à Sainte-Marie, où je vis le duc d'Albuquerque : le territoire de la ville appartient au duc de Medina-Cœli; elle-même est plus grande que Cadix; ses rues, ses maisons valent mieux; elle est au couchant de la baie, et habitée par de riches commerçans. Le jour suivant, je vis entrer plus de 100 vaisseaux dans la baie, qui venoient chercher l'argent des marchandises envoyées aux Indes. Je visitai avec le comte, M. de Coetlogon commandant d'une escadre française, qui nous offrit du café et du thé, boissons qui parurent étranges aux Espagnols, accoutumés à s'offrir du chocolat et des confitures. De là, nous allâmes reconnoître un vaisseau qui paroissoit : c'étoit l'Espanoleta que l'on croyoit perdue et qui valoit 500,000 pièces de huit : j'en fus d'autant plus satisfait, que j'y avais quelque intérêt.

J'allai à l'église des Jésuites; je la trouvai fort ornée, et embellie de sept autels : leur maison est grande, bien bâtie, enrichie de marbres de Gènes. Je vis aussi l'illumination de la veille de saint Jean : la ville, les vaisseaux, tout brilloit de feux de joie. Je parvins à obtenir la permission de faire descendre mes coffres à terre. D. Thomas Eminente vit toutes les petites choses que j'avois apportées, et y joignit une pierre minérale, dans laquelle il y avoit une grosse

émeraude ; générosité qui m'attache à lui pour ma vie. Je vis entrer trente-deux vaisseaux hollandais qui venoient se charger de l'argent dû à leur nation.

Après avoir pris congé de mes amis et de mes protecteurs, je me rendis à Sainte-Marie, où je visitai le duc d'Albuquerque et y logeai chez un Flamand, plus occupé à me vanter sa noblesse qu'à me donner à dîner. Il montra son parchemin, mais un Hollandais, pour se moquer de lui, prétendit qu'il l'avoit acheté de rencontre, que les armes qu'on y voyoit, n'étoient point les siennes, et lui en offroit une pièce de huit.

Je partis bientôt pour Séville. Je vis Saint-Lucar de Barrameda, plus grande que Cadix, assise sur la rive gauche du Guadalquivir, sur lequel je m'embarquai ; ce fleuve a 100 pas de largeur ; il serpente sur une pente douce ; on le remonte aidé de la marée ; je vis les villages qui le bordent, et arrivai à Séville, dont je visitai d'abord le cours : on y voit de longues avenues d'arbres, et au milieu une fontaine dont les eaux remplissent les canaux voisins et servent à arroser la place tous les soirs : à l'entrée sont deux colonnes antiques et très-hautes, supportant deux statues mutilées, et sur lesquelles on lit la devise *Plus ultrà*.

Séville est située dans une plaine; sa forme est circulaire, son circuit est de deux lieues. On y compte quarante-deux couvens de religieux, trente-six de religieuses, douze hôpitaux : les palais, les maisons y sont bien bâties, les rues sont étroites, tortueuses, sans pavé, ce qui les rend incommodes pendant l'été à cause de la poussière, et l'hiver à cause de la boue : ses murs sont bas et percés par quatorze portes : elle a plusieurs fauxbourgs : sur la droite de la rivière est la petite ville de Triana, jointe à Séville par un pont de bois : on y remarque une Chartreuse, le palais et les prisons de l'Inquisition. Séville est égal à Madrid : les hommes y sont mieux faits que les femmes, mais ils sont bien fiers. J'allai voir l'alcaçar ou palais des rois Mores : les appartemens de leur suite entouroient la première cour, d'où un portique soutenu par trente-deux colonnes de marbre, conduisoit aux bains. Les appartemens qui renferment la seconde cour servent d'archives à plain-pied, et de palais au gouverneur dans le premier étage; le tout en est majestueux, quoique les stucs et les dorures n'annoncent pas des mains exercées : autour des bains on trouve quatre parterres d'orangers ; vis-à-vis est une belle cour avec sept chambres à la moresque et cinquante-deux colonnes de marbre. Les salles

qui succèdent sont belles et vastes : en divers lieux on voit des escaliers, des fontaines, des statues formées avec des myrtes qui représentent des musiciens en action ; des places en sont décorées ; ailleurs sont des parterres remplis de toutes sortes de plantes, des espaliers de myrtes y décorent les promenades. Parmi les fontaines, on en remarque une en forme de rocher, mais elle tombe en ruines.

Je visitai divers couvens : celui des Cordeliers a pour loger deux cents religieux ; l'église est entourée de chapelles qui sont autant de petites églises : à côté est une salle tendue de cramoisi où s'assemblent les 24 échevins, qui ont au-dessous d'eux des alcades et des jurados. La bourse, ou maison de commerce des Indes, est un grand bâtiment voûté, soutenu de piliers de pierres de taille : un prieur et deux consuls y administrent la justice aux commerçans ; ce sont eux qui fixent les droits du roi. Le palais archiépiscopal est peu remarquable, et n'annonce pas un archevêque de 120,000 pièces de huit de rente ; la sacristie renferme de riches ornemens garnis d'or : l'église est vaste et n'est point encore finie. On y compte soixante-quinze autels ; mais le grand, fait en demi-cercle, entouré d'une balustrade de fer doré, est d'un travail incomparable. On me dit que le cierge pascal

pesoit 625 livres. Là, sont les tombeaux de saint Ferdinand et du roi Alphonse élu empereur. Le chapitre est composé de quatre-vingt-quinze personnes. On y garde de précieuses reliques, un tabernacle d'argent, du poids de 2650 livres, un chandelier de bronze qui en pèse 2000, et dont le travail coûta 30,000 pièces de huit. Les livres du plein-chant en ont coûté 80,000. La tour est magnifique, haute de 200 pieds, et renferme un escalier par lequel on peut monter à cheval jusqu'aux cloches qui y sont au nombre de vingt-cinq.

Je visitai la maison de los Venerabiles qui sert de retraite pour les prêtres; celle de Saint-Elme, où l'on reçoit les enfans pour leur enseigner la marine; le palais où s'assemblent les tribunaux; l'aqueduc qui conduit les eaux dont on se sert dans la ville, et qui fut élevé par les Romains; le couvent de saint Jérôme qui est grand et n'a qu'une église: on y admire la figure du saint, le crucifix et le lion, le tout fait en terre, et avec beaucoup d'art; celui des Chartreux, qui est orné de magnifiques colonnes et de six tombeaux des comtes de Tariffe: on y conserve des reliques rares, et parmi elles, une des pièces données à Judas; un buste de Pierre le Cruel, placé dans la rue del Candelejo, en mémoire du duel qu'il eut lorsqu'il marchoit la nuit, et de la justice

qu'en fit l'alcade, en faisant décapiter le roi en effigie.

Je partis de Séville un peu avant le coucher du soleil, et marchant par des plaines coupées de montagnes, j'arrivai avant minuit à Castel Blanco, où nous fûmes mal logés, et c'est ce qu'éprouvent tous les voyageurs en Espagne. A Santa-Olalia notre carrosse versa, et tandis que nos mules se reposoient, nous nous promenâmes dans un bois de peupliers qui formoit des allées agréables. Nous passâmes à Monasterio Fuente de Cantos, village où l'on compte trois couvens, los Santos, ville royale et bien peuplée, Villa-Franca et Merida, ville où l'on compte huit couvens et huit cents familles, dont plusieurs sont nobles; on y voit un pont de pierre long de demi-mille, et large pour deux carrosses; au-delà nous traversâmes San-Pedro, Medellin, Miajadas, Santa-Cruz et Tordesillas, après laquelle on trouve des montagnes hautes et escarpées : notre carrosse s'y rompit. Plus loin nous passâmes le Tage et arrivâmes à Almaraz; puis nous parcourûmes un beau pays, semé de villages, et vînmes à Oropasa, située sur une colline, ensuite à Talavera, ville connue par la belle porcelaine qu'on y fait, et dans laquelle on compte huit mille familles; ses quatorze couvens en sont les maisons les mieux bâties; tout le reste

y est confus et sans symétrie : il y a une belle promenade. Nous traversâmes ensuite de belles plaines où l'on voyoit de bons villages et de beaux jardins d'oliviers ; Casa Rubia, Mostobes furent les derniers lieux que nous vîmes avant de parvenir à Madrid.

Cette ville est dans une campagne arrosée par le Mancanarès : le sol qui l'environne est inégal, l'air y est sain, la chaleur insupportable en été, comme le froid en hiver ; son enceinte est presque ovale et n'a pas deux lieues de circuit ; ses murs sont de terre, assez bas et percés pour quatorze ou quinze portes ; ses rues toujours sales et couvertes d'immondices ; le soleil les consume en été ; on les emporte en hiver par les torrens d'eau qu'on y fait couler. Les maisons n'y sont pas magnifiques, mais les palais du roi sont superbes par les meubles, les peintures, les parcs, les fontaines et les bassins qui les décorent. Celui du duc d'Uzeda est remarquable par son architecture et par ses ornemens de marbre. Les églises sont riches et bien ornées : la grande place est très-belle ; c'est un quarré entouré de maisons uniformes, à cinq étages, marquées par autant de balcons de fer. Les boutiques en sont bien garnies, et lorsqu'on y donne des combats de taureaux, tout y est garni de tapis et de tapisseries.

On vit chèrement à Madrid; le pain, le mouton y sont bons, le vin mauvais, parce qu'on y met de la chaux et d'autres drogues : le pain y est plus cher depuis qu'on charge les perruques de poudre, et les laquais très-nombreux, parce qu'on a pris l'usage d'en faire courir plusieurs devant son carrosse. J'allai voir le duc d'Uzeda, à qui je montrai les curiosités que j'avois rassemblées durant mon voyage; il me fit voir sa bibliothèque, remarquable par sa grandeur, la beauté de la reliûre, le travail de l'ébène qui forme des armoires fermées de glaces; les médailles curieuses et les portraits des rois et princes, enrichis d'or et de pierreries qui la décorent. Je visitai encore quelques personnes respectables, et vis le roi; mais son visage moribond m'inspira des idées tristes. Je ne manquai pas de voir les couvens, les églises les plus belles, les établissemens publics les plus utiles. Je vis dans deux églises des images saintes couvertes de diamans précieux, d'émeraudes et autres pierres précieuses.

J'allai voir l'Escurial, les raretés du couvent, ses beaux appartemens, la belle façade de l'église décorée de six statues de prophètes; le grand autel en est superbe et orné d'un double rang de colonnes de marbre fin; on monte dix-sept escaliers aussi d'un beau marbre,

au-dessus desquels est un tabernacle d'or, soutenu par des colonnes de jaspe, et qui en renferme un plus petit orné de pierres précieuses d'un prix inestimable. Sur les flancs on voit les statues de Charles-Quint et de Philippe II. On nous montra la grande statue d'argent de S. Laurent, les tombeaux des rois et des reines fécondes, séparées des stériles et des enfans: tous étoient incrustés de marbre noir. Ailleurs on nous montra des ornemens garnis de pierres précieuses, des franges d'or, des broderies très-fines, un tabernacle d'argent, un devant d'autel bien travaillé, une pierre minérale garnie de grandes émeraudes, une croix chargée de diamans, de rubis et d'autres pierres de grand prix. Là, on nous montra encore des manuscrits de ste Thérese, la cruche dans laquelle l'eau fut convertie en vin aux noces de Cana, des tableaux, etc. La bibliothèque est très-nombreuse, mais on en a enlevé plusieurs manuscrits arabes; on y voit des tableaux des plus grands maîtres, une pierre d'aimant qui lève vingt-quatre livres. Nous parcourûmes les appartemens du roi, les quatorze cloîtres du couvent avec cinq étages de dortoir; il renferme trois sortes de religieux indépendans les uns des autres; ils ont plusieurs jardins fruitiers et à fleurs, ornés de fontaines cristallines

et de viviers remplis de poissons : une multitude d'ouvriers et de paysans sont à leurs ordres. On sait que ce bâtiment fut élevé par Philippe II, pour accomplir le vœu qu'il avoit fait à la bataille de St.-Quentin; qu'il employa trente-deux ans à le bâtir, qu'il y dépensa 20, 500,000 livres; et y attacha un revenu de 46,000 pièces de huit pour son entretien. L'Escurial est au nord-ouest de Madrid et situé à mi-côte sur le penchant des revers des montagnes qui terminent la Vieille-Castille. Sa masse a quelque chose d'imposant surtout, lorsque la cour y réside.

Revenu à Madrid, je me préparai au départ; d'abord j'avois voulu m'embarquer dans le port d'Alicante (1); mais enfin je me déterminai

(1) Jolie ville du royaume de Valence, très-recherchée par ses bons vins et son commerce d'alun, de savon, d'antimoine et de soude : ces vins de liqueur ne sont pas les seuls qui aient de la réputation en Espagne; cette puissance possède encore le *Malaga* dans le royaume de Grenade, le *Rota* et le *Xerès* dans l'Andalousie : ces deux derniers vins, quoique peut-être moins connus dans le nord de la France, ne sont pas moins recherchés des connoisseurs. Xerès d'ailleurs est une ville considérable, dont la situation ne sauroit être plus agréable. Son territoire est fertile, et produit annuellement soixante mille pipes de vin qui s'exportent en Amérique et dans toute l'Europe. On élève dans ses plaines un grand nombre de chevaux andalous.

à prendre la route de Pampelune. Je partis, traversai Roxas, Terrajon, Alcala, nommée *Complutum* par les Latins, université fameuse, ville située dans une plaine qu'arrose le Los Henares, ceinte de murs bas, agréable par ses rues, ses maisons et ses boutiques. Au-delà, je vis Alcobera, Juinquera dont le territoire fourmille de lapins, Xadraque, Regulara, Barona, village qu'on dit n'être habité que par des sorciers; Almasan, ville située sur une colline environnée de murs et baignée par le Douro; Hinojosa, Agreda, où l'on vénère une Ste Marie, et d'où il n'est pas permis de sortir plus d'une pièce de huit et demie, à moins qu'on ne paye un pour cent du reste. Elle est voisine du mont Cayo, toujours couvert de neige. Près de là est le lieu où les rois de Castille, de Navarre et d'Aragon pouvoient dîner ensemble à la même table, sans sortir de leur territoire. Plus loin est Curella, lieu situé sur une montagne, habité par plus de 1000 familles, riche par son commerce, par ses vignobles et par ses jardins remplis d'excellens fruits. Nous passâmes l'Ebre et l'Aragon, et arrivâmes à Mascla; nous traversâmes Tasala, ville grande et ceinte de murailles, Barazin, et enfin Pampelune, capitale de la Navarra, résidence du vice-roi, des tribunaux et d'un évêque, qui jouit d'un revenu

de 22,000 pièces de huit. La ville est sur un sol inégal, au pied des Pyrénées, et participe de la plaine, de la colline et de la vallée; son circuit presque octogone est presque de demi-lieue; ses maisons sont bien bâties; les vivres y sont à bon marché; les couvens, les églises se distinguent peu; la cathédrale est grande et obscure; la citadelle est vaste et a des murs si épais que deux carrosses peuvent y aller de front; ses fossés sont profonds. Ses habitans sont affables, complaisans pour les étrangers; on y voyage en pleine sûreté (1).

---

(1) Avant la découverte de l'Amérique et l'expulsion des Maures, la population de l'Espagne s'élevoit à quatorze ou quinze millions : le dénombrement fait par le comte d'Aranda en 1768, ne donne qu'un résultat de neuf millions trois cent sept mille huit cent quatre habitans, seize mille quatre cent vingt-sept villes, bourgs ou villages, deux mille quatre couvens d'hommes et mille vingt-six couvens de filles. On diroit que les trésors du Nouveau-Monde ont appauvri cette puissance. L'Espagne cependant, par la douceur de son climat, ses productions précieuses, l'étendue et la richesse de son territoire, est appelée au plus haut degré de prospérité et de gloire; comme autrefois, elle peut jouer un grand rôle dans l'Univers. Elle compte quatre ports principaux sur l'Océan, et autant sur la Méditerranée : il n'y a guère de pays sur la terre qui doive tant à la nature, et si peu à l'industrie. On divise

l'en

J'en partis le lendemain de mon arrivée; nous parcourûmes d'abord des vallées bien cultivées, bien peuplées; puis nous gravîmes une montagne fort roide; d'autres montagnes lui succédèrent, et nous arrivâmes à Roncevaux, lieu si froid qu'on y couvre les maisons avec

---

l'Espagne en treize provinces ou royaumes, savoir; sur l'Océan et au nord, la Biscaye, les Asturies, la Galice et la Navarre; de l'orient à l'occident, l'Aragon, les deux Castilles, vieille et nouvelle, le royaume de Léon; au midi, l'Andalousie et le royaume de Grenade; à l'orient sur la Méditerranée, les royaumes de Murcie, de Valence, qui produisent la canne à sucre, et enfin la Catalogne.

L'Espagne ne souffre d'autre culte que le catholique: les tribunaux de l'Inquisition composés souvent des plus grands seigneurs, et établis dans les villes de Cordoue, Séville, Murcie, Grenade, Barcelone, Valladolid, Tolède, enfin à Ellerena dans l'Estramadure, y tiennent la main. Les juges des autres tribunaux se nomment *auditeurs;* leurs places ne sont point vénales. Le conseil du roi les choisit parmi les avocats, les anciens alcades ou corrégidors. Les alcades sont comme nos commissaires de police, avec la différence cependant que l'alcade change tous les ans, et que ses fonctions sont gratuites : chaque hameau a son alcade. Le corrégidor est un magistrat dont l'autorité s'étend sur plusieurs villes et villages : il ne demeure pas plus de quatre ans dans la même ville, il va de corrégidorial en corrégidorial. Sa récompense est une place de juge

des planches, parce que le froid y fend les tuiles. Il y a une église et un chapitre, et dans la première on montre des armes, des accoutremens et des tombeaux d'anciens Paladins. Trois lieues plus loin nous arrivâmes en France; S.-Jean-pié-de-port, capitale de la basse-Navarre, a de bons murs et un petit faubourg; le ruisseau qui l'arrose fournit de bonnes truites : auprès est un mont sur lequel est perchée la citadelle; les femmes y ont de petites mantes à la moresque, et les hommes des capuchons qui retombent sur les épaules. Plus loin, le pays nous parut bien cultivé, et rempli de maisons de campagne; il nous conduisit à Navarreins, forteresse du Béarn; les chemins y sont sûrs; la rivière y fournit des truites; le chemin qui le suit est montueux, mais semblable à un jardin continuel. Nous passâmes la Gave,

---

dans les tribunaux supérieurs. Les intendans de provinces sont au-dessus des corrégidors, et les surveillent : ceux-ci à leur tour en font de même aux alcades.

L'Espagne est hérissée de montagnes dans sa partie septentrionale et au centre; elle est arrosée par l'Ebre, le Guadalquivir, le Guadiana, le Douro, le Minho et le Tage : celui-ci est le plus grand fleuve de l'Espagne; il descend des montagnes de la nouvelle Castille, entre dans le Portugal, et se jette dans l'Océan, auprès de Lisbonne.

et arrivâmes à Lescar, ville où s'assembloient jadis les Etats de la province, divisée en deux villes, l'une ouverte et dans la plaine, l'autre fermée et dans les montagnes. Pau en est à six lieues; la basse-ville est arrosée par la Gave, la haute est le lieu où siége un tribunal d'appel pour rendre la justice; l'une et l'autre sont ouvertes; mais la dernière a de plus belles maisons, de meilleures boutiques: elle n'a qu'une longue rue sur un sol uni; celles qui la joignent descendent de tous les côtés: son antique château montre des morceaux de sculpture excellens; on y montre la chapelle d'Henri IV, et le lieu où il vint au monde; les allées de son jardin sont toutes couvertes en berceaux; le parterre est rempli de myrte; le parc est fermé de murs, et rempli de hauts arbres rangés en allées. A une lieue de là, est Morlans, la plus ancienne ville de la province, et à cinq lieues les bains de Bagneres.

Nous partîmes de Pau pour nous rendre à Toulouse. Nous vîmes Tarbes, dont on trouve d'abord un faubourg, puis une ville murée, puis une autre plus grande, et enfin des maisons dispersées: tout est dans une plaine. De là nous vînmes à Lombez, petite ville environnée d'un fossé plein d'eau, puis à Plaisance, et enfin à Toulouse, ville célèbre par son université,

son étendue, ses murs et ses antiques tours : ses maisons sont de briques ; les rues en sont bien pavées ; les nobles y sont en grand nombre, les habitans honnêtes et bons envers les étrangers ; les vivres à bon marché : le pont sur lequel on y passe la Garonne est magnifique ; six carrosses peuvent y passer de front : de là on peut aller par eau à Bordeaux et dans l'Océan. J'allai chez les Dominicains qui me montrèrent dans leur sacristie la tête de Saint-Thomas d'Aquin, montée sur un buste d'argent. Je vis les capitouls assemblés, affublés d'une robe de couleur cramoisi avec des manches larges garnies de galons d'or, ils siégent dans un palais orné de bustes de marbre et des portraits de leurs prédécesseurs. On y voyoit Louis XIV à genoux, jurant de conserver les priviléges de la ville, et au-dessus les portraits des hommes illustres que Toulouse a produits. Je vis le canal qui joint la Méditerranée à l'Océan, les montagnes coupées pour lui faire un passage, des réservoirs d'eaux, creusés dans les plaines et sur le haut des monts, les digues élevées pour soutenir et tempérer le cours des rivières qui les remplissent.

Je partis de Toulouse pour Montpellier, et passai par Castelnandary, Carcassonne, grande ville commerçante en draps, dont les maisons sont bien bâties, les rues belles, les faubourgs

fort grands, et l'évêque riche de 40,000 livres de revenu; elle est arrosée par l'Aude, des bords duquel on voit une citadelle sur la colline; Capestan, ville ceinte de murs, où le canal entre dans une voûte taillée dans le roc pendant cent pas de longueur; Beziers, situé sur une colline que l'Orbe arrose, ville peuplée, riche, abondante, à trois lieues de la mer; enfin par Pezenas qui est grand, mais sans commerce. Tous les chemins sont pavés et bien entretenus.

Montpellier, situé sur une montagne, paroît de loin un théâtre singulier; les églises, le palais de l'évêque, la maison de ville n'ont rien de remarquable : ses dehors sont ornés de trophées et de faisceaux d'armes, faits de main de maître; la promenade qui est hors la porte du Payrou est belle par la nature et l'art; les regards s'y promènent sur des campagnes délicieuses et sur la mer; les murs sont hauts, les fossés remplis d'eau, les maisons hautes de quatre à cinq étages, les rues tortueuses et peu larges, et les dames très-belles et blanches; le commerce y amène beaucoup de richesses.

Je restai quelques heures à Montpellier, puis je vins au Pont-de-Lunel où les femmes sont ombragées de grands chapeaux. Je passai un bras du Rhône, et me trouvai en Provence : bientôt je vis Arles, où je passai l'autre bras du

fleuve ; c'étoit autrefois une ville archiépiscopale, située sur une colline, et qu'on croit plus ancienne que Rome : on y voit des restes d'un théâtre romain, de belles maisons et des rues étroites. Je suivis un fameux aqueduc pour arriver à Saint-Martin de Crau, après lequel on entre dans une route aride et pierreuse qui conduit à Salon, dont les murs tombent de vieillesse : on y voit un ancien et vaste château qui appartient à l'archevêque d'Arles; ses maisons sont sans symétrie : la voie Aurélienne passoit, dit-on, par Salon. On y voit aussi le tombeau de Nostradamus. Après cinq lieues de chemin dans les montagnes, on arrive à Saint-Pons, au milieu de campagnes étendues où sont dispersées les maisons de campagne des habitans d'Aix. De Saint-Pons on ne met que quatre heures pour arriver à Marseille.

Cette ville fut bâtie par les Phocéens, et fut célèbre par son commerce et ses écoles. Son port manque de fond, et souvent on est obligé de le nettoyer; son sol est inégal; son circuit n'est que de deux milles; ses rues sont étroites, tortues, sales; ses maisons belles et hautes; son cours est beau, embelli par de longues avenues, par des bancs, et les maisons symétriques qui l'environnent : le port est défendu par les châteaux de Saint-Jean et de Saint-Nicolas, et par

les forts bâtis sur les îlots qui en sont à demi-lieue. L'arsenal où l'on fait les galères, a de longues rues couvertes où l'on fait les cables et des canaux : celui qu'on appelle arsenal du roi, a un beau pavillon où demeurent les officiers des galères : là, sont de prodigieux magasins de bois, d'agrès et d'armes ; on dit qu'on y peut armer 100,000 hommes : la cathédrale, le palais de l'évêque n'ont rien de remarquable ; mais l'hôtel de ville l'est par sa façade et ses belles chambres ; le fort Saint-Jean dont la plate-forme est chargée de batteries qui donnent à fleur d'eau ; il est situé sur un roc que la mer baigne de deux côtés. Quarante et une galères qui étoient dans le port, y offroient un spectacle imposant : celui de Saint-Nicolas est sur une montagne, et a divers ouvrages modernes : sur une montagne plus élevée s'élève Notre-Dame-de-la-Garde.

Je voulus voir Aix, capitale de la Provence, et y parvins par un chemin rempli de boue et de pierres, mais agréable par l'aspect des montagnes et des collines cultivées qui le bordent. Elle est située dans une vallée, et quoiqu'elle soit le siége des tribunaux, son circuit est petit ; ses maisons sont belles et hautes de quatre à cinq étages ; ses rues sont belles, droites, bien pavées ; elle n'a point de fossés ; son église archiépiscopale est grande, mais obscure. La

maison de ville est fort belle. J'y vis les juges assemblés en robes rouges ou noires, et j'y entendis plaider une cause intéressante. La grand-chambre est la mieux dorée et la mieux peinte. Je retournai le lendemain à Marseille, où je m'embarquai pour Gênes sur une tartane.

Nous sortîmes du port avant le coucher du soleil, et cotoyant le rivage, nous vînmes jeter l'ancre dans une anse où nous attendîmes un vent favorable qui s'éleva bientôt. Nous vîmes de loin la montagne de Sainte-Beaume, et le soir nous fûmes vis-à-vis de Toulon; le lendemain nous vîmes Hières et ses îles; puis le vent se renforçant, nous mouillâmes près du fort Sainte-Marguerite, situé dans une île abondante en vins. Nous en partîmes le lendemain, vîmes Antibes et Nice; celle-ci est située dans une plaine au bord de la mer, renfermée par de bonnes murailles, défendue par un château sur un roc escarpé; Ville-franche, petite ville murée, au pied de hautes montagnes, défendue par deux forts; Oviezza, fort situé sur une montagne; Monaco, enfermée par la mer et un fossé taillé dans le roc, et dont le prince a un magnifique palais. La ville est petite; le lieu est stérile, mais il est fort et défendu par une bonne artillerie; sa garnison est soldée par le roi de France, et on y paye un droit de deux pour

cent. C'est sur cette montagne qu'étoit le temple d'Hercule Monœcus, qui a donné son nom à cette petite principauté.

Nous cotoyâmes ensuite les côtes de Gênes, et vîmes Vintimiglia, Saint-Remo abondant en limons, oranges et olives, Albenga, Final et ses deux châteaux, Noli, dont les maisons sont ornées de tours, Savone, petite ville fermée de murailles, ayant un faubourg plus grand qu'elle, et entourée de maisons de campagne avec des jardins ombragés d'arbres fruitiers : ses églises sont belles; son château est entouré d'un triple retranchement, d'un fossé très-profond rempli d'eau, et d'autres ouvrages; son port est petit et sûr; l'entrée en est difficile. A deux lieues de là est une image de Notre-Dame, célèbre par ses miracles, et dont l'église entretient sept cents orphelins. Savone est fameuse par ses porcelaines; son évêque jouit à peine de mille écus de rente. Je partis de Savone dans une felouque, et passai devant Arbisola, la plaine délicieuse d'Arenzano, Cogoletto et autres beaux villages remplis de maisons charmantes; enfin j'arrivai à Gênes.

Elle s'élève peu à peu en amphithéâtre; ses maisons sont enrichies des plus beaux marbres; son circuit est de cinq milles, mais les murs nouveaux ont cinq lieues de tour; les rues y

sont étroites et obscures; son port est vaste et éclairé par un fanal; de bons ouvrages défendent ses deux arsenaux; on l'appelle *la superbe*, à cause de la fierté de ses nobles qui se ressouviennent que le roi de France les a humiliés en 1684; les dames y sont belles et spirituelles; les hommes n'y parlent que commerce, et n'aspirent qu'à des richesses; le palais du doge est un des plus grands de l'Europe, mais il y en a de plus beaux dans Gênes : c'est là qu'on voit les statues d'André et de Jean-André Doria, libérateurs de la patrie. Les tribunaux de la république s'y assemblent, et le doge y a de beaux et vastes appartemens.

Je visitai les palais de divers particuliers, ils sont dignes de recevoir des rois. On y voit de beaux couvens et de belles églises; le seul cloître de Saint-Jérôme m'offrit quatre-vingt-huit colonnes d'un beau marbre; l'église de Saint-Cyr des pères Théatins a trois nefs voûtées, formées par seize colonnes de marbre blanc fort hautes, douze chapelles dont le devant est orné de vingt-quatre colonnes, il en est vingt-quatre autres du marbre le plus fin et de diverses couleurs sur les autels, le tabernacle est d'un grand prix, le chœur est très-beau, et le grand autel l'est bien davantage : il a quatre colonnes du marbre noir le plus fin; la voûte et la coupole

sont peintes et dorées ; mais ce que je puis dire ajoutera peu à l'idée qu'on se forme communément de cette ville ; on sait qu'il en est peu qui l'égalent. L'Albergo est encore un de ses plus beaux édifices, et la piété à laquelle il est consacré, l'embellit encore. On dit qu'il y a six cent cinquante femmes ; les hommes y vivent séparés d'elles, et tout y travaille. On y nourrit et élève des orphelins et les pauvres ; on y dote les filles. Dans le grand hôpital, on peut soigner à la fois quatre cents malades.

J'allai voir le sénat assemblé : le doge y présidoit en habit rouge. On sait que son gouvernement dure deux ans, et que, lorsqu'ils sont écoulés, on lui donne son congé en ces termes : Votre Sérénité a fini le tems de son gouvernement, que Votre Excellence se retire dans sa maison (1). Je visitai le palais Doria, dont le jardin est orné d'un Neptune tiré dans une coquille par trois chevaux marins ; la tour du Fanal où l'on allume la nuit trente-trois lampes pour guider les vaisseaux ; elle a, dit-on, six cents palmes de haut, et l'on y parvient par un escalier de trois cent douze marches ; elle est assise sur un rocher, et de gros canons l'envi-

(1) Gênes est réunie à la France depuis quelques années.

ronnent. Notre-Dame de l'Assomption ou de Carignan, est encore une église remarquable, fondée par Bandinello Sauli, finie par un doge de la même famille : c'est dans la montagne de Saint-George que sont rassemblées les plus grandes richessss de Gênes; on y voit une antique salle ornée de quinze statues de nobles qui ont rendu service à la patrie : la salle nouvelle reçoit quelquefois quatre cents bourgeois qui s'y assemblent. La rue Neuve est la plus belle : c'est là que sont les palais des Balbi.

Résolu de continuer ma route par terre, j'embarquai mes effets sur un vaisseau destiné pour Naples, et partis dans une calèche pour Milan. Je passai plusieurs fois la Polsevera, et après avoir promené mes regards sur la belle côte de Saint-Pierre d'Arena; j'entrai dans des montagnes arides, je vins à Taglio, puis à Gavi, et je parvins dans le duché de Milan à Serravalle, petit endroit dans une belle campagne bien cultivée, défendu par un château sur une colline. Je revins à Gavi, puis à Novi, ville murée, et à Tortone, située dans une plaine environnée d'un fossé et d'un mur bas, défendue par un château ; les maisons n'en sont pas belles : Voghera est deux fois plus grande. Après avoir passé le Pô, je vins à Pavie, place forte, dont le château ressemble moins à une forteresse

qu'à un palais, et où l'on voit un arsenal; la ville est peuplée, riche, ornée de beaux édifices; plus ancienne que Milan, elle a une université et un couvent de Chartreux célèbre par ses peintures. Milan, bâtie par les Gaulois, a deux lieues et demie de tour, et renferme 200,000 habitans; sa population, la magnificence de sa cathédrale, son château, sa fameuse bibliothèque, la commodité de sa situation, ses révolutions l'ont rendue célèbre. J'en visitai les principales parties; je remarquai la force de sa citadelle, l'hôpital orné d'un superbe frontispice et d'une cour entourée d'un péristile soutenu par un double rang de colonnes; il renferme huit cents malades, tous bien servis, et a 160,000 écus de rente; on bâtissoit un cimetière à son usage, qui avoit déjà coûté 200,000 écus : le Lazaret contient plus de trois cents chambres, et a un jardin à son centre, qu'on loue 2000 écus. Je vis la bourse, les écoles palatines, la chaire où Saint-Augustin avoit enseigné, le collége où les nobles viennent former les tribunaux. La cathédrale passe pour être la huitième merveille du monde; elle a deux cents coudées de long, cent trente de large, est bâtie du plus beau marbre, décorée d'excellentes statues et de somptueux ornemens. Elle a cinq nefs formées par des piliers de marbre bien travaillés qui soutiennent soixante-dix voûtes

très-élevées : partout on voit de beaux bustes, et d'excellens morceaux de sculpture; les autels sont superbes; le grand a un riche tabernacle d'argent. On dit qu'il y a dans Milan onze collégiales, soixante-onze paroisses et soixante-quatorze couvens. L'église souterraine de la cathédrale renferme le corps de saint Charles dans une châsse de cristal enchâssé d'argent, et couverte d'une autre de bronze doré et d'argent. Dans une rue de cette ville, on voit une inscription latine qui conserve la mémoire d'un barbier, qui, de concert avec le magistrat de Santé, avoit répandu la peste dans la ville.

Je partis quelques jours après pour Boulogne, et passai par Lodi, qui a un évêque, un château, et est arrosé par l'Adda ; puis, par Casal, par Plaisance, grande ville dans une plaine, dont les maisons et les rues sont belles, mais qui a peu d'habitans. J'y vis les statues d'Alexandre Farnese et de Ranuce son fils, et le palais du duc : il est magnifique par son architecture et ses meubles ; le théâtre est très-beau ; l'église épiscopale a d'assez beaux autels.

Je fis cinq lieues dans un chemin pavé, bordé de campagnes agréables et bien cultivées jusqu'à la rivière de Stiron, que je ne pus passer à gué, et m'arrêtai jusqu'au lendemain : je vis la ville del Borgo, traversai le Taro, et arrivai à Parme,

ville dans une plaine, sur la voie flaminienne; l'air en est très-sain, les bâtimens beaux, les églises fort ornées, les rues très-larges; elle a plus d'une lieue de circuit: la Parme l'arrose et lui donna son nom. Le palais ducal est fort grand, rempli de belles peintures et de meubles riches. La principale église n'est pas la plus belle; mais le collége est un des plus beaux édifices qu'on puisse voir: il a des chambres pour deux cent soixante étudians nobles, pour leurs professeurs, leurs officiers, leurs domestiques: le théâtre y est petit.

J'entrai ensuite dans le Modenois; et après une course de trois lieues au travers de belles campagnes, j'arrivai à Reggio, ville sur la voie Emilienne, fondée par le triumvir Lepidus, fameuse par sa grande foire, ses belles églises, ses rues, ses palais, parmi lesquels on remarque celui de Prospero Scarufio, dont l'entrée est décorée de deux belles statues d'Hercule et de Lepide. J'arrivai ensuite sur la Secchia, dont les eaux enflées m'arrêtèrent quelque tems, et je parvins à Modène, ville sur la voie Emilienne, sur un sol marécageux: ici résident les princes d'Est; son circuit est d'une lieue; de bons murs et une forteresse à la moderne la défendent; ses rues sont étroites et sales, ses maisons communes: au milieu est une tour de marbre très-

haute. Le palais ducal est encore imparfait : on y voit deux cours environnées de colonnes de marbre.

Plus loin, je passai le Panaro, et arrivai à Castel Franco, dans le territoire de Boulogne : cette ville n'a qu'une rue où l'on voit d'assez belles boutiques : près d'elle est un fort. Boulogne est aussi sur la voie Emilienne ; elle est très-ancienne, a un archevêque, une université, et de très-beaux édifices, tous ornés de portiques, sous lesquels on la parcourt à couvert. Elle est célèbre par sa beauté, sa situation, sa richesse, sa grandeur ; on y compte 80,000 habitans ; le légat du pape y réside.

Je fis ensuite cinq lieues dans l'Apennin, dont la pente rapide n'empêche pas qu'on n'y sème des grains ; et j'entrai dans les Etats du grand-duc, séparés de ceux du pape par un ruisseau qui coule près de Filicaia ; je gravis le Mont Giogo, qui me parut être le pays d'Eole, et sur lequel on voit quelques cabanes habitées par des espèces de sauvages : le chemin qui conduit de son pied à Florence est toujours pavé.

Florence est si belle, si bien bâtie, que Charles-Quint disoit qu'on ne devoit la faire voir que dans les jours de fête ; elle surpasse les autres villes d'Italie par la grandeur de ses rues, la magnificence de ses palais, les ornemens de ses églises,

églises, la beauté de ses édifices, de ses places, de ses fontaines et de ses statues. Elle est dans une plaine environnée de montagnes; son circuit est de cinq milles, et renferme cent mille habitans. J'y allai voir la collégiale de Saint-Laurent, que quatorze colonnes divisent en trois nefs. Là est la chapelle Ducale; là on trouve six tombeaux, dont quatre seulement sont finis, quoiqu'on y travaille depuis quatre-vingt-dix ans. On y voit six statues de Michel-Ange Buonce Rota, et trois de ses meilleurs disciples. La cathédrale a une superbe façade de marbre de diverses couleurs; on y voit par-tout de belles statues, parmi lesquelles on distingue celles d'Adam, d'Eve, du Christ et du Père Éternel. Dans l'église de Saint-Jean, on voit les tombeaux de quelques papes Florentins, et des statues célèbres. Je vis la statue équestre de Cosme de Médicis, la fontaine du Géant, entourée de douze statues de bronze. Il seroit trop long, je ne dis pas de décrire, mais d'indiquer les belles choses qu'on voit dans cette ville; il vaut mieux n'en point parler, que d'en donner une idée imparfaite (1).

(1) La plaine au milieu de laquelle Florence est assise est couverte d'arbres de toute espèce, et surtout d'arbres fruitiers. Dans le printems, Florence est au

J'en partis pour me rendre à Naples; nous voyageâmes au travers de montagnes et de collines que la Nature avoit condamnées à la stérilité, et que les Florentins surent rendre fécondes. Nous arrivâmes à Sienne, ville antique, plus longue que large, placée sur un sol en pente, ayant de belles maisons, et habitée par une noblesse illustre : un tiers de son enceinte est aujourd'hui occupé par des jardins et des vignes. La cathédrale est couverte en dehors de marbre noir et blanc, et ornée de belles statues : en y entrant, on voit trois nefs belles et spacieuses, formées par plus de trente piliers incrustés de marbre; la chaire est soutenue par vingt-deux colonnes; et le contour en est rempli de figures délicatement travaillées. J'en sortis

---

milieu d'un bouquet de fleurs, et mérite de porter son nom. M. Dupaty, se trouvant en 1785 dans cette plaine, raconte qu'il étoit ravi de rencontrer à chaque pas, dans des champs émaillés de fleurs, des femmes belles, de santé, de bonheur et d'innocence : répandues ainsi dans les champs, elles sembloient plutôt y célébrer des jeux et des fêtes, que s'occuper des travaux rustiques. Elles lui rappeloient ces nymphes charmantes dont la fable et les poëtes avoient peuplé les campagnes. Mais à mesure qu'on s'en éloigne, le terrain devient inégal, les hommes rares, les femmes laides, les troupeaux maigres; toute la Nature enfin dégénère.

bientôt pour traverser un pays inégal, bien cultivé, où l'on rencontre de belles paysannes ornées de chapeaux de paille. Plus loin, le pays est plus inégal encore; on monte pour arriver à Radicofani, village sur une haute montagne, et après l'avoir descendue, il fallut traverser huit fois le Regio enflé par les pluies : j'arrivai à Aquapendente, puis à Bolsena, où le froid et la neige me forcèrent de séjourner. Près de là est un lac, dans lequel sont deux îles. Je vis ensuite Monte-fiascone, Viterbe, Ronciglione, et enfin Rome, la reine des villes, dont il est inutile de parler, parce qu'on ne peut en donner une idée qu'en faisant un livre entier sur elle.

J'en partis pour me rendre à Velitri, ville longue, ouverte et située dans une montagne, dont les maisons et les rues sont commodes, et la place où l'on voit la statue du pape, très-belle. Plus loin est Sermoneta, sur le haut d'une montagne, et Piperno sur le penchant d'une autre. Terracine est ceinte de murs antiques; c'est près de là qu'on sort des États du pape. Fondi est la première ville du royaume de Naples. Je vins ensuite au môle de Gaëte, connu des anciens sous le nom de *Formia;* je passai le Cariglian, la Sessa, près de laquelle on voit les restes d'un très-ancien théâtre, et d'un long aqueduc. J'arrivai à Capoue; l'ancienne, si

funeste, par ses délices, à Annibal et à son armée, est détruite : la nouvelle est élevée sur les ruines de l'ancienne Casilinum. Au delà je traversai de belles plaines, et vins à Aversa, où je trouvai des amis qui étoient accourus au devant de moi, et j'entrai avec eux dans Naples, où je me trouvai parmi les miens après mon long et pénible voyage. Devant Naples et à dix-huit milles en mer, on aperçoit l'île de Caprée, qui faisoit les délices de l'affreux Tibère. Deux chaînes de côteaux embrassent cette mer, et ces deux rivages sont également favorisés de la Nature. Si celui-ci étale Portici, Herculanum, Pompéïa et une foule de maisons de campagne, celui-là étale de belles promenades et le beau quai de Kiaïa, la Villa-Reale, et une multitude de palais. Sur l'un de ces côteaux domine et fume le Vésuve, mais le laurier du tombeau de Virgile s'élève et verdit sur l'autre, nommé *le mont Pausilippe*. Ce monument, élevé au prince des poëtes depuis l'an 19 avant Jésus-Christ, tombe en ruines, et est enseveli parmi des ronces. Il n'y a qu'un laurier qui s'élève du milieu d'elles.

Nous terminerons ce volume par un léger coup d'œil sur l'Italie, l'objet de l'admiration des peuples qui vont y contempler les débris de

sa grandeur. On ne peut oublier que ce sol fortuné a été la patrie de Camille, de Scipion, de Lucullus, de Pompée, des deux Catons, de Jules-César; qu'Horace, Virgile, l'Arioste et le Tasse y ont récité leurs beaux vers. L'Italie fournit abondamment aux besoins et aux superfluités de la vie. Les vins, les fruits les plus délicieux, et l'huile, sont ses productions les plus générales. Le frêne à fleurs de Castro-Villari en Calabre, offre aux malades la manne la plus estimée. Les pharmaciens la préfèrent à celle de la Sicile et de la campagne de Rome. La chaleur la fait sortir naturellement du tronc du frêne, connu sous le nom de *fraxinus-ornus*. On fait aussi des incisions à cet arbre, comme à l'érable à sucre; mais celle qui vient sans ce procédé passe pour la meilleure. La Sicile abonde toujours en olives, orangers, cédras, avelines et citrons : la quantité de ce dernier fruit est telle, selon Sestini, qu'outre celui qu'on exporte en nature, on en met le jus dans des bariques, où il se conserve long-tems. Selon M. de Riedesel, Avellino, petite ville à environ dix lieues de Naples, a donné son nom aux avelines de la Sicile : cette île en exporte par an environ cent mille setiers, mesure de Paris.

L'Italie a donné la première l'exemple à l'Europe de la culture du mûrier, de l'éducation

du ver à soie, et l'art d'en manufacturer la coque précieuse. Aussi la soie est-elle l'objet le plus considérable de son commerce. Son industrie se porte encore sur les confitures, les odeurs et les pâtes de diverses espèces.

L'Italie excelle aussi dans les arts et dans les sciences. Il n'y a pas de pays où l'architecture, la sculpture, la peinture aient fait plus de progrès. On y admire encore les pinceaux de Raphaël, de Michel-Ange, des Caraches, de le Titien, de l'Albane, de le Guide, et de tant d'autres artistes célèbres, dont les rares travaux commandent l'admiration de toute l'Europe. On ne peut parler dignement de Saint-Pierre de Rome. La place qui est devant cette magnifique basilique est une des plus belles du Monde. Au milieu d'une enceinte immense couronnée circulairement d'un vaste portique qui soutient sur quatre cents colonnes majestueuses, deux cents statues colossales, et entre deux superbes bassins noircis par le tems et par le bronze, d'où jaillissent, étincellent, retombent et murmurent nuit et jour des eaux limpides, s'élève pompeusement dans les airs un magnifique obélisque de granit, qui a été taillé en Egypte, et élevé par Sixte-Quint. Cette église, projetée par Jules II, entreprise par le génie de Léon X, qui désiroit en faire un chef-d'œuvre, a été achevée au bout de

plusieurs siècles par Sixte-Quint. Ce beau monument sépare en deux le mont Vatican, et couvre le cirque du féroce Néron, sur lequel il est fondé.

Selon M. Dupaty, qui voyageoit en Italie en 1785, rien ne peut rendre le ravissement qui saisit l'ame lorsqu'on entre dans ce temple auguste, lorsqu'on se trouve pour la première fois sur ce pavé étendu parmi des piliers énormes, devant ces colonnes de bronze, à l'aspect de tous ces tableaux, de toutes ces statues, de tous ces mausolées et de tous ces autels où les plus grands pontifes et l'ambition de tous les beaux arts, n'ont cessé, depuis plusieurs siècles, d'ajouter en granit, en or, en marbre, en bronze et en toile, de la grandeur, de la magnificence et de la durée. Ce monument est le chef-d'œuvre de l'art, et l'ouvrage en partie de Michel-Ange, qui y a consumé dix-huit années de sa vie.

Le Colysée et le Panthéon sont les principaux restes de Rome antique. Ce dernier monument, consacré par Agrippa à tous les dieux, malgré la durée de vingt siècles, offre encore un magnifique péristyle, et les colonnes en sont du travail le plus exquis. L'œil ne peut se lasser de monter avec elles dans les airs : elles offrent je ne sais quoi d'animé qui fait illusion, une stature noble

et une tête majestueuse, autour de laquelle l'acanthe s'est plu à déployer en couronnes ses feuilles si superbes et si souples tout à la fois. Le dessin du Panthéon est simple et grand. Raphaël y repose : il mourut en 1520, à l'âge de trente-sept ans.

Plutarque rapporte que Cineas, disciple de Démosthène, étant envoyé en ambassade à Rome par Pyrrhus, crut voir dans le sénat romain un consistoire de rois. Mais qu'il seroit étonné s'il revenoit maintenant! Il n'y verroit plus les vainqueurs de Carthage, ni ces anciens conquérans de l'Univers. Selon M. Dupaty, il y a aujourd'hui, dans la multitude de Rome, peu de raison, assez d'esprit et beaucoup d'imagination. Les années y donnent des habitudes, mais point d'expérience.

Rien de plus rare à Rome que les vols caractérisés, que les effractions et les mouvemens populaires; mais on y voit donner très-souvent des coups de couteau de sang-froid, et on les raconte de même. Le meurtrier ne passe ni pour méchant ni pour dangereux. Sans doute, dit-on, on l'a provoqué. L'usage du couteau est le duel de la populace à Rome, à Naples et à Lucques. Les Romains ont une merveilleuse facilité à changer de visage, ou plutôt ils n'ont pas besoin d'en changer. Les meilleurs masques du monde

sont des visages italiens. Leur pantomime outre tout, les gestes, les regards et les paroles. Aussi entr'eux, ne croient-ils jamais ni le visage ni la parole; ils ne croient que l'événement. La médiocrité des fortunes à Rome rapproche les individus et les états. Ils ont presque tous le nécessaire, et un repas leur suffit par jour : des fruits, des légumes, du petit poisson, peu de viande suffisent à ce repas unique. Il leur faut très-peu de vin, mais beaucoup de glace et de citrons. Quant à l'habillement, le climat et le costume le réduisent à peu de chose. Toute personne qui n'est pas nue, est vêtue. On passe du dîner dans les bras du sommeil : on dort jusqu'à six heures du soir, ensuite on ne fait rien, ou on fait des riens. La nuit arrivée, tous les travaux finissent. Hommes, femmes, filles, chacun prend alors la volée jusqu'à trois heures du matin : on va à la promenade dans la rue du Cours, à la conversation dans les coteries, ou à la colation dans les auberges; et les personnes même les plus graves s'y laissent entraîner jusqu'au lendemain.

Chaque soirée est une fête à laquelle l'amour préside; mais il n'est pas fort raffiné. Les sens parlent aux sens, et ils se sont bientôt entendus. L'amour chez les Romaines est un amusement, ou une affaire, ou un caprice, et fort peu de

tems un besoin, car elles l'usent très-promptement : elles peuvent être très-galantes sans compromettre leur réputation. Leur cœur aime dès qu'il est pubère. On parle d'amour aux jeunes filles devant les mères, et les mères mêmes en parlent devant leurs filles. Une mère dit très-naturellement: *Ma fille ne mange pas, ne dort point; elle a l'amour.* Comme si elle disoit: *Elle a la fièvre.* Bien plus, un vieillard, un militaire, un ecclésiastique causeront dans les ténèbres et dans un coin, avec une jeune fille, sans le moindre scandale. Les filles romaines cependant sont en général assez sages ; elles portent presque toutes jusqu'à l'autel la virginité, non pas du cœur, mais du corps, dont les Italiens font grand cas. A Rome, les sexes, les dignités, les âges, n'ont ni costumes, ni prétentions. Les Italiennes ignorent l'art de se mettre élégamment et avec goût. Les femmes étant accoutumées à se coucher tous les jours l'après-midi jusqu'à six heures du soir, leur indolence trouve trop pénible d'arranger leurs cheveux deux fois dans une journée, et en conséquence elles livrent toutes leurs cheveux aux ciseaux, et portent perruque. La beauté des Romaines consiste dans le dessin, dans le contour du visage et dans celui de la main. On vante aussi la perfection de leurs épaules. L'ensemble de leur figure

est achevé, et tous les détails finis. Une belle tête romaine étonne toujours; mais il lui manque ces graces fugitives qui, à Paris, d'une personne aimable en font vingt. La beauté chez les Romaines s'épanouit très-promptement; et comme elles ne la cultivent par aucun exercice, qu'elles l'accablent de sommeil, qu'elles ne paroissent jamais aux rayons du soleil, l'embonpoint en surcharge dans peu tous les traits, et en disproportionne les formes. La voix d'une Romaine ressemble à ses mains et à sa figure; elle est belle, mais sans ame : comme elle ne naît point dans son cœur, elle pénètre rarement dans celui d'un autre. Il y a cependant, selon M. Dupaty, des exceptions à faire sur les Romaines.

A Naples, on vit de peu comme à Rome, et bien plus, on y vit long-tems quoiqu'il y ait très-peu de médecins, parce que la sobriété et le repos économisent singulièrement la vie. La mer fournit ses poissons aux Napolitains; la cendre du Vésuve, des fruits et du blé, et on y est vêtu pour peu de chose : aussi l'abondance de la population est-elle extrême à Naples. Par-tout on fend la foule : les rues, les boutiques semblent inondées d'habitans, et on y voit aussi de petites calèches qui ne vont pas, mais qui volent. Le soir dans la rue de Tolède,

la quantité des flambeaux portés par la multitude des coureurs devant les voitures, vous présente l'aspect d'un grand convoi funèbre. L'esprit n'est point rare à Naples, mais on aime à se tromper mutuellement. Tout le commerce de la vie pour les Napolitains est un jeu *au plus fin*. On avoue qu'on a trompé, et on s'en vante comme on avoue ailleurs qu'on a gagné. La chicane y est une passion : on y plaide pour se désennuyer et pour tromper. Selon M. Dupaty, dans le seul royaume de Naples, et la Sicile à part, sur une population d'environ quatre millions d'habitans, on compte près de trente mille avocats ou procureurs, quatre à cinq mille assassinats par an, et deux ou trois exécutions à mort. La vengeance y est de droit naturel, elle est la passion dominante du pays, car la paresse y exclut l'avarice : l'amour n'y est qu'un besoin, une femme n'y est qu'un meuble, et un amant n'est que l'homme qui l'achète. Dans les hautes classes, les deux sexes ont un goût immodéré pour le jeu.

Très-souvent les époux qui n'ont point d'enfans, en vont prendre aux Enfans-Trouvés : on leur y en vend. D'abord ils en font des jouets, ensuite des esclaves, et à la fin des héritiers. Le peu qu'on travaille, c'est pour parvenir à ne rien faire, qui est le bonheur suprême des Napo-

litains. A midi on va dîner; peu de gens, comme on dit, *mettent la nappe*. Après que la vanité a bien fermé la porte de la maison, on mange un morceau dans un coin. Quand l'estomac est rempli, on se couche, on dort tout nu, et une heure avant la nuit on se lève, on se r'habille, on retourne au café, ou bien l'on monte en voiture pour aller à l'opéra ou à la promenade: on va au Môle ou à Kiaïa, jamais hors de Naples, et on y reste jusqu'à cinq heures du matin. Un gentilhomme n'oseroit paroître dans les rues à pied, il seroit déshonoré. Les Lazaronnis ne font pas de classe à part; il y en a dans tous les états: ce sont tout simplement des fainéans. Quand un Lazaronni a gagné pendant quelques heures de quoi vivre pendant quelques jours, il se repose, ou se promène, ou se baigne. Il vit. Les hommes sont en général assez beaux à Naples, mais les femmes y sont très-laides: elles semblent être dans le commerce. Un père, un frère, un mari, tout le monde hautement en trafique, et leur éducation y est extrêmement négligée. Sur cent personnes, deux tout au plus savent lire.

Il n'en est pas de même des Siciliennes. Selon M. le baron de Riedesel, qui en 1771 voyageoit dans cette île, les femmes y sont très-agréables, et c'est à Trapani que se trouvent les plus belles: elles sont blanches, ont des yeux noirs, vifs,

brillans, et leur beauté seule procure à la plupart des mariages avantageux. Malgré le mélange des races qui a dû nécessairement avoir lieu après toutes les révolutions qu'a éprouvées la Sicile, les physionomies grecques s'y remarquent en assez grand nombre, surtout le long des côtes orientales et septentrionales. Les Siciliens ont beaucoup de finesse, de pénétration et de talent, mais ils ont un penchant irrésistible pour la volupté, et ce feu qui les dévore, rend chez eux si terribles les effets de la jalousie et de la vengeance, qu'ils surpassent à cet égard toutes les autres nations du Monde. Syracuse, la plus magnifique des villes de cette contrée, est la plus déchue : cette cité, qui renfermoit autrefois trois villes importantes et bien distinctes, ne présente presque plus aujourd'hui aucun vestige de ses édifices, dont la magnificence frappoit les étrangers. C'est à Girgenti, l'ancienne Agrigente, qu'on voit les monumens les mieux conservés. Les temples de Junon-Lacinienne, d'Hercule et de la Concorde, ont encore toutes leurs colonnes. Il n'en est pas ainsi de celui de Jupiter-Olympien, le plus magnifique peut-être de tous ceux de l'antiquité : aucune partie n'est restée entière. On voit encore quelque colonnes qui ont vingt-huit pieds de circonférence. Il ne reste rien de l'antique Sybaris, qu'on voyoit sur le golfe de

Tarente. Cette ville, si fameuse par le luxe et la molesse de ses habitans, a été détruite par les Romains environ deux cents ans avant Jésus-Christ. M. Dupaty a vu cependant en 1785, non loin de Naples, et à Pœstum, qui est l'antique Possidonia, trois temples élevés par les Sybarites; mais ce lieu est presque désert : il n'est fréquenté que par les étrangers qui viennent contempler les ruines de cette ville de la Grande-Grèce.

A Lucques, les paysans se tuent pour la moindre querelle. La plus petite injure vaut un coup de couteau!.... A Gènes, c'est *le sygisbéisme*. Le sygisbée représente à peu près à Gènes l'ami de la maison à Paris. Les Génoises n'ont nulle autorité dans leur ménage; le mari ordonne et paie. Elles sont peu recherchées dans leur toilette, ignorent encore l'art de dissimuler les années, de pallier un défaut, et de se mettre avec goût. Le blanc y est à la mode comme le rouge à Paris. Selon M. Dupaty, elles ont adopté un certain voile que l'on appelle *mèzzaro*, avec lequel elles peuvent sortir et aller seules, sans qu'on puisse le trouver mauvais. Ce voile cependant ne les cache pas, il ne cache que beaucoup d'intrigues. Malgré le jeu qui est fort à la mode à Gènes, on s'ennuie beaucoup dans cette ville. Les Génois ne se réunissent jamais pour dîner

ou pour souper ensemble. Dans les assemblées on sert des rafraîchissemens, on illumine, qu joue, on gagne ou l'on perd.

Le Vésuve à quatre lieues de Naples, et l'Etna ou mont Gibel en Sicile, sont remarquables par les feux qui sortent de leurs entrailles. Le 23 août de l'an 79 de Jésus-Christ, à une heure environ après midi, l'embrasement du Vésuve fut si violent qu'il ruina des villes entières, avec une grande étendue de pays. Les cendres en volèrent, dit-on, jusque dans l'Afrique, l'Egypte et la Syrie. Pline le naturaliste, qui commandoit alors une escadre romaine, voulut s'approcher du Vésuve pour observer ce terrible phénomène. Il fut suffoqué par les flammes, et périt à l'âge de cinquante-six ans. Ce jour affreux, ce jour funeste vit engloutir en un quart-d'heure la ville de Pompéïa, tandis que ses habitans dormoient. Sorente, Stabie, Herculanum subirent le même sort, avec une foule de villes et de villages. Les descendans de ceux qui avoient péri à Pompéïa, avoient déjà planté sur ses cendres, de la vigne, des mûriers, des figuiers, de sorte que les toits de cette ville étoient des vergers et des champs. Au commencement du dix-huitième siècle, on voulut bêcher un jour; on enfonce la pioche plus avant, quelque chose résiste, c'étoit Pompéïa. On se promène de nouveau

nouveau aujourd'hui dans quelques rues de cette ville. Elle a été exhumée par un roi de Naples. On y a trouvé un temple d'Isis et un autre de Priape, bien conservés. Dans Herculanum, découvert quarante ans auparavant, on a trouvé, en parcourant ses restes, des œufs, du pain, du blé, de l'huile, du vin parfaitement conservés. On est étonné que des choses si périssables aient échappé à tant de siècles. On y a trouvé aussi beaucoup de manuscrits roulés et un théâtre. Les peintures, les statues, les bronzes, coupes et vases antiques d'Herculanum, dont plusieurs sont d'une forme délicieuse et d'un goût exquis, se voient à Portici, village assis sur Herculanum, au milieu des gazons et des fleurs, entre le Vésuve qui fume encore sur sa tête, et la mer qui bouillonne à ses pieds. M. Dupaty a bien raison de dire que les hommes sont comme les fourmis qui, après qu'on a détruit une de leurs fourmilières, en font aussitôt une nouvelle. Selon M. Creuzé de Lesser, qui étoit à Naples en 1802, on a transporté à Palerme tout ce qui est sorti de Pompéïa.

Malgré les funestes effets du Vésuve et un voisinage aussi redoutable, le Napolitain ne craint pas de mettre en culture les collines de ce mont, situées auprès de la mer. Tous les côteaux

sont remplis de vignes et d'arbres à fruit. C'est de là que viennent les vins célèbres de Mala-Testa et de Lacryma-Christi. La hauteur du Vésuve a été évaluée à trois mille sept cent quatre-vingts pieds au dessus du niveau de la mer. Celle de l'Etna est plus considérable; elle est de dix mille cinq cent quatorze pieds, et ce mont en a soixante mille de circonférence (1). Les parties basses de l'Etna sont fertiles en blé, en cannes à sucre; on y voit même, dit-on, le cannelier et l'arbre à café dans leur état de sauvageons. La région moyenne abonde en bois, en châtaigniers, dont deux ont soixante-seize pieds de tour; et un troisième, qui forme cinq tiges, a, selon Brydone, deux cent huit pieds de circonférence. La partie supérieure est couverte de neige toute l'année. L'Etna est aussi fameux par ses éruptions toujours annoncées par d'affreux tremblemens de terre, qui portent au loin la désolation et la mort. L'éruption de 1659 détruisit quatorze villes et villages. En 1693, Catane fut renversée, et dix-huit mille personnes y périrent. De nos jours, le 5 février 1783, les

(1) Selon M. Ramond, le Vésuve, placé sur l'Etna, n'atteindroit pas encore à la hauteur du Mont-Blanc. L'élévation de celui-ci excède ces deux monts réunis de huit cent huit pieds.

plus beaux édifices de Palerme furent renversés. Cette secousse détruisit aussi, selon Bartels, en moins de deux minutes, toute la Calabre, et en changea tellement la surface, qu'il étoit difficile de la reconnoître. Dans ce moment terrible d'énormes crevasses sembloient découvrir aux vivans l'empire des ombres. Ces fentes exhaloient des flammes bleuâtres et des vapeurs mortelles. En d'autres endroits, les montagnes de l'Apennin, englouties ou renversées, formoient des vallées nouvelles : souvent détachées de leur base, elles glissoient sur des terrains plus bas. C'est ainsi qu'on voyoit le vignoble descendre des hauteurs pour venir se placer au milieu des champs de blé. On a vu des fermes avec des jardins passer au dessus d'un abîme, et venir s'accoler à un village éloigné; ici, des nouveaux lacs se former au milieu des terres; là, des sources tarir, et des rivières se perdre sous terre, tandis qu'autre part des sources nouvelles jaillissoient, et dans leur impétueuse jeunesse, se frayoient un passage à travers les ruines des villes, des temples et des palais.

Les curieux vont voir encore, entre Pouzzol ou Pozzuolo et Naples, la grotte du Chien. C'est une excavation dans un rocher, qui peut contenir trois personnes : elle est à quelques pas des étuves de Saint-Germain, et elle est creusée au

niveau du lac Agnano, dont l'eau bouillonne sans qu'on s'aperçoive de la moindre chaleur. Les vapeurs qui sortent de la terre sont cependant très-fortes. Si l'on presse contre terre le museau d'un chien, il expire en moins de deux minutes; et un flambeau présenté à l'entrée de la caverne s'éteint.

Au nord du lac Agnano, une montagne énorme ouvre ses flancs, et au milieu de côteaux noirs remplis de châtaigniers et d'arbres sombres, se trouve un vallon euchanteur. On a pratiqué le long du lac Agnano quantité de petites cellules voûtées : ceux qui y entrent éprouvent presque aussitôt une sueur abondante dans tout le corps. On les nomme *étuves de Saint-Germain,* du nom d'un évêque de Capoue. On les dit merveilleuses pour guérir les ulcères intérieurs, la goutte, les rhumatismes et autres maladies de ce genre, à cause de la vapeur de soufre qu'on y respire. Cette vapeur est si forte, qu'en 1785, elle brûloit la plante des pieds de M. Dupaty, et que les murs de ces étuves étoient enduits de ce minéral.

Mais quittons ces volcans, ce théâtre de subversions rapides, ces sources terribles de destruction et de mort; passons à des phénomènes aussi imposans, mais dissemblables et entièrement opposés. Donnons au lecteur une idée des

glaciers, de ces déserts de neige, de ces froides limites qui séparent la belle France de l'Italie et de l'Espagne. Villiam-Coxe, bénédict de Saussure, et M. Ramond nous serviront de guides.

Selon M. de Saussure, si un observateur pouvoit être transporté à une assez grande hauteur au dessus des Alpes, pour embrasser d'un coup d'œil les monts de la Suisse, de la Savoie et du Dauphiné, il jouiroit des tableaux sublimes que la Nature y prodigue : il verroit à ses pieds cette chaîne de montagnes sillonnée par des vallées (1) longitudinales, transversales et obliques, et composée de plusieurs chaînes parallèles ; la plus haute ou centrale au milieu, qui régit tout ; et les autres, décroissant à mesure qu'elles s'éloignent de celles du centre ; il verroit la chaîne

(1) On appelle *vallées longitudinales* celles qui suivent la direction des montagnes ; *transversales*, celles qui coupent la chaîne à angles droits ; et *obliques*, celles qui sont tortueuses. Quand ces dernières sont un peu longues, elles se terminent souvent par un cirque qui forme un cul-de-sac. Le plus grand cirque qu'on connoisse aux Alpes, est celui du Mont-Rose, qui a deux lieues de diamètre dans le fond, où les maisons du village de Macgnana et ses pâturages sont dispersés dans des belles prairies. Selon M. Ramond, toutes les grandes vallées des Pyrénées, celle de Bastan exceptée, courent dans la direction du nord au midi, ayant la tête appuyée contre la crête de la chaîne.

centrale hérissée d'aiguilles, de rochers escarpés, couverts même en été de neiges et de glaces, par-tout où leurs flancs ne sont pas taillés absolument à pic; mais des deux côtés de cette chaîne il verroit de profondes vallées tapissées d'une belle verdure, peuplées de villages, et arrosées par des rivières : il verroit encore que la chaîne centrale est composée d'aiguilles (1), de pics élevés et de chaînes partielles couvertes de neige, et que toutes les pentes de ces pics et de ces chaînes qui ne sont pas excessivement rapides, sont chargées de glaces, et que leurs intervalles forment de hautes vallées remplies d'immenses amas de glaces qui vont se verser dans les vallées profondes et habitées qui bordent la grande chaîne. Les chaînes les plus voisines de celles du centre présenteroient à l'observateur, mais plus en petit, les mêmes phénomènes.

(1) Les aiguilles sont des pyramides posées sur de hautes montagnes, et qui les surmontent à une très-grande hauteur. La plus frappante et la plus majestueuse est celle du Mont-Cervin dans le Valais : elle a six cent cinquante toises au dessus de sa base. C'est un obélisque triangulaire d'un roc vif, qui paroit taillé au ciseau. Les autres aiguilles principales sont celles du Mont-Blanc. La pointe de Barasson, entre le grand Saint-Bernard et le Mont-Velan, est aussi triangulaire : elle a quinze cent dix toises d'élévation au dessus du niveau de la mer.

Plus loin, il n'apercevroit plus de glaces, il ne découvriroit même des neiges que çà et là sur quelques sommités élevées, et enfin il verroit les Alpes, s'abaissant toujours, perdre leur aspect sauvage, se revêtir de formes plus douces, se couvrir de verdure, venir mourir au bord des plaines, et se confondre avec elles.

Selon M. Ramond, ce magnifique tableau de la majesté des Alpes convient parfaitement aux monts Pyrénées. La plus grande élévation des Alpes n'excède au plus la partie centrale des plus hautes Pyrénées que d'environ six cents toises, en faisant même entrer dans la comparaison le Mont-Blanc, qui est conique et élevé d'environ deux mille quatre cent vingt-six toises au dessus du niveau de la mer. Le Chimboraço au Pérou est le plus élevé de tous les monts connus jusqu'ici. Il a environ trois mille trois cent quatre-vingts toises de hauteur au dessus du niveau de la mer. *Voyez* le tome v, page 44. Le pic du midi de Bigorre a quinze cent six toises au dessus du niveau de la mer; Neou-Vieille ou Vieilles-Neiges, seize cent dix-neuf; Vignemale, dix-sept cent vingt-deux; et le Mont-Perdu, sommet le plus oriental du Marbore, dix-sept cent soixante-trois toises. A compter de la vallée de Cauteretz, ce cordon de montagnes s'élève à sa plus grande hauteur, et le

Marbore sépare très-distinctement l'Espagne de la France : de ce point, tout le sol s'abaisse graduellement dans les deux royaumes. Les Pyrénées ont deux chaînes principales; l'une commence dans le voisinage de l'Océan, et se termine à la Maladetta : l'autre lui succède, et se prolonge jusqu'à la Méditerranée. Selon M. Ramond, la partie la plus élevée des Pyrénées paroît être celle qui sépare le pays des quatre vallées et du comté de Comminges avec la Bigorre, de l'Arragon et de la Catalogne. On l'atteint par Pau, Tarbes, Saint-Gaudens, et en remontant la Garonne et les nombreux torrens qui concourent à la former. C'est surtout de la montagne de Cette qu'on observe bien cet amphithéâtre sourcilleux, qui s'élève du sein des flots. De Tarbes, ces monts se présentent encore sous l'aspect le plus grand et le plus pittoresque. Si l'on vient d'Espagne, c'est par Sarragosse et Balbastro qu'il faut s'approcher de cette chaîne la plus élevée, qui sépare les deux royaumes et qui leur partage les eaux. Les plus grandes hauteurs de l'une et de l'autre chaîne des Pyrénées sont plus voisines de leur extrémité orientale que de l'extrémité opposée, et toutes les montagnes des Alpes et des Pyrénées ont été couvertes et formées par les eaux de l'Océan. Presque toutes les sommités des Alpes sont

des blocs de granit d'une superbe couleur grise.

Si les Alpes ont offert à M. de Saussure des pentes plus douces au nord et des escarpemens plus brusques au midi, les Pyrénées ont présenté à M. Ramond quelque chose de semblable dans leur partie centrale, et leur pente est plus brusque du côté de l'Espagne que du côté de la France. La masse des Alpes se fend en deux branches à *la Furca* ou Fourches; le Valais les sépare, et le Rhône, né dans les glaciers de ces fourches, ne leur échappe que par une issue dérobée : il va se perdre dans un gouffre près du hameau de Coupy, non loin du pont de Lucey, pour renaître à quatre lieues environ de distance. Selon M. de Saussure, les Valaisans montrent avec vénération, comme source du Rhône, une petite fontaine qui a quatorze degrés et demi de chaleur, et qui sort de terre au milieu d'une petite prairie. Mais les voyageurs sont persuadés que c'est une espèce de folie de regarder comme le berceau de ce fleuve un petit filet d'eau qui se réunit presque à sa source, au torrent des glaciers de la Furca qui descend de douze à quinze toises plus haut. Dans la branche septentrionale des Alpes on y distingue le mont Grimsel, dont l'élévation est fameuse; le Vetterhorn, le Schreckhorn, ou pic

de Terreur, qui ne le cède en hauteur qu'au Mont-Blanc. Le deuxième rang est au midi, il alimente le Pô : on y voit, dès le lieu de sa séparation, des monts célèbres; le Latifer, le Simplon, le Sylvio, le Neinda, fiers sommets bientôt surpassés par le Mont-Rosa, et qui, placé vis à vis le Schreckhorn dont il est le rival, ne le cède comme lui qu'au Mont-Blanc. Devant celui-ci, le grand Saint-Bernard et le Mont-Velan viennent aussi humilier un peu leurs cimes, et le Saint-Gothard ne peut atteindre les deux tiers de la hauteur du Mont-Blanc. Les Suisses ont pratiqué sur le Saint-Gothard un chemin, et ils ont construit cinq ponts sur la Reuss, et sur cette route qui conduit en Italie. Le dernier de ces ponts, le plus hardi, le plus élevé, au dessus d'un torrent indomptable, a pris le nom de pont du *Diable*. C'est une voûte en plein ceintre de trente pas d'ouverture, qui n'a nulle épaisseur, et qui, fondée sur deux saillies de roches, semble soutenue en l'air par magie. On ne sait trop, selon M. Ramond, quelle foi il faut ajouter à l'opinion de ceux qui assurent que ce pont merveilleux a été construit par un homme nommé *Teufel* (mot qui veut dire *Diable*), né dans le canton de Lucerne. Sur le haut du Saint-Gothard il y a un hospice de Capucins, qui sont ensevelis dans la neige pendant neuf mois de l'année.

On a observé depuis long-tems que toutes ces montagnes prises de la base au sommet, présentent une disposition à la végétation, pareille à celle que montre la surface de la terre prise du lieu où sont situés ces monts, jusqu'au pôle. Les arbres, ces enfans des saisons, ne se trouvent qu'à la partie moyenne de cette échelle; plus haut il n'y a que des arbustes, et les mousses qui ne redoutent ni le froid ni le chaud, occupent les deux extrêmes. Le Jura, situé entre les Alpes et les Vosges, tient un milieu entre la hauteur de ces montagnes. Les plus hautes sommités du Jura sont plus basses d'environ quarante-cinq toises que la première chaîne des Alpes, et plus élevées à peu près de la même quantité que les plus hautes montagnes des Vosges.

On distingue aux Alpes et aux Pyrénées deux sortes de glaciers. Les uns sont renfermés dans des vallées plus ou moins profondes qui, quoique très-élevées, sont dominées de tous côtés par des montagnes plus hautes. Les autres ne sont pas renfermés dans des vallées, mais sont étendus sur les pentes des hautes sommités. Les glaciers des vallées sont les plus considérables en étendue et en profondeur. Les glaciers de l'Aar, celui de Furca ou Fourches, où le Rhône prend naissance, forment une des plus belles masses de

glace des Alpes suisses. Celui des bois, vers la vallée de Chamonni, à côté du Mont-blanc, a près de cinq lieues d'étendue sur une largeur variable (1), mais qui, vers le haut, a plus d'une lieue. On dit même que la plupart des glaciers des Alpes communiquent entr'eux, et remplissent des hautes vallées parallèles aux grandes vallées longitudinales des Alpes. L'épaisseur de ces glaciers, de ce foyer de frimats, varie : on dit en avoir trouvé de plus de cent toises. Selon M. de Saussure, dans les glaciers des bois à Chamouni, au bas du Mont-Blanc, l'épaisseur en est communément de quatre-vingts à cent pieds. La vallée de Chamouni a cinq cent vingt-huit toises d'élévation au dessus du niveau de la mer. La formation de ces grandes masses de glace s'explique par un principe unique et bien simple, par la cause quelconque qui a conservé sur les hauteurs une partie des neiges du premier hiver, en dépit des chaleurs du premier été. Car, selon M. Ramond, dès-lors qu'il existe au sommet des monts une telle proportion entre la quantité des neiges qui y

(1) Il se divise en deux branches; l'une tourne à droite vers le Mont-Blanc, et se nomme *Tacul*, ou *Taconay*, selon M. de Saussure; l'autre à gauche, est nommée *le Chaud* ou *des Buissons*.

tombent, et la quantité qui s'en évapore et se dissout ; que les causes qui concourent à les en débarrasser ne peuvent l'emporter sur celles qui conspirent à les en surcharger, et chaque année apportant une nouvelle couche de neige, l'accroissement des glaciers (1) ou de la croûte glaciale est décidé par la répétition annuelle du

(1) Aux Alpes et aux Pyrénées, on entend par *glaciers* ces amas de glaces éternelles qui se forment et se conservent en plein air dans les vallées et sur les pentes des hautes montagnes. Dans les Pyrénées, on trouve principalement les glaciers au Marbore, à côté du pont de Neige. On en voit encore au port d'Oo, à Venasque et à la Maladetta ou Maudite, parce que cette montagne élevée et une des sources de la Garonne, ne fournit pas des pâturages au bétail des vallées voisines. On ne voit aux environs de sa base que du marbre blanc. La Garonne, dont une de ses sources s'enfonce dans le gouffre de la Maladetta, doit aux torrens des montagnes voisines la plus grande partie de ses eaux. La zone des glaces n'est large que de trois cents toises dans les Pyrénées ; celle des Alpes en occupe treize cents. Il est rare de trouver des glaciers au midi et du côté de l'Espagne ; on les y nomme *Serneilles* ou *Sernelhes*.

Le nom de *glacière* désigne des cavités souterraines, naturelles ou artificielles, qui conservent la glace en la tenant à l'abri des rayons du soleil. On en voit plusieurs dans le Jura, une entr'autres dans la paroisse de Chaux, à cinq lieues et à l'est de Besançon. Elle

même résultat : cet accroissement doit augmenter de vîtesse à mesure que l'accumulation des neiges et des glaces augmente le froid dans la région où elle a lieu. Dans les Alpes, les neiges ne fondent guères au dessus de treize cents toises sur les montagnes dont la hauteur totale surpasse quinze à seize cents toises. Les glaciers supérieurs alimentent les inférieurs, parce qu'une masse qui pèse sur un plan incliné tend nécessairement à descendre. Cette pression a été observée et calculée à Faussigny. Des sapins plantés dans les fentes des glaces, y ont servi de point de comparaison, et on a trouvé que la marche ou progression des glaces étoit d'environ quatorze pieds par an ; mais heureusement cette règle ne sauroit être générale. Cet envahissement doit varier par les localités et par la région où les glaciers se trouvent. Cette lente progression, qui entraîne insensiblement au pied des Alpes les neiges que leurs sommets ont recueillies, est à la fois l'origine des glaciers et la cause de leur

---

n'a que trois cent quatre pieds d'élévation au dessus de la mer. On y descend comme dans une cave : l'eau se filtre par sa voûte, qui a au moins cent pieds de haut, et sur laquelle sont de grands hêtres fort épais. On voit dans l'intérieur de cette glacière des stalactites de glace qui pendent à la voûte. Il y a aussi des colonnes de glace qui s'élèvent du fond.

permanence. La Providence a destiné la terre la plus haute de l'Europe à en arroser la surface. Cet arrosement est lent et régulier, car les neiges, pour fondre lentement, ont pris la consistance de la glace la plus compacte : c'est dans ce séjour qu'elle prépare de quoi faire éclorre les fleurs qui embellissent nos plaines. Il reste dans ces hautes vallées, même à la fin de l'été, de grands amas de neiges que les chaleurs n'ont pu dissoudre, et ce sont ces mêmes neiges qui, abreuvées, saturées des eaux des pluies et des neiges fondues, se gèlent pendant l'hiver, et forment ces glaces poreuses de la couleur d'un beau bleu de ciel, dont les glaciers sont composés. Les avalanches qui se détachent et qui tombent dans des vallées assez basses et assez chaudes pour pouvoir être cultivées, ont quelquefois de la peine à se fondre dans le cours de l'été : on peut juger par là que celles qui tombent dans les hautes vallées inhabitables et incultes à cause du froid qui y règne, ne peuvent jamais se fondre entièrement. Selon M. de Saussure, ce fait est si connu dans les Alpes, que toutes les fois que vous rencontrez une grande avalanche qui a résisté aux chaleurs de l'été, et qui est renfermée dans un fond où l'eau peut s'arrêter, les guides vous disent : *Ces neiges seront des glaces au printems pro-*

chain. Il n'en est pas de même aux Pyrénées ; les hauteurs sont moins chargées de neige, et une chaleur plus active règne dans les profondeurs : par conséquent les glaciers ont moins d'étendue. Le mont d'Oo, la Maladetta, le Mont-Perdu, Vignemale ont leurs glaces à douze cents toises d'élévation au dessus du niveau de la mer, tandis que dans les Alpes, à peine est-on élevé de cinq à six cents toises, que les déserts et les dangers commencent : le Schreckhorn surtout, qui n'est qu'un peu moins élevé que le Mont-Blanc, est inabordable ; les précipices qui bordent ses avenues sont très-profonds : ses glaces sont brisées, et sa pente est tellement escarpée que la neige même n'y peut reposer. Le général Pfyffer donne à ce mont deux mille quatre cents toises d'élévation au dessus du niveau de la mer. Les glaciers seuls, hérissés en tout sens, crevassés de même et se reproduisant par-tout, y forment un danger inconnu dans les Pyrénées. Dans les dédales glacés des Alpes, il faut sonder pas à pas sa route, éviter, se détourner, se traîner lentement sur des pentes que dans les Pyrénées on peut très-souvent parcourir assez rapidement. En ayant toujours les crampons aux pieds et la hache à la main, on peut aisément se frayer un passage dans les Pyrénées. Au Pérou, dans les Cordellières

Cordellières ou Cordilières, les neiges éternelles ne commencent qu'à deux mille quatre cent trente-quatre toises à peu près à la hauteur du Mont-Blanc, tandis que chez nous elles descendent, à raison du climat, mille toises plus bas, et même au dessous encore, dans les montagnes couvertes, comme le Mont-Blanc, de grandes pentes de neiges perpétuelles.

Les diverses tentatives faites en 1760, 1775, 1783 et 1784, pour parvenir à la cime du Mont-Blanc, avoient fait regarder la conquête de ce mont fameux comme impossible. M. Bourrit la tenta aussi en 1785, avec plusieurs guides et M. de Saussure; mais, arrêtés par les neiges, ils ne purent parvenir qu'à la hauteur de mille neuf cent trente-cinq toises. Enfin l'année 1787 fut plus heureuse pour M. de Saussure : après des fatigues et des dangers infinis, il parvint au mois d'août à cette sommité, l'objet de ses vœux. Il n'y trouva point de plaine, mais une espèce de dos d'âne ou d'arête alongée, qui va de l'est à l'ouest : elle est même si tranchante et si étroite, que deux personnes auroient de la peine à y marcher de front. Toute cette sommité est couverte de neige. L'air y est si rare, le son si foible, qu'un coup de pistolet n'y produit pas plus de bruit qu'un petit pétard de la Chine en feroit dans une chambre. Il y remarqua l'absence

des échos : son oreille n'y put saisir aucun son qui appartînt à la vie. Ses guides (1), parvenus comme lui à la sommité du mont, éprouvèrent bientôt comme lui un accablement, une aversion pour le vin, pour les liqueurs fortes, et pour toute espèce d'aliment. Il n'y avoit que l'eau fraîche qui leur fît du bien, du plaisir; et il paroît certain que les liqueurs fortes sont très-nuisibles sur ces hautes sommités; mais aussi, quand ils furent descendus dans la vallée de Chamouni, ils éprouvèrent cette légéreté de corps, cette agilité des membres, cette sérénité de la pensée, une régénération, un charme en un mot, et un contentement vagues, si doux à éprouver et si difficiles à peindre.

Rien ne végétoit sur le Mont-Blanc, à l'exception de quelques lichens tuberculés; c'est le froid plutôt que la rareté de l'air qui fixe les

(1) Ces guides, selon M. de Saussure, sont ordinairement de la vallée de Chamouni, et sont bien payés. On leur donne le plus souvent six fr., et le moins trois fr. par jour. Jacques Balmat, dit *le Mont-Blanc*, est un des plus célèbres par son ascension du mois d'août 1786, à la cime du Mont-Blanc, avec le docteur Paccard, médecin de la vallée. Balmat avoit indiqué la route par la montagne de la côte. La cime du Mont-Blanc est inaccessible par le dôme du Gouté.

limites de la végétation des plantes. Il n'y vit d'autres animaux que deux papillons qui traversoient la dernière pente du mont, environ à cent toises au dessous de sa cime. Ces fragiles créatures, en voltigeant sur les prairies qui sont au dessous des glaciers, s'aventurent quelquefois au dessus de la neige. Quand ces foibles insectes perdent la terre de vue, ils confient leur frêle existence à l'immense océan de l'air; ils vont toujours en avant, et ne sachant où se reposer, pour peu que le vent les soutienne; ils volent jusque sur les sommités les plus élevées, où ils tombent de fatigue, et ils périssent sur la neige. M. Ramond en a vu aussi sur la hauteur des Pyrénées, qui voltigeoient sur la gentiane dentée. Cette plante, qui se plaît dans les lieux couverts par la neige, n'a besoin que de quelques jours sereins entre la fuite des neiges et leur retour, pour ouvrir sa fleur qui a la couleur d'azur foncé du ciel qui la voit épanouir.

M. de Saussure voulut connoître quel étoit le degré de chaleur de l'eau bouillante sur la sommité du Mont-Blanc, et le baromètre étant à seize pouces o lignes, la chaleur de l'eau bouillante ne fut que de soixante-huit degrés au lieu de quatre-vingts : il fallut une demi-heure pour faire bouillir cette eau, tandis qu'à Genève il ne falloit que douze à quinze minutes. On étoit

obligé d'animer sans cesse le charbon avec le soufflet, sans quoi il s'éteignoit au moment même. La transparence de l'air qu'on y respire est telle, selon M. de Saussure, qu'on peut y voir les étoiles en plein jour; mais pour cela il faut avoir une masse d'ombre très-considérable au dessus de sa tête. L'endroit le plus convenable pour cette observation est un rocher ou troisième plateau qui conduit à l'épaule gauche du Mont-Blanc. M. de Saussure n'a pas été témoin de ce phénomène; mais l'assertion uniforme de ses dix-huit compagnons de voyage, qui les avoient observées, ne lui laisse aucun doute sur sa réalité.

Que ne peut-on être témoin sur ce mont, des brumes et des mugissemens des tempêtes de l'hiver, y voir les nuées emportées avec une extrême vîtesse, se rouler, se briser contre les sommets des montagnes, soumettre à des calculs le combat des élémens, la puissance des neiges déplacées, la vîtesse des vents, les convulsions de l'air et de la terre, et être spectateur de tous ces phénomènes qui depuis tant de siècles n'ont point eu de témoins? Mais les jours de la canicule sont le seul printems de ces lieux. On est même souvent transi de froid au mois d'août sur ce désert de neige, qui offre le plus souvent la latitude et la température des pôles. Un éternel

silence règne sur cette région isolée, où rien ne vit, rien ne se meut; rien n'y distrait de la contemplation des annales du Globe, des ravages du tems, des ruines du déluge et de ses effrayans désastres. Là, on n'est pas hors du monde, on le domine, on l'observe. La demeure des hommes est encore sous les yeux; leurs agitations, leurs combats, sont encore dans la mémoire; mais l'imagination s'épouvante quelquefois à l'approche des idées d'immensité ou d'éternité qui s'emparent d'elle, et l'on ne sait plus où l'on est.

La Nature n'a pas fait l'homme pour ces hautes régions : le froid et la rareté de l'air l'en écartent. L'air des montagnes du premier ordre est aussi destructif de l'économie animale que celui des montagnes inférieures lui est favorable. La hauteur où l'homme cesse d'exister commodément est celle où finit l'empire des saisons, où le froid constant commence, et où la végétation cesse : pour entretenir la vie de l'homme, il faut qu'une quantité déterminée d'air traverse ses poumons dans un tems donné. Mais si l'air qu'on respire sur ces hautes montagnes est deux fois plus rare, plus aride, que dans la plaine; étant dénué d'air vital ou de gaz oxigène, qui est le résultat des émanations des végétaux, il faudra donc que les inspirations du poumon

soient deux fois plus fréquentes, afin que la rareté de l'air soit compensée par son volume. C'est cette accélération forcée, qui occasionne la douce langueur, cette sorte de paresse, de lassitude, cette espèce de fièvre qu'éprouvent presque tous les hommes qui se trouvent sur les hautes cimes. Nombre de personnes ont été grièvement incommodées aux sommités des Alpes et des Pyrénées, et même les symptômes de ces indispositions se déclarent à des hauteurs très-diverses; de sorte que plusieurs personnes ne ressentent rien à des hauteurs où d'autres souffrent beaucoup.

Selon M. Ramond, quiconque n'a point pratiqué les montagnes du premier ordre, se formera difficilement une juste idée de ce qui dédommage des fatigues et des dangers que l'on y éprouve. Les crevasses ont beau s'agrandir, des énormes glaçons se détacher avec un fracas semblable au bruit du tonnerre, et qui ébranle tout le glacier, rien n'arrête celui qu'enflamme l'amour des sciences, et qui aime à contempler la Nature dans son immensité. Pour lui, ces dangers ont des charmes, et ses fatigues même ne sont pas sans plaisir. On ne peut expliquer l'attrait qui ramène sans cesse à ce sublime spectacle celui qui en a joui une fois, qu'en se rappelant que l'homme par sa nature aime à

vaincre des obstacles, que son caractère le porte à chercher des périls, que c'est une propriété des hautes montagnes de présenter dans un moindre tems l'aspect des régions diverses, et les phénomènes des climats différens. Il rapproche ainsi des événemens que sépareroient de longs intervalles ; il alimente avec profusion cette avidité de sentir et de connoître, passion primitive et inextinguible de l'homme, passion plus grande que lui, qui embrasse plus qu'il ne peut saisir, qui franchit sans cesse les bornes de sa fragile existence, l'égare souvent sur le but de sa vie, mais l'endort au moins sur ses peines, sur ses misères, et l'étourdit sur la briéveté de ses jours.

Dans les Alpes, à douze ou treize cents toises d'élévation, vous êtes comme au quatre-vingtième degré de latitude; de sorte que, dans une marche de quelques heures, vous avez éprouvé l'influence de toutes les saisons, vu les productions de tous les climats, et parcouru toute l'échelle de la végétation. Que dis-je? vous avez outre-passé la zone habitable la plus glaciale ; car, à soixante-quinze degrés de latitude, on rencontre de vastes forêts, et à onze cents toises d'élévation, les Alpes n'en ont plus; et vous seriez dans la plus affreuse des régions, si dans les Alpes le plus pur éclat d'un soleil sans

nuage n'y tenoit lieu des brumes continuelles qui couvrent les pôles, et de la pâle lueur qui éclaire ses tristes frimats.

La chasse aux chamois, le soin des troupeaux et la recherche du cristal de roche sont le partage presque exclusif des habitans des Alpes. Heureusement on s'y occupe beaucoup moins qu'autrefois des cristaux, parce qu'il périssoit beaucoup de monde dans cette recherche, qui est beaucoup plus facile dans les environs de Barèges et dans la vallée de Campan, où on en trouve aussi. L'espérance de s'enrichir tout d'un coup en trouvant une caverne remplie de beaux cristaux étoit un attrait si puissant dans les Alpes, qu'ils s'exposoient aux dangers les plus affreux. Les principaux indices des cristaux sont des veines blanches qui se remarquent de loin, au dehors des rochers de granit ou de roche feuilletée. On a souvent remarqué que les veines de cristal suivent si fidellement les branches des glaciers, que l'on ne peut s'empêcher de remarquer leur sympathie. Les chercheurs de cristaux tâchent de se frayer un chemin direct au travers des rochers, ou à y parvenir de plus haut en se faisant suspendre par des cordes. Arrivés là, ils frappent doucement le rocher : lorsque la pierre rend un son creux, ils tâchent de l'ouvrir à coups de marteau, ou en la minant avec de la

poudre ; c'est là la grande manière. Selon William Coxe, dans le canton de Berne, sur les bords de l'Aar, qui prend sa source dans le Grimsel, et se jette dans le Rhin au dessous de Coblentz, on trouve des morceaux de cristal blanc, noir, jaune et vert. On trouve même dans cette rivière une quantité de poudre d'or, mais beaucoup moindre que dans le Mont-Rosa, dont la base est remplie de mines de ce métal. Les jeunes gens vont encore chercher des cristaux sur les glaciers, dans les endroits où les rochers se sont nouvellement éboulés. Cependant les jeunes gens de la vallée de Chamouni y vont aujourd'hui moins qu'autrefois : ils n'en font plus qu'une partie de plaisir, et ils préfèrent la chasse aux marmottes, qui n'est ni dangereuse ni pénible. Ils ont déjà expulsé ou détruit les bouquetins ; et, selon M. de Saussure, il est vraisemblable que dans moins d'un siècle on n'y verra plus ni chamois ni marmotte ; il n'y aura plus que des *lœmmer-geyer*, qui ont jusqu'à quinze ou seize pieds d'envergure, le double de l'aigle-royal. Cette espèce de condor déploie aussi très-souvent avec succès, sa force et son adresse contre les chamois, et même contre les corbeaux qui assiégent ces contrées.

La chasse du chamois présente peut-être encore plus de danger que la recherche des

cristaux ; elle enlève souvent, à la fleur de leur âge, des hommes précieux à leur famille, et il est très-difficile d'expliquer l'attrait de ce genre de vie, car le plus beau chamois ne vaut guères plus de douze fr. à celui qui le vend, en y comprenant même la valeur de sa chair. Cependant le chasseur de chamois (1) part ordinairement à la pointe du jour pour se rendre dans les pâturages

(1) Dans les Pyrénées, on nomme le chamois *ysard*. M. Ramond le croit plus foible, plus petit, et d'une couleur plus claire que le chamois des Alpes. L'ysard ne peut souffrir la chaleur du soleil, et sa chasse offre moins de danger que dans les Alpes. L'ours des Pyrénées est aussi moins féroce que celui des Alpes. On le chasse sans péril ; il fuit le feu, il craint les chiens ; et les bergers des Pyrénées n'ont nulle idée de ces sanglans combats que l'ours et le taureau se livrent dans les Alpes ; car on n'y peut retenir un taureau qui sent un ours dans le voisinage. Selon le même savant, soit que les pâturages aient plus de vertu, le bétail des Alpes est plus vigoureux, plus fier, moins timide qu'aux Pyrénées, et les vaches y sont plus fécondes. Dans tous les monts des Pyrénées parcourus par M. Ramond, les meilleures vaches n'y donnoient que huit tasses ou quatre setiers de lait, tandis que la plus mauvaise en rend, dans les Alpes et en Suisse, le sextuple. Bien plus, le lait des Pyrénées est aussi inférieur en qualité à celui des Alpes qu'il lui est inférieur en quantité, et cette différence existe jusque dans les fromages. Les

les plus élevés, où le chamois vient paître avant que les troupeaux y arrivent. Dès qu'il peut découvrir les lieux où il espère le trouver, il en fait la revue avec sa lunette d'approche; s'il n'en voit pas, il monte plus haut; mais s'il en voit, il tâche de monter au dessus, et de l'approcher en longeant quelque ravine. Arrivé au point de pouvoir distinguer les cornes du quadrupède, il appuie sa carabine sur un rocher, il ajuste, et rarement il manque son coup. S'il a tué le chamois, il court bien vîte à sa proie, et s'en assure en lui coupant les jarrets. Quand la route est longue et difficile, il écorche le chamois, et ne prend que sa peau. Si le chemin est praticable, il charge son gibier sur les épaules, et il nourrit sa famille de la chair qui est très-bonne, quand l'animal est jeune. Mais si, comme

---

bergers des Pyrénées tiennent leur lait à l'abri des chaleurs très-vives qui se font sentir pendant quelques heures du jour, en plongeant les vases de pin qui le contiennent, dans le courant d'eau le plus proche. Souvent c'est d'un torrent très-voisin qu'ils tirent ce service. Les vases de lait, plongés dans ce rapide courant, sont tenus à l'abri du soleil par des tables de pierre qui couvrent le réservoir, et y conservent une température si froide qu'elle semble excéder de peu le terme de la congélation. Ces bergers abandonnent ainsi à la foi publique leur principal moyen d'existence.

il arrive le plus souvent, le vigilant animal a aperçu le chasseur, il s'enfuit sur les glaciers, il vole sur les neiges et sur les rochers, il se joue au bord des précipices, et il est surtout très-difficile de les approcher lorsqu'ils sont plusieurs ensemble, car l'un d'eux se tient en vedette, et pousse une espèce de sifflement, à l'ouie duquel tous les autres accourent pour juger du danger. C'est pour lors que les fatigues du chasseur se multiplient, et que ses périls deviennent plus grands. Mais l'habitant des Alpes, dominé par son goût et par sa passion pour la chasse, passe sur les neiges sans se soucier des abîmes qu'elles peuvent cacher, il monte, s'élance de rocher en rocher, sans savoir comment il en pourra revenir : souvent, quand la nuit l'arrête, il la passe au pied d'un roc, seul, sans feu et sans lumière. Un peu de fromage, un morceau de pain d'avoine, composent son frugal repas; il met une pierre sous sa tête, et il s'endort en rêvant à la route que peuvent avoir prise les chamois qu'il poursuit. Mais, bientôt éveillé par la fraîcheur du matin, il se lève transi de froid, il mesure des yeux les précipices qu'il lui faudra franchir, et boit un peu d'eau de vie dont il porte une petite provision avec lui. Telle est la vie dure et pénible du chasseur de chamois. J'ai connu, dit M. de Saussure, un jeune homme

de la paroisse de Sixt, bien fait, et qui venoit d'épouser une femme charmante. Il me disoit à moi-même : Mon père et mon grand-père sont morts à la chasse, et je suis persuadé que j'y mourrai aussi ; ce sac que vous me voyez et que je porte à la chasse, je l'appelle *mon drap mortuaire;* et pourtant, si vous m'offriez de faire ma fortune, je ne renoncerois pas au plaisir que j'éprouve à chasser le chamois. J'ai su deux ans après, ajoute M. de Saussure, que le pied lui avoit manqué au bord d'un précipice, où il avoit subi la destinée à laquelle il s'étoit si bien attendu. On a ordinairement, pour cette chasse, de gros souliers avec une bande de fer battu, garnie de pointes, qui encadre exactement le talon du soulier : on assujettit ce crampon de fer avec des courroies qu'on lie au dessus des chevilles, de manière qu'on peut l'ôter à volonté. On porte aussi à sa ceinture une petite hache pour tailler sa route dans les glaces. Malgré ces précautions, cette chasse est si dangereuse, que dans la seule abbaye d'Engelbert, dont le district est tout au plus un centième des Alpes suisses, il y périssoit au moins cinq hommes par an. Par une bizarrerie singulière, si les Alpes offrent des dangers à celui qui les parcourt, les Pyrénées opposent plus d'obstacles à celui qui ne fait que les traverser, et aussitôt qu'on

s'éloigne des deux mers, on trouve la chaîne fermée : car à peine ose-t-on qualifier de passages, des sentiers mal tracés où l'homme n'a rien fait pour mettre à profit les indications de la Nature. On ne peut faire ces reproches aux habitans des Alpes ; ils ont pratiqué des routes.

Dans la vallée de Barèges, comme dans les vallées les plus élevées et les plus sauvages des Pyrénées, on retrouve si fort les mœurs et l'économie pastorale des Hautes-Alpes, que l'on croiroit que le berger de l'une de ces contrées a été le disciple du berger de l'autre. M. Ramond a partagé, dans ces montagnes, le lait et le pain qui composent le frugal repas de ces heureux habitans, dont toute l'ambition se borne au soin de leurs troupeaux et de leurs prairies. Ce savant a rencontré quelquefois dans les Pyrénées, les bergers des monts voisins de l'Espagne, qui en descendoient pour changer de pâturage. Chacun chassoit devant soi son bétail. Un jeune berger marchoit à la tête de chaque troupeau, appelant de la voix et de la cloche les brebis qui le suivoient avec incertitude, et les chèvres curieuses et aventurières qui s'écartoient sans cesse. Les vaches marchoient après les brebis, non comme dans les Alpes, la tête haute et l'œil menaçant, mais avec un air inquiet, et effarouchées de tous les objets nouveaux. Après

les vaches venoient les jumens, leurs poulains étourdis, les jeunes mulets plus malins, mais plus prudens, et enfin le patriarche et sa femme à cheval, les jeunes enfans en croupe, le nourrisson dans les bras de sa mère, couvert d'un pli de son grand voile couleur d'écarlate; la fille occupée à filer sur sa monture; le petit garçon à pied, coiffé du chaudron; l'adolescent armé en chasseur, et celui des fils que la confiance de la famille avoit plus particulièrement préposé au soin du bétail, distingué par le sac à sel orné d'une grande croix rouge. Ainsi marchoit, il y a plus de trois mille ans, le berger de Moïse, et telle est encore la vie champêtre des habitans du désert, dès les tems les plus reculés. C'est la touchante simplicité des premiers âges du Monde, et c'est la simple Nature qui en fait tous les frais.

Dans les Alpes, un berger a souvent trois habitations, une d'hiver, une de printems et d'automne, et une d'été. Il quitte la première qui est sa métropole, au mois de mai, avec sa famille et ses troupeaux, et va prendre possession de sa maison du printems, qui est placée sur la croupe des Alpes inférieures. Il descend quelques jours dans la plaine pour faire ses foins, et les serrer dans sa maison d'hiver. Au mois de juillet, les montagnes supérieures étant

débarrassées des neiges, la famille se rend dans la maison d'été, où elle reste jusqu'au milieu du mois d'août. A cette époque on est chassé par les froids, et on redescend dans la cabane du printems. L'herbe ayant repoussé, les troupeaux y trouvent une nourriture abondante. Dans cet intervalle on fauche, on sèche le regain, et on le joint aux provisions d'hiver. Le bétail rentre enfin dans les vallées vers la fin de l'automne, et vit encore des rejetons de l'herbe des prairies, jusqu'à ce que les neiges et les glaces l'aient rélégué dans les étables, où il est réduit au foin sec. Selon Coxe, dans le canton d'Appenzell en Suisse, un bon paysan, dont tout le mobilier ne vaut pas vingt écus, pend au cou de la vache qu'il honore de sa prédilection, une sonnette superbe dont le prix va souvent à cent cinquante francs de France.

Selon M. Ramond, il existe dans les environs du Schreckhorn, ou pic de Terreur, des bergers dont la race est établie dans le lieu qu'ils habitent depuis les premiers âges de la civilisation. Comme chez les Arabes du désert, on trouve sur ces montagnes, dans certaines de leurs cabanes, des registres dans lesquels ces bons pasteurs ont, de père en fils, consacré la filiation de leurs troupeaux pendant un long espace de tems : bien plus, ces

bergers

bergers portent eux-mêmes le nom des lieux où leurs cabanes étoient construites : l'un s'appelle *Jean près du rocher*, l'autre, *Pierre dans le verger*, et un autre, *Jacques sous la forêt ;* et cependant un glacier, depuis plusieurs siècles, a couvert le rocher qui donnoit son nom au premier, (car il paroît très-constant que les glaces ont fait des progrès depuis plusieurs siècles); et la forêt qui ombrageoit l'habitation du troisième, a été jadis entraînée par des lavanges ou avalanges (1) : il y a aussi un grand nombre de glaciers dans les Alpes, qui portent le nom des pâturages qu'ils ont récemment envahis. Selon les registres des communautés et des familles, selon même le témoignage de l'illustre Haller, le Pline de la Suisse, il existe quantité de passages ouverts il y a un siècle, qui sont comblés sans retour par les glaces. L'habitant de la plaine les voit avec effroi arriver au milieu de ses moissons, et

(1) Ces avalanges dévastent tout dans leurs cours, et ensevelissent quelquefois des villages entiers. Le 4 septembre 1618, le mont Conto se détacha subitement, et écrasa Pleurs, ville florissante du comté de Chiavenne, sujette des Grisons : quinze cents habitans, qui formoient sa population, y périrent. Le terrain où cette ville existoit est couvert maintenant de vignes, de châtaigniers et de maisons.

défier le soleil qui mûrit sa récolte. Dans la paroisse de Grindelwal, on voit la cloche d'un hermitage, situé jadis dans le passage qui communiquoit au Valais, et que les glaces ont comblé.

Les cabanes des bergers des Alpes sont ordinairement bâties en bois : ils posent des troncs équarris, de sapin ou de mélèze, les uns sur les autres. Les parties qui se croisent sont évidées dans leur épaisseur, en sorte qu'elles s'emboîtent les unes dans les autres : le comble n'est qu'un toit brisé, très-aplati et couvert de feuilles; il n'a que deux pieds de long sur un de largeur. Les maisons des montagnes n'ont ordinairement qu'un rez-de-chaussée très-bas. Dans la plaine, on y ajoute un premier étage; mais dans les cabanes des paysans les moins riches, le tout est très-resserré et si bas qu'il est impossible à l'homme de la taille la plus médiocre de s'y tenir debout. Le lit est un sac de feuilles sèches sur lequel on s'endort. La nourriture des paysans des Alpes est le lait, ou plutôt ses décompositions; car le fromage et *le serêt* sont leurs alimens solides, et le petit-lait est leur boisson. Le serêt est le précipité de la partie séreuse du lait : il sert de pain, qui est si rare dans les montagnes des Alpes, qu'on n'y en mange qu'en forme de régal, ou dans le fort de l'hiver, et alors il est fort dur. Les pommes de terre sont aussi une nourriture habituelle. Les paysannes s'assemblent quelquefois en cercle avec leurs enfans, et les hommes jouent aux quilles ou luttent entr'eux. On les voit encore danser quelquefois au son d'un *rebec* lorsqu'un berger joue son air

chéri du *ranz des vaches*, noté par J.-J. Rousseau dans son Dictionnaire de musique. Un vif souvenir de leurs montagnes, un regret profond de les avoir quittées et un désir brûlant de les revoir, étoient les sentimens que cet air simple réveilloit jadis dans leur ame. Quand ils l'entendoient hors de leur terre natale, une noire mélancolie s'emparoit si fort d'eux, qu'elle leur causoit très-souvent la mort. Selon M. Ramond, cet air, joué encore par les bergers de la Suisse, est presqu'oublié des Valaisans.

Selon Coxe, il n'y a pas de pays au monde où les heureux effets de l'infatigable et persévérante industrie soient plus remarquables que dans la partie montueuse des Alpes suisses : on y est frappé d'étonnement en voyant des rochers autrefois arides, maintenant couverts de vignes ou de riches pâturages ; et quand on distingue sur ces pentes les traces de la charrue, on conçoit à peine comment des chevaux ont pu s'y élever, s'y soutenir, et établir la fertilité dans des lieux voués par la Nature à la stérilité la plus grande. Cette industrie des Suisses se fait remarquer surtout dans la route de Lausanne à Vevai. Selon M. Ramond, le mot *Alpes* en celte, signifioit *haut* : il a été jadis le nom des Pyrénées. Les Suisses aujourd'hui, n'appellent *Alpes* que la partie fertile de ces montagnes.

Les hospices forment encore un autre point d'analogie entre les Alpes et les Pyrénées. On les trouve aux Pyrénées, dans les ports ou passages fréquentés, et impraticables pour les bêtes de somme. Dans les Alpes, il n'y en a communément qu'un à chaque passage, et il est placé

presque toujours au haut de la montagne ; tandis qu'aux Pyrénées, il y en a ordinairement deux qui sont situés au bas des deux montées, comme à Venasque. Le plus célèbre de ces hospices est celui du Grand-Saint-Bernard, qui a douze cent quarante-six toises au dessus du niveau de la mer. C'est sans doute l'habitation la plus élevée de l'Europe. M. de Saussure, se trouvant sur ce mont le premier août 1767, mit à une heure après midi son thermomètre de Réaumur en plein air, et il le vit descendre à un degré au dessous de la glace. L'hospice qu'on voit sur cette montagne a été fondé par saint Bernard, l'an 962 de Jésus-Christ; et depuis cette époque, ce mont, nommé autrefois *Mont-Joux, Mont-Jovis*, a pris le nom de ce Saint. Le nombre d'*exvotos* trouvés en fouillant dans les ruines d'un temple de Jupiter, prouve que ce passage étoit autrefois très-fréquenté, et même réputé périlleux. Pline raconte qu'Annibal entra par le Saint-Bernard en Italie, mais Tite-Live lui fait prendre la route du Mont-Cénis. Rien n'égale le zèle, la charité des religieux de cet hospice, pour restaurer, réchauffer et soigner les voyageurs. Dès le mois de novembre jusqu'au mois de mai, ils ont un domestique qui se nomme *le maronnier*, qui va au devant des voyageurs : il est accompagné d'un ou deux grands chiens, dressés à reconnoître les chemins au milieu des neiges, des brouillards et des tempêtes, et à reconduire les passagers égarés. Quand le maronnier ne peut pas seul suffire à les sauver, ces religieux y volent souvent, et vont les secourir eux-mêmes au péril de leur

vie. L'Helvétie soutient un établissement aussi honorable pour l'humanité : ce passage communique de la Suisse au Piémont. Les autres passages des Alpes sont le Saint-Plomb, le Tirol, le Saint-Gothard, dont l'hospice est à mille soixante-cinq toises au dessus du niveau de la mer, et le Mont-Cénis, dont le plus haut point a mille soixante toises au dessus de la Méditerranée. Ce dernier passage est, pour le midi de l'Europe, la route la plus courte quand on va à Turin ou à Rome. Bonaparte y a établi un hospice dans le genre de celui du Grand-Saint-Bernard.

Décrire enfin les goîtreux ou les cagots de la vallée de Luchon, de la vallée d'Aure, de celle de Barèges, du Béarn et de la Navarre, c'est décrire les idiots et les cretins des Alpes, du Valais, de la Savoie et du Piémont. Selon M. Ramond, la stupidité de ces malheureux contraste singulièrement avec l'agilité, la force et la vivacité des basques et des habitans des montagnes. Ils présentent, dans des lieux rarement fréquentés, l'affligeant exemple d'une dégradation, d'un assoupissement et d'une stupidité qui enlèvent à celle de ces créatures infortunées chez qui le mal est à son comble, les derniers restes de l'intelligence de l'homme avec les dernières traces de sa figure. Dans les Alpes, c'est au midi que l'on trouve les goîtreux et les cretins du Valais, du Piémont et de la Savoie; dans les Pyrénées au contraire, c'est à l'aspect septentrional des vallées où l'air est sec et assez tempéré. Ordinairement le signe extérieur de cette maladie est un engorgement dans les glandes du cou. Cependant tous ceux qui ont des goîtres ne sont pas des cretins; car M. de Saussure a

connu aux Alpes, dans l'un et l'autre sexe, des gens de beaucoup d'esprit qui avoient des goîtres, et tous les cretins aussi n'ont pas des goîtres; mais on en voit aux Alpes dont la nature est tellement dégradée et si inerte, qu'on les nourrit à la cuiller comme des enfans nouveaux-nés : ils ne sont capables que de la déglutition. Il y en a aussi dont les goîtres sont si prodigieux, qu'ils leur descendent jusqu'à la ceinture. Leur teint est le plus souvent d'un jaune tirant sur le brun, d'où leur est venu sans doute le nom de *marrons*, qu'on leur donne aux Alpes dans la vallée d'Aoste. A Sion on voit de ces idiots étalés au soleil, la tête penchée et la langue pendante. La mal-propreté du peuple y est en général dégoûtante. Coxe attribue cette maladie aux eaux que l'on boit. Les sources du pays sont, dit-il, imprégnées d'une matière calcaire, nommée *tuf*. Un chirurgien des Alpes lui assura qu'il avoit tiré fréquemment de différens goîtres, des concrétions de tuf, et qu'on trouve la même substance dans l'estomac des vaches. Les chiens mêmes du pays sont attaqués des mêmes tumeurs. Cependant, selon le savant Coxe, dans la partie supérieure et orientale du Valais, l'espèce humaine est belle; elle se confond avec celle des montagnards de Berne et d'Uri, quoique sensiblement moins forte et moins courageuse. Les femmes y sont fraîches, jolies, et d'une blancheur singulière; mais elles rappellent plutôt par la manière forte dont leurs contours sont prononcés, les Vénus flamandes de Rubens que la Vénus de Praxitèle.

Le vulgaire attribue le crétinisme à l'usage de l'eau de neige. M. de Saussure, qui parle

aussi de deux jeunes *albinos* de la vallée de Chamouni, qui ont l'iris des yeux rouge et les cheveux blancs, quoique nés d'un père et d'une mère à peau brune et à yeux noirs, croit pouvoir expliquer la maladie des idiots ou cretins, par la chaleur des vallées qu'ils habitent, et par l'exhalaison des marais qui occupent quelques-unes de leurs vallées. Selon ce savant professeur de Genève, les gens aisés d'Aoste et de Sion ville du Haut-Valais, font, autant qu'ils le peuvent, élever leurs enfans à la montagne, jusqu'à l'âge de dix à douze ans; ils ont même la prudence d'y faire vivre leurs femmes pendant les derniers mois de leur grossesse, et il n'y a point d'exemple que ce préservatif n'ait été couronné d'un heureux succès. Mais ces raisons prises dans la température de l'atmosphère sont évidemment insuffisantes pour les idiots ou goîtreux des Pyrénées, puisque ceux-ci respirent un air sec et tempéré. Mrs Ramond et de Gebelin remontent aux premiers siècles de la monarchie française, au tems des Goths, et ont même recours à la tradition pour expliquer l'origine de ces crétins, si connus et si persécutés en Bretagne, sous le nom de *cacous* et *caqueux*; à la Rochelle, sous le nom de *coliberts* ou *esclaves;* et dans les landes de Gascogne, sous le nom de *cahets*. Ces êtres malheureux ont été réputés par-tout comme ladres et infects, privés des sacremens et de la sépulture des chrétiens, n'entrant à l'église que par une petite porte séparée, et y trouvant leur bénitier particulier et des siéges à part (1). L'ancien *for* de Béarn prenoit

(1) On retrouve dans quelques églises des Pyrénées ces portes latérales par où les cagots entroient. Des

sept témoins d'entr'eux pour valoir un témoignage, et nulle profession ne leur étoit permise, excepté celle de bûcheron ou de charpentier, qui en est devenue ignoble comme eux. Ces infortunés ignorent encore aujourd'hui la source de tant de haine, et le tems qui la vit naître. Quelle est la cause qui a séparé ces peuplades à de si grandes distances?

Selon M. Ramond, les cagots de toute la France ont une origine commune; c'est une même race. La bataille de Vouillé, donnée en 507 près de Poitiers, explique tout : elle les a tous confinés dans les lieux les plus reculés et les plus déserts. Les Francs jurèrent alors à Clovis d'exterminer ces Goths qui étoient Ariens, de sorte que le peuple entier des Goths a disparu de la France; et cette caste dégénérée de crétins ou cagots proscrite, vouée à la pauvreté depuis douze siècles, est tout ce qui en reste. Leur sang vicié par douze cents ans de souffrance et de misère, ne pouvant se mêler avec d'autres races, y a naturalisé les maladies héréditaires, et est le seul qui ne soit pas mélangé; car, quoique depuis plusieurs années ces cagots ou crétins se rapprochent des villages dont ils étoient bannis, et qu'un peu de pitié se mêle enfin à l'aversion et au mépris qu'ils ont inspiré, les habitans de ces vallées, du moins dans les Pyrénées, se garderoient bien encore de contracter la moindre alliance avec eux, et d'épouser leurs filles.

Si on trouve enfin dans le Marbore des Pyré-

habitans de ce pays m'ont avoué, ainsi qu'à M. Ramond, que leurs vallées renfermoient de tems immémorial un certain nombre de familles regardées comme faisant partie d'une race infame et maudite.

nées une belle cascade qui a douze cents pieds de hauteur, on admire aussi à Lauffen, qui est à une petite lieue de Schaffouse en Suisse, la cataracte du Rhin, qui prend sa source dans le pays des Grisons, et qui tombe d'environ quatre-vingts pieds du haut des roches avec une vîtesse et une impétuosité effrayantes. Une mer d'écume, précipitée avec un fracas de tonnerre, est la moindre partie de ce tableau. Dans la vallée de Lauterbrunnen qui sépare le canton de Berne du Valais, on remarque aussi avec surprise la chute du *staub-bach*, ou torrent de poussière qui tombe de neuf cent trente pieds de hauteur. Selon M. Ramond, cette chute offre à la vue le singulier spectacle d'un petit torrent qui flotte dans les airs comme un ruban d'argent. Le vent qui est toujours très-violent auprès de cette chute, dissipe le reste du torrent en un brouillard errant qui va humecter au loin les prairies de la vallée. Pendant les grands froids, ce torrent se présente comme un glaçon énorme, suspendu au bord de son canal.

On voit dans les Alpes, de l'asbeste d'un beau vert un peu transparent, et de l'amiante. Ils sont ordinairement adhérens à la pierre ollaire ou serpentine. L'asbeste se trouve au dessus du glacier du Grand-Saint-Bernard, et l'amiante dans la Tarentaise. On trouve aussi, selon M. Ramond, de l'amiante dans les environs de Barèges et dans la charmante vallée de Campan. Il paroît, d'après les expériences de M^rs^ d'Arcet et de Saussure, que ces deux substances, soumises dans un creuset à un feu extrêmement violent, se fondent, et que l'amiante de la Tarentaise, qui est d'un blanc éblouissant et

composé de fibres longues, déliées et soyeuses, se réduit en petites aiguilles cristallisées, de l'épaisseur d'un cheveu. La même expérience prouve aussi que l'asbeste contient de petites lames de fer.

Enfin, c'est dans les Alpes qu'on trouve le plus de productions botaniques, de bonheur, de la sérénité, de l'innocence et de la santé. Les lumières, la franchise, l'énergie des habitans, dédommagent le voyageur de ses peines. Les grands noms de César, d'Annibal, de Rome, se lient aux Alpes; et dans les tems modernes, on pense moins pompeusement, mais avec autant de plaisir à Guillaume Tell (1). On se sent avec

(1) Guillaume Tell, de Burglen au canton d'Uri, est l'un des principaux auteurs de la république des Suisses. En 1307, Gessler, gouverneur de ce pays pour l'empereur Albert, l'ayant obligé, sous peine de mort, d'enlever à la distance de cent pas, et d'un coup de flèche, une pomme de dessus la tête d'un de ses enfans, Tell représenta que cet ordre étoit inhumain, et qu'il aimoit mieux souffrir la mort que de se mettre au hasard de tuer son fils; mais Gessler le menaça de les faire mourir tous deux, s'il n'obéissoit. Tell eut le bonheur de tirer si juste qu'il enleva la pomme sans faire de mal à son fils. Après ce coup d'adresse, le gouverneur ayant aperçu une autre flèche cachée sous le vêtement de Tell, lui demanda ce qu'il en vouloit faire : Je l'avois prise exprès, répondit-il, afin de t'en percer, si j'eusse eu le malheur de tuer mon fils. Quelques jours après Tell, qui avoit été mis dans les fers à cause de cette réponse, trouva moyen de s'évader; il surprit même Gessler, et le tua. Aidé de Verner et de Melctal, ses deux amis fidèles, il souleva ensuite les Suisses, qui secouèrent la domination de l'Autriche, et formèrent la république que nous voyons encore aujourd'hui. En mémoire de ces glorieux exploits, les Suisses ont érigé, il y a plusieurs siècles,

joie dans le pays d'Holbein (1), de Gesner, d'Haller, d'Euler et de Bernoulli.

---

deux chapelles à Guillaume Tell. On en voit une encore non loin du bourg de Schwitz, qui a donné son nom à un canton, et même à la Suisse.

(1) Coxe a admiré à Bâle les tableaux du fameux Holbein, né dans cette ville. Cet Anglais a remarqué le brillant coloris qui distingue les compositions de ce peintre célèbre. La plus estimée de ses productions est celle où il a représenté la passion de Jésus-Christ. A Hindelbank, qui est à deux lieues de Berne, Coxe visita aussi le tombeau de Madame Langhans, d'une rare beauté, et morte en couche dans le tems que Nahl, sculpteur saxon, faisoit un mausolée pour le comte d'Erlach. Cet artiste célèbre, voulant ménager quelques consolations à un époux au désespoir, érigea un monument funèbre à cette dame, si digne des regrets de tous ceux qui la connoissoient.

La tombe est placée au milieu de l'église, et couverte d'une double trappe. Lorsque cette trappe est levée, on voit paroître une pierre sépulcrale, travaillée avec tant d'art qu'elle paroît être en trois pièces, quoique d'un seul morceau; on voit dans l'intérieur une femme à moitié couverte d'un suaire, et presque hors du tombeau. Elle est représentée au moment de la résurrection générale : de sa main droite elle écarte la partie de la pierre qui est encore au dessus de sa tête, et de l'autre elle tient un enfant nouveau-né qui paroît faire aussi un mouvement pour sortir de la tombe. On lit au bas ces mots sublimes : *Me voici, Seigneur, moi et l'enfant que tu m'as donné.* Le mausolée entier est d'un seul bloc, et en pierre malheureusement trop tendre, car on s'aperçoit déjà qu'elle est endommagée en quelques endroits.

Fin du troisième Volume.

TABLE

Des matières du Tome troisième.

Voyage de Gemelli Carreri. Page 1
Détails sur Amalfei, patrie de Gioia. 2
— sur l'île de Malte. 5
— sur Alexandrie. 9
— sur les Bazars et les Caravenserais. 10
— sur l'île de Chypre. 12
— sur Rozette et les ruines de Canope. 14
— sur Boulac, et la population du Caire. 17
— sur les pyramides de Gizeh. 23
— sur celles de Sakharah. 25
— sur les ruines de Memphis. 27
Description de Damiette. 29
— de Jérusalem et des lieux saints. 30
Retour à Alexandrie, et détails sur l'Egypte. 42
Peste et ophtalmie du Caire. 49
Coutumes et monumens de l'Egypte. 50
Détails sur Rhodes et sur son colosse. 56
— sur les éponges de Syrné et sur Candie. 59
— sur Sparte et Corinthe. 61
Population et sort actuel de la Grèce. 62
Description de Chio, de l'arbre au mastic. 66
Familiarité des perdrix dans cette île. 67
Détails sur Smyrne, sur les Caméléons. 68
— sur les ruines d'Ephèse. 71
— sur Metelin ou Lesbos. 73
— sur Ténédos. 74
— sur Gallipoli ou Lampsaque. 76
— sur Andrinople, sur ses cigognes et ses tourterelles. 78
— sur Constantinople. 89
Harem du grand-seigneur. 91
Marché des femmes à Constantinople. 98
Ruines de Troie. 106
Monumens de l'Attique et d'Athènes. 107
Arrivée à Manasia ou Magnésie. 112
Description de Pruse. 113

Description de Trébisonde. Page 122
Gemelli est emprisonné à Constantinople. 119
Détails sur la Mingrélie. 122
Vices et beauté des femmes de ces contrées. 124
Portrait des Circassiennes et des Géorgiennes. 125
Description de la côte des Abazes. 126
— d'Arzerum, et de ses fortifications. 131
— d'Erivan, capitale de l'Arménie. 139
Mont Ararath. 143
Détails sur Tauris et sur ses mosquées. 146
Coutume singulière des femmes de cette ville. 150
Gemelli arrive à Sultanie. 154
Il visite Cascham et Kom. 160
Détails sur Ispahan ou Spahon. 162
Obsèques d'un roi de Perse. 169
Sacrifice annuel d'un chameau. 171
Mœurs des Gaures ou Guèbres. 172
Religion et usages des Arméniens. 174
Détails sur le couronnement d'un roi de Perse. 177
Fête persane du meurtre. 180
Chameaux et productions de ce royaume. 189
Lois et usages des Perses. 184
Harem du roi de Perse. 204
Perses comparés avec les Turcs. 211
Baume de la montagne de Darap. 214
Perles fines de l'île Baharem. 217
Dangers qu'on court pour les avoir. 218
Arbre des Banians. 221
Description de Daman. 228
Maladies des Européens dans l'Inde. 232
Arrivée à Surate; détails sur cette ville. *ib.*
Pénitens de l'Inde. 235
Hôpital des animaux, et danseuses de Surate. 235
Monstre horrible de Baçaïm. 236
Mariage proposé à Gemelli. 238
Pagode de l'île Salsette. 239
Détails sur cette île. 243
Description de Goa. 247
Manière dont les Cafres combattent les lions et les éléphans. 248
Diminution de la puissance des Portugais dans l'Inde. 251

Productions de l'Indostan. Page 252
Faste du Divan à Ponda. 257
Veuve du Malabar, qui se brûle sur le corps de son époux. 258
Commerce d'une femme avec un Babouin. 262
Manière de voyager dans l'Inde. 264
Richesse du grand Mogol. 265
Manière dont on nourrit ses éléphans. 266
Gemelli assiste à une audience du grand Mogol. 267
Ses revenus immenses, son trône d'or massif. 271
Coup d'œil sur Ceylan. 278
Détails sur les Maldives. 279
— sur les îles Nicobar et d'Andaman. 280
— sur Sumatra. 282
— sur l'île Polvereira. 283
Description de Malacca. 284
— de Sincapour. 289
— de Borneo; ses nids de Salangane. 290
— de Pulo-Condor. 296
Détails sur la Cochinchine et le Tonquin. 298
— sur Macao. 305 et 371
Arrivée de Gemelli à Canton. 309
Grand canal de la Chine. 316
Pêche des Chinois. 318
Description de Nam-King. 321
Cloches de cette ville. 324
Détails sur Pékin. 331
— sur le palais impérial. 334
— sur les noces et les enterremens des Chinois. 338
— sur la grande muraille. 339
Mœurs et lois de la Chine. 343
Ses productions. 352
Fête des lanternes. 366
Détails sur Manille. 388, 399 et 409
Epoque de la découverte de la Chine. 374
Forces militaires de cet empire, ses usages. 376
Maladies des Tartares, voisins de la Chine. 386
Description des îles Catanduanes. 401
— des Babouyanes et Calamianes. 403
— de Panay. 404
— de Samar. 405
Produit et population de toutes ces îles. 408

Iles Moluques. Page 426
Description d'Amboine et de Banda. 430
— de Mindoro : les hommes y ont le derrière orné d'une queue. 434
Nouveaux détails sur les îles Larrons. 437
Dangers de la route de l'Inde au Mexique. 444
Cour maritime des Signes. 447
Gemelli arrive dans la Californie. 449
Description d'Acapulco. 451
— de Cornavaxa. 457
Description de Mexico, capitale du Mexique. 458
Origine de cet empire. 459
Ses mines d'or et d'argent. 468
Produit de ces mines, ainsi que de celles du Pérou. 470
Hermitage des Carmes du Mexique. 474
Mort d'une parente de Montezuma. 477
Misère de ces Indiens. 480
Belles pyramides du Mexique. 481
Productions de ces contrées. 482
Description de Vera-Crux. 487
— de Cuba et de la Havane. 490
Belle perle qu'on veut offrir au roi d'Espagne. 491
Détails sur Cadix. 499
— sur Séville et les palais des rois Maures. 502
— sur Madrid. 507
— sur l'Escurial. 508
— sur Alicante. 510
— sur Pampelune : population de l'Espagne. 512
Description de Pau. 515
— de Toulouse. *ib.*
— de Béziers et de Montpellier. 517
— de Marseille. 518
— d'Aix. 519
— de Gênes. 521 et 545
— de Milan. 525
— de Parme et de Modène. 527
— de Florence. 528 et 529
Notions sur Rome et sur les Romains. 534 et 536
— sur Naples et les Napolitains. 532 et 539
— sur la Sicile et les habitans de cette île. 533 et 541

Eruptions du Vésuve, de l'Etna, et mort de Pline, Pages 544 et 547
Grotte du Chien; lac Agnano. 547 et 548
Détails sur les Alpes et sur les Pyrénées. 549
— sur les glaciers. 555
— sur les Avalanges. 559 et 577
— sur le Mont-Blanc. 561 et 564
— sur les cristaux et la chasse aux chamois. 568 et 569
— sur les mœurs des bergers des Alpes et des Pyrénées. 574 et 575
— sur les hospices établis sur ces monts 579
— sur les cretins et cagots. 581
— sur l'amiante, les arts et les savans de la Suisse. 585

Fin de la Table du troisième Volume.

ERRATA

DU TOME I.

Page 561, *lignes* 13 et 15, sherifs; *lisez*, schérifs.

DU TOME II.

Page 165, *ligne* 7, Sierra-Leona; *lisez*, Sierra-Leone.
— 188, *ligne* 27, mas la ville; *lisez*, mais la ville.
— 290, *ligne* 22, Djéddo; *lisez*, d'Jeddo.

DU TOME III.

Page 86, *lignes* 17 et 20, cicognes; *lisez*, cigognes.
— 315, *ligne* 14, porteurs; *lisez*, porteur.
— 381, *ligne* 26, poix; *lisez*, pois.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON,
rue et maison des Mathurins, n° 10.

642384